SOUVENIRS D'UNE STATION

DANS

LES MERS DE L'INDO-CHINE.

CÉLÈBES. — LES HOLLANDAIS A MENADO ET A MACASSAR. (1)

Le moment que nous n'avions cessé d'appeler de nos vœux était enfin arrivé. Le 3 mai 1849, *la Bayonnaise* appareillait de la rade de Macao et se dirigeait vers les colonies néerlandaises.

Nous avons déjà indiqué les grandes divisions politiques de l'archipel indien : nous essaierons également de fixer par une rapide esquisse le contour général des mers que nous nous apprêtions à parcourir. A deux cents lieues environ des côtes que découpent le golfe du Tong-king et le golfe de Siam, le groupe des Philippines sépare la mer de Chine de l'Océan Pacifique. Le méridien qui traverserait ces îles espagnoles rencontrerait, non loin de l'équateur, la grande île de Célèbes. A l'est de cette ligne idéale, on verrait se déployer l'archipel des Moluques. Plus à l'ouest s'étendraient Palawan et ses nombreux récifs, puis l'immense Bornéo, faisant face à la presqu'île de Malacca et aux côtes du Camboge. Si venant de Macao vous laissez Bornéo sur la gauche, vous suivrez pour gagner Batavia la voie la plus directe. Trois passages différens vous seront alors ouverts : le canal de Carimata, le détroit de Gaspar, ou celui de Banca. Si la mousson vous est contraire, il vous faudra probablement faire un plus long détour et aller chercher le vent favorable à l'est de Bornéo, souvent même à l'est de Célèbes. Le vent ne souffle point

(1) Voyez la livraison du 1er janvier.

en effet de la même direction au nord et au sud de l'équateur. La mousson d'est règne dans la mer de Java et y ramène le beau temps et la sécheresse, quand la mousson de sud-ouest fait éclater ses orages dans la mer de Chine. L'époque où nous devions quitter Macao et le projet que nous avions formé de visiter les principaux ports de l'île Célèbes, Menado et Macassar, nous traçaient notre itinéraire. C'était à l'est de Célèbes et par la mer des Moluques que nous devions passer.

I.

Le 10 mai 1849, sept jours après son départ de Macao, *la Bayonnaise* se trouvait à l'entrée de la baie de Manille. Sans nous arrêter cette fois sur les côtes de Luçon, nous laissâmes derrière nous la pointe de Maribelès, et, comme au mois de mai 1848, nous nous engageâmes dans le long et sinueux détroit de San-Bernardino; mais, au lieu de suivre ce détroit jusqu'au point où il débouche dans l'Océan Pacifique, nous descendîmes brusquement vers le sud, dès que nous eûmes franchi le premier goulet, celui que forment en se rapprochant la côte de Mindoro et la pointe méridionale de l'Ile Verte. Longeant alors, à l'aide de brises variables, les îles de Panay, de Negros et de Mindanao, nous atteignîmes, après dix-huit jours de traversée, le mouillage de Samboangan.

Cet établissement européen a longtemps marqué la limite des possessions de l'Espagne dans les mers de Chine. Il fut fondé en 1635 par le gouverneur de Manille pour contenir la piraterie, dont l'archipel de Soulou fut pendant plusieurs siècles le foyer le plus redoutable. En regard de la forteresse espagnole se dressent les hauts sommets de l'île de Basilan. On sait les prétentions devant lesquelles nous nous arrêtâmes après avoir obtenu du sultan de Soulou, vers la fin de l'année 1845, la cession formelle de cette île. La France voulut respecter jusque dans leur exagération les droits d'une puissance alliée; elle donna en cette circonstance à l'Angleterre, qui préparait déjà l'occupation de Laboan, un exemple de modération que l'Angleterre se garda bien de suivre. — Le détroit formé par l'île de Basilan et la côte de Mindanao est un des passages les plus fréquentés par les navires qui se rendent en Chine à contre-mousson. La partie du canal qui longe le rivage de Samboangan est rétrécie par les îles basses de Santa-Cruz, et sillonnée par des courans rapides qui, soumis à l'influence périodique des marées, favorisent plutôt qu'ils n'entravent la navigation (1).

(1) La vitesse de la marée sur la rade de Samboangan est souvent de trois ou quatre milles à l'heure. Le jour même où nous mouillâmes devant le fort espagnol, une heure

Samboangan fut jadis peuplé par des Indiens venus de Luçon : l'exemption de toute espèce de tribut les attira sur les côtes de Mindanao. Le nombre des habitans s'est peu accru depuis cette époque, il ne s'élève encore qu'à sept ou huit mille âmes. La fusion des races s'est cependant opérée avec une facilité merveilleuse sur ce coin de terre isolé. Les métis forment à Samboangan la majorité de la population. Ils sont fiers de leur origine espagnole et parlent le castillan avec plus de pureté que la majeure partie des habitans de l'Espagne. Ils ont d'ailleurs les défauts et les qualités propres aux races créoles : la bravoure et l'indolence. Placés à proximité des côtes de Bornéo et des îles Soulou, menacés sur leur flanc gauche par les Illanos, ils ont pris l'habitude de se protéger eux-mêmes. La plupart des habitans portent, outre leur mousquet, le fameux *campilan*, grand sabre à large lame et à lourde poignée, destiné à pourfendre les *Maures;* tel est encore, dans les colonies espagnoles, le nom sous lequel les Indiens catholiques désignent les Indiens infidèles. Cette population guerrière a plus de goût pour le métier des armes que pour les travaux de l'agriculture. La partie cultivée de ses possessions se réduit à une étroite lisière de terrain défriché que bornent les eaux limpides de la Toumanga; au-delà de cette zone restreinte, la forêt vierge couvre de ses masses impénétrables le flanc des montagnes.

Avant de pénétrer dans les colonies néerlandaises, il n'était point sans intérêt d'accorder au moins un coup d'œil à cette dernière empreinte de la domination espagnole. Un guide intelligent et actif, *el señor* Molina, nous avait offert ses services. Nous le chargeâmes de nous procurer des chevaux, et, dès le lendemain de notre arrivée, nous nous mîmes en route pour visiter les bords de la Toumanga. La nature tropicale a des heures magiques. Le disque du soleil venait à peine d'apparaître au-dessus de l'horizon, quand nous atteignîmes le pont qui unit les deux rives du torrent. Au fond du ravin, sur un lit de galets bleuâtres, coulait la Toumanga. La brise du matin agitait doucement le feuillage des arbres; mille oiseaux bourdonnaient autour des tubes de bambou dans lesquels se recueille la

environ après le coucher du soleil, un jeune mousse tomba de dessus les bastingages à la mer. Les embarcations étaient hissées sur leurs porte-manteaux; l'obscurité était profonde. Il y avait mille chances contre une pour que le malheureux enfant disparût avant qu'on pût lui porter secours. Un de nos chirurgiens, M. Henri Lerond, noble et bon jeune homme qui n'en était point à son premier acte de dévouement, se trouvait par bonheur sur la dunette. Il se jette à l'eau et atteint le mousse que déjà le courant entraînait rapidement au large. Sans un canot qu'un hasard providentiel amena en ce moment le long du bord, M. Lerond eût été victime de sa sublime imprudence. Quand il remonta sur le pont de la corvette avec le mousse qu'il avait sauvé, les matelots, bons juges en fait de noblesse et de courage, lui firent une véritable ovation. Ce fut sa première récompense. Si ma voix peut être un jour entendue, ce ne sera pas la seule.

sève enivrante des palmiers. C'était l'heure du réveil pour les hôtes des bois, pour les bois eux-mêmes, dont le feuillage tout appesanti de rosée s'épanouissait aux premières clartés du jour.

Après avoir franchi au galop le pont dont les madriers frémissent sur leurs trois piliers de lave, nous cheminons entre deux haies de ricins et de goyaviers. Tout à coup une large échappée paraît s'ouvrir devant nous. Nous faisons encore quelques pas; nous tournons un dernier buisson. Ce n'est plus la splendeur d'une nature étrangère que nous contemplons; ce sont les plus rians coteaux de l'Europe, les plus belles prairies de la France, dont les gracieuses ondulations viennent charmer nos regards. Des troupeaux, non pas de buffles stupides et fangeux, mais de fiers taureaux et de grasses génisses, errent au milieu de ces vastes pâturages. Que l'herbe paraît belle dans ces contrées où l'on ne voit jamais que des arbres! Ce gazon, qui s'étend comme un tapis de Perse sur les flancs arrondis de la colline, sourit plus à nos yeux que la végétation opulente dont nous voyons les derniers efforts se perdre dans les nuages. Nous gravissons la pente du coteau : du sommet qui domine la plaine, nous apercevons un nouveau détour de la Toumanga, bouillonnant à nos pieds et se frayant un passage à travers de nombreux rochers de basalte. Au-delà de cette capricieuse rivière, à l'entrée d'une gorge sauvage, une hutte de paille et de bambou annonce la présence de quelques bûcherons, timide et indolente avant-garde de la domination espagnole. Quel étrange et soudain contraste! A deux lieues à peine de la mer, à quelques pas de la prairie féconde, la nature sauvage et la forêt vierge! Une affreuse misère se cache malheureusement sous le luxe déréglé de cette végétation. On a vu quelquefois arriver jusqu'à Samboangan de malheureux avortons décharnés, tout couverts de plaies, au visage aplati, au crâne déprimé, — des brutes à face humaine : ce sont là les enfans de cette riche nature, ceux pour lesquels elle a suspendu le coco à la cime du palmier et fait descendre le ruisseau murmurant du sommet des montagnes, ceux qu'elle berce au chant des tourterelles et caresse des tièdes haleines de la nuit. Ce sont les derniers débris des tribus indépendantes de l'archipel indien, les *Negritos* de Luçon et de Mindanao.

A côté de ces misérables créatures, voyez l'homme ennobli et enrichi par le travail. Le feu a purgé la terre des stériles végétaux qui la dévorent. Au milieu de l'espace dont il s'est rendu maître, l'Indien se hâte d'élever sa modeste cabane. Il entoure d'une enceinte le terrain qu'il veut défricher. L'igname, le taro, la patate, le maïs, la canne à sucre, le riz, qui nourrit à lui seul près de la moitié des habitans de la terre, lui assurent d'abondantes récoltes. Sa famille possède un abri contre les intempéries des saisons, et mollement balancée dans le hamac en fil d'abaca suspendu aux parois de

la case, sa femme tisse en se jouant la chemise de *pina* ou de *nipis*. On ne peut séjourner quelque temps sous les tropiques sans se sentir saisi d'une admiration toute nouvelle pour le travail, et sans reconnaître dans ce divin précepte la grande loi et le premier devoir de l'humanité.

Rentrés dans le village avant que le soleil de midi eût rendu la température intolérable, nous passâmes le reste de la journée sous le toit hospitalier de notre guide Molina. Ce fut alors qu'il nous montra ses armes et nous entretint de ses exploits. Quand le général Claveria dirigea, au mois de février 1848, une expédition contre le grand repaire des pirates, — l'île à demi noyée de Balanguingui, — trois cents volontaires de Samboangan lui offrirent leurs services. Sans eux, assurait Molina, l'expédition eût échoué. Le canon des navires à vapeur foudroyait vainement depuis vingt-quatre heures des remparts formés d'une triple enceinte de troncs de cocotiers et de pierres madréporiques. Il fallut dresser des échelles contre ces murs, dans lesquels on désespérait de faire brèche. Les soldats de Manille n'avaient jamais vu le feu. Les officiers qui s'étaient portés à la tête de la colonne venaient d'être tués à bout portant. L'armée s'ébranlait déjà, et la journée semblait perdue quand, à la voix du général, on vit s'avancer les volontaires de Samboangan. Couverts de leur écu, serrant la poignée du *campilan* de leur main droite, ils relèvent les échelles renversées et gagnent sous une pluie de balles la plate-forme du rempart. Les Maures se jettent alors dans le réduit où ils ont enfermé leurs femmes et leurs enfans; ils égorgent leur famille pour lui épargner la honte de tomber au pouvoir des chrétiens. Avant que les Espagnols aient pu forcer l'entrée du réduit, la boucherie est complète. « Nous n'avons plus devant nous, s'écriait Molina, dont la verve échauffée avait trouvé des accens poétiques, qu'un monceau de cadavres et qu'une mare de sang. Du milieu des mourans, un *desesperado* s'élance vers moi pour me frapper de son kris : d'un revers de mon campilan je l'étends à terre. Le cri des *Samboanguenos* était : Point de quartier aux Maures! Bien peu de ces infidèles obtinrent d'avoir la vie sauve; on recueillit pourtant quelques enfans qui avaient par miracle échappé au carnage. Cette fille au teint brun que vous avez pu remarquer à la porte de la case fut ma part de butin. C'est du sang de pirate qui coule dans ses veines; elle n'en sera pas moins un jour une honnête fille et une bonne catholique. »

Feliciana, — tel était le nom de la jeune moresque, — avait alors dix ou onze ans à peine. Ses grands yeux noirs, sa peau brune et luisante, ne permettaient pas de la confondre avec les pâles rejetons du métis espagnol. Au milieu de ce paisible bercail, elle me rappelait involontairement un jeune loup apprivoisé. Je l'observais pendant que Molina nous débitait d'une haleine infatigable ses rodomontades

et nous faisait toucher du doigt la rouille sanglante de son campilan. Je ne sais quel éclair intelligent et farouche brillait alors dans le regard de la fille de Balanguingui, et semblait indiquer qu'à la première occasion l'instinct d'une nature sauvage reprendrait le dessus. J'espère cependant que mon imagination n'aura point eu raison contre les pronostics plus favorables de notre guide, et que Feliciana n'a point cessé de faire l'orgueil de la famille Molina et l'édification de la paroisse (1).

Samboangan nous eût arrêtés trop longtemps si nous n'eussions écouté que nos désirs. La douce musique d'une langue qu'on ne peut entendre sans un charme secret, les allures chevaleresques d'une population qui défend encore ses rivages contre les Maures, ce parfum de poésie que la race espagnole laisse partout où elle passe, il n'en fallait point davantage pour captiver des gens lassés d'une longue station sur les côtes de la Chine. Un intérêt plus sérieux nous appelait au sud de l'équateur. Samboangan, avec ses terrains vierges, nous avait fait comprendre la grandeur morale du travail; Célèbes et Java allaient nous en montrer les œuvres.

II.

Le 25 mai, favorisée par la marée et par la brise, *la Bayonnaise* faisait route vers la pointe septentrionale de Célèbes. Le 4 juin, elle mouillait au pied du fort hollandais de Menado. On trouverait difficilement un plus dangereux mouillage. Au fond d'une vaste baie, entre deux ruisseaux qui se jettent à la mer, un talus rapide de gravier volcanique vous permet de jeter l'ancre par 40 brasses, à 200 mètres environ de la plage. Plus au large, on ne trouverait qu'un abîme sans fond. Pendant la mousson du sud-est, qui règne assez régulièrement dans la mer de Célèbes depuis les premiers jours de mai jusqu'à la fin d'octobre, on peut séjourner sans trop d'inquiétude sur cette rade foraine; mais, dès que les vents de nord-ouest sont à craindre, il faut aller chercher un refuge de l'autre côté du cap Coffin, dans la baie mieux abritée de Kema.

(1) Feliciana n'était point seule étrangère et captive à Samboangan. Un jeune gibbon des îles Soulou, le plus intéressant, le plus gracieux des singes, joyeux comme un enfant, souple comme Mazurier ou Auriol, un singe qui ne marchait jamais à quatre pattes et montrait sous ce rapport plus de dignité que bien des bipèdes, *Moro*, — c'était le nom qu'il portait à Samboangan, — devint à cette occasion notre compagnon de voyage. Avec nous, il visita bien des parages inconnus à sa race, les îles de l'Océanie, les mers glacées du cap Horn et les rivages plus clémens du Brésil. Il triompha, en dépit de toutes les prévisions, de tant de rudes épreuves; mais ses poumons délicats ne purent résister au climat de Paris. Après une année de séjour au Jardin des Plantes, il est mort, pleuré des gardiens qui, les larmes aux yeux, me parlaient encore, il y a quelques mois, de la douceur et de l'aménité de son caractère.

La résidence de Menado, quoique située sur le territoire de Célèbes, dépend du gouvernement des Moluques. Elle se compose des districts de Menado et de Tondano, possédés en toute souveraineté par la Hollande, et du district de Gorontalo, où un sultan vassal conserve encore, pour le malheur des plus misérables habitans de l'archipel, toutes les prérogatives d'une autorité tyrannique. Les derniers recensemens attribuent à la résidence de Menado, dont le cercle administratif embrasse le groupe des îles Sanguir, une population d'environ 200,000 âmes (1). Ce chiffre n'est point en rapport avec l'importance des possessions néerlandaises dans le nord de Célèbes. Le développement naturel de la population ne peut tarder à le grossir, quand bien même de nombreux colons ne seraient point attirés un jour ou l'autre à Menado par la salubrité du climat. Nulle part d'ailleurs ces colons ne rencontreraient un sol plus fertile. Le feu souterrain qui a donné naissance au mont Klobath, au Sepoutang, au Roumengan, à l'Empong, dont les cimes s'élèvent à cinq ou six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, semble activer encore la fougueuse vigueur d'une végétation que baigne incessamment la rosée des nuits ou qu'inondent de leur déluge périodique les pluies équatoriales.

Mouillés à portée de voix du rivage, près duquel notre poupe était retenue par un câble fixé à deux piliers solidement enfoncés dans le sable, nous mesurions d'un regard étonné la hauteur du Klobath, dont l'ombre se projetait au loin sur la mer. Cette masse noirâtre, assise au bord de la baie comme un géant pétrifié, semblait menacer de son cratère béant encore la ville aux toits de palmiers, qui, presque inaperçue du mouillage, occupe la base même du volcan. Une heure environ après le coucher du soleil, nous pûmes descendre à terre, et notre premier soin fut de nous diriger vers la demeure du résident. La lune versait alors ses lueurs discrètes sur la campagne, et embellissait le gracieux paysage qui se déroulait devant nous. Nous avions laissé sur la droite les remparts de la citadelle de Menado, simple bastion carré destiné à servir de logement à la garnison plutôt que de défense à la ville; à notre gauche s'étendaient le *campong* des Chinois et le quartier malais, borné par la rivière. Deux haies d'hibiscus, taillées au ciseau, bordaient les détours d'un sentier où le sable criait joyeusement sous nos pas; la brise de terre ap-

(1) La population de la résidence de Menado était ainsi divisée en 1849 :

Européens ou métis.	1,111 âmes.
Chrétiens indigènes.	9,242
Idolâtres ou mahométans de nom.. . . .	199,057
Mahométans zélés.	2,091
Chinois..	1,040
Esclaves.	416
Total.	212,957 âmes.

portait une douce fraîcheur des sommets nuageux du Klobath, et répandait sur la ville tous les parfums qui dorment pendant le jour au sein de la forêt. Notre surprise et notre ravissement s'augmentèrent sans doute de la sensation de bien-être que nous apportait cette heure tiède et sereine. Nous n'avions cru trouver dans Menado qu'un chétif village de Malais : nous retrouvions encore une fois les chemins de Ternate et d'Amboine, non plus alignés, il est vrai, comme les rues d'une ville, mais capricieusement contournés comme les allées d'un parc. Après quinze ou vingt minutes de marche, nous arrivâmes à l'entrée du parterre qui précédait l'habitation du résident. Ce modeste palais, au fond duquel veillait la flamme vacillante des bougies enfermées dans leurs globes de verre, était soutenu par de frêles colonnettes et couronné d'un toit de chaume qui s'avançait au-dessus d'une longue galerie aérienne. C'était moins un kiosque oriental qu'un châlet transporté par un coup de baguette des campagnes de la Suisse sous le ciel des tropiques. Dominée par le front sourcilleux du Klobath au lieu de l'être par les cimes neigeuses des Alpes, entourée de manguiers et de rimas aux vastes ombres au lieu d'être cachée sous un noir rideau de sapins, cette architecture pittoresque ne semblait pas déplacée sous les feux de l'équateur. Elle offrait un abri non moins sûr contre les ardeurs dévorantes du soleil que contre les intempéries des hivers.

Nous arrivions à Menado chargés d'une sorte de mission agricole. Peu de temps après la révolution de février, l'attention du ministre de l'agriculture et du commerce avait été appelée sur une espèce particulière de riz de montagne dont l'acclimatement pouvait être tenté, disait-on, avec quelque espoir de succès dans le midi de la France. Le signalement de ce riz, connu à Sumatra et à Célèbes, ajoutait la circulaire officielle, sous le nom de *riz noir*, — noir en effet, — nous avait été envoyé par M. le ministre de la marine avec l'invitation de lui en adresser le plus tôt possible des semences. Nous n'avions toutefois emporté de Macao qu'un faible espoir de répondre aux désirs du ministre. Les personnes que nous avions interrogées, et dont quelques-unes avaient longtemps habité les îles de la Malaisie, connaissaient je ne sais combien de qualités différentes de riz arrosé ou de riz de montagne : du riz blanc, du riz gris, voire du riz rouge; aucune d'elles n'avait entendu parler de riz noir. Par un heureux hasard, le gouverneur espagnol de Samboangan, auquel je faisais part un jour de mes perplexités, se souvint d'avoir entrevu ce riz fabuleux, dont le nom n'était déjà plus accueilli que par un sourire d'incrédulité à bord de *la Bayonnaise*. Les Negritos de Mindanao cultivaient le riz noir dans les gorges de leurs montagnes, et nous parvînmes, après bien des recherches, à nous en procurer quelques livres. Nous étions munis de ce précieux échantillon quand nous

nous présentâmes chez le résident de Menado, avec l'intention de renouveler nos instances pour obtenir des indications sur le riz noir. Cette précaution ne fut point inutile, car à Menado même le riz noir était depuis longtemps sorti du domaine de la réalité. Jamais on ne le voyait entrer dans les magasins du gouvernement ou s'étaler sur les échoppes du *campong* chinois. Si la culture s'en perpétuait, ce n'était que dans les districts les plus reculés de la résidence. M. Van Olpen nous promit cependant que nous n'aurions point vainement sollicité son intervention. Nous emporterions de Menado du riz noir, et, ce qui valait mieux suivant lui, sept ou huit autres variétés du riz blanc de montagne.

Ce n'était point assez cependant d'avoir conquis ces utiles semences : il fallait surprendre encore les secrets de la culture dont on nous avait confié le soin de doter la France. Les Parmentier ne sont immortels qu'à ce prix. M. Van Olpen, dont l'aimable obligeance devançait nos désirs, nous offrit gracieusement de nous mettre en rapport avec un chef de village, un *kappoula-balak*, que la voix publique désignait comme un des plus habiles agriculteurs du pays. Le lendemain même de notre arrivée, pendant que quelques-uns des officiers de la corvette allaient visiter le district de Tondano, où règne, à quelques milliers de pieds au-dessus du niveau de la mer, un printemps éternel, une cavalcade plus paisible poursuivait, sous la conduite de M. Van Olpen, des recherches fort étrangères aux occupations habituelles d'un officier de marine. Deux ou trois heures après le lever du soleil, nous avions atteint les premières pentes du Klobath, et nous gravissions, par un chemin tournant, la croupe accidentée de la montagne. La végétation des Moluques est sobre et contenue, si on la compare à celle de la résidence de Menado. Jamais nous n'avions vu la nature déployer cette puissance de production. Ce n'était plus le spectacle d'une fécondité luxuriante, c'était le désordre d'une orgie. La route, hardiment tracée à travers les précipices, nous montrait à chaque pas des forêts suspendues aux parois des abîmes, des gouffres à demi comblés par des avalanches de verdure, des palmiers séculaires étouffés sous les mille replis des lianes ou fléchissant sous le poids d'innombrables corbeilles de plantes parasites. Du point culminant que M. Van Olpen avait marqué d'avance pour le terme de notre course, nous pûmes embrasser l'ensemble de ces magnifiques horreurs et la beauté plus calme de l'immense horizon qui se déroulait jusqu'à la mer. Nous redescendîmes alors vers le village où le *kappoula-balak* attendait avec impatience ses illustres hôtes.

Les habitans de la résidence de Menado se rapprocheraient plutôt des naturels de la Polynésie, des Harfours de Bourou et des Dayaks de Bornéo, que des Malais de Sumatra ou des pirates cuivrés de Sou-

lou. Il suffit d'un coup d'œil pour reconnaître qu'ils n'appartiennent pas à la dernière invasion qui, vers le milieu du XVe siècle, vint occuper les côtes de l'archipel d'Asie. J'hésiterais à croire cependant qu'il fallût chercher aux Harfours de Menado et à la race malaise une origine distincte. Ces tribus dispersées ont subi l'influence de climats divers et de dogmes différens; mais elles ont fait partie de la même famille humaine. Les Harfours de Menado, retranchés au centre de montagnes inaccessibles, n'ont été ni conquis ni fanatisés par les prêtres arabes. Ils composent encore la population la plus douce et la plus respectueuse de l'archipel, la plus aveuglément soumise aux chefs dont le résident hollandais confirme chaque année le pouvoir. La plupart de ces chefs indigènes ont embrassé le christianisme et semblent avoir perdu jusqu'aux dernières traditions de la vie sauvage. Le *kappoula-balak* que nous honorions de notre visite était vêtu, comme les chrétiens d'Amboine, d'un pantalon de couleur foncée et d'un habit noir. Sans la face osseuse et brune qu'encadrait la haute bordure d'un col de percale, nous n'eussions jamais reconnu dans ce vénérable *gentleman* le chef d'une tribu indienne : j'aurais plutôt cru voir une apparition du vicaire de Wakefield. La maison même dans laquelle nous fûmes introduits avait quelque chose de la modeste élégance d'un presbytère. Un ameublement simple, mais de bon goût, une table couverte des mille superfluités du luxe européen, voilà ce que nous trouvâmes sous le toit de cet homme, dont les ancêtres, au lieu de nous réserver un semblable accueil, n'auraient probablement songé qu'à se faire un sanglant trophée de nos dépouilles.

Ce ne fut qu'après le déjeuner que nous pûmes expliquer au *kappoula-balak* le but de notre visite. Le fonctionnaire indien, enchanté de pouvoir donner des leçons à son tour, fit immédiatement apporter devant nous divers instrumens aratoires, le *peda benkok*, couteau recourbé avec lequel on abat les arbres, le *patjol*, espèce de houe qui sert à défoncer la terre, et voici ce que nous écrivîmes presque sous sa dictée. — Quand un terrain a été choisi pour y cultiver le riz de montagne, on commence par abattre à la hache tous les arbres qui le couvrent. Il suffit de quinze jours de soleil pour dessécher ces arbres abattus. On y met le feu, et quand tous les troncs, toutes les branches ont été consumés, à l'aide de la pioche on défonce le sol pour y mêler les cendres. On brûle alors une dernière fois les herbes et les racines qui ont résisté à un premier incendie; on aplanit le terrain et on se dispose à l'ensemencer. Pour mieux assurer leur subsistance, les indigènes font en général marcher de front la culture du riz et celle du maïs. Le défrichement et la préparation du sol ont été achevés en septembre : au mois d'octobre, commencement de la saison pluvieuse, on sème le maïs. Des trous de quatre pouces de profondeur, prati-

qués à deux mètres de distance les uns des autres, reçoivent chacun cinq ou six grains de maïs que l'on recouvre ensuite de terre. Au bout de trois mois, vers la fin de décembre, on s'occupe de semer le riz. Les uns le sèment à pleines mains; d'autres, plus soigneux, en mettent dix ou douze grains dans des trous d'un pouce de profondeur. Deux mois après, en février, on arrache les jeunes pousses de riz et on les plante par petites touffes séparées, à une distance d'environ huit pouces l'une de l'autre et dans les intervalles laissés entre les tiges du maïs. Le riz peut avoir acquis alors une hauteur d'un pied à un pied et demi. On a soin pendant tout ce temps de sarcler et de nettoyer le champ pour que les jeunes épis ne soient pas étouffés. L'espace ménagé entre les touffes de riz permet aux femmes chargées de cette opération de l'exécuter sans froisser les tiges. Quatre ou cinq mois après qu'on a semé le maïs, en mars généralement, cette première récolte est parvenue à la maturité. Semé en décembre, le riz est rarement mûr avant le mois de juin. On le cueille alors à la main, épi par épi, et on le foule aux pieds sur une aire de bambou pour en détacher les grains. Malgré l'extrême fertilité du sol, on ne demande jamais au même champ deux récoltes de riz successives. Après la première récolte, le terrain se repose souvent pendant cinq années, ou, si on lui demande de nouveaux produits, ce ne sont que des haricots, des fèves ou des plantes moins exigeantes encore.

Pendant que le kappoula-balak nous initiait ainsi aux plus minutieux procédés de la culture indienne, le sommet du Klobath s'était couvert de nuages qui s'étendaient insensiblement sur la voûte du ciel. Les roulemens du tonnerre, répétés par toutes les gorges de la montagne, annoncèrent bientôt que la crise approchait. En quelques instans, l'orage fut au-dessus de nos têtes; le ciel sembla s'ouvrir, et un véritable déluge inonda la campagne. Aux éclats de la foudre, au pétillement de la pluie tombant sur le feuillage, on entendait se mêler je ne sais quel bruit sourd qu'on eût pu comparer au lointain mugissement de la mer. C'était la voix du torrent qui, grossi par cette inondation soudaine, grondait au fond du ravin, emportant dans son cours des branches d'arbres et des fragmens de rochers. En moins d'une heure, l'orage eut épuisé sa furie, et, bien que le ciel hésitât encore à reprendre sa sérénité, nous pûmes nous acheminer sans crainte vers la ville de Menado. Il est peu de jours parmi les plus beaux qui soient exempts de ces déluges temporaires. C'est ainsi que l'atmosphère se dégage et se purifie des vapeurs dont elle est incessamment saturée. Voilà donc les conditions que le riz de l'île Célèbes rencontre sur sa terre natale : d'épaisses couches d'humus toutes chargées de sucs nourriciers, de constantes intermittences de pluie et de soleil, une température qui varie, — dans la plaine de 26 à 31 de-

grés centigrades, de 18 à 26 degrés sur les hauteurs! On comprend que le riz, sous un pareil climat, puisse aisément se passer du secours des irrigations; mais en France, sous le ciel presque toujours voilé de Paris ou sous le ciel pétrifié de la Provence, je crains bien que le *wench rousiep*, — tel est le nom sous lequel les Harfours désignent le riz noir, — ne trahisse insolemment notre attente (1).

A Menado même, le riz de montagne, dont on compte près de trente espèces différentes, ne produit, année commune, que vingt à quarante fois la semence, tandis que le riz arrosé ne rapporte jamais moins de cinquante à soixante grains pour un. Une partie de la récolte, — 1,500,000 ou 1,600,000 kilogrammes, — est livrée aux autorités hollandaises à raison de 3 fr. 8 cent. le *picol* (2), un peu moins de 5 centimes le kilogramme. Le dixième environ du produit de cet impôt foncier est expédié à Ternate pour les besoins de la garnison; le reste est vendu aux indigènes à raison de 5 francs 63 centimes les 62 kilogr. Le gouvernement réalise ainsi un bénéfice de 50,000 francs, qui sert à couvrir une partie des frais d'occupation, sans élever au-delà de 12 ou 13 fr. le prix des 137 kilogrammes de riz que chaque Indien consomme annuellement pour sa subsistance.

Le riz n'est point d'ailleurs le seul produit agricole de la résidence. On récolte chaque année à Menado près de 6,000 kilogrammes de café, et 70,000 kilogrammes de cacao. L'exportation du café est le monopole du gouvernement, qui en paie le kilogramme 43 centimes aux indigènes pour le revendre quelquefois le triple de cette somme sur le marché d'Amsterdam. Le cacao est, au contraire, abandonné sans restriction au commerce libre : des navires espagnols viennent en chercher la récolte, qu'ils transportent à Manille, où on le préfère au cacao du Pérou. On ne saurait se figurer un plus gracieux coup d'œil que celui des jardins de cacaotiers qu'on rencontre à quelque distance de la ville de Menado. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on voit fuir de verdoyans quinconces dont le tronc pyramidal chargé

(1) Mes prévisions n'ont été que trop bien confirmées. Le 8 juin 1850, M. le ministre de l'agriculture fit parvenir à l'institut agricole de Versailles diverses variétés de riz de montagne, — riz blanc et riz noir, — que je m'étais empressé d'expédier à Nantes et au Havre par deux navires français que je rencontrai, le premier à Singapore, le second à Macao. Malgré la saison avancée, l'expérience fut tentée dès le 13 juin. Ce semis tardif ne permit point à la plante d'arriver à maturité. Elle végéta pendant toute la belle saison, et, malgré les châssis dont les plants avaient été couverts pour favoriser la maturation, lorsque les froids survinrent, tout jaunit et cessa de croître. L'année suivante, on sema le riz le 12 avril; cette fois, malgré toutes les précautions prises, *les grains n'ont pas même germé!* Le climat de l'Algérie eût probablement mieux convenu à ces essais que celui de Versailles; mais avant de doter la terre d'Afrique du riz de Célèbes, que ne lui apporte-t-on le bambou!

(2) Le *picol*, qui forme la trentième partie du *coyang* et se divise en 100 *cattis*, équivaut à peu près à 62 kilogrammes.

d'un clair feuillage laisse pendre de longs fruits à l'enveloppe charnue, que le soleil a dorés de tons jaunes ou vermeils. Si vous ouvrez cette écorce rugueuse, au milieu de la pulpe blanchâtre vous trouverez répandues les graines qui contiennent la précieuse amande. Le cacao se vend communément à Menado 1 franc 73 centimes le kilogramme. Cette culture avait contribué à répandre une certaine aisance parmi les habitans de Menado. Quelques jardins comptaient plus d'un million d'arbres, et la récolte annuelle s'élevait à 93,000 kilogrammes; mais depuis le tremblement de terre du 8 février 1845, qui détruisit un grand nombre d'habitations, les cacaotiers de Menado ont été atteints d'une maladie qui paraît menacer sérieusement l'avenir de ces florissantes plantations. Nous avons vu des parcs immenses où les trois quarts de la récolte se trouvaient avariés : sous une enveloppe en apparence intacte se cachait le fungus rongeur. On eût cru voir ces fruits décevans dont parle l'Écriture, qui ne sont à l'intérieur que cendres et poussière.

A ces trois produits principaux, le riz, le cacao et le café, on pourrait joindre le *gomoutou*, espèce de cordage fabriqué avec les fibres ligneuses du palmier *areng* et expédié à Java pour le service de la flotte coloniale; mais une source de revenu bien autrement importante, c'est l'or que l'on extrait du district de Gorontalo. Cet or, répandu en paillettes presque imperceptibles dans une roche calcaire, se recueille dans quatre-vingt-trois mines. Le sultan, qui nourrit ses malheureux sujets avec deux ou trois bananes par jour, s'est engagé à livrer annuellement au gouvernement hollandais plus de 3,000 onces d'or, à raison de 34 fr. l'once. Il est loin cependant de remplir exactement les conditions de ce contrat. Les *pros bouguis* transportent chaque année à Singapore quatre fois plus d'or que n'en reçoivent les autorités de Menado.

Les Bouguis ont été de tout temps, par leurs habitudes de contrebande, les ennemis déclarés du fisc hollandais. Les habitans de Menado ne se sont point laissé tenter par leur exemple. Sur toute la côte septentrionale de Célèbes, on ne verrait pas un seul *pro*, pas même une embarcation de pêcheur. La crainte que leur inspiraient les pirates de Soulou paraît avoir à jamais dégoûté les Harfours de la navigation. Ce sont les habitans des îles Sanguir, moins étrangers par nécessité au métier de la mer, qui construisent et manœuvrent la flottille avec laquelle le résident de Menado parcourt solennellement le littoral de la province à certaines époques de l'année. Les navires de commerce qui visiteront la rade de Menado ne devront donc compter que sur leurs propres moyens pour embarquer ou pour porter à terre leur cargaison.

Avant les récentes mesures qui ont ouvert trois des ports de l'île

Célèbes au libre commerce, Menado, faisant partie du gouvernement des Moluques, vivait sous les mêmes lois et les mêmes restrictions que les îles d'Amboine et de Ternate. Le monopole des importations appartenait à la *Maatschappy*, cette grande association dont le roi Guillaume fut le fondateur, et dont l'intervention pouvait seule soustraire à la navigation et à l'industrie britanniques l'exploitation commerciale des Indes néerlandaises. La contrebande faisait au privilége de la *Maatschappy* une terrible concurrence. Les ventes opérées par cette société dans la résidence de Menado ne dépassaient pas, année moyenne, la somme de 200,000 fr., tandis qu'il était avéré que le total des importations ne s'élevait pas à moins de 1 million. Des bâtimens espagnols venant de Manille empruntaient le pavillon des îles Soulou pour commercer librement avec Menado, et, sous le titre de manufactures indigènes, ils importaient dans ce port des marchandises anglaises qui ne payaient plus dès lors qu'un droit de 6 pour 100. Les baleiniers se livraient aussi de leur côté à une contrebande très active. Sous prétexte de se procurer des provisions et d'user du privilége qui leur était accordé d'en solder le prix en marchandises, ces commerçans déguisés emportèrent de Kema, en 1849, plus de 200,000 francs en échange des armes, de la poudre et des étoffes de coton qu'ils avaient livrées. L'abandon d'un monopole si facilement éludé a donc été une des plus sages mesures conseillées par M. de Rochussen. La *Maatschappy* a conservé le transport et l'achat exclusif des denrées dont le gouvernement se réserve la culture; mais le port de Menado offre déjà au commerce privé divers produits que recherchent avidement les marchés des Philippines et ceux du Céleste Empire (1).

Ce n'est point cependant un entrepôt commercial que l'on parviendra jamais à créer dans la province de Menado. Le véritable

(1) Voici quelle était au mois de juin 1849 l'évaluation générale des produits de la résidence de Menado. Cette évaluation comprenait le commerce interlope dont les pros bouguis se sont faits les commissionnaires.

PRODUITS.	VALEUR.
5,900 onces d'or.	517,623 fr.
558,000 kilog. de café. . .	481,500
62,000 kilog. de cacao. . .	107,000
1,448,000 kilog. de riz. . . .	205,440
Écaille de tortue.	4,822
Gomoutou.	14,744
Nids d'hirondelle.	1,070
Tripang.	6,676
496 kilog. de cire.	1,712
Ailerons de requins.	684
Total.	1,341,371 fr.

intérêt qui s'attache à la partie septentrionale de Célèbes tient à un ordre d'idées tout différent. Depuis longtemps, les Hollandais ont songé à trouver dans l'archipel indien l'écoulement de leur population exubérante. Quelques économistes auraient voulu organiser à Java même la colonisation européenne. On craint néanmoins qu'à Java le prestige inhérent à la qualité d'Européen ne souffre de l'introduction dans la colonie de ces nouveaux travailleurs. Dans la résidence de Menado, cet inconvénient disparaît. On n'y rencontre qu'une population indigène peu considérable, disposée à écouter les leçons des missionnaires protestans, et qu'on pourrait sans crainte associer aux priviléges des cultivateurs hollandais. Le gouvernement des Pays-Bas n'a point de parti pris dans les questions coloniales. Nul mieux que lui ne sait plier sa politique aux circonstances. Il peut faire dans le nord de Célèbes ce que l'Espagne a fait aux Philippines, appuyer sa domination non plus sur les abus séculaires du pays, mais sur la prédication religieuse et sur la fusion des races. Cette œuvre honorable, nous ne doutons point qu'il ne l'accomplisse un jour, et c'est dans cet avenir que réside à nos yeux l'importance de la province de Menado.

On connaît la configuration bizarre de l'île Célèbes, divisée par les golfes de Gorontalo, de Tolo et de Boni en quatre péninsules distinctes; on dirait au premier abord je ne sais quelle araignée monstrueuse étendue sur la carte. Grâce à sa forme irrégulière, Célèbes n'a peut-être aucun point de sa vaste surface qui se trouve à plus de cinquante milles de la mer. La péninsule septentrionale, celle qui nous avait attirés d'abord, est la plus étroite de toutes. Sa largeur moyenne est de trente-cinq ou quarante milles. On comprend tout l'avantage d'une pareille disposition pour l'exploitation des immenses forêts qui couvrent encore la majeure partie du sol de la résidence. C'est dans ces forêts qu'on rencontre l'ébène, dont nous avons vu d'énormes madriers de trois et quatre pieds de largeur; le *lingoa* ou bois d'Amboine, qui fournit d'admirables meubles; le bois de fer, dont le tronc atteint parfois plus de huit pieds de diamètre; le bois de *gofaffa* et le bois de *bintanger*, qui offrent des matériaux plus appropriés à la construction des navires. De belles routes bien entretenues, et chacune d'un développement d'environ trente milles, gravissent déjà les pentes des montagnes et relient aux deux ports de Menado et de Kema le fertile district de Tondano. Une route semblable établit entre ces deux ports une communication facile. Malheureusement ce n'est point la dixième partie de la résidence qui se trouve ainsi ouverte par des travaux qui seraient partout ailleurs imposés aux colons. Il y aurait encore près de cent cinquante lieues de route à percer à travers les montagnes, de la baie de Palos au port franc de

Kema. Dès que la soumission, aujourd'hui incomplète, de cette longue péninsule serait achevée, l'industrie européenne, favorisée par la température modérée des plateaux sur lesquels elle devrait s'établir, n'aurait plus qu'à se mettre à l'œuvre. La résidence compterait alors quatre districts placés dans des conditions également favorables : le Minahassa ou province de Menado, qui comprend un territoire d'environ cinq mille kilomètres carrés; l'état de Magondo et tous les petits royaumes limitrophes du district de Tondano; les possessions du sultan de Gorontalo et celles du sultan de Bewool; les alentours de la baie de Palos et le petit état de Tontoli. L'emploi de quelques *steamers* et d'un millier de soldats assurerait promptement la pacification de la province : les colons hollandais et les subsides du gouvernement feraient le reste.

III.

Pour nous rendre vers un autre point de l'île Célèbes, le district de Macassar, nous avions une assez longue navigation à faire. Le 9 juin 1849, nous quittâmes dès la pointe du jour le mouillage de Menado, et nous nous dirigeâmes, en passant entre les îles Sanguir et le cap Coffin, vers la mer des Moluques. Nous revîmes encore une fois les sommets de Tidore et de Ternate, l'île déserte d'Oby et Lissa Matula, de fastidieuse mémoire (1). Il nous fallut louvoyer pendant plusieurs jours avec un temps constamment pluvieux et des brises inégales pour atteindre le large passage qui s'ouvre entre les îles Xulla et la côte septentrionale de Bourou. Dès que cette dernière île fut dépassée, le temps s'éclaircit, et la mousson d'est nous conduisit rapidement, par les détroits de Wangi-Wangi et de Salayer, au fond de la baie de Bonthain, où nous devions faire une courte station avant de reprendre notre route vers Macassar.

Les districts contigus de Boule-Comba et de Bonthain comprennent une population de 29,000 âmes sur une étendue d'environ 260 lieues carrées; c'est la population la plus fière et la plus belliqueuse de l'île, on peut même ajouter de l'archipel indien; aussi ne saurait-on assez admirer l'ascendant moral par lequel deux ou trois Européens gouvernent cette race indomptable. Il existe à Bonthain une sorte de forteresse aux boulevards de gazon et de terre garnis de quelques pièces d'artillerie. C'est dans cette enceinte qu'est logée la garnison javanaise. L'employé hollandais qui remplit sur ce point isolé les fonctions de résident habite à quelques pas de la plage une

(1) Voyez, dans la livraison du 15 octobre 1851, *les Moluques sous la domination hollandaise.*

vaste habitation dont le palmier a fourni la charpente, le toit et les cloisons. Les Espagnols transportent avec eux, sur tous les points du globe, leur sobriété insouciante et leur dédain des superfluités de la vie. Il n'est plage si déserte, établissement si sauvage où l'on ne trouve le Hollandais entouré d'un bien-être qu'il aime à partager avec le voyageur. L'hospitalité de M. Scholten eût fait honneur à un vice-roi : sa gaieté, la libre et charmante effusion de son entretien auraient pu donner du prix au brouet noir. Nous ne pûmes accorder cependant qu'un jour à ses instances; mais cette journée, nous la passâmes presque tout entière à table ou à cheval.

On rencontre à chaque pas dans les Indes néerlandaises des cours d'eau qui se précipitent tout échevelés du sommet des montagnes au fond des précipices. Ces cascades servent ordinairement de but aux promenades des touristes. Je n'en connais point de plus imposante que celle de Bonthain. M. Scholten ne voulut céder à personne le plaisir de nous montrer cette merveille; mais il fallut quelque temps pour rassembler les chevaux qu'exigeait une troupe aussi nombreuse que la nôtre. Le résident hollandais avait cependant près de lui un homme auquel rien n'était impossible. C'était un chef indigène spécialement attaché à sa personne, — un capitaine des gardes, dont le premier devoir était de veiller à la sûreté du résident, qui ne le quittait point d'un pas, et le suivait partout avec la tendresse et le dévouement d'un séide. Ce vieux guerrier, dont les vêtemens entr'ouverts laissaient apercevoir de nombreuses cicatrices, avait jadis conduit les troupes du général Van Geen vers la capitale du roi de Boni. Il passait pour l'homme le plus brave du district, et la sécurité du résident au milieu des hordes féroces dont il était entouré s'expliquait peut-être un peu par la présence tutélaire de cet ange gardien. On ne saurait toutefois méconnaître l'influence en quelque sorte magnétique qu'exerce sur ces hommes violens la calme fermeté de la race hollandaise. Quelques jours avant notre arrivée, deux hommes de noble extraction avaient échangé quelques propos railleurs. L'un d'eux se croit insulté, il marche droit à son adversaire et le frappe de sa sagaie; l'autre, quoique blessé, riposte, puis tous deux, par un mouvement simultané, abandonnent leurs javelines. Ils se saisissent au corps, et, s'embrassant d'une main, de l'autre ils se plongent à coups redoublés leur kris dans la poitrine. Le moins vigoureux des champions s'affaisse enfin sur lui-même. Le résident accourt. Le vainqueur, dont le sang fuit par vingt blessures, cède sans résistance au regard de l'Européen. Il remet lui-même entre les mains du résident l'arme qu'un bataillon d'indigènes n'eût pu lui arracher, et se laisse, sans oser proférer une plainte ou une menace, entraîner vers la prison.

Pendant que nous examinions avec un intérêt curieux et un secret frisson le fer des deux javelines, les lames veinées et flamboyantes des deux kris, pièces de conviction où la rouille se mêlait déjà au sang fraîchement coagulé, notre imagination ne pouvait s'empêcher d'évoquer tous les détails de cette scène cruelle. Il nous semblait voir ces deux tigres cramponnés l'un à l'autre et prêts à se dévorer. Les Malais de Célèbes sont mahométans, mais leur première loi est un barbare point d'honneur. Leur férocité est le résultat infaillible de leur éducation. Il eût fallu voir de quel éclat sauvage brillèrent les yeux d'un jeune enfant de huit ou dix ans à peine, quand nous lui demandâmes s'il serait heureux de pouvoir à son tour porter un kris à sa ceinture. La prunelle d'un chat-tigre n'a pas de feux plus livides. Ce misérable enfant semblait avoir l'instinct du meurtre : il n'en avait peut-être que l'admiration dépravée.

Les chevaux cependant piaffaient à la porte de la résidence. Nous partons, et nous nous trouvons, à peine sortis, sur la place du marché du village de Bonthain. On eût cru pénétrer au milieu d'un camp. A côté des bestiaux qu'ils avaient amenés de la montagne veillaient de nombreux cavaliers fièrement appuyés sur la hampe de leurs sagaies. Avant qu'on ait pu assujettir aux patiens travaux de l'agriculture ces pasteurs au regard hautain, il se passera sans doute bien des années; mais le temps n'est rien pour les Hollandais : ils n'ont ni la *furia* des Français ni la *fogosidad* des Espagnols, ils marchent à leur but avec persévérance; aussi ces collines incultes que nous traversions au milieu des hautes herbes des jungles, la génération qui nous suit les verra probablement couvertes de blonds épis ou de féconds roseaux. Ces jungles, entrecoupés de fourrés épais, de bois de nipa et d'areng, servent de retraite à de nombreux troupeaux d'axis. On sait que cette espèce de cerfs est moins grande et moins vigoureuse que celle qui peuple nos forêts : elle se laisse aisément atteindre par les chevaux de l'île Célèbes. Accroupi sur sa selle, le cavalier malais, dès que le cerf est lancé, ne le perd plus de vue; il franchit à sa suite les ravins et les fossés, jusqu'au moment où il peut lui jeter autour des cornes un nœud coulant fixé au bout de sa javeline.

Nous atteignîmes sans accident les bords du ruisseau dont il faut remonter le cours pour arriver au pied de la cascade. Ce ruisseau n'a pas de rives; il coule entre deux murailles de basalte sur lesquelles un chamois ne trouverait pas à poser le pied. Si l'on veut contempler la nappe d'eau dont on entend au loin la chute assourdissante, il faut suivre le lit même de la rivière, franchir sur la pente arrondie des rochers ou sur l'arête aiguë de quelque bloc de lave des bassins dans lesquels un des grenadiers de Catherine II aurait

disparu jusqu'au cou; il faut, en un mot, se résigner à un bain froid et à un certain nombre de chutes. Mais quel glorieux spectacle devient le prix de tant de peines! C'est un fleuve qui s'échappe d'une urne gigantesque et déploie avec fracas le volume majestueux de ses eaux. Il ne manque à cette magnifique chute d'eau qu'un belvéder d'où l'on puisse l'admirer à son aise. Debout au centre du bassin où l'on nous avait placés, éblouis par la poussière liquide que la cascade en tombant soulevait tout autour de nous, nous ne tardâmes point à battre en retraite. Avant le milieu du jour, nous avions regagné le village de Bonthain, et dès le lendemain, reprenant, comme Ahasvérus, notre bâton de voyageur, nous faisions voile vers Macassar.

De la baie de Bonthain à la rade de Macassar, notre traversée put s'accomplir sans peine dans l'espace d'une journée. La brise, d'abord très faible, ne tarda point à fraîchir, et le soleil était à peine depuis une demi-heure sous l'horizon, quand nous atteignîmes ce nouveau mouillage. Macassar est le chef-lieu des établissemens hollandais sur la côte méridionale de l'île Célèbes. Une excellente rade, protégée contre la mousson d'ouest par deux bancs de sable à fleur d'eau, attira sur ce point, dès l'année 1538, les Portugais commandés par Antonio Galvano. En 1545, Martin Souza y établit un poste militaire, et, pour la première fois, en 1607, les Hollandais y apparurent sous la conduite de Cornelis Matelief. En 1665, l'amiral Spielman battit les indigènes, et prit possession du fort Ondjong Pandang (le Point de Vue), qui fut agrandi et reçut le nom de fort Rotterdam. La ville actuelle de Vlaardingen ne fut bâtie qu'en 1708. On lui donna pour armes un cocotier traversé d'un glaive, en mémoire de l'amiral Spielman. Vainqueur du sultan de Goa, l'amiral, auquel la nature avait donné le courage d'Achille et la force d'Hercule, passa, dit-on, son épée à travers le tronc d'un des arbres qui croissaient alors sur la plage. « Vous doutiez, dit-il aux indigènes rassemblés autour de lui, que mon bras eût la force de percer cet arbre; eh bien! ne doutez pas que la Hollande n'ait le pouvoir de vous réduire, car, aussi vrai que je puis d'un seul coup traverser le tronc d'un cocotier, la Hollande, quand elle le voudra, pourra soumettre votre île. » L'avenir n'a pas démenti cette prophétie, et le cocotier de l'amiral Spielman peut figurer, à plus juste titre que bien des emblèmes adoptés par un blason menteur, au centre de l'écusson de la ville de Vlaardingen.

Le fort de Rotterdam et la ville de Vlaardingen ont un nom commun : Macassar. C'est sous ce nom, qui désigne l'ensemble de l'établissement hollandais, que le chef-lieu de la côte méridionale de Célèbes est connu dans les Indes. Habitués à séjourner sur les rades

de Macao et de Manille, où *la Bayonnaise* devait s'arrêter à trois ou quatre milles de terre, nous éprouvions une certaine douceur à nous trouver mouillés à 150 mètres à peine de la plage, au centre d'un étang dont la brise pouvait rider, mais non gonfler la surface. Quelques navires de commerce, deux bricks-goëlettes de guerre, *l'Amboine* et *le Hussard*, commandés par les capitaines Dibbetz et Wipff, animaient, avec une foule de pros indigènes ou de bateaux-pêcheurs, ce paisible canal, dans lequel une flotte eût trouvé assez d'espace et assez de profondeur pour jeter l'ancre. Je ne sais quel peut être l'aspect de la rade de Macassar quand la mousson d'ouest roule jusqu'à Célèbes les lourdes vapeurs de l'Océan Austral; mais sous le ciel bleu et limpide de la mousson d'est, ce paysage présentait le 26 juin 1849, quelques instans après le lever du soleil, un des spectacles les plus ravissans qu'on puisse imaginer.

De la rade de Macassar, on aperçoit encore, à demi effacées, il est vrai, par la distance, les montagnes dont le versant méridional descend brusquement vers la mer pour former la baie de Boule-Comba et de Bonthain. Une plaine immense, entrecoupée de mille bouquets d'arbres, se déploie jusqu'au pied de ce lointain amphithéâtre. Sur la droite, ombragé par un long rideau de cocotiers, s'étend un des quartiers de la ville malaise. Le fort de Rotterdam domine la rade de ses hauts parapets et développe parallèlement au rivage ses murailles d'une éclatante blancheur. La ville européenne est resserrée entre la forteresse et le *campong* bouguis assis à l'autre extrémité de la baie sur ses pilotis de palmier sauvage. Si l'on porte ses regards vers un autre point de l'horizon, si l'on cherche, au-dessus de la digue sablonneuse à laquelle la rade doit sa tranquillité, l'étendue infinie de l'océan, ce n'est pas l'espace désert et morne que l'on rencontre, c'est la mer égayée par de nombreux îlots, verdoyantes oasis au milieu desquelles circule un bleu méandre. C'est surtout au nord de Macassar, sur une largeur de cinquante milles environ, que, du sein de leurs grottes sous-marines, les zoophytes se sont plu à faire surgir d'innombrables écueils aujourd'hui couronnés de verdure. Sous le nom d'archipel de Spermonde, ces îlots forment un des labyrinthes les plus inextricables dans lesquels le navigateur puisse jamais se trouver engagé.

Ce riant tableau ne tarda point à perdre une partie de ses charmes. Des teintes vives et dures, un éclat uniforme, remplacèrent bientôt les fraîches couleurs et les nuances délicates du matin. Le gouverneur de Célèbes, M. Bik, avait eu l'aimable attention d'envoyer à notre rencontre deux voitures, dans lesquelles nous trouvâmes un refuge lorsque, vers dix heures, nous mîmes le pied sur le débarcadère. Il nous avait suffi toutefois d'affronter pendant quelques minutes la morsure d'un soleil féroce pour juger de ce que nous eussions souf-

fert, s'il nous eût fallu à pareille heure traverser à pied la ville de Macassar. Une belle allée de tamariniers nous eût conduits jusqu'à la résidence du gouverneur; mais, à deux pas de cette voie ombragée, en face de l'hôtel du gouvernement, s'étendait, sahara redoutable, une vaste place quadrangulaire destinée aux exercices de la garnison. Le fort de Rotterdam occupe un des côtés de ce champ de manœuvres, et à l'angle le plus rapproché de la route s'élève probablement aujourd'hui un temple protestant dont, au moment de notre passage, on posait la toiture.

La résidence du gouverneur de Célèbes n'est pas un palais comme le massif édifice qu'habite à Manille le capitaine-général des Philippines. Dans les moindres détails, on retrouve le contraste des deux peuples qui se sont partagé l'archipel indien. La modeste habitation dans laquelle nous fûmes introduits n'affichait nulle prétention à l'ampleur fastueuse d'une résidence; elle promettait néanmoins plus de *comfort* que n'en a jamais abrité le toit d'un hidalgo. Au fond d'une longue cour était assis le corps de logis principal, précédé d'un portique ouvert à toutes les brises qui pouvaient rafraîchir l'atmosphère. Deux ailes ajoutées à cet édifice renfermaient une salle de bain et trois ou quatre chambres toujours prêtes à recevoir les commandans des navires de guerre hollandais ou quelque voyageur étranger. Les capitaines de *l'Amboine* et du *Hussard* étaient en ce moment les hôtes du gouverneur. M. Bik me pressa si vivement de partager son hospitalité avec eux, que je me laissai vaincre par tant de grâce et de courtoisie. Une heure à peine après cette première visite, je revenais prendre possession de l'appartement qui m'avait été destiné.

En pénétrant pour la seconde fois dans la cour de l'hôtel du gouverneur, je crus m'être mépris; les domestiques, les gardes, tout avait disparu. Pas une âme vivante sous le péristyle, pas une voix qui vînt répondre à mon inquiet monologue. Midi avait secoué son mystique rameau sur la résidence. C'était pour quelques heures un palais enchanté. Dès le lendemain, j'avais compris les coutumes de cette vie régulière, et pendant le peu de jours que je passai à Macassar j'éprouvai un grand charme à m'y conformer. Au lever du soleil, il fallait être prêt à monter à cheval. On parcourait alors les environs de la ville ou le *campong* bouguis animé par les étalages des armuriers et des marchands indigènes. Vers huit heures, on battait en retraite devant les rayons du soleil. Onze heures réunissait tous les hôtes de la résidence dans la salle à manger. Midi les dispersait de nouveau. Vers trois heures et demie, le charme léthargique commençait à se dissiper. On voyait de blancs fantômes enveloppés du *sarong* et du *cabaya* des Malais se glisser vers la salle de bain pour en sortir au bout de quelques minutes. Chacun prenait à son tour le chemin

de cette fontaine de Jouvence. Quelques ablutions d'une eau glacée qu'on puisait à l'aide d'un gobelet de fer-blanc dans une vaste cuve rétablissaient la circulation du sang et raffermissaient la fibre. On s'habillait alors à la hâte, car les voitures étaient déjà prêtes. Un fringant attelage de quatre chevaux isabelles emportait le gouverneur vers la campagne. Debout derrière la voiture, le chef des gardes déployait le *payong*, ce parasol doré qui annonce aux populations le représentant du *touan-besar* (le *grand monsieur*) (1). La soirée appartenait tout entière au plaisir. Le bal succédait au banquet, et jamais plus de gaieté, plus de grâce, plus de fraîcheur n'avaient défié les feux énervans des tropiques.

Si Batavia n'existait point, Macassar serait le seul endroit de la Malaisie où je pourrais me résigner à vivre; mais Macassar aurait-il à mes yeux les mêmes attraits, si je n'y retrouvais plus le cercle aimable au milieu duquel nous avons passé les plus heureux momens de notre campagne? Sur ce sol mouvant des colonies, la société européenne se renouvelle sans cesse. M. Schaap, l'assistant-résident, un des hommes les plus distingués dont je doive la connaissance à mon trop rapide passage à travers les Indes néerlandaises, M. Schaap vit aujourd'hui au milieu des Chinois de Banca. J'ai perdu la trace des officiers de *l'Amboine* et du *Hussard*, du capitaine Dibbetz, qui, envoyé à Macassar afin d'y rétablir une santé altérée par de longues fatigues, oubliait ses souffrances pour nous entourer des soins les plus délicats; du capitaine Wipff, qui n'avait été notre prisonnier à la suite de l'expédition d'Anvers, que pour apprendre à mieux aimer la France. Il est peu de pays qui aient eu plus à se plaindre des oscillations de notre politique que la Hollande, et je ne crois pas qu'on en puisse trouver dans l'Europe entière qui soit attiré vers nous par une plus sérieuse sympathie. Ce que je ne pouvais voir surtout sans une secrète émotion, sans un plaisir presque patriotique, c'étaient les représentans de cette belle armée qui, depuis 1816, a pour ainsi dire conquis une seconde fois les Indes néerlandaises. Chez eux, je retrouvais l'esprit chevaleresque, le dévouement au drapeau, la piété militaire, qui font l'honneur de notre armée d'Afrique. Si ce n'étaient point là des officiers français, c'étaient assurément les émules qui pouvaient le mieux nous les rappeler. Le commandant militaire de Macassar, le major Kroll, avait longtemps servi à Sumatra sous les ordres du général Michiels. Ce fut lui qui le premier nous révéla l'existence de cette Algérie des Indes où tant d'héroïsme s'est dépensé à l'insu de l'Europe, théâtre obscur arrosé de flots de sang, et sur lequel dix années de combats

(1) Tel est le titre du gouverneur-général des Indes néerlandaises.

ont formé des bataillons que Java pourrait opposer sans crainte aux Cipayes de l'Inde anglaise.

Malgré la voluptueuse mollesse de ma nouvelle existence, le temps que je passais à Macassar n'était pas entièrement perdu. Avec le major Kroll, j'apprenais à connaître le parti que de bons officiers peuvent tirer des recrues indigènes. M. Schaap, revêtu du double caractère de sous-préfet et de magistrat, me montrait comment un résident hollandais, le Coran à la main, peut rendre la justice aussi sommairement que saint Louis sous son chêne. M. Bik me faisait assister à l'investiture des *orang-kayas*, chefs subalternes qui remplissent à Célèbes le rôle des *gobernadorcillos* de l'île Luçon. Là, je vis des chefs de village ne recevoir l'emblème de leurs fonctions qu'après avoir paru comprendre les obligations qu'ils allaient contracter. En ma présence, on leur exposa longuement les devoirs de leur charge; puis on leur fit jurer, la main étendue sur le livre du prophète, de demeurer fidèles à la Hollande, de maintenir la paix et le bon ordre dans leurs communes. Le gouverneur lui-même présidait cette séance, et ce fut lui qui reçut les sermens des *orang-kayas*. Aucun sourire ne troubla la cérémonie. Jusqu'au dernier moment, on mit à la consécration de ces officiers municipaux un appareil de sérieux et de gravité qui devait nous frapper d'autant plus que nous avions été à Luçon les témoins inattendus d'une investiture semblable. La mise en scène était à peu près la même, mais l'effet nous en avait paru légèrement compromis par la verve moqueuse et la pétulance des compatriotes de Michel Cervantes. Les Hollandais ont plus d'empire sur eux-mêmes. Le spectacle ridicule de demi-sauvages transformés en fonctionnaires européens ne parvient pas à triompher de leur sang-froid. Ces hommes du Nord ont des nerfs inébranlables : ils feraient, sans dérider leur front, endosser l'habit noir à tous les maires et à tous les adjoints de la Nouvelle-Guinée. Il est fort heureux, après tout, que les maîtres de l'île Célèbes ne soient pas nés plus railleurs, car une gaieté intempestive ne serait point sans danger avec les Macassars. Ce peuple, bien que soumis, sort d'une race fière et chatouilleuse. Il n'eût jamais été subjugué par une poignée d'étrangers, si avec sa bravoure il eût possédé ce qui fait la force des nations, — l'union et la discipline. A Macassar comme à Bonthain, l'arme favorite des indigènes est le kris, poignard à manche d'ivoire et à lame flamboyante, que l'homme du peuple et le noble portent également à la ceinture. Outre cette arme, souvent frottée d'un mélange d'arsenic et de jus de citron, les guerriers de Célèbes se servent de lances et de boucliers; l'usage seul du sabre leur est inconnu.

On compte environ dix-sept mille âmes dans la ville de Macassar,

dix mille dans les îles environnantes. La pêche est la grande ressource de cette population. Les eaux de la baie sont si poissonneuses, le riz et les fruits de toute espèce sont à si bas prix, que chaque habitant subvient sans peine à sa subsistance. On rencontrerait même une certaine aisance parmi les pêcheurs d'holothuries et de tortues, si la passion du jeu et celle de l'opium ne venaient épuiser en quelques heures les économies amassées pendant un long voyage. Macassar présente donc ce qu'on chercherait vainement sous un autre ciel que celui des tropiques, le singulier spectacle d'une population que la paresse, le jeu et le sensualisme le plus grossier n'ont point jetée dans l'abjection et dans la misère. Il y a plus, si vous parcouriez l'archipel indien, vous ne trouveriez nulle part chez les nobles une apparence aussi générale de bien-être; chez le peuple, des haillons portés avec plus de fierté. Il n'y a point de pauvres ni de mendians à Macassar. Qui pourrait tendre la main, quand il suffit de lever le bras pour recevoir l'aumône de la nature? Il y a des lépreux : le gouvernement les recueille, et, grâce à sa bienfaisance, ces malheureux n'encombrent jamais la voie publique. On éprouve donc un plaisir sans mélange à parcourir les rues ou les environs du chef-lieu méridional de l'île Célèbes. Le bon ordre n'y a pas le cachet de la servitude; la liberté n'y a pas engendré la famine. L'impôt des loyers et la ferme du bétel sont les plus lourdes charges qui pèsent sur la population indigène. Ces deux contributions, calquées sur celles que les Anglais ont imposées aux habitans de Singapore, doivent tenir lieu à l'état des droits de douane qu'il a sacrifiés. Il eût été plus généreux et plus politique de renoncer à de pareils dédommagemens. Il faut dans toute l'étendue de l'archipel indien, mais dans l'île Célèbes surtout où les dominations sont mélangées, que le sort des populations qui vivent sous la loi hollandaise soit un objet d'envie pour celles qui subissent encore le joug capricieux de leurs chefs.

Les Hollandais ne possèdent en toute souveraineté, dans la partie méridionale de Célèbes, que quelques districts peu considérables. Le reste de l'île appartient à des princes vassaux ou à des rois alliés. Plus libre ici, plus dégagé de toute influence extérieure qu'à Sumatra ou à Bornéo, le gouvernement des Pays-Bas n'accepte point cet état de choses comme définitif. Les peuplades idolâtres qui vivent sous le régime de la tribu, il espère les convertir et les amener à la civilisation par l'Evangile. Les populations musulmanes, il se propose de les soumettre ou tout au moins de resserrer par de nouveaux traités les liens qui les rattachent à la Hollande. Les sultans de Goa et de Boni, les deux principaux souverains de l'île, n'ont pas, comme le sultan d'Achem, de protecteurs étrangers. Leur première imprudence sera sans doute le signal d'une transformation politique que

nous pouvons dès aujourd'hui considérer comme accomplie, tant elle est devenue inévitable.

C'est dans les états du sultan de Goa que se trouve enclavé le district de Macassar. Ce royaume allié comprend une étendue d'environ 300 lieues carrées et une population de 65,000 âmes. Le royaume de Boni, sur un territoire de 600 lieues carrées, ne compte pas moins de 200,000 âmes, dont 40,000 hommes capables de porter les armes. Ce sont les habitans de ce royaume de Boni, connus sous le nom de Bouguis ou Bouguinais, qui traversent l'archipel indien dans leurs frêles embarcations et se rendent jusque sur les côtes de l'Australie pour y pêcher le tripang que l'on exporte ensuite de Singapore sur les côtes du Céleste Empire. La population insulaire directement soumise à l'autorité hollandaise ne dépasse guère le chiffre de 300,000 âmes. 7 ou 800,000 indigènes, 1 million peut-être, échappent au contrôle de cette autorité, et par l'intermédiaire des pros bouguis entretiennent avec Singapore des relations commerciales dont l'importance a été évaluée, année moyenne, à 2,700,000 fr. Ce fut dans l'espoir de reconquérir cette clientèle, qui, avant la création de Singapore, appartenait tout entière à Java, que les Hollandais décrétèrent la franchise du port de Macassar.

Grâce au laisser-aller de la police anglaise, Singapore doit avoir de grandes séductions pour les navigateurs malais. C'est dans ce port que viennent s'approvisionner d'armes et de munitions tous les pirates de l'archipel indien. On peut espérer cependant que, lorsqu'il s'agira de se procurer des articles moins suspects, les pros du golfe de Boni trouveront plus simple de se rendre à Macassar que d'entreprendre un voyage de quatre cents lieues, aujourd'hui que ce voyage ne pourrait plus offrir, en compensation des fatigues et des périls qu'il entraîne, un bénéfice sur les marchandises de retour de 30 ou 50 pour 100. La franchise du port de Macassar date de 1847, et dans cette même année, les importations s'accrurent de plus de 3 millions de francs, les exportations de 2 millions. Depuis lors, il s'est fait annuellement à Macassar pour 10 ou 11 millions d'affaires. Outre sa situation unique à l'embranchement de la mer de Java, de la mer des Moluques et d'un large détroit qui remonte vers le nord, Macassar peut citer avec un légitime orgueil la salubrité de son climat, la sûreté de son ancrage, les facilités que présente sa rade pour le chargement et le déchargement des navires. Il est impossible de ne pas voir dans ce port le futur entrepôt des produits de Timor, de Céram, des Moluques et de la Nouvelle-Guinée. L'industrie européenne y trouvera l'immense avantage de pouvoir associer à ses opérations une population essentiellement commerçante, la seule parmi les peuples soumis à la domination hollandaise que n'effraient point

les hasards de la mer, la seule aussi qui promette quelques garanties de probité commerciale. Des marchands arabes, protégés par leur qualité de compatriotes du prophète, pénètrent quelquefois dans l'intérieur de l'île, demeuré inaccessible aux Hollandais. Ces voyageurs ont cru reconnaître sur leur route la trace de richesses minérales dont l'exploitation, bien qu'elle ne doive passer qu'après celle du sol, pourra devenir un jour un nouvel appât pour les émigrans chinois et pour les capitaux européens. L'avenir de l'île Célèbes ne nous semble donc pas douteux, et ce qui ajoute à l'intérêt que le port de Macassar en particulier doit nous inspirer, c'est que la France peut avoir sa part dans l'approvisionnement et dans les bénéfices de ce nouveau marché. L'Angleterre se gardera bien de favoriser par des expéditions suivies une place qui s'est posée comme la rivale de Singapore. Le commerce français, au contraire, a tout intérêt à se présenter sur un point où il ne doit pas trouver la concurrence écrasante des produits de l'industrie britannique. Il est rare que nos bâtimens de commerce, quand ils se rendent dans les mers de Chine, puissent compléter leur cargaison dans un seul port. Tel navire qui doit embarquer du thé à Canton s'arrête d'abord à Java pour y prendre du café, à Manille pour y charger des joncs et du bois de sapan. Macassar pourrait être une relâche plus avantageuse que Batavia pendant une moitié de l'année. Le détroit de Macassar, dont la reconnaissance sera bientôt achevée par les soins de la marine hollandaise, offre, pour gagner les côtes du Céleste Empire à contre-mousson, une route moins périlleuse que le passage de Palawan. De la poudre grossière et du fer en barre, des mouchoirs, des *sarongs* à grandes fleurs, des indiennes de Mulhouse pour les Malais, peut-être même quelques soieries brochées d'or, ou des draps écarlates, de bons vins de Bordeaux et quelques articles de mode pour la population chrétienne, voilà ce que trois ou quatre navires français pourraient apporter chaque année à Macassar. Ils y prendraient en retour, pour l'Europe, du café, de la nacre de perle, de l'écaille de tortue et de la poudre d'or; pour la Chine, du riz, des rotins, de l'huile de coco et surtout du tripang. Ce qu'il m'est permis d'affirmer, c'est que, nulle part au monde, les bâtimens couverts du pavillon français ne rencontreront un accueil plus cordial et plus empressé que celui qui les attend dans les nouveaux ports francs de Menado et de Macassar.

E. Jurien de La Gravière.

BURKE

SA VIE ET SES ÉCRITS.

DERNIÈRE PARTIE. (1)

Si la révolution française n'était survenue, c'est l'Inde britannique qui aurait occupé toute la dernière partie de la vie politique de Burke. Nous devons en parler avec quelque développement.

Une première occasion s'offrit d'entretenir de l'Inde la chambre des communes. Le nabab d'Arcot, qui résidait à Madras et passait pour le plus considérable des princes de la contrée, était débiteur envers des sujets anglais d'une somme qu'on évaluait à près de trois millions sterling. Cette dette, tant apparente que réelle, était attribuée à de secrètes conventions avec des agens de la compagnie. Il avait, dit-on, acheté d'eux les moyens ou la liberté d'agrandir ses domaines et son pouvoir. Guerre, dévastation, pillage, tels étaient les actes protégés ou exploités par le concours ou la tolérance de ceux qui lui avaient à ce prix vendu l'appui de la compagnie, trompée, faible ou complice. Une enquête approfondie avait été précédemment ordonnée par la chambre, et maintenant Dundas, président du bureau du contrôle et jadis promoteur des mesures rigoureuses, proposait d'allouer la dette sans examen et d'en imputer le paiement sur le revenu de la province de Carnate. Fox demanda que les pièces de l'enquête fussent mises sous les yeux de la chambre, et c'est sur cette question que Burke

(1) Voyez la livraison du 15 janvier.

prononça un discours regardé par de bons juges, et notamment par lord Brougham, comme le plus beau qu'il ait fait. Dans cette composition, dont le seul défaut est d'être trop achevée, une immense et difficile affaire est admirablement expliquée. Burke excelle dans l'art des expositions claires, complètes, et cependant attachantes, animées. Celle-ci est semée de narrations dignes de l'histoire. Dans les cours de littérature, on cite comme des modèles la description du Carnate et le récit pathétique de l'invasion de cette contrée ravagée par Hyder-Ali. Nous avons vu que les traitans de toutes sortes, patronés par la compagnie des Indes, passaient pour les auxiliaires occultes de l'avénement de Pitt au ministère; on pouvait le soupçonner envers eux de gratitude et d'indulgence. L'attitude de Dundas était suspecte. Un certain Paul Benfield était le chef ou principal représentant des créanciers vrais ou fictifs du nabab d'Arcot. Il avait, ainsi que ses pareils, brigué et même obtenu des siéges au parlement. Par les mille ressources dont disposait leur activité, ces gens avaient joué un rôle dans la dernière dissolution et contribué à en rendre le résultat favorable aux ministres. Il était donc facile de trouver un lien entre les intrigues de l'Europe et celles de l'Asie, entre les cruautés et les brigandages commis de Madras à Tanjore, la vénalité des subalternes, la connivence de la compagnie, le trafic électoral et la corruption ministérielle. Burke se plut, avec un art cruel, à river aux anneaux de la même chaîne Pitt et Paul Benfield. — Les associés de Paul Benfield, obscurs et mercenaires complices des dévastations d'un barbare, voilà, disait-il, au loin les législateurs de l'Inde, et ici la nouvelle et pure aristocratie créée par M. Pitt pour sauver la couronne et la constitution. Paul Benfield, voilà le grand réformateur parlementaire de M. Pitt. — Il y a là des pages terribles d'esprit, de sarcasme et d'injure.

La motion de Fox fut rejetée; mais, malgré ses apparences de froideur et de dédain, Pitt n'était pas insensible à ces attaques. Ses prétentions de pureté et de rigorisme lui rendaient de certains reproches insupportables, et l'on pouvait prévoir qu'en les renouvelant avec art et avec insistance, on le forcerait quelque jour à céder. Il y avait en toutes choses un point où il refusait de se confondre avec ceux qu'il employait, et il les brisait sans pitié plutôt que de compromettre la dignité de sa personne dans les pratiques mêmes de son ministère. Comme un nuage qui grossissait à l'horizon, il s'élevait de tous ces débats une notoriété menaçante contre Warren Hastings, qui avait tout à la fois mérité l'indignation et la reconnaissance de son pays, car ses services étaient aussi grands que ses fautes. La compagnie, plus satisfaite de ses succès que convaincue de son innocence, s'occupait peu de le défendre, espérant sans doute que l'opinion ferait comme elle, et ne rechercherait pas bien sévèrement de quel

prix l'humanité et la justice avaient payé ses conquêtes. Peut-être cet exemple eût-il été suivi, peut-être l'orgueil britannique eût-il jeté un voile sur les excès d'un despotisme victorieux, peut-être le gouvernement eût-il même appelé sur Hastings les marques de la reconnaissance nationale, si le comité de la chambre, formé en d'autres temps sous l'influence de sentimens opposés, acharné pour ainsi dire à la poursuite de la vérité, n'avait, par ses révélations, soulevé la morale ou la pudeur publique, et découragé l'indulgence par la peinture répétée de ces excès que les assemblées ne pardonnent qu'à la condition de pouvoir les ignorer. Hastings, quoique confiant dans le prestige de ses succès, se voyant attaqué et non défendu, revint, dès 1785, spontanément en Angleterre, au moment où la compagnie croyait répondre à tout en lui votant des remerciemens pour ses services. Accueilli par elle avec de grands honneurs, par le roi et par la reine avec une faveur marquée, poursuivi seulement par une opposition vaincue, il se croyait assuré de l'appui du gouvernement. Il osait compter sur des récompenses égales ou supérieures à celles qu'avait obtenues lord Clive, sur un ordre de chevalerie, sur la pairie elle-même; mais, conformément à un rapport de Dundas parlant au nom d'un comité spécial, un vote de censure avait passé trois ans auparavant contre Hastings, et restait inscrit sur les journaux de la chambre. Dundas, quoique ramené par ses fonctions ministérielles à des sentimens plus doux pour la compagnie des Indes, ne pouvait cependant ne compter pour rien une résolution qu'il avait lui-même provoquée. Il y avait dans la majorité des hommes scrupuleux qu'aucun engagement politique n'aurait déterminés à couvrir d'une approbation formelle les excès d'une tyrannie tout asiatique. Les dernières élections avaient amené dans la chambre l'implacable Francis, dont le séjour dans l'Inde n'avait été qu'une longue lutte contre Hastings; Francis, qui, fier de sa sévérité, se souciait peu qu'elle eût les allures de la colère et de la vengeance; Francis, qui, par là du moins, semblable à Junius, se faisait une vertu de sa haine, et répandait dans tous les cœurs le fiel dont le sien était rempli. Mû par des passions plus pures, emporté par une colère honnête et désintéressée, Burke éprouvait contre l'oppresseur de l'Inde tous les sentimens qui pouvaient soulever Tacite contre les tyrans de Rome, et son imagination, enflammée par les peintures mêmes qu'elle s'était faites des misères de toute une partie du monde, demandait en quelque sorte à s'épancher dans les invectives d'une vengeresse éloquence. Enfin l'âme généreuse de Fox s'animait pour un thème d'opposition qui se rapportait cette fois, non à des intérêts de parti, mais à la défense des droits de l'humanité.

Cependant la question n'aurait donné lieu probablement qu'à de

véhémentes harangues ou même à quelques votes de blâme, et l'opposition aurait reculé devant les difficultés d'une accusation en forme, si Hastings, enhardi par la cour, n'eût voulu avoir, comme on dit, le cœur net de tant de reproches dirigés contre lui, et obtenir de force, en défiant tout à la fois ses ennemis et ses défenseurs, la justice qu'il croyait ou disait mériter. Dans la session de 1785, Burke avait annoncé qu'il aurait des charges à produire contre l'administration de l'Inde, et l'on croyait que son parti ne donnerait aucune suite à cette menace, quand le premier jour de la session suivante, un ami de Hastings demanda si elle était sérieuse. Le gant fut aussitôt relevé; l'opposition ne pouvait reculer, et Burke commença par réclamer une communication de pièces. Le ministère en refusa quelques-unes en des termes qui semblaient indiquer le projet de défendre Hastings, et le 4 avril 1786 Burke fit connaître son intention de procéder contre ce dernier par la voie de l'*impeachment*, et produisit vingt-deux articles d'accusation.

L'*impeachment*, ou la poursuite devant la chambre des lords par la chambre des communes, est le mode le plus solennel d'accusation. Dans un temps calme et régulier, cette procédure aboutit difficilement à une condamnation. La politique, qui joue un grand rôle dans de telles affaires, se contente, quand les passions ne l'égarent pas, d'un effet produit sur l'opinion. Or, pour cela, le fait de la poursuite suffit, et l'acquittement même ne relève pas un ministre, un négociateur, un général, de l'atteinte qu'il en a reçue. Cependant les méfaits imputés à Hastings étaient assez graves pour que ses accusateurs pussent compter sur une condamnation, et ses chances s'aggravèrent encore, lorsque avant la délibération des communes il fut venu lire à la barre une longue défense écrite, qui ne parut ni habile ni intéressante, et ne se fit pas même écouter.

Chaque chef d'accusation devait être admis ou rejeté par un vote spécial. Le premier article chargeait Hastings d'avoir, contrairement aux ordres formels de la compagnie et sans en rendre compte, encouragé et secondé, par l'envoi de troupes anglaises, le nabab d'Oude dans une guerre d'extermination contre la nation des Rohillas, et compromis par là l'Angleterre, qui n'avait contre cette nation aucun sujet de plainte, dans les perfidies et les cruautés dont cette guerre avait été souillée. C'était pour cet acte, un des moins justifiables de son gouvernement, que la chambre avait, trois ans auparavant, demandé son rappel sur les conclusions de Dundas; mais Dundas, maintenant ministre, ne fut nullement embarrassé de plaider la thèse connue des faits accomplis : il fit valoir les services subséquens de Hastings. Pitt garda le silence, mais vota avec son collègue, et le grief sur lequel l'accusation comptait le plus fut écarté par 119 voix

contre 66. Les amis de l'accusé le jugèrent sauvé, victorieux; ils ne cachèrent pas leurs espérances. Encore deux ou trois votes semblables, et Hastings serait élevé à la pairie; son titre était déjà choisi; le grand sceau était tout prêt dans les mains du chancelier lord Thurlow, qui le protégeait.

Le 13 juin, Fox présenta avec tout son talent le chef d'accusation relatif au traitement infligé au rajah de Benarès. Hastings avait, de son autorité privée, exigé de ce prince des secours non prévus par les traités, et, sur sa résistance, l'avait mis à l'amende. Il en était résulté des troubles, des guerres, la chute de Cheyte-Sing, et trois révolutions à Benarès. Francis, qui avait lutté sur ce point contre Hastings dans le conseil de Calcutta, appuya vivement la motion. Pitt, dont l'habitude était de lui répondre avec un amer dédain, ne le ménagea pas; il reprit toute la conduite tenue à l'égard de Cheyte-Sing, il la justifia dans toutes ses parties, et il semblait conclure à l'abandon de ce chef d'accusation, lorsque tout à coup il trouva exorbitante l'amende imposée au rajah, et dit qu'il voterait pour la motion de Fox.

Ce fut un véritable coup de théâtre. On alla aux voix; le ministère se divisa dans le vote; Dundas suivit son chef, et la motion passa. Un article adopté en entraînait d'autres, et dès ce moment l'*impeachment* était inévitable. La conduite de Pitt étonna beaucoup, et fut expliquée diversement. Il était dans la nature de son esprit, ou il fut quelquefois dans sa politique, de faire un choix parmi les motifs d'une opinion, d'écarter les plus nombreux et les plus forts, ceux du moins que les partis jugeaient tels, pour se décider dans le même sens par une seule raison d'une importance secondaire, et se séparer ainsi de ceux mêmes avec lesquels il votait. Peut-être était-ce raideur de caractère; il voulait, même en cédant, paraître résister. Peut-être était-ce prudence; il voulait s'engager le moins possible, et se ménager une issue pour revenir au besoin ou se retirer à propos. Nous le verrons tenir une conduite analogue dans les questions de paix et de guerre, et prendre les mêmes sûretés quand il faudra se décider contre la révolution française. Dans cette occasion-ci, on a recherché ses motifs. On a dit que l'initiative prise par la cour, par le chancelier, par d'autres ministres en faveur de Hastings, l'avaient blessé; qu'il ne pouvait souffrir que l'on protégeât, que l'on honorât par avance un homme que la chambre n'avait pas encore réhabilité, et qu'on regardât comme tranchée une question sur laquelle il n'avait pas dit son dernier mot. Tous ces motifs sont plausibles. Ajoutons qu'il inclinait naturellement à la sévérité morale, toutes les fois que la raison d'état ne faisait pas taire ses scrupules. Il devait y avoir, dans la majorité avec laquelle il comptait, des membres con-

sciencieux de qui il n'aurait osé exiger ou attendre le sacrifice d'un sentiment de justice et d'humanité. Comment croire, en effet, qu'un homme tel que Wilberforce, qui venait d'entrer au parlement, eût consenti sans peine à immoler cette fois ses scrupules aux besoins de la politique ministérielle? Nous supposons que Pitt vota contre Hastings, comme il votait contre la traite des noirs.

L'affaire fut interrompue par la séparation des chambres. A la session suivante, Sheridan proposa l'accusation sur le quatrième chef, la spoliation des princesses d'Oude, et prononça le plus beau discours, au dire de quelques témoins, qu'aient entendu les murs de Westminster. Pitt, cette fois encore, se déclara pour la motion, et successivement d'autres charges furent admises, les amis de Hastings cessant désormais une inutile résistance; l'accusation, pour divers crimes et délits, fut dressée en vingt articles, par délibération de la chambre. L'accusé fut arrêté par le sergent d'armes, mais admis à la liberté sous caution, et un comité présidé par Burke eut mission d'aller soutenir la résolution devant la cour des pairs. Dans ce comité, la chambre aurait mis Pitt lui-même, s'il ne s'était récusé, et lord North, si son âge et ses infirmités ne l'en avaient dispensé; mais auprès de Burke on y voyait Fox, Windham, Sheridan et le jeune Charles Grey, qui débutait alors avec la faveur de tous, et qui devait, plus de quarante ans après, jeter un nouveau lustre sur le parti whig par la réforme de 1832.

Le 13 février 1788, la cour s'assembla dans la grande salle de Westminster, dans cette salle haute et vaste comme une église, dont on dit que le toit fut posé par le fils de Guillaume le Conquérant, dans ce théâtre de tant de scènes historiques, et qui ne vit jamais réunie plus nombreuse ni plus imposante assemblée. C'est à M. Macaulay qu'il faut demander de ce procès célèbre le tableau le plus brillant et le plus animé : le rôle qu'y joua Burke nous intéresse seul ici. Il fut chargé d'ouvrir le débat, et il parla pendant quatre jours de suite. Il fit, suivant son usage, un tableau complet. Avec une grande abondance d'idées et de faits, avec un grand luxe d'images et de mouvemens oratoires, il exposa, dans son origine et dans son histoire, tout le gouvernement de l'Inde. Ce discours est resté célèbre; il émut, il troubla l'auditoire jusqu'aux frémissemens et aux larmes, et c'est au milieu d'une assemblée palpitante que l'orateur termina par ces mots :

« Ainsi donc c'est avec une pleine confiance que, de l'ordre de la chambre des communes de la Grande-Bretagne, j'accuse Warren Hastings pour hauts crimes et délits. Je l'accuse au nom de la chambre des communes assemblée en parlement, dont il a trahi la foi parlementaire; je l'accuse au nom de la

nation anglaise, dont il a souillé l'antique honneur; je l'accuse au nom du peuple de l'Inde, dont il a foulé aux pieds les droits et changé la contrée en un lieu de ravage et de désolation; je l'accuse au nom de la nature elle-même, qu'il a dans les deux sexes outragée, insultée, opprimée, et je l'accuse enfin au nom et en vertu de ces lois éternelles de justice qui doivent dominer également tous les âges, toutes les conditions, tous les rangs, toutes les situations de ce monde. »

Il serait impossible, sans de longs détails, d'exposer tous les incidens d'un procès qui, commencé en 1788, ne devait finir qu'en 1794, la cour ayant siégé cent dix-huit jours répartis en sept années. La dissolution de 1790 elle-même n'interrompit pas le cours de cette affaire, et les pouvoirs du comité d'accusation furent continués. On conçoit que pendant un temps si rempli d'événemens variés et saisissans, de grands changemens durent s'opérer dans les dispositions des juges, des chambres, du public. On dit qu'aux derniers débats il ne siégeait plus que vingt-un lords des cent soixante qui avaient assisté au commencement de l'affaire; soixante étaient descendus dans la tombe; la cour n'était plus présidée par le même chancelier, et l'acquittement définitif fut prononcé par la bouche de lord Loughborough, qui au début du procès, membre ardent de l'opposition, opinait dans le sens des accusateurs. Le résultat, du reste, était depuis longtemps prévu, et l'intérêt du public parut en déclin à dater de la discussion de l'article des *begums* d'Oude, où Sheridan excita au plus haut point l'émotion de l'assemblée. Son discours dura deux jours, et il le termina théâtralement en tombant épuisé dans les bras de Burke, qui hurlait d'une généreuse admiration.

Seul peut-être, Burke fut le même au terme qu'au début de cette longue épreuve. A l'âge où les forces déclinent, agité par des diversions puissantes, entraîné par des spectacles tout nouveaux dans des passions toutes nouvelles, ayant rompu ses plus chères amitiés, entouré dans le comité d'accusation de collègues dont il avait fait ses ennemis, obligé de poursuivre l'œuvre commune de concert avec des hommes à qui il ne parlait plus, voyant désormais d'un autre œil et le gouvernement et l'opposition, il fut jusqu'au terme énergiquement fidèle à la cause qu'il avait embrassée. Il ne souffrit pas qu'aucun sentiment accessoire ou étranger affaiblît en lui celui de l'humanité et de la justice; il conserva sans interruption la même verve, la même chaleur, la même indignation et presque la même éloquence. A la reprise de l'affaire, en 1789, il avait prononcé sur la sixième charge un vigoureux et remarquable discours, et en 1794, vers les derniers jours, il fit entendre une réplique finale que les rares auditeurs des premiers jours trouvaient à peine inférieure au réquisitoire du commencement des débats. Burke, le contre-révolutionnaire Burke a tou-

jours regardé le procès de Hastings comme l'œuvre capitale qui couronnait sa vie.

On ne peut trop rendre justice à la sincérité de conviction, au zèle persévérant, au talent inépuisable qu'il déploya dans cette grande entreprise. Y porta-t-il en toute circonstance une exacte équité, une convenable modération, ou même cette mesure de conduite et cet art de langage nécessaires au succès? On peut en douter. Ces dernières qualités n'étaient celles ni de son caractère ni de son talent. Ses passions étaient honnêtes, élevées; mais c'étaient des passions. Sa déclamation était véhémente, ornée des plus beaux traits; mais c'était de la déclamation. Il savait émouvoir encore plus que persuader; il emportait moins l'assentiment que l'admiration, et en reproduisant incessamment les mêmes effets, en tâchant même d'enchérir sur les effets déjà produits, il fatiguait au lieu de toucher, il révoltait parfois ceux qu'il voulait gagner. Il *surmenait* ses auditeurs, si l'on me passe cette expression familière, qui me semble rendre ma pensée. Ce défaut, qui finit par lui rendre presque intenable la chambre des communes, l'entraîna devant la cour de Westminster à quelques excès de pensée ou de langage qui compromirent au moins sa cause. Une fois même, en 1789, une pétition de Hastings dénonça une expression violente qui lui était échappée, en qualifiant d'assassinat (peut-être avec justice) la mort du bramin Nunçomar, condamné pour faux sans règle ni merci, et l'on profita de l'occasion pour le faire censurer par la chambre. On espérait, par là, arrêter l'accusation en décriant ou en dégoûtant les accusateurs. Burke subit la censure avec une patience qu'il n'aurait pas eue en toute autre conjoncture. Il voulait atteindre son but et ne se montra ni moins animé ni moins résolu. Cependant, quoique Pitt ait déclaré en pleine chambre que M. Burke avait « conduit l'accusation avec beaucoup de dignité, de loyauté et de candeur, » il est certain que cette affaire, non-seulement ne lui gagna pas d'amis, mais lui en fit perdre, et qu'elle servit à donner plus de relief à ses défauts, épiés alors soigneusement par une double malignité. Il avait commencé le procès avec la défaveur des partisans du gouvernement; dans le cours de la poursuite, il n'acquit pas leur amitié, et il rejeta celle de l'opposition, conservant tous ses ennemis et devenant impopulaire sans être agréable au pouvoir. Chaque parti se souvint de ses offenses plus que de ses services. Pour nous, en accordant tout ce qu'on voudra à cette prétendue et glaciale sagesse que scandalise toute passion, nous ne pouvons nous résoudre à blâmer Burke dans l'affaire de Hastings. Nous croyons que, sans l'exagération même des qualités ou des défauts qu'on lui reproche, l'accusation n'aurait été ni intentée ni soutenue; et, fût-elle mal fondée dans quelques parties, outrée dans quelques qualifications, eût-elle

été plaidée avec un certain emportement, nous nous reportons au souvenir des Verrines et des Philippiques, et c'est sur ces modèles, c'est sur l'exemple de Cicéron que nous demandons que Burke soit jugé. Au fond, la principale excuse, la seule peut-être que l'on allègue en faveur de Hastings, c'est qu'il ne paraît pas avoir été guidé par des intérêts privés, et que ses crimes, s'il en a commis, sont des crimes politiques. Et l'on ajoute que le niveau de la morale était si peu élevé dans l'Inde, qu'au milieu d'un monde d'avarice, de perfidie et de cruauté, il n'était guère possible de résister au mauvais exemple et de réussir sans l'imiter. Ce n'est pas enfin pour des services plus irréprochables que Clive a obtenu des titres et des honneurs. Il est vrai, mais c'est peut-être parce que Clive a été loué et récompensé qu'il fallait poursuivre Hastings, et c'est parce que Hastings a été poursuivi que le gouvernement de l'Inde est remonté dans une sphère plus pure et plus haute, et que les Hastings et les Clive ont fait place aux Bentinck et à leurs imitateurs.

Il faut maintenant revenir à l'époque où le procès de Hastings commença. Burke, dans cette entreprise, allait chercher des inimitiés, et il en était entouré déjà. Il déplaisait souverainement à la majorité. On accuse les jeunes amis de Pitt d'avoir formé, sans respect pour son âge et pour son talent, le projet de lui interdire la parole, ou du moins de la lui rendre laborieuse par des murmures et des ricanemens systématiques. Il leur dit un jour qu'il se ferait fort de dresser une meute de chiens à aboyer avec plus de mélodie et autant d'intelligence. On inventa ou l'on répéta contre l'orateur un peu vieilli un sobriquet moqueur; on l'appelait *la cloche du dîner*. Dans l'opposition même, il rencontrait des dissentimens ou des jalousies. Il ne savait pas rajeunir sa manière ni se familiariser avec personne. Il se singularisait sans nécessité. Parmi les membres nouveaux, à l'exception de Windham, de Laurence et peut-être de Francis, il ne s'était pas fait un ami. Sheridan, indocile, déréglé, au talent plein de verve et de saillies, se moquait de ses conseils, de ses leçons, et peut-être de ses exemples. Un de ces anciens whigs qui avaient toute sa confiance, sir George Savile, était mort en 1784. Bientôt il visita à son lit de mort un des hommes qui l'appréciaient le plus, Johnson, qui se ranimait pour l'admirer. Fox lui restait, et, quoique Burke eût souffert de voir que dans leurs luttes communes toute la haine fût pour lui seul, il ignorait ou plutôt il s'interdisait la jalousie; il l'aimait ou plutôt il voulait l'aimer, ce qui arrive à de nobles âmes, froissées malgré elles par des succès qu'elles ne veulent pas envier, atteintes par des sentimens qu'elles veulent ignorer. Je m'imagine qu'à partir de 1783, il ressentit au fond du cœur un mal auquel toute sa vertu n'échappait pas, mais ne cédait pas. Seulement un peu de

gêne, des inégalités, de la tristesse, de la hauteur, et pour se consoler, des accès de travail, de passion et d'éloquence, voilà quels étaient les fruits d'une disposition qu'il est plus facile de concevoir que de décrire.

Cependant rien n'indiquait, à le voir dans le parlement, qu'aucun découragement eût pénétré dans son âme. Il se raidissait contre les mécomptes de toutes sortes, et l'activité si laborieuse qu'il déploya dans le procès de Hastings ne le rendit ni moins assidu ni moins ardent à la chambre des communes. N'essayons pas de compter ses discours; le temps nous presse, et la révolution française approche. L'année qui la précéda, Fox était en Italie, et une grande question s'éleva. Le roi George III était tombé malade. Déjà, plusieurs années auparavant, quelques symptômes avaient fait craindre pour sa raison, qui, cette fois, parut s'éteindre. Il fallut songer à la régence. Pitt ne s'y décida qu'à la dernière extrémité. Il n'avait de confiance, ni pour l'état ni pour lui-même, dans l'héritier présomptif, dont toutes les inclinations étaient pour Fox. C'est de fort mauvaise grâce, c'est avec des restrictions humiliantes que la régence fut déférée au prince de Galles, qui, par une lettre qu'écrivit Burke et que retoucha Sheridan, déclara qu'il refuserait l'autorité à de telles conditions. Le roi parut se rétablir, et tout fut mis à néant; mais pendant les deux mois qu'avait duré la discussion d'une question neuve et délicate, Burke avait soutenu contre le premier ministre une lutte quotidienne et obstinée, dans laquelle on assure que Fox, absent quelque temps, lui reprochait d'avoir apporté trop d'aigreur, et, en ménageant trop peu la famille royale, compromis les intérêts du parti. Ce qui est certain, c'est qu'à cette époque il devint singulièrement importun à la chambre des communes.

Mais le moment arrive où le grand événement du siècle va porter un trouble bien autrement profond dans les relations de Fox et de Burke, et dans le sein même des partis qui divisent la Grande-Bretagne. La révolution française retentit jusqu'aux extrémités du monde; l'Angleterre n'en est pas ébranlée, mais émue, et c'est encore un sujet d'étude que l'impression produite sur le plus ancien pays libre par cette explosion de ce qui parut un moment la liberté moderne.

Le génie anglais est admirablement pratique. Dans la science même, il se garde des périls de la spéculation. Sa philosophie se définit elle-même une induction fondée sur les faits, et sa politique est baconienne comme sa philosophie. Quoique l'esprit de la France goûte peu les hypothèses aventureuses où se perd la mysticité scientifique des Allemands, c'en est plutôt la mysticité que la hardiesse qui le repousse. Une certaine promptitude à rendre l'abstraction claire par

le langage et par l'ordonnance est le mérite et le danger du caractère intellectuel de notre nation. Le raisonnement est facile en français, et c'est pour cela qu'il est puissant. Or nul n'ignore par quelles fatales circonstances historiques l'appui de toute bonne tradition de gouvernement nous a manqué, et la raison seule, la périlleuse et brillante raison, est devenue notre flambeau, quand nous avons conçu la nécessité ou la prétention de nous donner des lois. Faire des lois avec des idées, voilà l'œuvre et l'honneur et la fatalité de la révolution française. A qui la faute? A tous, et surtout au passé. Les institutions irréformables condamnent aux révolutions radicales.

Burke ne connaissait pas beaucoup la France ni sa littérature, et il nourrissait contre les anciens ennemis de Guillaume III et de George II l'aversion excusable d'un whig, d'un protestant et d'un Anglais. Il ne parle avec bienveillance ni de Louis XIV ni de son successeur. Cependant, comme la plupart de ses compatriotes éclairés, il n'avait pas vu sans intérêt les efforts du gouvernement de Louis XVI pour se relever et s'améliorer. Il avait loué ce prince et son ministre Necker en plein parlement, et, dans les vives luttes de la guerre d'Amérique, il avait cédé au penchant de toute opposition à vanter un gouvernement étranger aux dépens du gouvernement national qu'elle combat. Après avoir dans sa jeunesse visité la France, il y était retourné en 1773, puis en 1775; il avait vu Mme du Deffand, qui lui trouvait beaucoup d'esprit. C'est dans un de ces voyages que, conduit à Versailles, il vit la cour et cette dauphine dont l'image resta si gracieuse et si belle dans son imagination. Il ne fit que traverser les salons de Paris, et dans la session suivante, au printemps de 1773, il dénonçait dans la chambre des communes la conspiration de l'athéisme *à la jalousie vigilante des gouvernemens*. « Sous les attaques systématiques de certains hommes, je vois quelques-uns des appuis du bon gouvernement commencer à tomber; je vois propager des principes qui ne laisseront à la religion pas même la tolérance, et qui feront moins qu'un nom de la vertu elle-même. » Quand les premières lueurs de 1789 commencèrent à briller, en Angleterre même les yeux furent éblouis; la prise de la Bastille y fut saluée par l'enthousiasme. Burke ne le contredit pas, mais ne le partagea pas; il attendit.

« Toutes nos pensées, écrivait-il le 9 août à son ami lord Charlemont, sont suspendues par notre étonnement au surprenant spectacle qu'étale un pays voisin et rival. Quels spectateurs et quels acteurs! l'Angleterre contemplant avec étonnement la France luttant pour la liberté, sans savoir s'il faut applaudir ou blâmer! L'événement, en effet, quoique je pense avoir vu quelque chose de pareil se préparer et venir depuis quelques années, a pourtant en soi du paradoxal et du mystérieux. Le courage entreprenant (*the spirit*), il est impossible de ne pas l'admirer; mais la vieille férocité parisienne a éclaté

d'une manière révoltante. A la vérité, ce peut n'être qu'une explosion instantanée, et dans ce cas, point d'indice à en tirer; mais si cela est caractéristique plutôt qu'accidentel, ce peuple alors est peu propre à la liberté : il a besoin d'une vigoureuse main, comme celle de ses anciens maîtres, pour le contenir. Il faut aux hommes un certain fonds naturel de modération pour les rendre aptes à être libres; autrement la liberté leur devient funeste, et elle est un danger pour tous les autres. Quel sera l'événement, c'est ce que je crois difficile encore à dire. Former une constitution solide est une chose qui requiert sagesse autant que courage, et si les Français ont parmi eux de bonnes têtes, et si, au cas qu'ils les aient, elles possèdent une autorité égale à leur sagesse, cela reste encore à savoir. En attendant, la marche de toute l'affaire est un des plus curieux sujets de spéculation qui se soient jamais présentés. »

A ce peu de mots, on voit dans quel sens devaient se développer les idées de Burke. Les événemens, en se pressant, ne pouvaient que fixer promptement ses doutes. Il est probable que sa conversation exprima bientôt un triste et sévère jugement sur la chose *paradoxale* qui cessait d'être pour lui *mystérieuse*. Il avait avec des Français quelques correspondances où l'on voit, vers l'automne de 1789, se former comme un orage dans son esprit. L'orage ne tardera pas à éclater.

Ses relations avec Fox n'étaient déjà plus les mêmes, car il montra de l'étonnement d'apprendre que Fox approuvât la révolution française; mais ce dissentiment demeurait secret, lorsqu'au mois de février 1790 Fox, à propos du vote sur les crédits de l'armée, ne retint pas la vive expression de ses sentimens sur le grand événement du monde. Burke aussitôt se leva, et après avoir dit que la confiance seule dans les ministres pourrait accorder une augmentation de l'établissement du pied de paix, et qu'il ne voyait dans l'état de l'Europe absolument aucun motif à cette demande, il prononça cette parole célèbre : « La France doit aujourd'hui, au point de vue politique, être considérée comme effacée du système de l'Europe. » Il ignorait, ajoutait-il, quand elle pourrait recouvrer l'existence politique; mais si la chute était rapide, remonter était lent et difficile. La France avait tout perdu, jusqu'à son nom; en peu de temps, les plus habiles architectes en ruines qui se fussent jamais vus l'avaient réduite à un état où vingt Ramillies, vingt Blenheim, ne l'auraient pas fait descendre. Le gouvernement de Louis XIV n'était qu'une tyrannie dorée, dont une religion intolérante s'était fait l'auxiliaire. Cependant la contagion de l'exemple avait gagné la cour d'Angleterre; heureusement qu'elle n'en sortit pas, et la nation se préserva. Aujourd'hui une distance plus grande ne sépare pas les deux pays, et la France donne un exemple bien autrement dangereux. Le peuple anglais peut être plus facilement séduit par *falsa species libertatis* que par *fœdum crimen*

servitutis. Rien de plus à craindre que l'exemple d'une nation dont le caractère ne connaît pas de milieu, et qui, après avoir enseigné l'intolérance et le despotisme, ouvre école d'athéisme et d'anarchie. C'était donc avec chagrin qu'il avait entendu M. Fox. Il ne pouvait attribuer ses paroles qu'à son zèle bien connu pour la plus belle de toutes les causes, la liberté. Il avait en lui une confiance qui allait jusqu'à la docilité; il lui était attaché par des liens qui ne se rompraient pas aisément. « Il lui souhaitait, comme un des plus grands bienfaits pour le pays, une part éminente dans le pouvoir, parce qu'il savait que son ami joignait à sa grande et supérieure intelligence le plus haut degré possible de cette modération naturelle qui est le meilleur correctif du pouvoir, que nul n'était plus sincère, plus loyal, plus bienveillant, plus désintéressé, plus généreux; mais enfin, en relevant quelques expressions échappées à son meilleur ami, il prouvait à quel point il était opposé à tout ce qui tendrait à l'introduction dans son pays d'une telle chose que la démocratie française. But et moyens, tout lui était odieux, et afin de résister aux tentatives d'un aussi violent esprit d'innovation, il se séparerait de ses meilleurs amis pour se joindre à ses plus grands ennemis. »

Burke termina son discours par une vive peinture de l'état de la France. La conduite de la nation, celle de l'assemblée, les principes de la constitution, surtout l'intervention de la force armée dans la querelle au nom du peuple, tout est jugé avec une sévérité éloquente, et un parallèle très animé entre la révolution d'Angleterre et la révolution française répond à tous ceux qui pensent que leur admiration pour l'une les oblige à admirer l'autre. On devine tout ce qu'un esprit supérieur peut dire sur ce texte, et Burke, qui ne cessa pas d'y revenir pendant le reste de sa vie, n'ajouta rien de bien neuf ni de fondamental à ce qui se trouve sommairement dans ce premier discours. Nous devons même prévenir les ennemis de la révolution française qu'ils rencontreront dans ces quatre pages tout ce qu'on peut écrire contre elle de plus fort et de plus sensé. On n'y a guère ajouté depuis que des exagérations et des paradoxes.

Fox ne laissa pas ce discours sans réponse; mais il paraît qu'il se justifia plutôt qu'il ne le réfuta. Ses éloges ont, dit-il, porté sur l'ensemble et non sur certains actes. Il n'aspire nullement d'ailleurs à la démocratie, car il est ennemi de tout gouvernement simple. La monarchie pure, la pure aristocratie, la pure démocratie, sont des formes vicieuses ou imparfaites; mais, malgré sa déférence pour l'homme dans la conversation duquel il a plus profité que dans le commerce de tous les hommes réuni à la lecture de tous les livres, il ne peut s'empêcher de lui dire que dans son discours, un des plus brillans de pensée et d'éloquence qu'il ait prononcés, la haine de

l'innovation l'a entraîné trop loin. Burke répondit qu'il connaissait bien les principes invariables de son honorable ami, mais qu'il craignait que, protégés par le nom de Fox, des esprits pervers ne conçussent l'espoir de faire réussir leurs destructives machinations. La discussion se terminait paisiblement, si Sheridan ne s'était levé. Il attaqua Burke avec beaucoup de vivacité, l'accusa de trahison envers son parti et envers la liberté universelle, et prononça le mot de déserteur. La réponse fut la déclaration d'une rupture politique éternelle. Pitt avait assisté au débat avec autant de satisfaction que de curiosité; il n'avait pas donné l'exemple, il n'éprouvait nulle envie d'attaquer la révolution française. Les violences de Burke, en l'étonnant un peu, le firent réfléchir. Cependant, en prenant la parole pour résumer la discussion, il s'abstint d'exprimer une opinion sur les affaires de la France, disant qu'il n'avait parlé d'elle que pour le cas, dans sa pensée peut-être assez prochain, où elle unirait avec la liberté qu'elle avait acquise les bienfaits de l'ordre et des lois. Il ne pouvait d'ailleurs qu'applaudir aux sentimens de Burke sur la révolution et la constitution de l'Angleterre, et tout le parti ministériel s'unit à ses applaudissemens.

Cette discussion produisit un grand effet. Sans aucun doute, rien n'en était imprévu ni nouveau : les deux opinions s'étaient déjà montrées dans les clubs ou dans la presse. Les conversations de Burke et de Fox ne pouvaient être un mystère; mais la parole publique est douée d'une merveilleuse puissance, on pourrait dire qu'elle est créatrice, car elle donne l'être à ce qu'elle exprime. Tant que des opinions, tant que des dissidences sont restées muettes, si connues qu'elles soient, elles peuvent s'effacer et disparaître : le silence est comme le néant; mais dès qu'on a parlé, tout change, et l'irréparable commence. Avec quelque courtoisie ou quelque tendresse que les deux amis eussent parlé l'un de l'autre, ils avaient parlé l'un contre l'autre. Sur une question qui s'en allait devenir la question du siècle, deux avis, deux tendances s'étaient prononcés. C'en était fait; comme deux lignes qui divergent à peine en quittant leur point de départ commun sont, en se prolongeant, séparées par l'infini, ces deux grandes intelligences, si unies naguère, ne se rejoindront plus, et marcheront, chacune dans sa voie, sans pouvoir bientôt ni se rapprocher ni s'entendre. En même temps, tout le monde est averti : on sait qu'il y a deux opinions très autorisées sur la révolution française, et on est comme sommé d'avoir à choisir. Ce qui était conjecture tourne en conviction, ce qui était hypothèse en certitude; un penchant devient une passion, et une tendance une résolution irrévocable. De là bientôt deux causes et deux partis. Ainsi, le 9 février 1790, à cette tribune, libre avant, libre après toutes les autres, dans cette

assemblée où se dit tout ce qui se pense en Europe, s'ouvrit solennellement la grande controverse qui dure encore, et que ne paraissent prêts à terminer ni les événemens, ni la science, ni l'histoire.

Il est probable que l'exemple d'un homme tel que Burke inspira grande confiance et hardiesse nouvelle aux opinions que venait flatter et soutenir un allié si peu attendu. Ces opinions en Angleterre étaient de deux sortes. Les unes étaient celles qu'on doit appeler par excellence contre-révolutionnaires. Ce qui pouvait rester de jacobitisme, le torisme pur, l'esprit de cour, la routine gouvernementale, cet honnête et timide instinct de conservation naturel à certains esprits modestes ou à certaines classes de la société, tout dut se réunir pour composer, pour animer un parti qui, aussi scandalisé qu'effrayé des maximes et des procédés de la France, regardait comme une œuvre de salut dans ce monde et dans l'autre de les réduire au néant, et bientôt Burke, dans sa véhémence, devait aller jusqu'aux extrémités de ce parti; mais d'autres opinions, moins absolues, plus modérées, moins logiques si l'on veut, plus éclairées pourtant, se rapprochèrent peu à peu de celles-là. Le libéralisme anglais, pourvu qu'il fût bien anglais, pouvait sans contradiction être hostile au libéralisme français. Soit habitude d'esprit, soit prudence politique, soit orgueil national, soit tous ces motifs à la fois, on pouvait priser très haut la liberté historique de l'Angleterre et peu estimer la liberté philosophique de la France. La bonté du but, l'honnêteté ou l'utilité des moyens, la possibilité du succès, l'avantage même ou l'inconvénient pour l'Angleterre d'être imitée ou égalée, formaient autant de questions que l'esprit britannique pouvait naturellement résoudre contre nous. L'indépendance mesurée du protestantisme ne devait pas goûter la licence religieuse du dernier siècle. Les vaincus de la guerre d'Amérique pouvaient regarder d'un œil ennemi la transplantation et le triomphe apparent des principes américains. Ce qui s'était passé cent et un ans auparavant différait profondément de ce qui se passait en 89. Il n'est nullement sûr que Somers ou Burnet eussent pensé comme Lafayette ou Mirabeau. Sans aucun doute, Walpole ou Pelham s'en seraient bien gardés. On peut hésiter à dire de quel côté de la question aurait penché lord Chatham; mais son aversion pour la France ne l'aurait-elle pas emporté sur son goût pour l'extraordinaire et le gigantesque? En tout cas, on pouvait avoir été whig, même rester whig, et passer du côté de ceux qui se défiaient de notre révolution. Il put donc se former un whiggisme conservateur, un whiggisme de résistance, qui devint peu à peu un torisme constitutionnel qu'il ne faut pas confondre avec le torisme absolutiste. C'est au premier que le pouvoir est à peu près constamment resté jusqu'à la révolution française de 1830.

C'est vers cette opinion qu'en 1790 commença à verser M. Pitt. Il avait hésité jusque-là. Même dans sa politique intérieure, il était difficile de lui contester absolument le titre de whig. Gouvernemental par position, par caractère, mais mauvais courtisan, personnellement peu agréable au roi, ennemi des abus, raide et impérieux, il était, comme fils de Chatham, attaché par divers liens à l'ancienne opposition et même au parti réformiste. Il déférait beaucoup au parlement, il étudiait et suivait l'opinion. Les circonstances et les nécessités de la lutte l'avaient conduit une fois à se faire le champion de la prérogative royale et à combattre par toutes armes un rival aussi redoutable que Fox; mais il n'était pas tenté de prendre décidément et définitivement l'allure d'un ministre de pure résistance. Si la révolution française n'avait éclaté, on l'aurait bien pu voir changer d'alliances ou d'attitude suivant les exigences du temps, et renouveler les évolutions qui avaient rempli la première moitié de sa carrière. Même après 89 nous le verrons éviter tant qu'il pourra les résolutions irrévocables, et, plus absolu de caractère que d'idées, mécontenter, par ses demi-mesures et ses opinions moyennes, l'esprit emporté des partis qu'il guidait sans les satisfaire. Il est même certain que, dans les premiers temps, la révolution française avait produit sur lui une impression favorable. Il s'était exprimé dans ce sens, et c'est l'exemple et le succès de Burke qui contribuèrent à le rendre plus réservé et bientôt plus sévère. Nous verrons toutefois que Burke ne fut jamais content de lui.

Cependant on avait essayé de réparer le trouble que la scission de Burke avait jeté dans son parti. On lui ménagea avec Sheridan une entrevue de laquelle ils sortirent plus séparés que jamais. Depuis quelques années, l'acte du *test*, c'est-à-dire la loi qui imposait pour remplir certaines fonctions un témoignage d'adhésion à l'église établie, était mis en question. Fox en proposa l'abrogation. On sait que, dans les questions religieuses, Burke réprouvait l'intolérance politique; mais les temps étaient changés, et il trouvait maintenant que les questions religieuses étaient devenues des questions politiques. Dix ans plus tôt, dit-il, il aurait voté l'abrogation, depuis deux ans il s'abstient; mais aujourd'hui il voit chez les dissidens, ces hérétiques de l'anglicanisme, un esprit de violence et de témérité qui le décide à faire un pas de plus : il votera contre la motion. Ce changement, qu'il essaya de se faire pardonner en adressant autant de complimens à Fox que d'épigrammes au premier ministre, fut le signe irrécusable de l'empire qu'une pensée dominante allait désormais prendre sur son esprit.

Son manifeste devait bientôt paraître. Il était en correspondance avec M. de Menonville, membre de l'assemblée constituante. Sous

la forme d'une lettre qu'il lui adressait, il écrivit son plus célèbre ouvrage. Les *Réflexions de M. Burke sur la révolution de France et sur les procédés de certaines sociétés de Londres par rapport à cet événement* furent imprimées au mois de novembre 1790. Elles produisirent une vive impression. Le succès fut immense : trente mille exemplaires se vendirent en un an. Tous les rois de l'Europe envoyèrent de Pilnitz à l'auteur des complimens et des tabatières. « C'est un livre qu'il est du devoir de tout *gentleman* de lire, » disait George III, et il en distribuait à ses amis des exemplaires élégamment reliés. L'université de Dublin décerna à Burke de nouveaux titres; celle d'Oxford lui fit remettre une adresse par l'intermédiaire de Windham. Un hommage plus curieux est celui de Gibbon. « Le livre de Burke, écrivait-il, est le plus admirable remède contre la maladie française. J'admire son éloquence, j'approuve sa politique, j'adore sa chevalerie, et je vais presque jusqu'à lui pardonner sa vénération pour les églises établies. »

L'ouvrage de Burke, quoique peu lu aujourd'hui, est cependant en France le plus connu de ses écrits. Nous en rappellerons seulement la forme et le contenu.

Deux sociétés anglaises, l'une la *Société constitutionnelle*, fondée pour la propagation d'écrits propres à répandre l'amour de la constitution, l'autre la *Société de la révolution*, ont voté des adresses de félicitation et de sympathie à l'assemblée nationale, qui s'en est montrée fort touchée. Burke prend la plume pour contester la valeur de ces manifestations et pour en discuter l'esprit. Elles ne représentent pas l'opinion de l'Angleterre, car l'opinion qu'elles représentent est contradictoire avec les principes de sa révolution et de sa constitution. Ces principes condamnent ceux de la révolution et de la constitution françaises. Exposer les uns, c'est réfuter les autres : double tâche que l'auteur entreprend. Au nom des principes anglais, il examine, critique, accable toute la conduite, toute l'œuvre encore inachevée de l'assemblée constituante. Avec 1688, il bat 1789.

Des deux sociétés anglaises qu'il traite fort légèrement, il appelait l'une un club dont il n'avait point entendu parler, un club de dissidens qui étaient dans l'usage de célébrer l'anniversaire de la révolution d'Angleterre en se réunissant dans une de leurs églises pour entendre un sermon. Cette année, le sermon avait été prêché par le révérend Richard Price, qui l'avait publié avec les réponses à lui adressées au nom de l'assemblée nationale par le duc de La Rochefoucauld et l'archevêque d'Aix. Le docteur Price n'était pas un homme inconnu. « C'est un ministre non-conformiste éminent, » dit Burke lui-même. Il était pasteur, et pasteur tendant à l'arianisme, d'une paroisse voisine de Londres. Il a écrit un livre remarquable sur

les divers systèmes de philosophie morale. Ses ouvrages d'économie publique et de finances sont estimés, et il passe pour l'auteur du plan d'amortissement que Pitt adopta. Quoi qu'il en soit, c'est lui que Burke prend à partie dans le premier tiers de son ouvrage. Price avait essayé d'identifier les principes de l'une et de l'autre révolution, et en dégageant ceux de 1688 de leur enveloppe historique, en élaguant toutes les formes de droit positif, toutes les considérations de fait qui les recouvrent, on peut en effet les ramener à des idées abstraites et leur trouver avec les maximes de 89 une certaine ressemblance, surtout en ce qui touche les droits respectifs des peuples et des rois. Burke se soulève contre cette assimilation. Il montre par mille preuves, et avec un grand bonheur d'expression, que les auteurs de la révolution d'Angleterre n'ont point invoqué de principes métaphysiques, qu'ils ont toujours entendu revendiquer des droits traditionnels, ramener leur gouvernement à sa propre nature, ne le modifier que pour l'affermir; et lorsqu'ils se sont écartés des lois absolues de la monarchie héréditaire, ce n'est qu'à titre d'exception et parce qu'ils y étaient à la fois autorisés par de justes griefs et contraints par la nécessité. Tout cela est supérieurement établi, et si Burke avait uniquement besoin de démontrer quel est le caractère réel de la révolution d'Angleterre, quel fut en fait et quel est resté l'esprit du peuple anglais et de ses institutions, sa démonstration serait sans réplique. Peut-être n'a-t-il pas aussi bien réussi à prouver, peut-être même a-t-il oublié de prouver que le principe supérieur de la conduite des whigs du XVIIe siècle, celui qui les justifie devant la morale universelle, — réduit par conséquent à un principe général, fallût-il l'appeler métaphysique, — soit sans analogie avec le principe de 1789. On pourrait faire voir même que quelques-uns d'entre les whigs de cette époque avaient l'esprit bien assez philosophique pour concevoir ainsi les choses; mais il est vrai qu'ils aimaient à ne pas séparer les idées spéculatives de la forme légale que leur donnait la tradition et des sentimens de droit et d'équité qui, sous cette forme, dominaient autour d'eux; il est vrai que par prudence autant que par conviction ils s'attachaient étroitement aux croyances politiques ou religieuses qui formaient la foi nationale. Tout cela est vrai; seulement, qu'en conclure pour la France? Avait-elle le passé de l'Angleterre? Burke omet une chose, c'est de lui découvrir des traditions dont elle pût se faire des droits : comme on invente des aïeux à qui veut vieillir sa noblesse, il fallait lui refaire son histoire pour que sa liberté fût historique; mais en France la liberté est une nouvelle venue qui devait être la fille de ses œuvres. Que Burke déplore une telle situation, qu'il soutienne qu'une révolution opérée dans les conditions anglaises diffère profondément d'une révolution

entreprise au nom des pures idées, que la première est plus sûre, plus gouvernable, plus heureuse, plus stable que la seconde; qu'il ajoute même que celle-ci est de sa nature si hasardeuse qu'elle ne devrait jamais être tentée, et que dans l'état de la société française elle doit enfanter des crimes et des désastres, — on ne contestera pas qu'il n'y ait de la vérité et de la force dans cette thèse; et pour tout esprit raisonnable, une seule question demeurera : la thèse, vraie en général, l'est-elle dans tous les cas sans exception, et doit-elle être érigée en règle absolue?

Burke décrit à merveille la puissance de la tradition dans les choses humaines, cette action pour ainsi dire sanctifiante du temps qui prête à des conventions accidentelles l'apparence et l'autorité de principes éternels; mais il ajoute : « Vous auriez pu, si vous aviez voulu, profiter de notre exemple. » Il veut que nous aussi nous eussions nos priviléges, quoique interrompus par le temps, — notre constitution, quoiqu'elle eût *souffert du dégât et de la dilapidation.* Il le suppose plutôt qu'il ne l'établit. On ne peut à volonté retrouver dans les ruines d'un vieil édifice des titres, des armes antiques; pour en retirer ces choses, il faut qu'elles y soient, il faut au moins qu'on croie qu'elles y sont. Au vrai, ce qui importe en politique, ce sont les sentimens des hommes. Si un peuple regarde ses libertés comme un patrimoine, s'il y est attaché, non-seulement par la conviction de leur excellence, mais par cette foi dans son passé qui a quelque chose de religieux, il sera sage et fier, énergique et respectueux; peu importe même que les érudits ne soient pas de son avis et que, lui contestant ses croyances, ils lui montrent dans ses institutions plus de nouveauté qu'il n'en sait. Son esprit est fixé, son caractère formé, et un peuple ainsi fait donnera son empreinte à ses révolutions. Mais si la fatalité des événemens a voulu qu'un peuple ne trouvât pas ou ne sût pas trouver ses titres dans ses annales, et si aucune époque de son histoire ne lui a laissé un bon souvenir national, toute la morale et toute l'archéologie du monde ne lui donneront pas la foi qui lui manque et les mœurs que cette foi lui eût données. Il serait puéril à un homme d'état de prêter à une société certaines opinions, et de raisonner ensuite comme si elle les avait. Là est le faible de l'argumentation de Burke. Si pour être libre il faut l'avoir été jadis, si pour se donner un bon gouvernement il faut l'avoir eu, si du moins il faut s'imaginer ces deux choses, la situation des peuples est immobilisée par leurs antécédens, leur avenir est fatal, et il y a des nations désespérées. Or Burke ne frappe pas la France d'un arrêt si cruel. Il ne lui prêche pas l'absolutisme; il ne la condamne pas à la servitude à perpétuité; il nous permet d'en sortir, et retombe ainsi dans la faute

qu'il nous reproche, car c'est nous prescrire une révolution après nous l'avoir interdite, et la violence de ses attaques ne sert qu'à mettre plus en relief la vanité de ses conseils.

Partant de cette idée sans base, qu'il fallait corriger les anciennes institutions par ces institutions mêmes, il entreprend l'examen de tout ce qui s'est fait. Il commence par la composition des états-généraux, où il blâme le doublement du tiers, surtout la réunion des trois ordres, et où il trouve trop de praticiens et trop de curés. De la composition de l'assemblée il passe à son esprit : c'est l'esprit d'égalité, qui, considéré d'une manière générale encore et dans ce qu'il a de philosophique, ne lui paraît bon qu'à construire la théorie révolutionnaire au service de la violence. Qu'il le combatte dans le docteur Price ou dans nos orateurs, cet esprit n'est à ses yeux que le provocateur et l'apologiste d'événemens tels que ceux des 5 et 6 octobre. On a souvent cité la peinture qu'il trace de ces funestes scènes et surtout un mouvement d'éloquente émotion, d'enthousiasme chevaleresque, à la pensée de cette reine infortunée qu'il avait admirée dans sa grandeur et dans sa beauté. Le passage est brillant en effet, et mérite tout le bien qu'en a dit M. de Chateaubriand.

Les crimes et les théories criminelles sont ensuite rapportées, comme à leur cause, à l'incrédule philosophie du siècle. Il la peint des plus sombres couleurs, et la juge avec plus de bon sens que de conséquence. Quand on a dit de la religion romaine ce qu'en disent les Anglais, on ne peut logiquement reprocher aux nations catholiques qu'une chose, c'est de n'être pas protestantes. Burke s'élève avec force contre la réunion des biens du clergé au domaine de l'état; mais il oublie de nous apprendre de quel droit l'église anglicane jouit des propriétés de l'église catholique. Il se demande ensuite quelle est l'autorité établie par une révolution qui a commencé par l'insurrection et la confiscation. Il lui paraît que c'est la pure démocratie, dont il explique la venue et les fautes par une peinture assez vraie des différentes classes de la société française; mais il n'échappe pas à la difficulté fort grande de défendre l'ancien régime en condamnant la société qui en est sortie. Enfin il passe à l'établissement politique. La grande mesure de la nouvelle division du territoire et de cette hiérarchie d'autorités locales qui le couvre, la prépondérance excessive que cette organisation assure à la capitale, la constitution du pouvoir exécutif, celle du pouvoir judiciaire, celle de l'armée, le système enfin des finances et des assignats, tout est passé en revue avec une sévérité outrageante, et, quoique l'exagération du langage donne à l'ensemble une tournure déclamatoire, rien n'est superficiel, tout est solide, et demande examen ou réfutation. Encore aujourd'hui ceux

qui voudront étudier l'histoire de ce temps-là devront lire Burke, et ils se convaincront qu'après lui les censeurs de la révolution n'ont rien inventé.

C'est défigurer un tel ouvrage que d'en donner la substance. Les vues de détail, les développemens, les mouvemens, les traits, n'en forment pas le moindre mérite : il faut le lire pour l'admirer et l'analyser pour le combattre; mais ce que nous en avons dit suffit pour distinguer l'auteur des autres adversaires de la France. Chez nous, les écrivains éminens de la contre-révolution ont réfuté le rationalisme par le rationalisme. Ils ont opposé idée à idée, le pouvoir à la liberté. Leurs théories logiquement déduites condamnent le gouvernement anglais comme les constitutions françaises, 1688 comme 1789, le protestantisme comme la philosophie. Ils ont fait la métaphysique de l'absolutisme. Burke eût étouffé sous le régime de M. de Bonald et du comte de Maistre. *L'Angleterre est une île morte*, écrivait jadis M. de Lamennais. M. de Fontanes et tous les publicistes de 1804 ou de 1810 parlaient avec autant de pitié et de dédain des institutions de nos voisins que des idées du XVIIIe siècle, et l'oligarchie britannique était alors anathématisée par tous les déserteurs de la cause de 89. Une des grandes erreurs de Burke a été de se figurer que parce qu'il haïssait les révolutionnaires, il s'entendait avec les contre-révolutionnaires, et que parce qu'il partageait leurs inimitiés, ceux-ci partageaient ses idées. L'ancien régime qu'ils regrettaient n'était pas le sien. La monarchie de ses rêves n'était pas celle de leurs vœux. Il est très facile et très commun en politique de signaler les vices d'un système ou d'un gouvernement, puis, sans autre examen, de donner gain de cause à ceux qui s'en portent les ennemis, et de se déclarer pour le système ou le gouvernement contraires; mais les questions ne sont pas si simples. La monarchie constitutionnelle a péri : elle avait des côtés faibles; il ne s'ensuit pas que la république soit possible, ou que la monarchie absolue soit désirable. La révolution est mauvaise, cela ne prouve pas que la contre-révolution soit bonne. Les victimes sont peu intéressantes; la tyrannie n'en est pas meilleure. Burke a toujours trop légèrement, trop aveuglément adopté pour juste et vrai l'opposé de ce qui échauffait sa bile. Il me rappelle ce critique romantique qui, trouvant des défauts dans Racine, en concluait que les tragédies de Pradon devaient être excellentes.

Un tel ouvrage ne pouvait paraître sans exciter une bruyante polémique. Les idées françaises avaient des partisans dans la littérature comme dans la politique; parmi ses amis, Burke trouvait des contradicteurs : le premier de tous fut Francis, qu'il paraît même avoir consulté avant de publier. Avant et après, Francis lui écrit des lettres encore amicales, toutes pleines d'objections. Ce sont plutôt des

assertions que des raisonnemens; l'amour de la liberté, sous quelque forme qu'elle se montre, lui inspire plus d'indulgence et plus d'espérance. Quant aux excès qu'il faut condamner, il s'en tire par la comparaison connue : « Dieu lui-même n'a-t-il pas commandé ou permis à la tempête de purifier les élémens? » Richard Price ne lutta pas longtemps. La mort l'enleva sans qu'il eût complété sa défense. Il fut remplacé par le docteur Priestley, savant illustre par ses découvertes, et à qui il n'a manqué peut-être qu'une seule observation pour faire dans la chimie la révolution qui a immortalisé le nom de Lavoisier. Il devint le philosophe des dissidens, qui, ayant aussi un joug à briser, enviaient l'exemple de la France. Priestley avait écrit témérairement sur des questions de métaphysique. En religion, il était au moins unitairien, ce qui ressemble beaucoup à déiste. Son talent n'égalait pas son esprit, et sa polémique fut animée, soutenue, sans être fort brillante. Enfin Thomas Payne, qui a laissé en France une réputation d'ennui, fit assez de bruit avec son livre des *Droits de l'Homme;* il était en relation, même en correspondance avec Burke : tous deux entrèrent en lutte, et dans plusieurs de ses ouvrages, le dernier lui fit l'honneur d'une réfutation. Mais de tous ses adversaires, ou plutôt de tous les défenseurs de la France, celui à qui elle doit le plus reconnaissant souvenir, c'est Mackintosh. Il était fort jeune alors. Ses *Vindiciæ Gallicæ* sont un ouvrage tout français, plein de l'esprit de l'assemblée constituante, de cet esprit éclairé, généreux, qui remplaçait les préjugés par les illusions. C'était le noble et brillant début de l'un des hommes les plus distingués que nos contemporains aient connus. Quoiqu'il ne ménage point son adversaire, il ne lui fait pas l'injustice, alors commune, de l'accuser d'apostasie : il démêle avec sagacité dans ses opinions antérieures le germe de ses opinions actuelles; il le condamne, mais ne le défigure pas. On peut lire encore avec plaisir son spirituel ouvrage, quoiqu'il ait, en le composant, comme tant de nobles esprits de l'époque, péché par la foi et par l'espérance.

M. de Menonville avait écrit à Burke pour lui soumettre quelques observations et l'interroger sur la conduite à tenir. La réponse fut sa *Lettre à un membre de l'assemblée nationale* (janvier 1791). Sur les moyens de salut, Burke s'y montre réservé et vague; mais il redouble de violence contre les auteurs de la révolution, contre les philosophes, surtout contre Rousseau, auquel il consacre de longues et injurieuses pages. Dans tout cela, il manque plutôt d'impartialité que de justice; presque tout ce qu'il blâme est blâmable, mais il dit le mal sans le bien, et ne tient aucun compte de ce qui atténue, rachète ou justifie. Le point le plus saillant de cet écrit, c'est qu'après avoir refusé d'indiquer un remède, il avoue qu'il l'attend *du dehors.* La France a

droit à la compassion de ses voisins. Aucun pays de l'Europe ne peut connaître de tranquillité, tant qu'il existe sur le continent *un collége de fanatiques armés pour la propagation des principes de l'assassinat, du vol, de la rébellion, de la fraude, de la faction, de l'oppression et de l'impiété*, et il cite en exemples les différentes circonstances où des puissances étrangères sont intervenues pour réprimer des désordres moins graves et moins odieux. La conclusion qui sort de là n'est que trop évidente, et nous verrons désormais Burke pousser ouvertement à la guerre. Le premier dans son pays, il conçut l'idée d'une guerre de principes, idée qui n'y fut jamais complétement adoptée; mais avant de recourir à la force, il indiqua les voies diplomatiques, et nous avons encore un projet de mémorandum par lequel il voulait que le roi d'Angleterre proposât au roi de France sa médiation entre ses sujets et lui, à l'effet de rétablir l'ordre sur la base d'une constitution libre, car, il faut rendre cette justice à Burke, il n'a jamais rêvé pour la France le rétablissement pur et simple du pouvoir absolu. La transformation volontaire de l'ancien régime en monarchie constitutionnelle était-elle possible? C'est ce qu'il n'a jamais examiné, et ce que cherchaient encore moins ceux des Français dont il embrassait la défense et briguait l'amitié. A peine si quelques hommes estimables, mais sans force et sans parti, Mounier, Lally, se seraient prêtés à cette tentative, et quant au roi, s'il pouvait ainsi ramener en arrière la révolution, il aurait pu bien plus aisément la prévenir.

Retournons dans la chambre des communes. La controverse du moment y devait prendre de plus grandes proportions et des formes plus dramatiques. Fox ne négligeait aucune occasion de manifester ses sympathies pour la France, et Burke avait laissé échapper celle de lui répondre. Une fois il le voulut faire, et l'opposition, malgré Fox, l'en empêcha. Cependant une rupture publique entre eux était prévue, et le matin du 21 avril 1791, jour où la discussion d'un bill sur la constitution du Canada pouvait amener un éclat, Fox, accompagné d'un ami, fit à Burke une visite qui fut la dernière. Celui-ci lui exposa sommairement ce qu'il comptait faire et dans quelles limites il entendait se renfermer. Fox s'ouvrit à lui avec confiance : on croit qu'il lui fit entendre que le roi avait témoigné à son égard de la bienveillance, et que le ministère, effrayé, avait donné pour mot d'ordre de l'accuser de principes républicains. Ses idées un peu radicales sur la constitution du Canada servaient de prétexte à l'accusation. Burke aurait été choisi pour servir, en provoquant le débat, d'instrument à un complot. — Celui-ci ne nia point qu'on l'eût engagé à parler, mais ne put promettre de supprimer ni d'ajourner son discours. Cependant les deux amis (ils l'étaient encore) se rendirent en-

semble au parlement. Ils trouvèrent en entrant que, malgré les efforts de Sheridan pour obtenir un ajournement, le bill de Québec était en discussion; Fox prit son parti et saisit un moment pour expliquer ses paroles antérieures. Faisant appel à sa réputation de sincérité, il nia hautement avoir jamais, ni dedans ni dehors, demandé pour son pays rien qui ressemblât à la république. Burke, avec une émotion contenue, annonça la résolution de prendre le premier jour où le débat se continuerait pour s'expliquer définitivement sur la révolution française. Ce défi fut accepté, et le 6 mai, quand la lecture du bill par paragraphes fut demandée, Burke se leva et le défendit, parce qu'il n'infligeait pas au Canada une répétition de la constitution des droits de l'homme. A peine avait-il commencé sur ce ton et quitté Québec pour Paris, que l'on demanda le rappel à l'ordre. Fox, sans l'appuyer, dit que c'était un jour privilégié, où chacun avait le droit de choisir pour plastron le gouvernement qu'il lui plairait. Burke reprit avec plus d'aigreur, et, continuant, justifiant sa digression, il provoqua et repoussa plus d'une interruption, et finit par donner à ses attaques une telle vivacité, une telle étendue, que lord Sheffield, soutenu cette fois par Fox, demanda un rappel à l'ordre motivé.

Le rappel à l'ordre était une censure. Il fallut bien que Pitt intervînt. Il se félicita de voir la question réduite à une question d'ordre, et dit que l'orateur ne lui semblait nullement hors de l'ordre. Naturellement Fox devait répondre au ministre. Il le fit d'une manière piquante, mais sans emportement, et, en s'expliquant sur la question, il ne put éviter d'attaquer assez vivement l'opinion de Burke, en ménageant sa personne. Toutefois, malgré les louanges dont il entremêla ses sarcasmes, le vieil athlète, surpris et blessé de se voir ainsi discuté, reprit la parole avec la gravité d'un ressentiment profond. Il se plaignit que ses opinions fussent méconnues, ses confidences trahies. Il revint sur le passé, tantôt attestant d'anciennes sympathies, tantôt rappelant d'anciennes dissidences. Aucune cependant n'avait interrompu leur amitié; mais aujourd'hui, quoiqu'il fût hasardeux, et surtout à son âge, de provoquer l'inimitié, de s'exposer à être abandonné par des amis, si son ferme attachement à la constitution de son pays le réduisait à cette extrémité, il était prêt à tout braver, et ses derniers mots seraient : « Fuyez la constitution française! — Mais point d'amitié rompue, dit Fox à demi-voix. — Si, répondit Burke, rupture d'amitié. Je connais le prix de ma conduite : j'ai fait mon devoir au prix d'un ami. Notre amitié a atteint son terme, car telle est cette détestée constitution française qu'elle empoisonne tout ce qu'elle touche. » Fox ne put répondre qu'en fondant en larmes, et ce fut une des plus pathétiques scènes qui aient jamais ému une assemblée. Lorsqu'il se leva pour parler, son trouble ne lui permit pas pendant quelque temps de se

faire entendre. Enfin il dit avec simplicité qu'il n'acceptait pas de si tristes adieux; il rappela tous les souvenirs du passé : il n'était presque qu'un enfant qu'il avait pris l'habitude de recevoir les conseils de celui qu'il ne voulait pas cesser d'appeler son honorable ami. Leur intimité avait duré vingt-cinq ans; elle avait survécu à d'autres dissentimens : ne pouvait-elle résister à celui-ci? Il s'excuse avec modestie, il supplie avec dignité. Il y a dans son discours des passages d'une simplicité pleine de grâce, une tendresse d'âme qui touche chez un tel homme et qui devait désarmer le plus implacable. Un moment il allait se plaindre de quelques termes injurieux : « Je ne me souviens pas d'en avoir prononcé aucun, dit Burke. — Mon très honorable ami ne se souvient pas de ces épithètes, s'écrie Fox; elles sont sorties de sa mémoire : elles sont complétement et pour jamais sorties de la mienne. » Cependant il se défendit, il défendit son parti; il le fit avec mesure, mais il ne put s'empêcher de rappeler sans aigreur, bien que sans détour, à son nouvel adversaire, quelques paroles, quelques actes de son passé qui l'auraient dû rendre plus indulgent pour les opinions qu'il n'avait pas aujourd'hui. Il était difficile en effet d'avoir défendu les Américains insurgés pour la république et d'anathématiser de tout point la révolution de 89.

Il y a presque toujours dans le cœur de l'homme une petitesse qui se mêle même aux grandes passions. On ne peut se défendre d'apercevoir au milieu des sentimens qui agitaient Burke une impatience de la critique, un dépit de se voir mis en opposition avec lui-même, qui l'irritait autant que le reste. La froideur obstinée de sa réponse montre ce que son orgueil a souffert, et, sans parvenir à dissimuler un peu d'embarras, il ne dit rien de propre à pacifier les esprits. La discussion fut terminée par quelques mots de Pitt plutôt sur l'incident que sur le fond, et, à sa demande, la proposition du rappel à l'ordre fut retirée.

L'effet d'une telle journée fut grand dans le public. Les deux opinions s'en émurent; celle dont Burke se séparait éclata contre lui. Ce que lui-même ne regardait nullement comme une conversion fut appelé une apostasie. Son ancien parti le menaça de ses rigueurs. A la séance d'un des jours suivans, quelques explications données de part et d'autre firent pressentir les conséquences de la rupture. Vainement Fox redit qu'au Canada non plus qu'ailleurs il ne songeait à introduire la république, et renouvela des protestations dont Pitt se félicita. Burke persista à reprocher aux whigs leur froideur pour la constitution anglaise, et, acceptant la scission, il déclara que, disgracié par un parti, il ne rechercherait plus l'amitié de Fox, ni de personne, ni d'aucun côté de la chambre, et il se rassit tristement. Aussi le *Morning Chronicle* annonça-t-il, le 12 mai 1791, que le grand corps

des whigs de l'Angleterre avait décidé que dans le débat entre M. Fox et M. Burke, le premier avait soutenu les pures doctrines auxquelles ils étaient irrévocablement attachés. « La conséquence est que M. Burke se retire du parlement. » Cette sentence ainsi signifiée le toucha vivement, et il en appela des nouveaux whigs aux anciens. C'est le titre d'un écrit que nous regardons comme un de ses meilleurs, quoiqu'il ne renferme rien de bien neuf. Burke y prend un ton modéré avec ses anciens amis; il parle de Fox avec égards; on voit qu'il est atteint dans ce qu'il a de plus cher, son honneur politique, et qu'il tient à prouver qu'il n'a jamais abandonné ni ses amis ni ses principes. Il revient sur sa vie passée, et il montre, selon nous avec évidence, que rien dans tous ses précédens ne le liait envers un événement futur, imprévu, comme la révolution française, et que les connexions de parti formées sur des questions connues et pour des éventualités ordinaires n'impliquent pas l'engagement de suivre, à tout prix et dans toute hypothèse, l'opinion à venir de ceux avec qui l'on s'est uni. Il retrouve aisément dans ses discours antérieurs les germes épars des idées qu'il soutient aujourd'hui. Qu'avec des circonstances nouvelles il ait changé de point de vue, que ses dispositions envers les hommes, que son appréciation des choses soient modifiées, il essaierait vainement de le contester; mais changer ainsi, nous le lui accordons volontiers, ce n'est pas trahir. Ce qu'il démontre avec le même succès, c'est le caractère défensif de la révolution de 1688, et par suite la grande distance qui sépare les anciens whigs des sociétés démocratiques qui prétendent continuer leur école. Là se trouve une dissertation où les doctrines des ancêtres du parti sont établies, pièces en main, de la manière la plus intéressante. Il termine en discutant, non pas la souveraineté du peuple, mais la notion même du peuple dans les sociétés civilisées. Ce n'est pas un nombre pris au hasard de créatures humaines qui, considérées en dehors de leur histoire, n'auraient plus même une patrie : c'est une société déterminée, ayant des traditions, un sol, des institutions, des lois, des souvenirs, des mœurs, et dont les droits ainsi constitués ne dérivent pas d'un état de nature sauvage ou chimérique. Cet écrit, qui n'a rien de fort brillant, est un des mieux raisonnés qui soient sortis de sa plume, et comme il est ici sur un terrain purement anglais, il est plus pratique et plus modéré, et ses sentimens plus contenus en acquièrent plus d'autorité.

Cependant sa position politique devenait très pénible. Il n'avait rien de ce qu'il faut pour ménager une transition. Fier et irritable, il ne savait qu'accabler ou négliger ses adversaires; il était dégoûté de la vie parlementaire. Entre l'assemblée et lui, il n'y avait plus intelligence; il l'ennuyait, c'est là un mal irréparable. Son talent vieillissait et pre-

nait je ne sais quoi de forcené qui dépassait ses auditeurs. Il le sentait sans se le reprocher, et il cessa d'assister exactement aux séances de la chambre des communes. Les questions qui s'y débattaient ne l'intéressaient plus. Seuls, les opprimés dont il avait embrassé la cause le trouvèrent fidèle. Il continua de poursuivre l'oppresseur de l'Inde. Il n'abandonna pas les catholiques d'Irlande. Leur émancipation, ou du moins l'adoucissement du régime qui pesait sur eux, était alors une question tout irlandaise, c'est-à-dire qu'elle s'agitait dans le parlement de Dublin. De tout temps, Burke avait pris parti pour la tolérance. Dès 1782, une lettre à lord Kenmare, dans laquelle il s'élevait contre les lois pénales si justement maudites des Irlandais, avait été publiée sans son aveu; mais il ne la démentit pas, et il développa de nouveau ses vues, dix ans après, dans une lettre publique à sir Hercules Langrishe, membre du parlement. Quoique, dans cette question, il lui fallût plaider contre les traditions des anciens whigs, ses lumières l'emportèrent sur ses préjugés, et la crainte d'arracher une pierre au vieil édifice de 1688 ne l'arrêta point. En matière de liberté religieuse, il resta libéral. C'est, dit-on, qu'il était Irlandais. Il se peut, et il n'est pas défendu de haïr l'oppression par sympathie pour les opprimés. Quand on ajoute qu'il se ressentait de son éducation chez les jésuites de Saint-Omer, on répète une fable. Si l'on veut que ses relations avec les émigrés français, avec des prêtres fugitifs, aient contribué à le rendre plus sensible aux intérêts des catholiques, rien n'est plus vraisemblable; mais comment en faire un reproche? Le clergé du continent, de son côté, n'a guère compris les principes de liberté que par les discussions sur l'Irlande. Ainsi le malheur enseigne la justice. Pour Burke, en aucun temps il n'a admis que la force armât le christianisme contre le christianisme. Nous ne sommes pas sûr que des philosophes eussent obtenu de lui la même indulgence. Tolérance pour les hérétiques, intolérance pour les incrédules, telle pourrait bien avoir été, vers la fin, sa devise, et quand les protestans dissidens devenaient démocrates, il était tout prêt à les prendre pour des incrédules.

Burke était malheureux : il avait perdu l'amitié de Fox; au commencement de 1792, la mort lui ravit sir Joshua Reynolds, qui le nomma son exécuteur testamentaire avec un legs honorable. C'était perdre encore un ami. Burke, qui aimait les arts et qui en parlait bien, avait donné au grand peintre quelques idées pour ses leçons sur la peinture. Reynolds avait laissé de lui un portrait qu'on dit fort ressemblant, et qui est un de ses bons ouvrages. A sa mort, Burke traça quelques lignes pleines de sentiment et de goût qui furent accueillies aussi comme un excellent portrait. Les admirateurs de tous deux disaient que c'était l'éloge de Parrhasius prononcé par Périclès.

Cependant la révolution française marchait toujours. Rien n'arrivait qui dût désarmer Burke, et les événemens, au contraire, pouvaient décourager Fox et ses amis. Ceux-ci néanmoins ne croyaient pas que l'Angleterre fût menacée dans son repos, ni qu'un danger imaginaire prescrivît l'abandon d'aucun principe de liberté. Non-seulement ils demandaient la réforme parlementaire, au risque d'effrayer les conservateurs, mais ils appuyaient les pétitions des dissidens unitairiens, au risque de scandaliser les dévots. Burke avait autrefois soutenu les dissidens, il avait voulu affranchir de toute restriction la liberté religieuse (1773); mais aujourd'hui il regardait les dissidens comme des sectateurs de la philosophie française, comme les précurseurs des athées. « C'est des sociétés unitairiennes que vient tout le mal, » écrivait-il à son fils, et il lui prédisait qu'il vivrait assez pour voir le christianisme extirpé de l'Angleterre comme de la France. Selon lui, les ministres ne savaient prendre que des demi-mesures. Et pourtant ces demi-mesures, qu'ils accordaient moins à leurs propres craintes qu'aux alarmes de leur parti, trouvaient dans Fox et Sheridan de violens contradicteurs. A propos d'une proclamation contre les écrits et les doctrines anarchiques, un nouveau schisme éclata parmi les whigs.

Le duc de Portland, ancien premier ministre de la coalition, chef de l'opposition modérée, songeait à se rapprocher du ministère pour le maintenir ou l'attirer dans un système de politique intermédiaire dont Pitt ne semblait pas éloigné, car il était mécontent du lord-chancelier, et le reste du cabinet ne le satisfaisait pas entièrement. Il ne se souciait d'ailleurs d'être l'instrument de personne, et peut-être n'eût-il pas été fâché de se fortifier par des alliances modératrices contre les exigences d'une cour quasi-absolutiste et des tories excessifs. On parlait donc d'une fusion des partis, d'une administration formée sur une large base. Les négociateurs étaient Dundas et lord Loughborough. Le duc de Portland, qui savait que Pitt fatiguait le roi, aurait délivré ce prince d'une domination exclusive en devenant le lien d'un nouveau cabinet; mais il n'avait pas lui-même des idées bien arrêtées, et Pitt autorisait les pourparlers sans donner aucune espérance positive. Au dernier moment, il n'eût jamais consenti à céder la trésorerie. Fox ne la réclamait pas, mais il ne voulait ni que Pitt la gardât, ni que le duc de Portland la prît. C'était rompre la négociation avant de la commencer. Cependant des hommes honorables et modérés l'avaient prise fort à cœur. Leur pensée était de fortifier, par cette réconciliation, la monarchie anglaise contre l'esprit révolutionnaire, tout en prenant contre la France un ton moins agressif. Aussi Burke, après s'être prêté à la négociation, avait-il fini par tout désapprouver, et le début de la session suivante trouva les par-

tis plus animés que jamais. La monarchie avait péri en France. Des réunions politiques, qu'en toute autre occasion on eût dédaignées, agitaient l'Angleterre. Le gouvernement s'armait de mesures de précaution ou de répression. Fox ne reculait pas : il sommait le cabinet d'envoyer un ambassadeur à la république; il s'opposait à l'*alien-bill*, c'est-à-dire à la loi qui soumettait les étrangers à une police particulière. Le 28 décembre 1792, on discutait la seconde lecture du bill, quand Burke, après avoir de nouveau évoqué à sa manière le sinistre fantôme de la révolution française, annonça que trois mille poignards venaient d'être commandés à Birmingham; puis, en tirant un qu'il tenait caché sous son habit, il s'écria : « Voilà ce que vous gagnerez avec la France; c'est ainsi que vous fraterniserez. Où les principes pénètrent, la pratique doit suivre. Préservons nos esprits des principes français et nos cœurs des poignards français. Sauvons tous nos biens dans la vie et toutes nos consolations dans la mort, toutes les bénédictions du temps et toutes les espérances de l'éternité. » Et il jeta le poignard sur le carreau. On remarqua que, vers la fin de son discours, il dit, en désignant Fox : « Celui qui n'est plus mon honorable ami; » et, traversant la salle, il alla s'asseoir auprès de Pitt. Cette scène théâtrale, préparée avec plus d'artifice que de goût, réussit médiocrement. Elle ne provoqua que cette plaisanterie assez froide de Sheridan, et qui ne fut pas trouvée mauvaise : « Monsieur nous a apporté le couteau, mais où est la fourchette? » Toute cette mise en scène donnerait presque des doutes sur la parfaite sincérité de Burke, si l'on ne savait ce que c'est que les natures déclamatoires.

Les whigs restaient au fond divisés. Dans le langage des partis, on appela les uns les *whigs jacobins* : c'étaient Fox, Grey, Sheridan et leurs amis; les autres, les *whigs alarmistes* : c'étaient le duc de Portland, lord Fitzwilliam, lord Spencer, Windham. Burke avait été le premier des alarmistes; mais, s'il était conservateur, contre-révolutionnaire, tory, il n'était pas encore ministériel. Cependant la rupture de toutes négociations pour une fusion, la violence des luttes parlementaires, la marche des événemens en France, devaient imprimer un mouvement plus énergique à la politique du cabinet et la rapprocher de celle de Burke. Lié depuis longtemps avec le duc de Portland et le comte Fitzwilliam, il devint leur conseiller sans voir toujours par eux ses conseils suivis. En même temps il entretint par Windham, qui traitait avec lord Loughborough, des communications avec le ministère. On agitait alors la question de la guerre avec la France, et cette question est si importante, qu'il faut reprendre les choses de plus haut.

Burke n'avait pu attaquer la révolution française sans devenir

l'idole de ses ennemis. Dès que son premier ouvrage avait paru, les princes français, émigrés de fait ou de cœur, avaient uni leurs voix aux acclamations de l'Europe couronnée. Nos compatriotes fugitifs qui venaient en Angleterre regardaient comme un devoir de rendre hommage à l'illustre défenseur que le ciel envoyait à leur cause. On ne se contentait pas de l'admirer, on lui demandait des conseils. Il répondait avec réserve, mais il formait cependant chaque jour de plus étroites liaisons avec les Français que la révolution offensa d'abord et persécuta bientôt. Leurs colères et leurs douleurs pénétraient dans son âme, et nous voyons par sa correspondance que, dès le mois de janvier 1791, il conçut la nécessité d'une guerre. La reine Marie-Antoinette, qui cherchait avec une ardente anxiété des conseils qu'elle n'aurait pu suivre quand elle l'aurait voulu, autorisa une des dames de sa maison à entrer en rapport avec lui. Il se borna à des recommandations vagues de prudence, de froideur; mais avec d'autres il s'ouvrait davantage, il donnait son avis jusque sur des détails. On le voit prendre soin d'écrire à un frère de Rivarol que ce dernier, dont il loue les écrits, devrait davantage ménager les moines. Bientôt il entra en communication plus intime avec ce qu'il faut bien appeler le parti de l'émigration. Son fils, qui avait toute sa confiance et qui partageait ses idées avec la chaleur d'un jeune homme, fut envoyé à Coblentz, auprès de Monsieur et du comte d'Artois, chargé de quelques instructions. — Il serait à propos d'enlever le dauphin et de lui donner, hors de France, une éducation chrétienne; il serait bien important de ne rien céder, de ne pas même négocier; surtout point de rapprochement avec Lafayette, non plus qu'avec Barnave! — Le jeune Burke revint avec une lettre admirablement insignifiante de Monsieur, qui reçut une réponse du même style; mais l'envoyé repartit et continua à être chargé d'une mission qui n'était pas inconnue du gouvernement. Dundas lui écrivit à lui-même que l'on pouvait à Coblentz compter sur un vif intérêt, mais dans les conditions d'une stricte neutralité. Burke tâchait d'amener le cabinet à se départir de cette neutralité. Il avait dîné avec Pitt pour la première fois de sa vie. C'était en petit comité, à Downing-Street, avec lord Grenville et M. Addington, orateur de la chambre des communes. Burke s'était efforcé d'exciter chez le premier ministre des craintes pour l'Angleterre, s'il laissait impunément grandir et se propager les principes français. Il n'avait pas réussi. Pitt ayant dit que son pays et la constitution étaient en sûreté jusqu'au jour du jugement : « Oui, répondit Burke; mais ce que je crains, c'est le jour sans jugement. » Quelque temps après, une réunion un peu plus solennelle eut lieu chez le duc de Portland, où assistaient aussi les lords Spencer et Fitzwilliam. On y parla avec découragement de la ruine de la monarchie française,

et, lorsqu'on se leva pour aller prendre le café, Burke dit en élevant la voix et comme dernier avertissement :

Illic fas regna resurgere Trojæ,
Durate, et vosmet rebus servate secundis.

En écrivant à son fils, en lui parlant de ces conférences et de l'inutilité de ses efforts, il le charge de conseiller aux princes la rédaction d'un *bill des droits*, contenant les garanties d'une constitution libre, car il trouve insuffisante leur déclaration. Sur ce point, il reste un homme d'état anglais; il est contre la révolution, il est contre l'absolutisme. Cette politique était spécieuse; par malheur, elle avait pour premier acte nécessaire et pour instrument obligé la coalition de Pilnitz. Burke conseillait le contradictoire, et il espérait l'impossible; mais les rois absolus pour alliés ne l'effrayaient point, et dans ses *Pensées sur les affaires de France*, écrites en décembre 1791, il s'efforce de prouver que la France, n'ayant été traitée par l'Europe que sur le pied d'une monarchie, affranchit, en cessant d'en être une, les puissances étrangères de tout engagement. Une révolution de doctrine et de dogme crée pour chaque état de nouveaux intérêts qui peuvent changer tous les rapports de la politique. Il ne faut attendre des seules causes intérieures aucune contre-révolution en France; le système dominant s'y fortifie à proportion qu'il dure, et l'intérêt de ceux qui le soutiennent est d'agiter, de bouleverser tous les pays. Les gouvernemens de l'Europe n'ignorent pas entièrement le danger, mais ils préfèrent la défensive. Il y a partout un parti modéré français; la philosophie française a gagné les cours, les cabinets, les souverains eux-mêmes. Ce parti modéré, qui prévaut en France depuis la fuite de Varennes, est le pire de tous, et cependant il fait des dupes. C'est, dit-il, la dernière fois qu'il s'exprime sur ce sujet; mais il a voulu seulement montrer que l'ancien ordre de choses est ébranlé par toute l'Europe, et que le moment est venu de décider s'il faut le maintenir ou l'abandonner. La conséquence à tirer de cet exposé, écrit avec une indignation contenue et désespérée, n'était pas fort obscure : c'était une sorte de mise en demeure de l'Europe; mais Burke paraissait peu compter que l'Europe fît droit à sa requête.

Presque toute la première partie de l'année 1792 fut donnée à la politique expectante. La position de neutralité était décidément prise. Le jeune Richard Burke, revenu de ses missions d'outre-mer, avait été nommé agent des catholiques d'Irlande, c'est-à-dire qu'il était chargé de suivre en Angleterre leurs réclamations et la grande affaire de l'émancipation. Son père, qui s'en occupait alors avec zèle, correspondait avec lui sur cet important sujet, désespérant d'ailleurs d'amener le gouvernement anglais à ses idées sur la France. C'était

le temps des négociations du duc de Portland. La politique du cabinet paraissait plutôt en voie de se modérer encore que de devenir plus entreprenante. La guerre, provoquée par l'Europe continentale et déclarée par la France, s'ouvrit au mois de juillet, et l'abstention pacifique de l'Angleterre n'en était que plus marquée. Cependant les émigrés concevaient mille espérances que Burke était loin de partager. Un jour qu'il s'exprimait en leur présence avec sa vivacité ordinaire sur les maux de la révolution, un d'eux lui dit : « Mais enfin, monsieur, quand retournerons-nous en France? — *Jamais,* » répondit-il. Ses paroles étaient des oracles, et il se fit un silence de consternation; puis il reprit en français : « *Messieurs, les fausses espérances, ce ne sont pas une monnaie que j'aie dans mon tiroir... Dans la France vous ne retournerez jamais.* — Comment donc! s'écria quelqu'un, ces coquins-là... — *Coquins*, reprit-il, *ils sont coquins, mais ils sont les coquins les plus terribles que le monde a connus.* Ce qui est étrange, ajouta-t-il en anglais, c'est que je crains d'être le seul homme de France ou d'Angleterre qui connaisse la grandeur du danger dont nous sommes menacés. — Mais, dit Charles Butler qui était présent et qui nous a conservé cet entretien (1), le duc de Brunswick arrangera tout cela. — Le duc de Brunswick! le duc de Brunswick, faire quelque bien! Une guerre de positions pour soumettre la France!» Il se fit encore un silence, et Burke le rompit en français : « *Ce qui me désespère le plus est que quand je plane dans l'hémisphère* (2) *politique, je ne vois guère une tête ministérielle à la hauteur des circonstances.* »

Cependant les événemens devinrent si graves, à partir du mois d'août, que les idées de Burke se trouvèrent moins éloignées de celles des ministres. Il écrivit plusieurs fois à lord Grenville, secrétaire d'état des affaires étrangères. Il demandait qu'en gardant la neutralité de fait, on n'érigeât point la non-intervention en principe. C'était, disait-il, une flatterie envers les jacobins anglais. Il insistait pour le rappel de l'ambassadeur, ou tout au moins pour une déclaration qui expliquât les sentimens et les maximes du gouvernement; mais il ne parvenait pas à communiquer aux ministres ses terreurs pour l'Angleterre. Cette sécurité d'un orgueil patriotique lui paraissait une folle illusion. Il s'indignait de la mollesse des rois de l'Europe; il la comparait avec douleur à la vigueur du gouvernement français. La trahison du roi de Prusse, écrivait-il après l'évacuation de Longwy, n'a pas son égale dans l'histoire. Au reste, on peut chercher ses opi-

(1) On peut le lire dans les *Réminiscences* de Charles Butler. Nous avons mis en italiques tout ce qu'il donne en français. M. Prior place l'entretien en août 91. Ce qui est dit du duc de Brunswick semble indiquer qu'il eut lieu l'année suivante.

(2) Hémisphère ou atmosphère?

nions dans ses *Points capitaux à considérer dans l'état présent des affaires* (novembre 1792); c'est un résumé de la situation. L'auteur ne se nomme pas et ne se livre point à sa manière d'écrire accoutumée. Il rédige un vrai mémoire diplomatique, où les victoires de la France, sa force, ses desseins, les dangers et les intérêts des états divers, les fautes ou les faiblesses des cabinets, sont représentés de manière à faire ressortir la nécessité pour l'Europe de former une coalition offensive, et pour l'Angleterre d'en être la tête et l'âme. L'ouvrage était de nature à faire réfléchir les gouvernemens; il coïncidait avec la bataille de Jemmapes.

Ce furent en effet les victoires de la France, plus que les dangers de son exemple et de ses doctrines, qui changèrent enfin la politique du cabinet anglais. La conquête de la Belgique touchait beaucoup plus le fils de Chatham que les massacres de septembre ou la hache suspendue sur la tête du noble prisonnier du Temple. Il n'eût jamais fait la guerre pour un sentiment ou pour une idée, et il avait raison : c'est à la politique seule qu'il appartient d'armer un gouvernement sensé. Le défi sanglant qu'au 21 janvier la convention jeta à l'Europe monarchique parut une occasion décisive, et l'Angleterre accéda à la coalition, entraînant la Hollande avec elle. Tout était disposé pour une guerre maritime, et c'est sur les colonies que Pitt portait son ambitieuse pensée. Mirabeau l'avait appelé le ministre des préparatifs, et ces préparatifs, qui paraissaient à Burke les lenteurs de l'indécision, trahissaient surtout un désaccord entre les vues du ministre et les siennes, désaccord qui persista même après que les idées guerrières semblaient avoir triomphé. Il ne concevait pas que l'on conquît des Antilles pour dompter Paris. Il ne se croyait pas l'ennemi de notre pays. Il distinguait entre la révolution et la France, et c'est la première seule qu'il prétendait anéantir. Il voulait une guerre de parti, tandis que Pitt faisait une guerre politique. L'un demandait que l'on déployât la plus grande énergie, que l'on prît la plus violente offensive, mais que l'on s'attaquât *à la faction, non à la nation*, tandis que l'autre songeait surtout à se défendre contre l'esprit de conquête et à se venger du traité de Versailles. Dans ses conversations, Pitt exprimait l'espérance que la guerre serait de courte durée, et, en cas qu'elle se prolongeât, il admettait comme résultat possible le démembrement de la France. Burke, qui s'indignait à cette pensée, continuait de critiquer le ministère, quoiqu'il s'en fût rapproché. Vivant beaucoup avec les émigrés, lié avec Cazalès, correspondant avec l'abbé Edgeworth, il avait en partie adopté leurs sentimens, et cherchait sans relâche à les faire adopter par l'Angleterre. « J'ai la ferme conviction, écrivait-il à Windham, que les émigrés ont plus de lumières (*have better parts*) que le peuple chez

lequel ils ont trouvé un asile, ce qui, je le sais, sera taxé d'hérésie, de blasphème, de démence. » Aussi conseillait-il fortement de soutenir la Vendée, et c'est à lui que s'adressa le comte d'Artois, lorsqu'il projeta de débarquer dans l'ouest avec l'aide du gouvernement anglais (octobre 1793). Burke eut grand soin de lui répondre qu'il n'avait nul pouvoir, et que les ministres ne le consultaient pas. Il était membre du conseil privé, simple titre qu'il ne pouvait ne pas avoir après les fonctions qu'il avait remplies. Les Français en concluaient qu'il devait être quelque chose dans le gouvernement, ce qui l'obligeait à sans cesse expliquer qu'il n'était rien, et pas même écouté. C'est ce qui apparaît clairement dans ses *Remarques sur la politique des alliés relativement à la France*. Il y oppose la politique de l'émigration française à la politique de la coalition. Les cabinets de l'Europe veulent rétablir en France la monarchie, et ils évitent de faire cause commune avec tout ce qui la représente, avec les princes, avec la noblesse, avec le clergé proscrit : ils ménagent la France actuelle, la France du jacobinisme; mais si l'on consulte cette France-là, c'est la république qu'elle donnera, ou tout au moins la démocratie royale de 1791, toujours la révolution. Il faut choisir, ou la monarchie, ou la révolution; point de milieu, point de parti neutre. Si l'on est pour la monarchie, il faut regarder la France morale comme séparée de la France géographique; la France n'est plus en France. C'est donc la restauration pure et simple que les puissances doivent annoncer et accomplir. Au lieu de reconstituer la France dans sa force, leur politique conduisait à l'affaiblir, à la morceler, à l'anéantir, précisément parce qu'on n'oserait anéantir la révolution. C'est la politique qui vient encore de partager la Pologne, car Burke, ami de tous les droits consacrés par le temps, ne parle jamais sans indignation de ce marché d'iniquité. C'est aussi pour lui un exemple révolutionnaire, comme tout abus de la force. Un autre exemple pourrait lui être objecté : c'est la restauration des Stuarts; mais il répond que la révolution anglaise avait été une guerre civile, que le gouvernement de Cromwell était un gouvernement, et que c'était la nation qui avait amnistié Charles II. Singulière manière de se délivrer de la difficulté! De même, à force d'avoir dit que les Français sont des athées, que la guerre est une guerre de religion, il se trouve un peu embarrassé de ce qu'il fera des protestans dans la restauration de l'église catholique. La question de l'amnistie le gêne aussi, et, sans pencher vers un excès de clémence, il hésite à proportionner le châtiment à la grandeur et à la généralité du crime, telles qu'elles ressortent de l'exagération de ses tableaux. On conçoit qu'il trouvât beaucoup d'inconséquence et une certaine duplicité dans la politique de son gouvernement, on peut admettre même qu'une guerre de parti parût

moins anti-nationale aux Français assez malheureux pour espérer dans l'étranger, et que Burke s'imaginât faire preuve de générosité en séparant la France de sa révolution; mais au fond il n'y a ni justice ni politique dans aucun système absolu, et, en devenant tout à fait homme de parti, il perd peu à peu les qualités de l'homme d'état. Absorbé par une idée fixe, il ne faut plus espérer de lui ce reste d'équité et de modération que perdent difficilement les grandes intelligence. Cette fatale influence de l'esprit de parti lui arracha celui de ses écrits qu'on lui a le plus reproché.

Pendant la session de 1793, Fox avait tenu une conduite au moins très hasardée. Rien n'est plus difficile que la conduite d'un ami de la liberté dans les temps de révolution. Ceux qui prétendent éviter jusqu'au contact de l'esprit révolutionnaire en persistant à défendre la liberté tentent l'impossible ou se condamnent à un isolement spéculatif, sans responsabilité peut-être, mais sans influence. Ils sont irréprochables, je le veux, mais inutiles. Ceux qui se décident à emprunter le secours, à suivre le drapeau, à avouer les actes des révolutions, même avec mesure ou pour un temps, n'échappent guère au danger d'être entraînés au-delà de leurs intentions et de leurs principes, et de se compromettre avec la liberté qui s'égare. Innocens dans leurs actions, ils n'évitent point un air de complaisance envers des partis insensés ou criminels, et la pureté de leurs principes, comme celle de leur conscience, ne sort pas toujours intacte de l'épreuve. La situation de Fox en Angleterre était sans doute moins difficile que celle des hommes de 89 en France. L'esprit révolutionnaire ne pénétra jamais profondément la société anglaise. Quoi que Burke en ait dit, la propagande du jacobinisme n'y fut jamais redoutable. Les lieux communs démocratiques n'y étaient guère qu'un thème d'opposition. Cependant il était rude de paraître soutenir ou favoriser de telles doctrines, alors commentées par des actes terribles, et avouer, même d'une manière abstraite, les principes de notre révolution était difficile, lorsque cette révolution en compromettait l'honneur. Nous avons tous passé par cette difficulté-là. Elle était grande, surtout pour un homme d'état qui aspirait au pouvoir dans une société opposée par ses préjugés autant que par ses lumières, par ses intérêts autant que par ses institutions, aux doctrines révolutionnaires. Par la marche qu'il avait adoptée, Fox risquait au moins sa renommée, et cependant il était difficile que le généreux défenseur de la liberté n'applaudît pas au grand effort de la France, et que les héritiers de Hampden et de Sidney fussent du parti de la coalition des rois absolus. Le ministère hésitait lui-même à se déclarer contre-révolutionnaire. Il existait dans les chambres une opinion flottante et modérée qu'effarouchaient les extrémités de Burke. On pouvait croire que la presse oppo-

sante finirait par être la plus forte et par faire pencher la balance de l'opinion. Une opposition libérale ne peut guère rompre avec les partis populaires, même quand elle s'en distingue et qu'elle est décidée à ne pas les suivre. En Angleterre d'ailleurs, les mœurs accordent une grande latitude dans le choix des moyens d'opposition. Le rigorisme en cette matière y paraît une duperie, et l'expérience après tout a montré que cette liberté d'action était là sans danger. Enfin l'ardeur du combat, l'entraînement de parti, l'imagination, l'ambition, la colère, expliquent assez comment Fox put aller très loin dans les voies d'une opposition quasi-révolutionnaire, et, sans partager les idées ni les desseins des partis subversifs, s'exposer à les encourager en excusant leurs actes, en soutenant quelques-uns de leurs principes, surtout en combattant leurs ennemis. Il avait plutôt un cœur noble qu'une conscience rigoureuse, et son esprit, plus pratique que philosophique, n'était pas toujours bien correct dans le choix de ses théories. Il est remarquable au reste qu'il fut suivi dans cette voie par les hommes les plus éminens de son parti. Non-seulement Sheridan, qui était comme son extrême gauche, mais Grey, Tierney, Whitbread, Erskine, firent campagne avec lui. Lorsqu'à la fin de la session il publia, pour se défendre, sa lettre aux électeurs de Westminster (janvier 1793), le club whig, par une résolution expresse, déclara « que sa confiance en M. Fox était confirmée, fortifiée et augmentée par les calomnies dirigées contre lui, » et, chose remarquable, le duc de Portland et lord Fitzwilliam concoururent encore à cette résolution.

Ce fut pour Burke un très sensible coup. Ces *calomnies*, ce ne pouvaient être que ses attaques contre la politique de Fox. Lord Fitzwilliam était son ami, et dirigeait, avec le duc de Portland, cette fraction des whigs dont la révolution française alarmait la prudence et tempérait l'ardeur. Inquiet et blessé, Burke jeta sur le papier ses *Observations sur la conduite de la minorité*, ce qui veut dire la conduite de M. Fox. Elle y est censurée en cinquante-quatre articles comme inconséquente, imprudente, dangereuse, et quelquefois pis que cela. Ce ne sont point, comme on l'a dit, cinquante-quatre chefs d'accusation, quoiqu'il y ait telle imputation qui touche à la haute trahison; la plupart des reproches sont purement politiques, et le langage est plus dur qu'il n'est injurieux. Ce qu'on y voit surtout, c'est combien Burke avait sur le cœur tout ce qui montrait comme séparée de lui la masse du parti whig, combien il craignait que ce parti, reformé en parti de gouvernement, ne s'emparât des affaires et ne revînt au pouvoir avec le concours du duc de Portland. C'est pour prévenir ce dernier malheur qu'il écrit. Il rappelle combien de fois l'opposition de Fox a éclaté contre des actes approuvés ou conseillés par le noble

duc, par Fitzwilliam et ses amis, combien désormais leur réunion dans le pouvoir avec Fox et Sheridan serait contraire à toute prudence et à toute dignité. Cette réunion, lui-même il l'a désirée, il dit s'y être employé jusqu'à la dernière session, il ne se croyait pas alors irrévocablement séparé de son ancien parti; mais aujourd'hui tout est consommé. Même l'aversion qu'il ne cache pas pour M. Pitt, même l'espoir de le punir justement des moyens par lesquels il est arrivé en 1784, car ce grief subsiste, n'excuserait pas en 1793 une coalition contre lui. M. Pitt serait le pire des hommes et M. Fox le meilleur, que, devant la révolution française, il vaudrait mieux s'allier avec le premier.

Burke garda ce papier tout à fait secret pendant quelque temps, puis il l'envoya au duc de Portland dans une lettre où il le priait de ne le point montrer, même de ne le point lire, tant que quelque réflexion impérieuse (*compulsory reflection*) ne l'y ramènerait pas. C'est un dernier témoignage, c'est une protestation testamentaire qu'il doit à sa cause et à sa mémoire (septembre 1793). Nous oserons dire qu'en parlant ainsi Burke n'est pas d'une bonne foi parfaite. Quelle pouvait donc être son intention, s'il était sincère en demandant à n'être pas lu par le duc de Portland? Il appelle lui-même cet écrit *son apologie*. Elle est assurément bien indirecte, car il n'y est question que des torts des autres, et ce n'est pas la manière naturelle de défendre sa mémoire que d'établir en cinquante-quatre points que Fox n'a fait que des fautes. Cependant, si nous reconnaissons que le ressentiment et la malveillance se sont mêlés à de vraies convictions pour dicter cet écrit, nous devons dire qu'il est devenu odieux par l'usage surtout que les ennemis de Fox en ont fait, et nous tenons pour accordé que Burke ne l'avait pas composé avec l'intention de le publier. Contesté dans ses convictions et même dans son talent, inquiet pour sa cause et même pour sa gloire, irrité contre d'anciens amis, sévère pour les nouveaux, il s'éloignait chaque jour davantage des affaires et de la chambre : il songeait à céder son siége au fils sur lequel se reportait toute son ambition. Lorsque le général Fitzpatrick produisit sa célèbre motion pour intéresser le gouvernement anglais à la détention du général Lafayette, Burke se ranima pour attaquer celui dont le sort inspira à Fox un discours d'une incomparable beauté (17 mars 1794). On dit qu'il jeta les lueurs suprêmes de son éloquence au dernier jour du procès de Hastings (16 juin). Il parut encore à la chambre des communes le 20, à la séance où, sur la motion de Pitt, elle vota des remerciemens aux membres qui avaient conduit l'accusation. Il répondit en quelques mots, les derniers qu'il ait fait entendre après vingt-huit ans de parlement. Il avait accepté le *chiltern hundreds*, une de ces humbles sinécures qui obligent à une

réélection. Sa tâche était finie. Depuis longtemps, il ne tenait plus au parlement que par le procès de Hastings : c'était l'œuvre de réparation, d'expiation, par laquelle il imaginait épargner à l'Angleterre le fléau de la révolution. Il avait écrit quelque temps auparavant à Murphy, qui lui dédiait sa traduction de Tacite : « J'ai lutté de toute ma puissance contre deux maux publics, provenant des plus saintes de toutes les choses, la liberté et l'autorité. Dans les écrits que vous êtes assez indulgent pour supporter, j'ai lutté contre la tyrannie de la liberté. Dans ma longue et dernière lutte, j'ai combattu contre la licence du pouvoir. » C'est cette *longue et dernière lutte* qui lui laissa le meilleur souvenir. Quelque temps avant sa mort, il chargea ses amis, l'évêque de Rochester et le docteur Laurence, de publier après lui l'ensemble de ses travaux dans l'affaire de Hastings.

« Comme il est possible, écrivait-il à Laurence dans la dernière année de sa vie, que mon séjour de ce côté-ci du tombeau soit plus court que je ne calcule, permettez-moi de rappeler à votre souvenir la charge solennelle et le dépôt que je vous ai confié en quittant la scène politique... Ne laissez pas cet exemple cruel, audacieux, inouï de corruption publique, de crime, de bassesse, descendre à la postérité, peut-être aussi insouciante que la race présente, sans la marque d'animadversion qui lui est due... Que mes efforts pour sauver la nation de cette honte et de ce crime soient mon monument à moi, le seul que je veuille avoir jamais. Que tout ce que j'ai fait, dit ou écrit soit oublié, excepté cela. J'ai lutté pour cela, avec les grands et avec les petits, durant la plus grande partie de ma vie active, et je souhaite, après ma mort, laisser ce défi porté aux jugemens de ceux qui considèrent le glorieux empire qu'une dispensation inconcevable de la divine Providence a mis dans nos mains — uniquement comme un moyen de satisfaire, pour le plus vil des buts, les plus viles de leurs passions... Je me reproche extrêmement de n'avoir pas employé l'année dernière à cet ouvrage, et je demande pardon à Dieu de ma négligence. J'avais encore assez de forces pour le faire, si je n'en avais perdu en de compromettantes querelles avec l'indolence qui s'endort et oublie, et si je n'avais employé quelques-uns des momens où je me sentais renaître à l'activité de l'âme en faibles efforts pour relever ce peuple imbécile et léger des châtimens que sa négligence et sa stupidité ont attirés sur lui pour ses iniquités et ses oppressions systématiques. Mais vous êtes fait pour continuer tout ce que j'ai fait de bien et pour l'augmenter encore, grâce aux ressources variées d'une âme fertile en vertus et cultivée par mille sortes de connaissances et de talens en toutes choses. Faites sentir la cruauté de cet acquittement prétendu, mais en réalité de cette barbare et inhumaine condamnation de tribus et de peuples, et de toutes les classes qui composent ces peuples. Si jamais l'Europe recouvre sa civilisation, cet ouvrage sera utile. Souvenez-vous! souvenez-vous! souvenez-vous! »

Au même moment, le duc de Portland entra dans le cabinet comme secrétaire d'état de l'intérieur; lord Fitzwilliam suivit son exemple,

et Windham fut secrétaire de la guerre; Burke fit élire son fils à sa place par le bourg de Malton, et l'on disait que lui-même devait être élevé à la pairie.

Cependant de cruelles épreuves lui étaient réservées, qui devaient condamner ses derniers jours à la retraite et à la douleur. Il avait perdu beaucoup d'amis : Reynolds et Shackleton en 1792; Richard, son frère, en février 1794, qui toute sa vie l'avait aimé avec dévouement. C'est lui ou son cousin qui fit, d'une adresse de Brissot à ses commettans, une traduction que Burke publia avec une préface vivement écrite contre les jacobins et les girondins. Il y poursuit sa guerre obstinée contre tous les partis révolutionnaires modérés. Après la perte de son frère, il lui restait son fils, sa consolation et son orgueil. Une triste réflexion se présente souvent à l'auteur ou au lecteur d'une biographie. Combien le sentiment ou l'événement qui a le plus fortement ébranlé le cœur d'un homme tient peu de place quelquefois dans les pages où l'on écrit sa vie! Un voyage curieux, une anecdote piquante, la critique d'une brochure, l'explication d'une démarche politique, exigent ou permettent souvent que l'écrivain insiste et s'étende, et la postérité ne regrette pas d'apprendre avec détail ce qui peut-être n'avait laissé qu'un indifférent souvenir à celui dont elle lit l'histoire, tandis que l'émotion cruelle, le déchirement de cœur, le malheur personnel qui a bouleversé son âme ou son existence se raconte en deux lignes, et n'arrache pas au lecteur une seconde de sensibilité ou d'attention. Le coup le plus terrible que Burke éprouva fut la mort de son fils. Les dernières années de sa vie en furent tristement obscurcies. Et pourtant que nous importe aujourd'hui? Pourrions-nous sans affectation recueillir dans les lettres qui sont sous nos yeux quelques traits épars pour en composer un lugubre tableau d'intérieur, celui du désespoir d'un père arraché, par la mort inattendue de son fils, aux espérances et aux illusions que les progrès lents d'un mal cruel auraient dû dès longtemps dissiper? A peine pouvons-nous dire que le jeune Richard Burke, atteint mortellement, s'avançait vers le terme fatal sans que son père, pieusement trompé, s'en aperçût. Ce n'est que dans les derniers jours qu'il vit le danger. Il ne quitta plus son fils, qui, peu de momens avant d'expirer, lui disait : « Parlez-moi, mon père, parlez-moi de religion, parlez-moi de morale, parlez-moi de choses indifférentes, je prends plaisir à tout ce que vous me dites. »

Le désespoir de Burke dura autant que sa vie, mais son esprit ne s'éteignit point, et resta ouvert à toutes les inspirations qui l'animaient depuis cinq années. Il continua de suivre d'un œil triste et vigilant les convulsions de cette société européenne dont il avait prédit la crise et les périls. Il continua de s'occuper avec zèle des affaires

des catholiques irlandais. C'était ce qui avait rempli les dernières années de son fils, mort secrétaire du comte Fitzwilliam, le nouveau lord lieutenant de l'Irlande. Nous avons, des premiers mois de 1795, deux lettres que Burke publia sur cet important sujet, l'une à William Smith, membre du parlement irlandais, l'autre à sir Hercules Langrishe. Il y rattache l'intérêt des catholiques à la guerre qu'il fait aux jacobins. — La religion n'a pas de plus grands ennemis. Ils la poursuivent sous toutes ses formes, dans toutes les sectes. Contre eux, toutes les religions sont solidaires; toutes en effet reposent sur la tradition, sur les souvenirs de famille, sur le respect des aïeux. Il faut donc les défendre contre les ennemis de toutes ces choses, et ne pas travailler pour eux en opprimant le catholicisme, qui est en Irlande, comme le presbytérianisme en Ecosse, la meilleure barrière contre le jacobinisme.—Ces raisonnemens ont leur force, mais ils sont purement politiques, et n'indiquent pas un fidèle vivement attaché aux articles spéciaux de sa croyance. En tout temps, dans tous ses écrits, Burke, quoiqu'il tînt à la foi chrétienne assez pour confondre sous le nom d'athées tous ceux qui s'en écartent, ne paraît pas avoir eu en matière de dogmes une préférence raisonnée ni même une connaissance approfondie. Il semble regarder ces différences comme de pures questions de controverse ou comme des accidens de la nationalité. Le protestantisme anglican est sacré pour lui, mais pas beaucoup plus que toutes les institutions à l'ombre desquelles a vécu et grandi son pays. Il est protestant comme il est Anglais; je dirais presque qu'il est chrétien comme il est européen. Aussi tout esprit de prosélytisme lui est-il étranger, tout fanatisme lui paraît-il odieux, excepté quand la religion lui semble attaquée comme garantie sociale. Son louable zèle pour tout ce qui fait l'honneur et la force des sociétés humaines peut s'exalter alors au point de prendre quelques traits du fanatisme. Toutefois rien dans ces sentimens ne pouvait le rendre accessible aux haineux préjugés qui si longtemps ont opprimé l'Irlande, et qui même ont fini par pervertir son sens politique à force de l'opprimer. Il y avait une puissance à laquelle il accusait M. Pitt de trop sacrifier, et qu'il appelait le *job*. C'est quelque chose comme l'agiotage, ou l'intrigue appliquée aux affaires publiques dans un intérêt de lucre. Il s'en prenait au *job* du crédit de la compagnie des Indes et de toutes les iniquités que ce crédit protégeait. C'était le *job* encore qui, suivant lui, exploitait l'Irlande et l'opprimait pour l'exploiter. C'est à ses détestables calculs qu'il imputait le système de vexation qui avait « poussé le catholicisme à un jacobinisme contre nature, pour accroître le pouvoir de la junte perverse et folle à laquelle l'Irlande était livrée comme une ferme. » — « L'opposition jacobine, écrivait-il au docteur Laurence, s'empare de cela pour exciter la sédition en Irlande, et

le ministère jacobin s'en sert pour maintenir la tyrannie dans le même pays... Je commence, en vérité, à croire que M. Pitt est fou. » Aussi ne vit-il pas sans regret le rappel de lord Fitzwilliam après une trop courte administration.

Dans un débat que provoqua ce rappel à la chambre des lords (mai 1795), quelques traits furent lancés contre Burke, qui se réveilla pour écrire à William Elliot une lettre où il n'épargne pas les sarcasmes à ceux qui l'ont attaqué. C'était un noble duc, — probablement le duc de Bedford, — c'était aussi le grand avocat Erskine, qui avaient mêlé son nom aux toasts d'un club. Il s'amuse à les mettre sur la même ligne que Thomas Payne, et ni l'âge ni la douleur ne paraissent avoir refroidi sa verve. Il semble seulement que son style ait pris plus d'âcreté. Il en donna bientôt une nouvelle preuve.

Aux chagrins de l'âme, aux ennuis d'une santé délicate, se joignaient pour lui ceux d'une fortune en désordre. Il n'avait jamais été riche, et il avait mené sans luxe une vie facile. Ses lettres contiennent des passages pénibles à lire sur sa situation. Il s'était décidé à ne plus quitter la campagne, lorsqu'il reçut une lettre ministérielle qui l'informait qu'une pension de 1,500 livres sterling lui était accordée sur la liste civile. Pitt lui annonça peu après une autre indemnité de 2,500 livres affectée sur le fonds du 4 et demi pour 100, en ajoutant que c'était par la volonté du roi, et qu'il soumettrait plus tard l'affaire au parlement. Cependant jamais il ne voulut donner suite à cette promesse. Peut-être lui répugnait-il d'affronter une discussion pour un homme dont les opinions dépassaient les siennes, et qu'il ne voulait ni défendre en tout ni désavouer en rien. La pension n'en fut pas moins attaquée à la chambre des lords par le duc de Bedford et lord Lauderdale (1796). Vivement offensé, Burke répondit par sa *Lettre à un noble lord,* le plus violent et non le moindre de ses écrits. Du haut de la fortune princière d'un des premiers pairs du royaume disputer une libéralité du roi ou de l'état à un vieillard pauvre, triste, souffrant, illustré par de grands talens et de réels services, uniquement parce que ce don peut paraître la récompense d'opinions qu'on désapprouve; le lui reprocher comme le salaire de l'apostasie et le prix de la défection, c'est manquer à la dignité et à la justice; c'est une de ces violences de l'esprit de parti dont Fox aurait rougi d'être témoin dans la chambre des communes, et qui vraiment ne peut s'expliquer que si le duc de Bedford, partageant une erreur commune, croyait encore dans Burke atteindre Junius et venger contre un diffamateur la mémoire de son grand-père. Mais, si telle était son espérance, qu'elle a été déçue! si telle était son erreur, qu'il a dû s'y sentir confirmer en reconnaissant son ennemi! La réponse de Burke est digne de Junius. Burke, qui avait quitté

Londres pour jamais, qui vivait dans la retraite et la tristesse, était autorisé peut-être à la vengeance : la sienne fut terrible. Pour la verve, l'ironie, la vigueur, le trait, sa lettre est des plus remarquables. Il parle dignement de ses travaux et de sa vie. Il rétorque contre le grand seigneur la gigantesque fortune que la faveur de cour a faite à ses ancêtres, et il le met aux prises lui, son rang, ses titres, ses palais et ses domaines, avec la faction niveleuse dont il l'accuse d'être le courtisan. On conçoit en lisant cette lettre que Prior ait pu l'appeler le chef-d'œuvre de la prose anglaise. Ce qui étonne surtout, c'est l'excessive vivacité d'imagination et d'esprit qu'elle manifeste chez le triste et souffrant solitaire de Beaconsfield. M. Macaulay remarque avec raison qu'il est singulier que l'*Essai sur le beau et le sublime* et la *Lettre à un noble lord* soient les ouvrages du même auteur, et plus étrange encore que l'*Essai* soit une production de sa jeunesse, et la *Lettre* l'œuvre de ses vieux jours. « Le même homme, dit-il, qui, en vieillissant, discutait des traités et des tarifs dans un style de roman, avait écrit sur la beauté dans la langue d'un rapport au parlement. »

Un mérite égal, mais différent, brille dans quelques pages sur la disette qu'il adressa vers cette époque au premier ministre. On a observé que, dans les matières économiques, la rectitude de son esprit ne se démentit jamais. Les systèmes de réglementation n'étaient point de son goût, et la question des subsistances est une de celles où ils exerçaient la plus fâcheuse influence. Cependant l'insuffisance des produits nécessaires à la vie est, de tous les accidens économiques, celui qui engendre le plus de maux réels et imaginaires, et porte le plus puissamment les masses souffrantes à réclamer l'intervention du gouvernement. C'est ce qui arrivait en ce moment au ministère, et c'est pour le fortifier contre toute tentation d'accorder aux alarmes publiques des mesures inefficaces ou dangereuses que Burke prend la plume. Il traite la question avec la triple compétence d'un agriculteur, d'un législateur et d'un politique. Cette courte dissertation est encore excellente aujourd'hui. Il la termine par une observation d'une grande portée. « Un des plus beaux problèmes de législation, dit-il, qui l'aient occupé du temps que c'était son métier, est celui-ci : Qu'est-ce que l'état doit prendre sur lui de diriger par la sagesse publique, ou, réduisant son intervention aux moindres termes, abandonner à la discrétion des individus? Autant qu'une ligne de démarcation peut être tracée, et toute règle à cet égard admet, au moins par circonstance, nombre d'exceptions, le gouvernement ne doit se réserver que les affaires de l'état et des corps qui tiennent de lui l'existence : ainsi l'établissement extérieur de la religion, la magistrature, l'armée, les finances, tout ce qui est vraiment public.

Dans sa police préventive, il ne doit se montrer qu'avec réserve; s'il descend de l'état à la province, de la province à la paroisse, de la paroisse à la maison, il marche à sa perte. Aucun gouvernement n'est, sous ce rapport, resté dans la mesure, et si, par exemple, les jacobins ont prévalu contre une antique monarchie, c'est qu'ils ont usé des armes que leur ont fournies ses fautes. Or la plus grande de ses fautes, son vice capital était un insatiable besoin de trop gouverner. De là en partie la révolution. » Que dirait-on de mieux aujourd'hui?

Burke concluait que si un gouvernement ne voulait sentir bientôt sa faiblesse, il devait ménager sa force, et surtout ne pas s'épuiser en vains efforts pour garantir la subsistance du peuple. Ces sages idées, il y revient dans une de ses dernières lettres adressées à Arthur Young. Il s'y montre ennemi des mesures restrictives en matière d'approvisionnement, et les hommes d'état de l'Angleterre aimeront à en conclure qu'il les eût secondés dans leur généreuse réforme des lois commerciales de leur patrie. Heureux s'il n'avait eu à donner que de tels conseils à son gouvernement! mais notre siècle en réclame de plus difficiles et de plus périlleux, et Burke s'était jeté tête baissée dans la fournaise qui consume tout. Son esprit soutenait une lutte désespérée contre la révolution française, et sa prétention était que son pays fît avec les armes tout ce qu'il croyait accomplir avec son esprit. Son exaltation était encore accrue par la pitié respectueuse qu'une âme telle que la sienne devait porter au malheur. Tous les proscrits venaient à lui. Avant de quitter Londres, il avait reçu avec reconnaissance la visite du comte d'Artois et de ses fils. Plus que jamais il se sentait animé à prêcher la croisade contre la France, et plus que jamais l'armée sainte semblait loin d'escalader les murs de Jérusalem. La conquête de la France intimidait au lieu d'exciter les puissances européennes. Le roi de Prusse s'était retiré de la coalition. La guerre, qui devait être courte, se prolongeait ou n'amenait que des mécomptes et des revers. L'Angleterre avait bien obtenu des résultats dans le Nouveau-Monde et dans l'Inde; mais elle se sentait à regret engagée dans la lutte du continent européen; ses liens avec l'Autriche la retenaient seuls : elle aspirait à s'en affranchir sans les rompre, et à profiter de sa situation, qui lui permettait de négocier séparément, pour ménager la paix générale. L'esprit public n'avait jamais bien ardemment soutenu la guerre; l'état des finances et du commerce en faisait souhaiter la fin. Le gouvernement du directoire était de ceux avec lesquels on pouvait traiter; contre lui ne se soulevaient pas les sentimens passionnés que révoltait le régime de la terreur. Attentif à suivre le mouvement de

l'opinion, surtout dans son propre parti, Pitt désirait la paix malgré quelques-uns de ses collègues, malgré lord Grenville lui-même. Il était disposé à d'assez grands sacrifices, et le directoire, s'il eût été sensé, pouvait traiter à de glorieuses conditions. Après quelques ouvertures indirectes, un plénipotentiaire partit pour Paris. Les mémoires de ce diplomate, lord Malmesbury, ont été publiés, et l'on ne peut plus douter de la réalité, de l'ardeur même des dispositions pacifiques du premier ministre. On y voit, par les lettres de Canning, alors son confident intime, qu'il croyait que l'Angleterre n'était plus moralement en état de continuer les hostilités. Quoiqu'il dissimulât ce découragement, on le devinait, et les amis de Burke, pour qui la guerre était une affaire de principe, ne pouvaient contenir leur indignation : « Pitt, écrivait lord Fitzwilliam, a fait la guerre pour gagner un duc, et il courtise la paix pour conserver un gentilhomme campagnard; il n'est ni jacobin ni royaliste. » — « L'esprit monarchique de ses amis ne brûle pas, écrivait Windham, avec une flamme bien brillante. » De ces amis-là étaient Wilberforce et les siens, que Windham appelle, dans une de ses lettres, des comédiens de vertu, *simulars of virtue*. On disait que lord Malmesbury avait mis beaucoup de temps à se rendre à Paris : « Je le crois bien, répondit Burke; il a fait toute la route à genoux. » C'est dans ces circonstances, et quoique le parlement eût, en s'ouvrant au mois d'octobre 1796, salué d'une approbation unanime les intentions pacifiques du gouvernement, que Burke écrivait ses quatre lettres *sur une paix régicide*.

C'est son dernier ouvrage; il ne l'a même pas achevé. Les deux premières lettres seules furent imprimées de son vivant, et la quatrième n'est pas finie. On y retrouve tout son talent, et quelques parties égalent ce qu'il a fait de meilleur. Le titre est déclamatoire, mais l'ouvrage ne l'est pas dans son ensemble autant qu'on pourrait le craindre. Burke ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'un mouvement d'opinion se prononçait pour la paix. Il compare ce mouvement à celui qui arracha, en 1739, la guerre avec l'Espagne à sir Robert Walpole. Il le trouve donc factice, irréfléchi, il l'impute aux manœuvres de l'opposition; mais pour empêcher que le public et le pouvoir n'en soient dupes, il faut leur parler raison, il faut leur montrer à quelles humiliations les expose, et en pure perte, l'arrogance de la république française. Il faut rappeler que l'Angleterre n'est pas dans l'usage de sacrifier l'avenir au présent, et de préférer son bien-être à son devoir, son repos à sa grandeur. Burke s'acquitte à merveille de cette tâche; il s'arme habilement du grand exemple de Guillaume III, et, son idée fondamentale une fois admise, on ne peut nier qu'il ne défende sa cause par la politique et par l'histoire avec une

supériorité digne de ses plus beaux temps. Il y a là des pages vraiment écrites de la main d'un homme d'état, et que tout homme d'état ferait bien de lire encore.

Un tel ouvrage était dirigé contre Pitt. C'est lui qu'il attaque lorsqu'il parle de l'affectation à déplorer la guerre, à ne pas la vouloir, même en la faisant, de la prudence qui ménage toutes les opinions, qui s'assure les moyens de revenir toujours sur ses pas. C'est à lui qu'il pense en peignant ceux « qui, froids comme la glace, n'ont jamais su allumer au fond des cœurs une étincelle du zèle nécessaire pour lutter contre un zèle opposé, qui n'ont jamais répondu aux prétendues exigences de l'opinion populaire que par des argumens flasques et languissans, faibles et évasifs, qui n'ont rien fait pour inspirer à tous cet esprit de persévérance et d'opiniâtreté qui seul peut soutenir les vicissitudes de la fortune dans une longue guerre. » Vainement à la fin de la lettre s'excuse-t-il auprès de Pitt, le loue-t-il de ce qu'il a fait, lui demande-t-il uniquement d'être fidèle à ses propres exemples, et lui promet-il, au jour du péril, d'aller mourir à ses côtés; assurément l'altier ministre, dans le fond du cœur, ne lui pardonna jamais.

Quoique nous ayons une lettre de Burke où il se faisait excuser auprès de Canning, qui avait loué son ouvrage, de s'être exprimé sur M. Pitt avec un peu d'âpreté, il persista. On lui disait un jour que les négociations réussiraient peut-être, et que la révolution finirait. « La fin de la révolution! s'écria-t-il, la révolution finir! elle est à peine commencée. Jusqu'ici vous n'avez entendu que l'ouverture; vous allez entendre les acteurs à présent; mais ni vous ni moi nous ne verrons le dénouement du drame. » La paix ne se fit pas; lord Malmesbury quitta la France au mois de décembre, et quant à la fin de la révolution, on sait ce qui en est advenu.

En 1797, les *Observations sur la conduite de la minorité* parvinrent inopinément à la connaissance du public. On a dit qu'un copiste infidèle, nommé Swift, les avait livrées à l'impression sous ce titre : *Cinquante-quatre chefs d'accusation contre le très-honorable Charles-James Fox*. Ce fut, comme on pense bien, un grand scandale, et qui pèse encore sur la mémoire de Burke. Cependant il s'empressa de désavouer la publication et d'adresser une requête au chancelier pour qu'il y fût mis obstacle. — Ce n'était, disait-il, qu'une lettre privée, — bien longue en vérité et bien politique. Mais cette lettre privée n'était pas destinée à être anéantie, et elle est une œuvre de haine plus calculée qu'il ne faudrait pour qu'on l'attribuât uniquement à l'entraînement de la polémique. Nous ne pouvons dire qu'une chose, c'est que Burke croyait sincèrement défendre la cause des honnêtes gens. Il nous a été imposé de voir tant d'exemples de l'empire de certains

sentimens de terreur et d'indignation sur les meilleurs cœurs et les meilleurs esprits, que nous ne parlerons qu'avec réserve de ces excès de pensée et de parole où fut entraîné un homme assurément digne des respects de son pays. L'expérience des troubles civils nous a enseigné l'indulgence, si elle ne nous l'a pas toujours obtenue. Toutefois les contemporains de Burke, habitués à un certain sang-froid, à une certaine mesure, même dans la passion, en jugèrent autrement. Ils ne purent concevoir tant de violence et de prévention, et on accueillit assez facilement un bruit répandu, soit pour l'excuser, soit pour le discréditer : on répéta que sa raison était altérée. Burke n'était que malheureux, faible et passionné. Il était en proie à cette fixité d'idées que subit une vive imagination dans une nature qui décline, à cette misanthropie amère qui suit la douleur et la vieillesse, et malgré cent erreurs et de violens préjugés il avait assez raison pour parler encore le langage imposant et irrité d'un prophète méconnu. C'est un magnifique fou, disait-on devant Fox (*a splendid madman*). « Insensé ou inspiré, répondit Fox; le destin semble avoir décidé qu'il serait un prophète politique comme il ne s'en rencontre guère. » Mais il était arrivé au terme fatal; ses forces tombèrent tout d'un coup; il comprit le sens de ce triste avertissement. Sans espérer de guérison, il chercha du soulagement. Il se fit porter aux eaux de Bath, et n'obtint aucune amélioration. Il ne songea plus qu'à retourner à Beaconsfield, où il voulait mourir. C'était le lieu qu'il chérissait, où s'étaient écoulées ses heures les plus douces, où son frère et son fils étaient ensevelis. Son mal était une maladie du cœur, dont les progrès ne laissaient pas d'espoir. Au milieu des langueurs et des angoisses de son état, il se ranimait dès qu'il entendait un mot sur les affaires publiques, et retrouvait un peu d'ardeur et d'éloquence : cette passion mourait la dernière; sur tout le reste, il était calme. Peu de temps avant de finir, il s'occupa de quelques amis, leur envoya des marques de souvenir, disant qu'il pardonnait, demandant à être pardonné; puis il entendit la lecture de quelques pages d'Addison touchant des sujets religieux, et, pendant qu'on le portait sur son lit, il expira (9 juillet 1797). Il était âgé de soixante-huit ans.

On vient de lire qu'il pardonna. Cependant, avant le jour suprême, Fox, ayant appris de lord Fitzwilliam la gravité de son état, écrivit à Mme Burke. Celle-ci répondit par un billet que la rupture avait sans doute coûté au cœur de son mari, mais que, quel que fût le temps qu'il lui restât à vivre, il pensait qu'il devait vivre pour les autres et non pour lui-même, que les principes qu'il s'était efforcé de maintenir étaient essentiels au bonheur et à la dignité de son pays, et ne pouvaient recevoir de force que par la persuasion générale où l'on serait de sa sincérité. Ainsi il refusait une dernière entrevue,

voulant que sa mort fût un argument en faveur des opinions qui avaient passionné ses dernières années. Au parlement, Fox demanda en quelques paroles émouvantes qu'il fût enseveli avec des honneurs publics à l'abbaye de Westminster; mais, par une clause expresse de son testament, Burke avait prescrit qu'on l'enterrât à Beaconsfield, auprès de son frère et de son fils, avec la plus grande simplicité.

Il nous reste peu à dire, et les réflexions qui nous ont échappé en racontant sa vie indiquent assez quelle est notre opinion sur cet homme remarquable. Nous avons laissé voir toutes ses bonnes qualités. C'était une âme élevée, mais irritable, un cœur ouvert, sensible, mais extrême dans ses sentimens, et que l'indignation pouvait conduire jusqu'à la haine. Franc, désintéressé, capable de générosité, quoique la générosité lui coûtât, ardent pour la justice, quoique souvent injuste, il a porté dans les affaires publiques ces motifs de haute moralité qui ennoblissent les torts mêmes qu'ils ne préviennent pas, et peu d'hommes publics se sont attachés davantage à soumettre la politique aux principes universels de l'honnêteté et de l'humanité. Par là surtout, par la dignité de ses idées et la sévérité de ses discours, il a certainement contribué à élever le niveau moral du monde où il vivait, et je le regarde sous ce rapport comme un des plus vrais réformateurs du parlement britannique.

Les hommes de ce caractère réservent toutes leurs passions pour les affaires publiques. C'est dans le sénat qu'ils ont leurs inégalités, leurs inimitiés, leurs violences. Il faut aux choses une certaine grandeur pour les émouvoir, au point de les arracher par instans à leur bonté native. Dans la vie privée, ils n'ont presque toujours que leurs qualités. L'existence intérieure de Burke fut pure et douce. Il était au-dessus de toutes ces petitesses qui agitent les âmes communes, de tous ces sordides intérêts qui les dégradent. Sincère, affectueux, tendre même, il donna et reçut le bonheur. La femme qu'il avait choisie justifia son choix; avec beaucoup de grâce, il avait écrit pour elle son *Idée d'une femme parfaite,* et il persista dans cette idée. On a vu combien il aimait le fils dont la mort laissa dans son cœur une si large et incurable plaie. Son frère Richard, tous ses autres amis le chérissaient en l'admirant, et son commerce empruntait un grand charme d'une conversation facile, attachante, toujours aux ordres de son esprit. Souvent sérieuse, parfois enjouée, jamais frivole, elle captivait moins par des saillies piquantes que par l'abondance des idées et la variété des points de vue. Johnson mettait la conversation de Burke au-dessus de ses ouvrages, tout en remarquant qu'il avait peu de traits. Sa vivacité, sa chaleur ajoutaient au prix de son entretien, et pour le trouver irritable dans ses impressions et impérieux dans ses idées, on était trop naturellement porté devant lui à la défé-

rence. Sa supériorité se décelait en effet à la première vue, et l'on ne s'étonnait pas qu'il parlât en maître. Entouré, écouté des siens, il n'était que bon et facile dans cette retraite des champs où il se partageait entre la vie de famille, l'agriculture et la bienfaisance.

Les Anglais, en parlant du génie de Burke, mettent peu de limites à leur admiration. C'est l'élévation, c'est l'originalité même; c'est l'imagination la plus riche; c'est la raison la plus féconde. Il y a du vrai dans ces éloges, pourvu qu'on rabatte quelque peu de tant de superlatifs. « Burke a l'allure d'un géant, dit Hazlitt, qui abhorrait sa politique et sa conduite; si la grandeur ne se trouve pas dans Burke, elle ne se trouve nulle part. » Le choix des autorités nous embarrasserait seul si nous voulions appuyer ainsi le bien que nous sommes prêt à dire de lui. C'est assurément un esprit d'une rare puissance: il a ce caractère éminent de prodiguer la force et d'en conserver encore, il s'élève assez pour voir au loin s'il ne monte pas à la dernière hauteur, sur le faîte de ce *temple serein* d'où la philosophie domine la politique; mais il sait plus de philosophie que l'homme d'état pratique, il sait plus les choses réelles que le philosophe spéculatif. Sa large intelligence embrasse ensemble une foule de faits et d'idées. Sa mémoire n'encombre pas sa raison, et ni l'une ni l'autre ne gêne ou n'éteint son imagination. C'est un ensemble heureux de facultés d'une intensité peu commune et qui ne sont jamais au-dessous de ce qu'il entreprend. Au contraire, elles semblent toujours avoir quelque chose de reste et pouvoir faire encore plus qu'elles n'accomplissent. Il est vrai qu'en rien elles n'ont fait ni tenté le plus difficile : elles se sont consumées dans le présent, elles n'ont rien essayé d'immortel.

Burke est, selon nous, plus orateur qu'homme d'état et plus écrivain qu'orateur, quoiqu'il ne fût médiocrement aucune de ces choses. Johnson disait même n'avoir dans toute sa vie connu que deux hommes qui se fussent de beaucoup élevés au-dessus du niveau commun, lord Chatham et Edmund Burke, et tous deux paraissaient à lord Byron les seuls orateurs anglais qui eussent approché de la perfection. Dans l'avenir, on maintiendra Burke à cette place, car la postérité lit les orateurs et ne les entend pas. Le jugement du lecteur est celui du critique littéraire, celui que Burke moins qu'un autre doit redouter. Cependant les juges les plus compétens savent que l'éloquence politique ne doit pas plus être appréciée indépendamment du forum que la poésie dramatique indépendamment du théâtre, et ceux-là ont bien aperçu ce qui pouvait manquer au rival de Fox, de Pitt et de Sheridan. Nos voisins, qui, par un goût savant non moins que par orgueil national, prennent leurs points de comparaison dans la tribune antique, reprochent à l'éloquence de Burke de n'être pas *démosthénéenne*. Lord Brougham lui reconnaît toutes les qualités excepté

deux : « la déclamation nerveuse qui emporte et qui écrase, et l'argumentation rapide et serrée. » Burke surtout ne méritait pas l'éloge qu'il donnait lui-même à Fox, d'être « devenu, par de lents progrès, le discuteur (*debater*) le plus brillant et le plus accompli que le monde ait jamais vu. » Il y a des discours dont on peut dire qu'ils sont des actes de gouvernement. On ne peut le dire des discours de Burke. En général, il ne savait pas gouverner, et, à vrai dire, il n'y prétendait pas. Nous l'avons vu souffrir un peu, mais prendre son parti de n'avoir point touché au pouvoir. Pour qu'il n'ait pas été ministre avec la coalition, il faut bien qu'il s'y soit prêté. Il se sentait plus propre à influer sur les affaires qu'à les diriger, et sa parole même excellait à éclairer, à instruire, à émouvoir, plutôt qu'à dissiper des préjugés, à résoudre des difficultés, à détruire des objections. Il savait mieux surpasser un adversaire que le réfuter. La force dans la discussion pratique est l'éloquence éminente de l'orateur de gouvernement. Ce talent était incomparable chez Fox, et c'est là le talent utile; l'homme d'état le prise au-dessus de tout autre : ce n'est pas celui que devait le plus apprécier Burke, et ce n'était pas le sien. Il parlait pour satisfaire son cœur et sa raison, plus possédé par sa pensée que par son rôle, plus préoccupé de son sujet que de son auditoire. Il visait au vrai et au beau plus qu'au triomphe du vrai et du beau. Il écoutait trop son talent, et ne songeait à s'emparer des assemblées que par l'admiration. Quoiqu'il portât sur les affaires humaines une vue perçante, il les jugeait plutôt avec la sagacité de l'historien et du publiciste qu'avec le coup d'œil pratique qui sert à les conduire. Il décrivait le mal, indiquait parfois le remède : il n'aurait pas su l'appliquer. De même ses discours laissent apercevoir un certain défaut d'habileté. Le métier d'orateur n'est supérieur à celui d'écrivain que parce qu'à plusieurs des meilleures qualités de l'écrivain, il faut ajouter quelque chose de l'habileté qui gouverne les hommes, et tout cela encore, il faut le mettre en valeur et l'animer par le don inné de la présence d'esprit. Cependant, si les discours de Burke ne satisfont pas à toutes ces conditions, s'ils satisfont à d'autres peut-être plus brillantes, la forme n'en est pas moins belle, et précisément parce qu'ils ont pu dans leur temps paraître plus propres à remporter le succès du talent que celui de la cause, ils y gagnent de pouvoir être lus mieux que les discours de Fox et des deux Pitt. Non pas que je veuille dire que ce sont des discours écrits, et qu'il manque d'improvisation; mais on y remarque surtout l'improvisation d'un artiste, et par l'ordonnance, la composition, l'étude approfondie du sujet, l'abondance des ornemens, la richesse des allusions et des souvenirs, ils ont un caractère de haute littérature. Lord Erskine disait qu'il avait un grand défaut pour un orateur

politique, celui d'être épisodique. Certains discours de Cicéron ne mériteraient-ils pas quelque reproche de ce genre? C'est en effet à la manière de Cicéron qu'on peut comparer celle de Burke. Il a même pour nous un avantage, c'est une plus grande solidité. Jamais il n'est vide ou énervé. S'il est déclamateur, c'est en ce sens qu'il tend sans cesse à l'effet, c'est qu'il manque de simplicité, et qu'à force de grandir les choses il les exagère quelquefois. Son esprit, sans être rigoureusement philosophique, se plaît à généraliser et à prendre les faits et les questions par le côté qui prête le plus à la réflexion et au talent. Il faut donc un peu d'effort pour le suivre, et son élocution ne repose pas de sa manière de penser. Il abuse des mouvemens et des figures, et chez lui le goût ne tempère pas toujours l'imagination.

Ces remarques que suggèrent ses discours s'appliquent à ses écrits, mais elles cessent d'être au même degré des critiques. Nous serions assez de l'avis de Gerrard Hamilton, qui disait de lui : « Dans la chambre des communes, je le regarde quelquefois seulement comme le second homme de l'Angleterre; hors de la chambre, il est le premier. » Un demi-siècle d'épreuve n'a point cassé ce jugement. Ses écrits, qui, à l'exception des essais de sa jeunesse, sont des ouvrages de circonstance, intéressent et instruisent encore la postérité. Ils frappent par la pensée et charment par le talent. Il est vrai que, tandis qu'un air de composition littéraire se laisse apercevoir dans ses discours, ses écrits à leur tour tiennent de la harangue. Ils ont un peu la prolixité et tout à fait le mouvement de l'improvisation. Les images du style ne sont pas de celles que la réflexion combine, mais qui se trouvent du premier coup. Il ne négligeait rien, mais son travail devait être facile et ne refroidissait ni sa verve ni son émotion, car Burke, même judicieux et sage, n'est jamais calme. Il porte dans ses écrits les plus vrais, les plus lumineux, ce que les anciens appelaient la passion oratoire. C'est qu'il compose les yeux fixés sur la place publique : aussi sa manière a-t-elle gagné le grand nombre. Il a influé sur la littérature de son pays en y faisant pénétrer le style irlandais, ce style dont les caractères sont la fantaisie et le pathétique (*fancy and pathos*), et qui a modifié dans ces derniers temps l'élégance un peu froide de l'ancienne prose anglaise. Les critiques l'appellent le plus poétique des prosateurs, en observant que sa prose ne se change jamais en poésie. On ajoute qu'il sentait peu l'harmonie des vers; mais il est un des écrivains auxquels s'applique le mieux cette qualité que M. Villemain définit admirablement en l'appelant l'imagination dans le style. Son défaut est celui qu'il portait en tout, le défaut de mesure. Le grandiose lui plaît, il ira jusqu'au gigantesque; les contrastes le séduisent, il n'évitera pas les dissonances; il a raison pres-

que toujours, il forcera la vérité et passera le but. Lorsqu'il suffit de convaincre, il voudra encore émouvoir, et comme il mêle tous les genres, le ton de la composition et celui de la conversation, il pourra pousser l'élévation jusqu'à la solennité, et le laisser-aller jusqu'à la grossièreté. Il pourra avoir tous les défauts excepté la froideur et la sécheresse, toutes les qualités excepté la précision sévère et l'élégante simplicité. Son ami Reynolds devait lui trouver quelque chose du dessin de Michel-Ange et du coloris de Rubens.

Enfin les Anglais agitent d'ordinaire deux questions au sujet de Burke : — a-t-il été consistant? a-t-il été un prophète politique? Nous devons, en finissant, dire un mot de toutes deux, quoique la première, nous l'avouons, ne nous intéresse qu'autant qu'elle peut servir à éclairer la seconde.

On n'ignore pas combien l'inconsistance est en Angleterre un reproche redouté des hommes publics. « Si grand est l'effet, dit sir James Mackintosh en parlant de Burke, d'un seul acte inconsistant avec le cours entier d'une longue et sage vie politique, que le plus grand philosophe de la politique (1) que le monde ait vu jamais passe auprès du superficiel vulgaire pour un enthousiaste à cerveau brûlé. » C'est en effet au vulgaire qu'il convient surtout de juger de la probité ou de la fermeté politique d'un homme par l'accord de ses actes avec ses principes, et de ses opinions présentes avec ses opinions passées. La constance dans les sentimens de toute la vie, la fidélité à soi-même, sont les signes les plus apparens du genre d'esprit et de caractère que les affaires publiques réclament. Celui qui se dément lui-même, fût-ce par de justes motifs, perd au moins son autorité, et quiconque se convertit fera bien de s'abstenir du prosélytisme. Après une longue erreur sur les principes, il peut être beau de la reconnaître, mais il faut renoncer à gouverner les hommes. Le libéral qui s'amende et devient absolutiste doit se repentir et se taire : la retraite sied à la pénitence. Il ne faut jamais que la nouveauté d'une conviction paraisse intéressée, et que les gens qui se convertissent ressemblent à des gens qui se retournent. Mais est-ce le cas d'une inconsistance reprochable, de celle qui indique la versatilité d'esprit ou l'incertitude des principes, lorsque en temps différens on tient et l'on conseille des conduites différentes? et à des maux qui changent ne faut-il pas changer les remèdes? Pour avoir maintenu la paix, ne doit-on jamais faire la guerre, et faut-il conduire les temps de troubles de la même manière que les temps calmes? Non, sans doute, mais une situation étant donnée, s'il y a

(1) Il y a dans le texte *in practice*, mais il s'agit évidemment de la *pratique* des affaires humaines.

deux façons de la juger, tant qu'elle se prolonge même en subissant des changemens sensibles, ce n'est guère à ceux qui ont soutenu l'un des systèmes de pratiquer l'autre. Lord North ne pouvait être le ministre qui reconnût l'indépendance de l'Amérique, quoique cette reconnaissance lui parût inévitable, et Pitt, qui avait pu négocier encore pour la paix en 1796, ne voulut pas, bien qu'il la jugeât nécessaire en 1801, qu'elle fût signée de son nom. Ce sont là de ces convenances qui importent tout au moins à la dignité du caractère.

Toutefois, quand il s'agit de deux événemens différens séparés par des années, accomplis dans des pays divers, bien que ces événemens soient comparables et qu'ils aient des points communs, la raison ni même la logique n'obligent de les apprécier absolument de la même manière. Ils peuvent différer par leurs causes, leur gravité, leur opportunité, leurs conséquences, leurs chances de succès, et, pour en venir tout de suite aux révolutions, il y en a de légitimes, il y en a qui ne le sont pas; il y en a de nécessaires, il y en a qui ne le sont pas. Les unes sont faciles, les autres impraticables; celles-ci réussissent sans crimes, celles-là poursuivent par une voie sanglante un succès contesté. Fussent-elles toutes inspirées par une noble pensée, eussent-elles toutes un noble but, le plus noble de tous, la liberté, aucun esprit ferme et sensé ne voudrait s'enchaîner indistinctement à toutes, et se consacrer sans choix à leur défense. La révolution française est venue à la suite de la révolution d'Amérique. Moins que personne, nous voudrions rompre le lien qui les unit, et pourrions méconnaître combien les principes promulgués par l'une ont contribué à susciter et à caractériser l'autre; mais enfin motifs, circontances, difficultés, événemens, durée, tout diffère assez entre l'une et l'autre pour que l'esprit ne soit pas tenu de porter sur toutes deux un jugement identique. N'y eût-il que ce point, la révolution américaine a réussi.

Parce que Burke a finalement approuvé la déclaration d'indépendance des Etats-Unis, on ne saurait donc lui reprocher d'avoir vu avec inquiétude la tentative à la fois plus grande et plus vague que la vieille France a faite à la fin du XVIIIe siècle. Il n'y a point là de véritable inconsistance. Cependant, comme par les principes généraux les deux causes se ressemblaient, comme la révolution de 1688 elle-même offrait avec les deux événemens quelques analogies d'idées et de résultats, comme les whigs de 1780 se portaient les continuateurs de l'œuvre constitutionnelle, comme ils étaient éminemment les défenseurs de la liberté, il était plus naturel qu'ils applaudissent au mouvement de 1789. On a pu trouver l'adhésion de Fox imprudente dans sa vivacité, mais elle n'a étonné personne, et jamais on ne l'a signalée comme une inconséquence dans sa vie politique. Ainsi

qu'on l'a dit avec finesse, si le roi George III a été consistant, il faut bien que Burke ne l'ait pas été. Ceux en effet qui admirent le plus complétement les dernières années de sa vie sont d'ordinaire obligés de chercher aux premières des excuses ou des explications, s'ils ne les condamnent point formellement. Peu trouvent que Burke ait eu raison tout à la fois contre George III, contre lord North, contre Hastings, contre Pitt, contre Fox et contre nous. Il faut donc reconnaître quelques disparates dans cette noble vie. Si son ardeur naturelle ne l'eût emporté, lui-même il aurait pu les rendre moins saillantes par une gradation mieux ménagée. Dans son opposition à la révolution française, il se serait mieux souvenu de son passé; il se serait plus sévèrement demandé s'il n'avait pas soutenu des doctrines, approuvé des actes, conseillé des mesures qui pouvaient préparer, justifier, atténuer au moins ce qu'il condamnait aujourd'hui. Moins absolu dans sa réprobation, il aurait été plus juste; moins violent dans ses haines, il aurait été plus clairvoyant. Il n'aurait pas tout confondu dans un vaste anathème où lui-même pouvait par avance se trouver compris. Il aurait pris des choses une plus juste mesure, et son opposition n'en aurait été que plus éclairée; mais alors il n'aurait pas été Burke : il aurait cessé d'avoir cette imagination passionnée, ce talent hyperbolique. Plus habile à modérer les mouvemens de son esprit, plus attentif à maintenir l'accord de toutes ses opinions, il aurait été moins fidèle à lui-même, il aurait démenti son caractère.

On a donc eu raison de chercher, dans ses discours antérieurs à 1789, sur les rois et les cours, sur les monarchies de l'Europe, sur l'aristocratie, sur les droits des peuples, sur la résistance, sur la révolte, des passages qui auraient dû le rendre plus modéré ou plus circonspect. Ayant ainsi pensé, il aurait dû tolérer qu'on pensât de même en d'autres circonstances, et, donnant à son jugement plus d'étendue et de profondeur, supprimer une bonne part de ce que lui dictaient la partialité ou la peur, sans rien abandonner de ce que lui suggéraient la prudence et la sagacité politiques. On pouvait se défier du succès de la révolution française, sans changer du tout au tout sur les hommes et sur les choses. Celui qui en 1770 ne voyait de recours contre les fautes d'un mauvais ministère que dans l'interposition du peuple en personne aurait pu comprendre que le peuple aussi se montrât dans une lutte contre le pouvoir absolu : quand on s'est permis certaines exagérations pour la défense de la liberté, il ne faut pas trop se scandaliser de celles qui échappent aux gens qui en essaient la conquête. Burke a répondu d'une manière ingénieuse : « Le danger d'une chose bien chère écarte de l'âme pour le moment toute autre affection. Quand Priam a toutes ses pensées absorbées par la vue du corps de son Hector, il repousse avec indignation et

chasse loin de lui avec mille reproches tous ses autres fils, qui viennent en foule, dans leur officieuse piété, l'entourer de leurs soins. Un bon critique (il n'y en a pas de meilleur que M. Fox) dirait que c'est là un de ces coups de maître qui attestent dans le père de la poésie une intelligence profonde de la nature; il mépriserait un Zoïle qui conclurait de ce passage qu'Homère a voulu représenter ce vieillard, dans sa douleur, comme plein de haine ou même d'indifférence et de froideur pour les tristes restes de sa maison, et qu'il préférait à ses enfans vivans un cadavre inanimé. » Mais Priam est un père au désespoir, et ne siége pas, en ce moment-là, parmi les vieillards, délibérant en roi sur le destin d'Ilion.

Il existe une raison meilleure pour expliquer les variations de Burke, et montrer, sans les absoudre entièrement, qu'elles sont moins extraordinaires que ne l'ont trouvé ses contemporains. Il ne se peut pas qu'une inconsistance désintéressée soit un effet sans cause, et dont le principe logique n'existe pas dans l'esprit auquel on la reproche. En ce sens, il n'y a point de pure inconséquence, et nous n'avons pas négligé de faire entrevoir comment Burke avait pu, sans trop de contradiction, être amené à des opinions toutes nouvelles dans sa vie. Le public juge assez grossièrement les hommes d'après la cause qu'ils soutiennent, et non d'après les raisons qui les déterminent. Le caractère du libéralisme de Burke a déjà été indiqué. On ne saurait trop le redire, toute société bien réglée, toute société qui ne languit pas sous une oppression accidentelle est gouvernée par deux principes : la tradition et la raison; — la tradition, qui n'est pas toujours contraire à la raison, la raison, qui n'est pas toujours conforme à la tradition. En Angleterre, l'un et l'autre principe se partagent l'empire, et quand par aventure entre l'un et l'autre survient un conflit, il est le plus souvent terminé par une transaction dans laquelle la raison gagne quelque chose sans que la tradition perde tout. Les révolutions de l'Angleterre ne sont que des réformes. L'histoire et la réflexion lui servent de guides. Tout Anglais concilie dans son esprit en proportions diverses, mais concilie cependant le fait et l'idée : c'est l'heureuse destinée que la Providence a faite à cet heureux pays. Bien rarement un esprit sain se porte en Angleterre à l'une de ces extrémités qui sacrifient absolument la pensée à la routine ou l'expérience au raisonnement; mais la plupart des esprits penchent vers l'une ou l'autre, quoique tous s'efforcent de tenir la balance égale. Burke avait toujours prétendu, non-seulement tempérer l'une par l'autre, mais unir, mais confondre la raison et la tradition. Il employait toute la puissance de ses facultés à créer en chaque chose la théorie de la pratique, à trouver aux faits une philosophie conforme. On citerait vingt passages très explicites, très réfléchis, où il parle avec aversion

de l'invasion des idées abstraites dans la politique, où il fait gloire de n'être point un professeur de métaphysique. « J'éprouve, dit-il en appuyant la réforme de l'administration de l'Inde, j'éprouve une insurmontable répugnance à prêter les mains à la destruction d'une institution de gouvernement établie, en vertu d'une théorie quelque plausible qu'elle puisse être. »

La France a été réduite à faire ce qu'il redoutait, ce qu'il fuyait avec effroi; c'est le caractère philosophique de notre révolution surtout qui provoqua ses craintes et ses scrupules, et, dans une nature telle que la sienne, les craintes et les scrupules se tournaient bientôt en épouvante et en indignation. L'abstraction est un guide mal sûr dans l'action, une base peu solide pour les institutions; elle ne saurait donner ni appui, ni barrière, ni frein à l'esprit ou à la conscience des peuples; c'est à la lumière de ces idées que Burke jugea la révolution française, et que de bonne heure il en désespéra. On pourrait dire que l'état révolutionnaire pur est celui où les abstractions règnent seules avec les passions. La France était destinée à réaliser trop souvent l'état révolutionnaire pur ou peu s'en faut. Burke le vit, et il en sut peindre admirablement les conséquences générales. C'est là sa pensée juste, sa grande pensée, le trait de sagacité politique qu'on appellera, si l'on veut, un trait de génie. Là est tout le prophète. Le développement large, éloquent, de cette idée est ce qui a fait dire ce que nous nous souvenons d'avoir lu : « Burke est le Bossuet de la politique. »

Mais, s'il ne se trompe pas sur ce point, sur combien d'autres il s'est trompé! Une grande erreur d'abord, et cette erreur conduisait à l'injustice, c'est d'avoir semblé croire que cette condition fatale où se trouvait la France fût de son choix, que fortuitement, spontanément et comme par fantaisie elle en fût venue là. On dirait qu'il a oublié le passé, et qu'il s'en prend de toute l'histoire de France à la génération de 89. Il ne sait plus rien de ce qu'il a lui-même dit. C'est lui pourtant qui écrivait en 1772 en parlant de la victoire de Louis XV sur les parlemens : « Les faibles restes de liberté publique que conservaient ces illustres corps ne sont plus. En un mot, si nous considérons la mode d'entretenir de grandes armées permanentes, qui prévaut de plus en plus chaque jour, il paraîtra évident qu'il ne faudra pas moins qu'une convulsion qui ébranle le globe sur son centre pour rétablir jamais les nations de l'Europe dans cette liberté qui jadis les distinguait si éminemment. Le monde occidental en a été le siége jusqu'à ce qu'un autre monde plus occidental encore ait été découvert, et cet autre en sera probablement l'asile, lorsqu'elle aura été chassée de toute autre partie de l'univers. Il est heureux que, pour le pire des temps, il reste encore un refuge à l'humanité. » Il y a

loin de ces pensées aux déclamations contre les gardes françaises au 14 juillet.

Si ces pensées ne se fussent pas tout à coup effacées de son esprit, il aurait mieux jugé les événemens, les jugeant dans leurs causes; il aurait été plus juste pour les hommes, voyant leur conduite dans leurs motifs; il ne serait pas tombé dans cette erreur grossière de faire de la révolution le mal absolu, afin de prêter à la contre-révolution tout le bien dont il avait besoin pour qu'elle vainquît en tout la première. Il n'aurait pas, historien sans passé, général sans armée, inventé un parti pour sa cause, supposé des antécédens selon ses idées, des traditions selon ses vœux, et multiplié les conseils et les promesses mensongères au gré des illusions qu'il fallait à sa raison pour justifier sa colère. Celles des prédictions de détail que l'événement a pu confirmer sont en petit nombre dans ses écrits. Il commença presque par juger la révolution comme une folie de la faiblesse. Elle avait annulé la France, elle l'avait rayée de la carte. « Je vois, dit-il, un abîme à la place de la France. » Il comprit bientôt la réponse de Mirabeau : « Cet abîme est un volcan. » Alors il vit avec plus de grandeur les conséquences de ce qu'il aurait voulu dédaigner sans le moins haïr. Cependant il ne devina pas quelles ressources la guerre trouverait dans la France soulevée, et, bien qu'il eût raison de désapprouver les plans des alliés, il eut tort de ne pas voir qu'aucun plan militaire n'était capable de réaliser alors l'oppression de la France par les armes, et qu'il lui fallait le despotisme pour être conquise. Ses invectives contre tous les hommes à qui la révolution a fait un nom, sa haine pour toutes les opinions modérées, sa colère à la moindre apparence de transaction, quoiqu'il prétende repousser la restauration du despotisme, l'admiration et la confiance aveugle qu'il porte à tout ennemi, à toute victime des jacobins, son intolérance outrageante envers quiconque se sépare de lui, même par une nuance, tous ces travers, toutes ces violences, toutes ces faiblesses sont indignes de la grandeur de son intelligence et quelquefois de la noblesse de son cœur. Des torts de l'esprit de parti, aucun ne lui fut inconnu. Il ouvrit son âme à toutes les passions, à toutes les chimères qui ne vont qu'aux proscrits, jusque-là que, dans ces hallucinations de la haine et de la peur, il crut voir la forte et saine Angleterre dévorée par tous les poisons de la révolte et de l'impiété. Nous qui vivons dans les révolutions, redoublons de pitié pour l'esprit humain, même dans sa grandeur.

CHARLES DE RÉMUSAT.

MOBY DICK

LA CHASSE A LA BALEINE, SCÈNES DE MER.

The Whale, by Herman Melville, 3 vols. London, Rich. Bentley.

C'est une campagne à bord du *Pequod* que nous allons faire aujourd'hui, — à bord du *Pequod*, l'un des plus vieux baleiniers de l'île Nantucket, du *Pequod*, ainsi baptisé en mémoire de l'une des tribus peaux-rouges que la civilisation a détruites en s'établissant sur les côtes nord-américaines.

Voyez-le dans le port, ce vénérable navire, ce patriarche des mers, bruni sous les soleils et les tempêtes des quatre océans, comme un grenadier de la grande armée sous les cieux de Rome, Thèbes, Saint-Domingue et Moscou! Depuis plus de cinquante ans qu'il fend les mers, mutilé, radoubé en vingt endroits, il a des mâts japonais, des espars du Chili, des haubans polynésiens, des mousses, des végétations de presque tous les points du globe, qui lui font une sorte de barbe limoneuse et verdâtre comme celle d'un fleuve mythologique. Son vieux pont se plisse en reliefs inégaux, sillonnés de fentes, qu'on prendrait pour des rides, et on y voit des planches usées comme ce degré de la cathédrale de Canterbury où tant de bouches chrétiennes cherchent depuis des siècles les traces du sang de Becket. Sur ce pont et ces bordages constellés d'incrustations étranges, en guise de chevilles et de tenons, luisent çà et là maintes dents de cachalot, maintes plaques d'ivoire, employées avec un magnifique laisser-aller. On dirait un souverain yolof, un roi du Congo dans tout l'attirail de ses pompes sauvages.

Tandis qu'il repose sur ses ancres au bord des quais de Nantucket, on distingue, dressé derrière son grand mât, une façon de *wigwam* monté sur des fanons de baleine, tiges souples et chevelues qui forment, au sommet de ce pavillon mobile, une manière de touffe pareille au *scalp* des guerriers indiens, au bouquet d'un bonnet de mandarin. C'est là, dans cet *office* monté comme un parasol, que l'enrôlement des matelots a lieu. C'est là que les candidats se présentent et sont triés, toisés, examinés, appréciés par les deux plus forts actionnaires du *Pequod*, MM. Peleg et Bildad, deux anciens capitaines baleiniers, retirés du service actif et devenus commerçans. Malheur au novice qui arrive, inaverti, entre ces deux terribles représentans du capital! Ballotté de l'un à l'autre, tombant d'athée en quaker, de Bildad en Peleg, tour à tour étourdi par la brutale assurance et les affreux blasphèmes du premier, par la mielleuse hypocrisie et les pieux mensonges du second, dupe de leurs feintes discussions à son sujet, il est à peu près certain d'en passer par où ils voudront; et Dieu sait quelle part minime ils lui feront dans les bénéfices nets du voyage, bien que cette part constitue, avec sa nourriture pendant la campagne, tout le salaire qu'un matelot puisse espérer à bord d'un baleinier.

Le marché conclu, ou peut-être même avant de le conclure, l'hôte futur du *Pequod* éprouve sans doute la curiosité de connaître le capitaine sous les ordres duquel, pendant deux ou trois années, il doit parcourir toutes les mers du globe. Ici commence la difficulté. Le capitaine est invisible. On ne sait de lui que son nom, et son nom est celui d'un tyran, de cet Ahab dont le sang royal fut léché par les chiens dévorans, — l'Ecriture sainte en fait foi. Du reste, les honorables armateurs, le sacrilége Peleg et le dévot Bildad, répondent corps pour corps de ce personnage mystérieux.

— Voir le capitaine chez lui, cela ne se peut guère, dit Peleg; de plus, nous ne savons au juste pourquoi, mais on le rencontre rarement hors de sa maison. Ce n'est pas qu'il soit malade; — cependant on ne peut pas dire qu'il se porte bien. A nous-mêmes il refuse fort bien sa porte; il n'est pas croyable que ce soit pour l'ouvrir à d'autres. Peu de gens lui ressemblent : c'est un original, cet Ahab. — Pourtant il n'a rien qu'on doive craindre, rien qui empêche de s'attacher à lui. Peu de paroles, mais quand il parle, il faut ouvrir l'oreille. Un homme hors ligne, qui a tout vu, tout essayé : la vie des savans de collége et celle des sauvages cannibales. Il a sondé bien autre chose que les flots de la mer, combattu de bien autres ennemis que les baleines, et de meilleur harpon que le sien cependant, on n'en trouve pas dans tout Nantucket..... Ce n'est pas un dévot comme Bildad, ce n'est pas non plus un bon compagnon comme moi.

Ahab n'a pas son pareil. Dire qu'il est toujours bon compagnon serait un peu hasarder : il faut bien reconnaître qu'à son dernier voyage il avait la tête tournée à l'endroit des sorcelleries et des charmes; mais c'étaient les horribles souffrances de sa blessure qui le faisaient ainsi déraisonner, et qui l'a contemplé tout sanglant sur son lit de douleurs ne s'en étonnera pas plus que nous. J'avouerai encore que depuis lors, depuis qu'il s'est vu mutilé pour jamais par cette maudite baleine qui lui a brisé la jambe, son caractère s'est légèrement aigri... et qu'il n'est pas toujours aussi gai qu'on le voudrait... Mais, baste!... mieux vaut encore un brave capitaine enclin à la mélancolie qu'un mauvais marin très jovial.... D'ailleurs n'oubliez pas que cet homme, dont on vous a peut-être dit beaucoup de mal, n'est pas, à tout prendre, un sorcier ou un démon. Il est marié; sa femme, douce et résignée créature, lui a déjà donné un enfant... Il ne faut donc pas désespérer de lui, tout foudroyé, tout desséché qu'il paraisse.

Ainsi donc on est bien averti. C'est avec un profond misanthrope, sorcier ou non, qu'on va faire campagne. Misanthrope, est-ce bien cela? Ne faudrait-il pas trouver un autre mot pour exprimer cette sombre monomanie d'un homme que la Providence a frappé, qui s'insurge contre la Providence, et qui, ne pouvant l'atteindre autrement, a formé le projet insensé de la poursuivre dans l'agent aveugle qu'elle a choisi pour le briser? Ahab ne hait pas ses semblables, à peine les trouve-t-il dignes qu'on s'occupe d'eux; mais, l'œil fixé sur ce morceau d'ivoire qui remplace tant bien que mal sa jambe perdue, c'est à Dieu lui-même qu'il adresse son farouche ressentiment, et c'est à *Moby Dick*, — ne pouvant harponner l'auteur de toute chose, — c'est à *Moby Dick* qu'il destine les fruits amers de sa vengeance.

Moby Dick, quel est ce nouveau personnage? Une baleine, ni plus ni moins, mais une baleine comme on n'en voit pas. Dans son espèce, Moby Dick vaut Ahab dans la sienne. Quel *Nantucketer* ne connaît Moby Dick, la baleine blanche aux proportions énormes, à l'humeur belliqueuse, aux excentriques et mortelles rancunes, espèce de sorcière des eaux, cent fois harponnée, jamais prise, et fatale à maint ennemi, comme au plus ardent de tous, à l'intrépide capitaine Ahab : monstre de ruse et de férocité dont les exploits défraient les traditions du gaillard d'arrière et du gaillard d'avant, de la dunette et de l'entrepont; — la seule baleine peut-être qu'on signale à regret, qu'on poursuive sans enthousiasme, et qui ait su inspirer aux champions les plus renommés de ce terrible *sport* un respect mêlé de haine et de superstitieuse terreur? — Sa renommée fatale hante leurs rêves de la nuit, leurs longues méditations du jour, avec tout un long cortége de souvenirs affreux de chevilles tordues, de poignets foulés, de tibias

rompus, d'amputations effrayantes. Leur parler de la *baleine blanche*, c'est parler à un Valaque, à un Monténégrin, du vampire et du mauvais-œil, à un Ecossais du *kelpie*, à un Napolitain de la *jettatura;* encore faut-il reconnaître que ni la *jettatura*, ni le *kelpie*, ni le mauvais-œil, ni le vampire, — non pas même les *fadettes* du Berry et les *wilis* allemandes, — n'ont un mauvais renom d'aussi bon aloi que Moby Dick.

Au nombre des qualités surnaturelles qui lui sont attribuées est le don singulier d'ubiquité : on l'a rencontrée sous les latitudes les plus lointaines, et à des dates si rapprochées, qu'à moins de lui supposer l'infatigable essor d'une machine à vapeur, elle n'avait pu s'y transporter par les moyens de locomotion ordinaires à son espèce. Quinze jours après que son énorme front ridé, aussi blanc que la neige, et sa bosse pyramidale avaient été remarqués à la surface de l'Océan Pacifique, on les signalait parmi les récifs du Groenland. Comment admettre qu'elle eût franchi dans un si court délai une si énorme distance? Et que croire cependant, pour peu qu'on regarde comme au-dessous de soi les contes de sorcellerie dont se repaissent encore tant d'imaginations dociles? D'un autre côté, son humeur tout exceptionnelle, sa malice intelligente, ses ressources de tactique, ses fuites perfides, ses brusques retours, ses vengeances à longs termes, aussi bien que sa couleur étrange, — cette couleur qui tranche si bien sur l'azur des mers, — et la difformité de ses redoutables mâchoires font bien réellement de Moby Dick un être à part, un cétacé hors ligne, une baleine presque merveilleuse.

Voilà l'ennemie d'Ahab depuis le jour où, — parmi ses trois canots chavirés, tandis qu'armé d'un coutelas et nageant derrière Moby Dick, il fouillait avec fureur l'épaisse cuirasse qu'elle opposait à ses coups, — elle saisit à l'improviste, dans le croissant de sa mâchoire taillée comme une faucille, la jambe de l'intrépide capitaine, et la lui trancha net, comme fait le moissonneur d'une poignée d'herbe. A partir de cet instant, il conçut contre elle une de ces haines sans nom que les hommes ont adorées, ne pouvant les comprendre, qui tourmentent et rendent fou l'être assez malheureux pour s'absorber en elles, qui mêlent leur intolérable amertume à toutes choses et à tous instans, qui tiennent en éveil, dans le cœur dévoré par elles, toutes ces facultés subtiles et comme empoisonnées par lesquelles l'homme s'assimile au démon. Cette haine, il l'avait couvée, étendu dans son hamac, pendant les interminables ennuis d'une traversée d'hiver, en longeant les côtes arides de la Patagonie : durant ces longues heures de souffrances et d'impuissante rage, le fiel de sa pensée se mêlant au sang de sa blessure, l'âme et le corps s'étaient comme imprégnés de la même passion, âcre et violente par-delà ce qu'on peut dire, dé-

lirante au début, indélébile quand elle se fut en apparence éteinte ou calmée. Sa raison revenue, son intelligence restée intacte, furent désormais asservies à cette passion dominatrice, qui se servait d'elles, — si pareille figure est admissible, — comme l'ennemi victorieux des batteries enlevées à la baïonnette. Ahab, esprit puissant, volonté subjuguée, ne se comprenait-il pas lui-même? méconnaissait-il le caractère phénoménal de sa maladive existence? — Pourquoi le croirions-nous? Chaque homme sait par expérience combien il lui est difficile de régler sa conduite sur ce qu'il se connaît de bonnes et utiles tendances, et chacun trouve au dedans de lui le type de quelque tyrannie invisible à laquelle, vainement révolté, il est plus ou moins contraint d'obéir.

Mais revenons au *Pequod*. Nous connaissons le navire et son capitaine. Au tour de l'équipage maintenant, et passons en revue l'état-major : nous avons d'abord le second, Starbuck, natif de Nantucket, quaker d'origine, personnage réfléchi, sérieux, même un peu triste, homme du Nord en un mot, mais bronzé, desséché par le soleil de l'équateur, et, dans sa maigreur austère, assez semblable au biscuit de mer deux fois remis au four. Sa conscience, pour une conscience d'eau salée, est d'une exquise délicatesse. On peut même le supposer enclin à quelque superstition; il n'envisage pas sans une secrète inquiétude l'espèce de *possession* qui fait d'Ahab une créature perdue pour Dieu, acquise à Satan. D'ailleurs, s'il a du courage, — et quel baleinier en manqua jamais? — il n'est pas de ceux qui prodiguent à tout propos cette denrée de prix, cet approvisionnement indispensable. Combattre une baleine est à ses yeux une affaire de commerce, et la bravoure une mise de fonds qu'il faut proportionner à l'importance du bénéfice présumé.

Tel n'est point le contre-maître Stubb, insouciant compagnon, toujours bavard et de bonne humeur, qui se lance après une baleine comme un jeune chien après une couvée de poules, accablant ses rameurs de joviales injures et stimulant leur ardeur par les plus comiques adjurations. Il porte au milieu du péril le plus imminent, et dans les instans les plus critiques, le paisible *lillaburelo* de l'oncle Toby; en sifflant, il côtoie une baleine; en sifflant, il lui lance le harpon fatal. Ce qu'il pense de la mort, personne ne le sait, lui moins que personne, et s'il lui arrivait par hasard, après un bon dîner, de résumer ses idées à ce sujet, on découvrirait probablement qu'il l'envisage comme une sorte de *quart* assez long, assez ennuyeux, mais qu'un bon officier ne peut décliner quand l'heure est venue de le monter. Encore ce *quart* perdrait-il, à ses yeux, beaucoup de ses inconvéniens, si Stubb pouvait se flatter d'emporter sa pipe dans les régions inconnues où l'homme passe en quittant ce bas monde; sa pipe, la

cause première et l'*ultima ratio* de sa philosophique indifférence; sa pipe, petit *brûle-gueule* du plus beau noir, si invariablement collé à ses lèvres, qu'il en semble un appendice naturel, une inséparable végétation!

Après Stubb, et au-dessous de lui, vient maître Flask, jeune cadet d'humeur belliqueuse, qui n'a garde de prendre les baleines au sérieux, et ne voit qu'une série de bonnes plaisanteries dans les incidens variés d'une croisière de trois ans aux alentours du cap Horn; — dans les cachalots, une espèce de rats d'eau, plus grands, il est vrai, que les autres, et quelque peu plus difficiles à prendre, mais qu'il faudrait détruire par point d'honneur et pour s'amuser, alors même qu'il n'y aurait pas d'autre avantage à cela.

Derrière ces trois hommes, par lesquels se manifestent à l'équipage les volontés de l'invisible Ahab, se rangent en première ligne leurs trois seconds, leurs trois écuyers, si on veut. Queequeg est fils d'un roi, rien que cela, l'héritier présomptif de la couronne de Kokovoko; — cherchez cette île sur la carte, et vous ne l'y trouverez pas, ce qui pourra vous faire soupçonner qu'elle existe. Queequeg, à bord du *Pequod*, c'est quelque chose comme Pierre le Grand à Saardam. Il a compris la supériorité des *hommes blancs*, il veut en surprendre le secret, et rapporter à son peuple, au retour d'une croisade qu'il entreprend à lui seul, les bienfaits de la civilisation. Fidèle aux dieux de la patrie, Queequeg ne voyage jamais sans son fétiche, petite image difforme devant laquelle il brûle matin et soir, en guise d'encens, un morceau de son biscuit-capitaine. Queequeg est attaché spécialement, comme le meilleur harpon de l'équipage, au canot commandé par Starbuck : Tashtego et Daggoo remplissent les mêmes fonctions auprès de Stubb et de Flask. Le premier est un Indien peau-rouge, de race pure, reconnaissable à ses pommettes proéminentes, à ses longs cheveux pendans, à l'éclat de ses grands yeux noirs, au lustre satiné de sa peau, semblable à celle d'un serpent. Digne rejeton des chasseurs iroquois et algonquins, il poursuit la baleine sur les vastes eaux, comme ses ancêtres le daim et l'élan sur les prairies immenses. Le second a été ramassé sur la côte d'Afrique un jour qu'il s'ennuyait, le ventre au soleil, et que la tentation le prit de monter à bord d'un baleinier qui venait faire eau dans sa baie natale. Ce géant noir, à l'allure impériale, poserait fort bien pour le portrait d'Assuérus, et le peintre lui laisserait volontiers les deux énormes anneaux dorés qui pendent à ses oreilles.

On le voit par cet échantillon, l'équipage d'un baleinier américain est un assemblage hétérogène et pittoresque, recruté partout ailleurs qu'aux Etats-Unis. De fait, sauf les officiers, on ne rencontre guère à bord de ces navires qu'un ramas d'hommes nés sur tous les points

du monde connu et réunis par le hasard : Provençaux, Maltais, Islandais, Siciliens, matelots des Açores, de la Hollande, de l'île de Man, lascars de Sumatra, gens du Fo-Kien ou de Tahiti. — Circonstance notable, il en est à peu près ainsi pour l'armée de terre et la marine militaire des Américains, — de même pour sa marine marchande, de même pour le matériel humain employé par les ingénieurs qui, chez ce peuple jeune et superbe, creusent les canaux ou aplanissent les voies de fer. Pour tous ces travaux si divers, l'Américain se réserve la direction intelligente, la volonté, le calcul. Il emprunte au dehors les bras, l'activité musculaire, la force brute; c'est un phénomène qui rappelle Sparte et les Ilotes.

Dans cette revue de l'équipage du *Pequod*, n'oublions pas toutefois cinq personnages mystérieux, plutôt gnômes que matelots, cachés par Ahab dans quelque obscur recoin de la cale, pour lui servir d'aides et de seconds dans son grand duel avec Moby Dick. Embarqués à ses frais, ils ne figurent point sur les rôles, et bien des jours après le départ du *Pequod*, pas un homme ne soupçonne leur présence à bord. A peine se trahit-elle, dans le silence des nuits, par quelques vagues rumeurs filtrant à travers les écoutilles, et quand elle est révélée à la longue, quand on voit ces fantômes émerger, un à un, des entrailles du navire, après le premier étonnement et les premières conjectures, chacun se fait par degrés à l'aspect étrange, au langage inintelligible de ces hôtes tout d'abord suspects. Leur chef tout au plus reste comme une énigme vivante dont il y a quelque intérêt à connaître le mot : c'est Fedallah l'Indien, au teint fauve ou jaune-tigre, aux cheveux blancs roulés en turban, aux lèvres couleur d'acier, aux vêtemens de coton noir, taillés sur le patron chinois, au parler à peine articulé, qui siffle entre ses dents blanches comme la menace d'un serpent irrité. En le voyant, aux momens de crise, apparaître tout à coup sur le pont, suivi de ses sombres acolytes, et dans un frêle esquif emporter Ahab au plus fort des combats et du péril, il est malaisé de ne pas se rappeler la barque d'enfer et le nautonnier de Pluton.

Tandis que nous faisons ainsi connaissance, un par un, avec les principaux soldats de cette vaillante troupe, le vaisseau marche toujours. Deux mois de traversée nous ont amenés sur le théâtre où doit avoir lieu le premier *lowering* (1), la première *aventure*.

Quel est ce cri prolongé qu'on dirait tombé des nuages? C'est Tashtego qui l'a tiré de sa poitrine, perché sur les barres de perroquet. Son corps penché, son bras étendu vers l'horizon, cette clameur sauvage qu'il répète à courts intervalles, ne laissent aucun doute : il

(1) De *lower*, abaisser. — On désigne ainsi la mise à l'eau des chaloupes suspendues au flanc du navire.

signale une baleine qui souffle au vent du *Pequod*. Et que dis-je, une baleine? — une bande, un troupeau de baleines se jouant à une demi-lieue de leurs ennemis. Ce sont des cachalots (*spermwhale* en anglais, *pottsfich* en allemand, *macrocephalus* dans les dictionnaires d'histoire naturelle) : — on les reconnaît à leurs bruyantes émissions d'eau, régulières comme le tic-tac d'une montre.

— L'heure!... l'heure! et vite! s'écrie Ahab aussitôt arrivé sur la dunette.

L'heure et la minute consignées sur le livre de *loch*, il s'agit de rejoindre les cachalots, qui ont plongé tous à la fois et nagent toujours, — Tashtego l'assure, — au vent du vaisseau, preuve certaine qu'ils n'ont pas pris l'alarme. L'équipage, depuis le premier homme jusqu'au dernier, est en mouvement. Les matelots désignés pour la chasse sont remplacés à leur poste par les *ship-keepers* ou gardes-navires; les lignes de pêche, roulées autour de leurs tonneaux comme la laine autour du rouet, sont mises en place sur les pirogues, que des grues solides vont soulever et déposer en mer; leurs équipages, alignés le long de la muraille, une main sur les lisses, un pied sur le plat-bord, n'attendent que l'ordre de s'élancer; on les croirait prêts à aborder un vaisseau ennemi.

A ce moment, pour la première fois, Ahab apparaît entouré de ses cinq démons couleur de tigre, prompts à détacher sans bruit un canot suspendu à tribord. Quand il est paré : « *Amenez* par là, » crie le capitaine d'une voix de tonnerre, et malgré l'espèce de stupeur qui les a d'abord saisis à l'aspect inattendu de Fedallah et de ses quatre démons subalternes, les hommes de l'équipage sautent sur les lisses; les rouets tournent dans les poulies qui grincent; les trois pirogues tombent sur les flots, et, comme une troupe de chevreaux agiles, les matelots sautent l'un après l'autre, sans tenir compte des oscillations du navire, sur ces coques mobiles, qui s'éloignent, faisant assaut de vitesse, dans la direction du vent. Le canot du capitaine, bien qu'elles aient de l'avance sur lui, puisqu'il a dû, pour les rejoindre, doubler la proue du *Pequod*, est bientôt en ligne avec elles; les maigres Indiens qui le dirigent semblent des mécanismes vivans montés sur des ressorts d'acier. Ils profitent d'ailleurs de la surprise que leur fantastique évocation a jetée parmi les autres rameurs. Indigné de se voir distancé, Stubb prend la parole et déploie son éloquence habituelle, si variée de tons, si féconde en ressources : — Enfans, c'est le cas ou jamais de se briser l'échine!... Allons, mes petits, mes bien-aimés, mes héros!... Pourquoi détourner les yeux?... que vous font ces cadets couleur pain d'épice?... Bah! ce sont cinq bonnes paires de bras, venues d'on ne sait où, mais qui ne seront pas de trop à la fête... Plus on est de fous, plus on rit... Ramez, ramez, ramez, bijoux adorés... Le diable vaut mieux que sa réputa-

tion... Bon! nous y sommes!... Voilà un coup de rames qui vaut mille livres sterling.... Quelques-uns encore, et nous gagnons le prix... Hourra pour la coupe d'or, que nous emplirons de bonne huile et de blanc!... Doucement... prenez votre temps!... rien ne vous presse... Allons, marauds!... mordez vos rames... mordez donc, chiens que vous êtes!... Moins vite à présent... plus long et plus raide!... Plus raide, vous dis-je, misérables maroufles, vauriens, bélîtres!... Vous dormez donc?... allez-vous ronfler?... Ramez, ramez!... Ah! voilà qui va bien... Bien, mes petits, bien, mes brins d'acier!...

Pour conserver à cette harangue toute sa verdeur et tout son effet, il faut se bien pénétrer de l'accent tragi-comique avec lequel sont jetées ces adjurations en partie double, à demi plaisantes, à demi furibondes, et de l'attitude parfaitement indolente qui contraste, chez Stubb, avec l'énergie démesurée de son commandement. Ahab cependant, qui a enjoint à ses lieutenans de « couvrir la mer, » c'est-à-dire de s'étendre dans des directions différentes, est resté à l'avant-garde. C'est de lui que vient le signal du combat. Il le donne en arrêtant brusquement sa barque sur un point où son œil perçant a deviné que les cachalots vont revenir à la surface de la mer. Les trois autres pirogues font halte à son exemple. A l'avant de chacune est une petite caisse, ou plate-forme triangulaire, où le harponneur est debout, le genou dans une embrasure faite pour le fixer, l'œil rivé sur les flots bleus. A la poupe, appuyée à l'étambot, une autre plate-forme, également taillée en triangle, reçoit l'officier commandant, non moins attentif à tout ce qui se passe autour de lui. Pas un mot n'est prononcé, pas une rame ne bouge. Flask seulement, que sa petite taille empêche de dominer les « trois mers » qu'il surveille, se hisse sur les épaules du gigantesque Daggoo comme sur les huniers d'un mât vivant. Stubb se console avec sa pipe de l'attente passive à laquelle le condamnent les cachalots en retard.

Tout à coup les flots bleus se troublent, frémissent, bouillonnent; l'air vibre au-dessus d'eux comme à la surface d'un fer rouge. Sous cette écume d'un vert blanchâtre, sous ces jets de vapeur humide qui l'empanachent çà et là, le banc des baleines nage entre deux eaux, laissant après lui une trace sur laquelle les quatre barques s'élancent à l'envi l'une de l'autre. Le moment est venu de leur donner tout leur essor : Stubb redouble d'éloquence; le petit Flask lui emprunte ses tropes les plus hardis. Starbuck, le tranquille et silencieux Starbuck, arraché à son apathie naturelle, stimule ses hommes par quelques phrases dont l'accentuation énergique double la valeur. Pour Ahab, les horribles blasphèmes qui se pressent sur ses lèvres couvertes d'écume effraieraient un requin athée, si un tel requin existait et les pouvait entendre. C'est un spectacle que celui de ces quatre frêles embarcations lancées tour à tour au sommet des vagues

et dans leurs mouvans abîmes, les rameurs penchés et redressés en cadence, les cris des officiers dictant les manœuvres, et dans le fond, comme un énorme animal qui suit de loin sa couvée en péril, le *Pequod* au pont d'ivoire avançant sous ses voiles blanches.

Cependant l'écume des flots semble devenir plus brillante : c'est que le ciel se couvre de nuages, de ces nuages chargés de vent et de pluie que les marins appellent « des *bouillards.* » Une rafale menace. Les baleines se séparent, et chaque barque est entraînée dans un sillage différent. On se perd de vue; mais d'une chaloupe à l'autre les cris partent encore. — Debout! — Ce seul mot prononcé par Starbuck d'une voix brève et sourde fait dresser le harponneur Queequeg comme si une décharge électrique l'avait atteint. Pas un homme dans la barque qui ne devine une crise imminente. N'entend-on pas, en effet, sous la mer, un bruit semblable à celui que feraient cinquante éléphans se roulant sur leur litière? Et les vagues dressent en sifflant leurs crêtes écumantes comme les monstres fabuleux du poème antique. — Ici!... le voilà... frappez! — C'est Starbuck qui parle, montrant du doigt à Queequeg une éminence blanchâtre qui se dessine à fleur d'eau. Une brusque et sifflante vibration annonce que le harpon a traversé l'air; mais au même moment la poupe de la barque est soulevée comme si elle eût touché sur un récif : versée à l'avant, elle semble heurter une autre muraille de rochers. La voile éclate et se rompt; l'équipage, balayé, roule pêle-mêle dans la mer. La baleine, à peine effleurée, fuit dans la rafale.

La pirogue est sauvée, bien que submergée un moment. Autour d'elle, ses matelots nagent après leurs rames qu'ils rattrapent et jettent par-dessus le plat-bord, puis eux-mêmes remontent, trempés, sur leurs bancs ruisselans d'eau et se hissent à l'arrière de la barque, encore abaissée sur les flots en ligne à peu près perpendiculaire. Ramer serait peine perdue, les rames ne servent plus que comme ressource de sauvetage. On hèle, mais en vain, les autres embarcations aux prises avec la mer déchaînée. Starbuck, faisant sauter le cordon de la caque aux allumettes, réussit, non sans peine, à allumer une lanterne qu'il fixe au bout d'une perche, et qui, remise à Queequeg, constitue le seul signal de détresse que le tumulte des vagues et l'obscurité du ciel permettent à ce moment d'arborer. Mais lui-même sait bien à quoi s'en tenir sur ce dernier moyen, employé en désespoir de cause. Les heures se passent; la nuit s'achève; l'aube perce les brouillards de quelques lueurs indécises. Depuis longtemps déjà l'inutile lanterne gît, écrasée, au fond de la barque. Tout à coup on entend un bruit sourd de bois qui craquent, de cordages qui grincent en glissant l'un sur l'autre. Une masse noirâtre se dessine vaguement dans la brume épaisse : c'est le *Pequod*, à quelques mètres de la pirogue, sur laquelle il vient, et qu'infailliblement il va couler

bas. Starbuck et ses compagnons ont à peine le temps de se jeter à la mer. Du milieu des flots auxquels ils disputent leur vie, ils assistent au choc des deux nefs, à la destruction de celle qui les portait, et sont repêchés un à un par leurs camarades, tout surpris de les retrouver en vie.

Pareil début ne promet-il pas une croisière animée? Cependant, après cette première rencontre, le *Pequod* sillonne vainement quatre stations familières aux bâtimens baleiniers : celle des Açores, celle du Cap-Vert, l'embouchure du Rio de la Plata, et le *Carrol-Ground*, au sud de l'île Sainte-Hélène. Là, pour la première fois, le nom de Moby Dick est prononcé à bord. Trois ou quatre nuits de suite, au clair de lune, les vigies signalent une baleine soufflant à l'avant du navire. Chaque fois on tente la poursuite, chaque fois il semble démontré qu'on a été dupe d'une sorte de mirage, d'une espèce de jet-fantôme; or cette apparition nocturne, attribuée à Moby Dick par les traditions des baleiniers expérimentés, était, selon eux, le piége habituel qu'elle tendait à ses ennemis pour les attirer sur ses traces jusqu'à l'endroit où elle leur voulait livrer bataille.

Puis on doubla le cap de Bonne-Espérance; on s'enfonça dans les froides régions du pôle antarctique, parmi les tempêtes et les frimas, et peu de jours après on était au nord-est des *Crozetts*, — autre station baleinière, — parmi de vastes champs de cette espèce de grain flottant qui, à l'encontre de toutes les idées vulgaires, sert de nourriture aux baleines. Cette substance particulière, appelée *brit*, va d'elle-même, tandis que l'énorme animal nage paresseusement la gueule ouverte, s'attacher aux fanons radiculés qui treillissent le fond de son palais. Elle couvre, çà et là, des gisemens marins de plusieurs lieues carrées qu'elle dore comme si on y eût détruit des flottes chargées de froment.

A la hauteur de Java, Moby Dick fut signalée, et, le cœur palpitant d'un haineux espoir, Ahab fit mettre les pirogues en mer; mais sa vengeance allait encore être trompée. Ce qu'on avait pris pour la baleine blanche était un énorme polype dont la masse informe dégageait, dans tous les sens, comme des faisceaux de serpens, ses longs bras enroulés et tordus. Il s'enfonça lentement sous les eaux, avec le bruit d'une sourde aspiration. Starbuck, l'intrépide Starbuck, paraissait consterné. Plutôt que de rencontrer le *squid* vivant, — cet épouvantail des baleiniers, — il eût affronté de grand cœur vingt combats avec les pirates malais. L'apparition de ce fantôme des mers passe pour un présage certain que le navire qui l'a trouvé sur sa route ne rentrera jamais au port. La description du *kraken* fabuleux donnée par l'évêque Pontoppidan, — déduction faite des énormes proportions qu'il lui attribue, — se rapporte assez à ce que les baleiniers disent du *squid*, qu'ils rencontrent rarement, jamais sans ter-

reur, et qui est, selon eux, l'unique aliment du cachalot. En effet, par exception aux autres espèces de baleines, les cachalots n'ont pas laissé surprendre le secret de leur nutrition. Quelquefois seulement, poursuivis à outrance, ils dégorgent ce que l'on suppose être les longues pattes du *squid*, par lesquelles il se cramponne au fond des mers, et que les cachalots dévorent en essayant de l'en arracher.

S'étayant de ces notions, passablement apocryphes, d'une histoire naturelle à son usage particulier, Queequeg avait pris en bonne part la rencontre du *squid*. Elle annonçait, selon lui, que les cachalots n'étaient pas loin, et le lendemain, en effet, à quarante brasses au vent du *Pequod*, un dos noir et poli s'éleva du fond de la mer. Ainsi qu'un bon bourgeois hollandais vient fumer sa pipe au soleil, un cachalot aux proportions gigantesques, flâneur comme on en voit peu, venait donner l'essor aux humides bouffées de ses évens. Les plus grandes précautions furent prises pour s'approcher sans lui donner l'alarme, et les rameurs eurent ordre de ne se servir de leurs avirons que lorsqu'il serait superflu de vouloir dissimuler au colosse la chasse dont il allait être l'objet. Cependant, bien qu'il s'éloignât lentement et parût n'avoir pris aucun ombrage des acclamations indiscrètes poussées par les matelots quand il avait été signalé, il ne se laissa pas prendre comme on l'espérait. Soulevant tout à coup son énorme queue à plus de quarante pieds au-dessus de l'eau, il disparut ensuite comme une tour engloutie dans quelque abîme. Heureusement pour l'équipage, la barque de Stubb, lancée en avant des autres, le serrait de près, et quand le cachalot reparut, nageant la tête en l'air pour fendre l'eau plus à son aise, le terrible harpon de Tashtego l'atteignit. Aussitôt la ligne de pêche glissa sur son dévidoir, fumante et prête à s'enflammer sous le rapide frottement qui lui était ainsi imprimé. En passant par les mains de Stubb, dégarnies par accident des gantelets de toile qui servent en ces occasions, elle les ouvrait au vif sans qu'il parût s'en apercevoir, et voulût, pour si peu, renoncer à une bouffée de sa pipe. Petit à petit le mouvement se régularisa, la corde se tendit, et la chaloupe, remorquée par la baleine, glissait du même train que celle-ci à travers les flots bouillonnans. Après quelque temps, l'allure du monstre se ralentit, les avirons jouèrent de plus belle, et barque et baleine voguèrent bord à bord. Stubb alors, qui s'était fait céder la place de Tashtego, debout à l'avant, un genou solidement fixé dans l'embrasure destinée à le recevoir, dardait lance après lance, javelot après javelot, ouvrant à chaque coup une source de sang qui teignait en rouge les flots où se débattait l'animal expirant. Les évens de la baleine s'ouvraient à des jets convulsifs, précipités, comme la pipe de Stubb à des bouffées saccadées et fréquentes, tandis qu'il ramenait à lui (par les cordes dont ils sont garnis) ses harpons tordus, qu'il lançait de rechef après les avoir re-

dressés à la hâte sur le plat-bord. Un moment vint où le cachalot épuisé parut rester immobile, à la discrétion de son ennemi qui, tranquillement, à loisir, fouillait d'un fer plus long et plus acéré les derniers recoins de ce corps immense où pouvait s'abriter un reste de vie et de fureur. L'instant d'après, le cachalot, dont l'agonie commençait, fit un suprême et dernier effort, et, battant à coups redoublés les eaux sanglantes, sembla chercher à disparaître dans la rose vapeur dont il s'entourait ainsi; ensuite on le vit flotter, masse inerte; ses évens seuls, dilatés encore et contractés çà et là par quelques spasmes, par quelques tressaillemens convulsifs, trahissaient les angoisses et comme le râle de sa mort; puis, comme la lie d'un tonneau épuisé, ils laissèrent fuir quelques jets d'un sang épaissi, qui retombèrent sur ses flancs désormais immobiles et rigides.

— La voilà morte! dit Tashtego.

— Oui, répondit Stubb. Nos deux pipes *sont fumées*.

Et ôtant la sienne de ses lèvres, il en secoua dans la mer les cendres éteintes.

C'était le soir : trois barques, attelées à l'énorme proie, la remorquèrent péniblement jusqu'au vaisseau. Là, des chaînes de fer, adroitement passées à la tête et à la queue de l'animal, l'amarrèrent à l'arrière et à l'avant du *Pequod*, et l'obscurité venue, quand les objets ne se distinguèrent plus que par masses, ces deux grands corps, liés l'un à l'autre, semblaient deux taureaux gigantesques maintenus sous le même joug.

Alors les hommes de quart, qui venaient deux par deux veiller aux ancres, eurent un étrange spectacle. La mer se couvrit de requins voraces, pressés et grouillant à la surface des flots. Armés de la *bêche à baleine*, instrument bien affilé, dont le nom indique assez la forme, et dont le manche a vingt ou trente pieds de long, les veilleurs de nuit *piochaient* à dire d'expert sur ces convives malappris, mais sans les pouvoir écarter. A peine l'un d'eux était-il blessé, que ses compagnons le dévoraient vif, arrachant de son corps entr'ouvert ses entrailles près de sortir. Et parfois même quelqu'un de ces gloutons, aveuglément insatiable, saisissait au hasard la première proie offerte à sa voracité, happait ses propres boyaux épanchés hors de ses blessures béantes!

Le matin suivant, dès l'aurore, les requins furent chassés : quatre hommes prirent leur place. La grande boucherie commença. On eût dit une hécatombe de mille bœufs sanglans offerte aux divinités de la mer. Un crochet de fer — cent livres de poids — lesté de blocs de bois peints en vert, qu'un homme aurait peine à soulever, va saisir la baleine et s'insérer dans une ouverture en demi-lune préparée par les harponneurs. Le cabestan tournant sous l'effort de l'équipage en masse, au bruit des chœurs sauvages qui marquent les

temps et donnent l'ensemble aux efforts combinés, soulève l'énorme animal. La carène du navire penche, frémit et craque; les mâts s'inclinent; on peut craindre que le *Pequod* ne se disjoigne et ne s'effondre, mais au moment décisif, un bruit sec, un subit relâchement des palans tendus à se rompre, annoncent que la peau de la baleine, écorchée en spirale ni plus ni moins qu'une orange, se détache en un long ruban et suit sur le pont l'immense crochet, qui finit par l'enlever à hauteur du mât, tandis que la baleine tourne sur les flots, peloton monstrueux dont le fil saignant se dévide ainsi. Un des matelots s'approche, armé d'un sabre de bord; il commence par ouvrir dans la partie inférieure du ruban une cavité nouvelle où un second crochet trouve sa place, et ensuite, en quelques vigoureuses estafilades, il sépare du reste la partie supérieure, qui va lourdement se coller le long du mât. Les chœurs reprennent alors, et le cabestan vire de nouveau, attirant une nouvelle bande de cette épaisse enveloppe, tandis que la première, toujours suspendue par une espèce de câble dit *guinderesse*, que l'on largue peu après, tombe dans une pièce obscure de l'entrepont (le *blackbrum* des baleiniers français, le *blubber-room* des Américains) où l'attendent des mains expertes qui la roulent et la logent dans un coin. Ainsi continue et s'achève sans s'interrompre cette manœuvre capitale appelée, — pardon si les mots élégans nous manquent ici! — l'*embarquement du gras de baleine*.

Ce n'est pas la plus délicate ni la plus périlleuse de toutes les opérations qui suivent une capture comme celle de notre ami Stubb. Que direz-vous, par exemple, de ces deux hommes qui descendent sur le dos de la baleine, y fixent deux harpons auxquels ils se tiennent pour n'être pas balayés par les vagues, et lui coupent bravement la tête, à coups de hache, pour avoir les mâchoires du monstre et ses fanons incrustés de coquillages énormes? Et cette langue pesant quinze cents kilos qu'il faut détacher tandis que vingt hommes s'essoufflent au guindeau pour la hisser à bord, qu'en dites-vous? Que s'il s'agit d'une de ces baleines par excellence dites *spermwhales*, après la décapitation vient la mise à sec de ce grand puits cérébral où reste close la liqueur précieuse appelée *spermaceti* (blanc de baleine), huile épaisse, crème odorante, infiltrée dans mille cellules formées par des fibres élastiques, comme le miel dans les alvéoles de la ruche.

Au-dessus de ce puits aérien, à l'extrémité de la grande vergue, Tashtego, l'agile Indien, s'est glissé rapidement, et de là, le long d'une simple corde jouant sur une poulie à rouet unique et dont une main vigoureuse retient sur le pont l'un des bouts, il se laisse tomber sur le crâne de la baleine. Ce crâne arrondi rappelle le minaret turc à peu près comme Tashtego lui-même, criant et gesticulant, rappelle le muezzin appelant les fidèles Osmanlis à la prière du matin. Une sorte de bêche bien affilée, au manche très court, lui sert à prati-

quer l'ouverture de la citerne qu'il s'agit de vider. Un seau cerclé de fer y est introduit par lui, et sort de là rempli jusqu'aux bords de ce qu'on prendrait pour du lait écumant : l'Indien l'accroche à la corde dont il s'est aidé pour se rendre à ce poste périlleux. Le seau, vidé sur le pont dans une grande tonne, retourne à Tashtego par la même voie. C'est ce qu'on appelle *to bale the case*, mot pour mot, *écoper* ou *assécher la boîte*, opération qui peut se compliquer, on va le voir.

La *boîte* était vide aux deux tiers. Tashtego, muni d'une longue perche, poussait le seau jusqu'aux profondeurs les plus intimes de ce foudre immense, et venait de l'en retirer tout fumant, lorsque son pied venant à glisser, et avant qu'il eût pu se retenir au câble tendu près de lui, notre homme disparut tout à coup dans la cavité béante. Daggoo, le géant noir, avait heureusement l'œil au guet. — *Un homme à la mer!* s'écria-t-il. L'expression n'était pas juste, mais l'éveil n'en était pas moins donné. D'ailleurs l'intrépide nègre ne perdait pas une seconde. Il avait déjà un pied dans le seau, une main autour du palan, et descendait à son tour sur la tête de la baleine, laquelle, comme mue par quelque pensée soudaine, s'agitait de droite et de gauche. Tashtego s'y démenait de son mieux.

Tandis que son compagnon organisait à la hâte des moyens de sauvetage, — incident nouveau plus terrible que le premier ! — l'un des crochets de fer auxquels la tête énorme est suspendue craque et se brise sous le poids qui le charge ; l'autre, seul désormais, semble près de céder aussi. — Descendez! descendez! crie-t-on de toutes parts à Daggoo ; mais il ne se déconcerte pas, et, s'acharnant à son entreprise, il pousse de plus belle à l'aide de sa longue perche, dans le puits où Tashtego se débat, le seau qui doit l'aider à en sortir. Le ciel devrait une récompense à tant de dévouement, et, au lieu d'un secours inespéré, c'est un nouveau désastre qu'il envoie aux deux pauvres diables ainsi compromis. Le second crochet se rompt à son tour : la tête du cachalot glisse dans la mer avec un bruit pareil à celui du tonnerre, et tout disparaît, pour quelques instans, derrière un voile d'écume.

Daggoo était heureusement, lorsqu'on le revit, accroché au cordage qui pendait encore le long du bord ; mais Tashtego, l'infortuné Tashtego, toujours enfoui dans cette tête qui s'abîmait au fond de la mer, quelle main pouvait le tirer de là? Tout le monde le croyait perdu. On n'avait pas remarqué qu'au moment décisif le bon et généreux Queequeg, le digne souverain de Kokovoko, s'était élancé au secours de son camarade. Il plongea, un sabre entre les dents, et, pratiquant une rapide incision dans l'espèce de tonne qui s'enfonçait lentement, il en retira par les cheveux, plus qu'à moitié suffoqué, notre Indien, ravi par miracle au plus bizarre trépas.

Maintenant que les principaux incidens de la pêche à la baleine sont connus, faudrait-il détailler les opérations qui la complètent. Elles sont du ressort de *la Cuisinière bourgeoise* malgré leur côté poétique et pittoresque. Lorsque sur le pont, ruisselant de graisse et de sang, on fait fondre dans des chaudières scellées aux fourneaux les *crétons* de baleine, les navires baleiniers, devenus autant de phares flottans, dérivent sur la mer, enveloppés de flammes, et devancés ou suivis par des masses de fumée que le vent balaie. La lune mêle ses pâles rayons aux vives et mobiles clartés des navires qui louvoient, aux phosphorescences des flots sur lesquels ils glissent. L'albatros aux larges ailes et les damiers blancs qui lui servent d'escorte, attirés par l'odeur du poisson, viennent dans l'espoir d'enlever à la volée quelques-uns des débris qu'on jette par-dessus les lisses; et lorsque la carcasse du cachalot est larguée, lorsque les vagues l'emportent vers quelque grève ou quelque récif, ces oiseaux voraces la suivent obstinément, tantôt effleurant la mer, tantôt s'élevant à de prodigieuses hauteurs pour s'élancer de là sur leur proie.

Malgré le caractère imposant de ces tableaux maritimes, il faut revenir à notre drame et à notre héros. La haine d'Ahab, cette colère impie, ce besoin de vengeance qu'il éprouve en songeant à Moby Dick, voilà le lien de ce récit trop souvent interrompu.

Comme toute tragédie classique, celle-ci a ses mystérieux pronostics, ses augures sinistres. Telle est la rencontre du *Jéroboam* et du *Pequod*. Lorsque ces deux baleiniers se hélèrent, un personnage étrange apparut à bord du premier. C'était un jeune homme élevé parmi les *shakers* de Neuskyeuna, aux yeux desquels il passait pour un grand prophète. Saisi tout à coup d'un caprice apostolique, il avait quitté ses coreligionnaires, et s'était enrôlé parmi les matelots du *Jéroboam*, sur lesquels, à leur tour, il exerça la plus bizarre fascination par son fanatisme froid et positif, sa folle audace, et le récit puissamment coloré de ses rêves délirans. Il se prétendait l'*archange Gabriel*, le *libérateur des îles de la mer*, le *vicaire-général de l'Océanie*, et ces âmes simples, dominées par l'incohérence même de ces titres pompeux, le respectaient et le craignaient comme un être de nature supérieure. Le capitaine, moins facilement acquis aux extravagances de ce matelot qu'il déplorait d'avoir embarqué, voulait se débarrasser de lui à la première occasion; mais tel était l'ascendant déjà pris par le *voyant* sur tout l'équipage, que son expulsion fût devenue le signal d'une désertion en masse. Il avait donc fallu le garder à bord.

Tel était le singulier compagnon que le capitaine Mayhew, du *Jéroboam*, avait dans sa chaloupe lorsqu'il vint côtoyer le *Pequod*, où il ne voulait pas monter, ayant à bord une maladie contagieuse.

Notez que c'était là une conférence difficile, car tantôt les vagues, tantôt l'archange Gabriel coupaient la parole au capitaine du *Jéroboam*, et l'empêchaient de répondre aux questions d'Ahab, toujours en quête de Moby Dick. La *baleine blanche* avait été vue récemment, et, selon l'usage, elle avait signalé sa présence par de nouveaux désastres. Le *Jéroboam* lui-même l'avait rencontrée et poursuivie, — au grand dommage d'un de ses officiers que la terrible baleine avait tué, — au grand triomphe de l'archange Gabriel qui avait prédit, si on attaquait Moby Dick, quelque sinistre aventure. Il prétendait que dans la peau de Moby Dick se cachait le dieu des *shakers*, et que de là venait cette puissance de la mystérieuse baleine, la fatalité attachée à tous ceux qui osaient engager contre elle une lutte sacrilége.

— Ah! dit Ahab, lorsque Mayhew eut fini, apprenez-moi seulement en quels parages on peut rencontrer Moby Dick.

— Voudriez-vous donc lui donner la chasse?

Et Gabriel, à ces mots, se dressant sur son banc de rameur : — Ecoutez! écoutez le blasphème! s'écria-t-il avec des gestes frénétiques... Prends garde au sort de tes pareils!... garde mémoire de leur fin tragique!

— Capitaine, reprit dédaigneusement Ahab sans tenir compte de ces paroles insensées, il me semble que j'ai à bord une lettre pour un de vos officiers... Starbuck, allez la chercher!

La lettre fut apportée. Elle était recouverte d'une couche de moisissure qui en rendait l'adresse presque illisible, et semblait sortir de quelque humide tombeau. Tandis que Starbuck préparait une longue baguette à l'extrémité de laquelle il voulait fixer cette épître pour la tendre au capitaine Mayhew, Ahab s'efforçait de déchiffrer la suscription. Il y parvint enfin, et le nom qu'il prononça fut justement celui de l'officier du *Jéroboam* victime de son courage dans le dernier combat livré à Moby Dick.

— Pauvre diable! C'est de sa femme, s'écria Mayhew... c'est de sa veuve, ajouta-t-il plus tristement encore. N'importe, passez-moi cette lettre...

— Non, garde-la, cria de nouveau Gabriel, le doigt étendu vers Ahab, garde-la, blasphémateur!... Tu vas à la même destination!

— Que mille malédictions serrent le gosier de ce fou, — hurla le capitaine du *Pequod*... Approchez, Mayhew, Starbuck va vous remettre le pli.

Et Starbuck en effet, insérant la lettre à l'extrémité fendue de sa longue baguette, la tendit vers la chaloupe du *Jéroboam*, que les rameurs, immobiles, laissaient dériver exprès du côté du *Pequod*; mais elle arriva ainsi à portée de l'archange Gabriel, qui l'attrapa au passage, et du couteau de bord, qu'il avait saisi, la traversa de part en part. Puis, ainsi poignardée, il la rejeta vers Ahab, aux pieds

duquel elle vint tomber. Cependant, et comme si le destin s'en fût mêlé, la chaloupe du *Jéroboam* s'éloignait à force de rames. Par le fait, Gabriel avait commandé cette manœuvre; or Gabriel, à certains momens, était plus obéi que le capitaine.

Et la croisière du *Pequod* continua, les prises succédèrent aux prises, les barils d'huile s'emplirent, les fanons s'entassèrent dans toutes les soutes du vaisseau, le *spermaceti* n'avait plus un seul vase qui le pût recevoir; mais Ahab ne songeait point au retour. Il lui fallait *Moby Dick,* coûte que coûte. A ses armateurs les dollars si la campagne était bonne, ce qui lui était à peu près indifférent! — à lui la vengeance, dût-il la payer de sa vie!

Starbuck et Stubb, effrayés de cette énergie insensée, et *partners* fort peu décidés à courir les chances désespérées d'un jeu pareil, échangeaient, consternés, de tristes réflexions; mais comment tenir tête à cet irascible capitaine, doué de la plus intraitable volonté qu'ils eussent encore rencontrée? Un jour déjà, fatigué des instances de son premier lieutenant, qui, alléguant une voie d'eau près d'endommager toute la cargaison, demandait à quitter des parages dangereux où le *Pequod* s'attardait sans utilité, Ahab l'avait menacé de lui faire sauter la cervelle. Une aggravation marquée se pouvait d'ailleurs noter dans son état mental. Lui-même, ne s'en fiant point à l'armurier du vaisseau, avait voulu forger la pique du harpon mystérieux dont il comptait se servir au jour de la suprême lutte. Il avait employé, pour ce travail à part, l'acier le plus résistant que l'on connaisse, celui qui a servi à ferrer les chevaux de course, et qu'ils ont pétri longtemps sous leurs pieds vigoureux. L'arme terminée, il l'avait trempée, avec des rites païens, dans le sang librement donné de Tashtego, Daggoo et Queequeg; puis, tandis que ce sang coulait et s'évaporait sur l'acier encore rouge, il avait baptisé son harpon *in nomine Diaboli.* — Pouvait-on jeter à la Providence un défi plus insensé?

Une autre fois, — au moment où il venait de prendre la hauteur méridienne, — on l'avait entendu maudire son quart de cercle, la science et le soleil lui-même, qui ne le mettaient point sur les traces de Moby Dick. — Au moment où il proférait cet anathème contre l'astre du jour, son démon familier, l'Indien Fedallah, parsi de religion et prophète à ses heures, avait laissé échapper un sourire de funeste augure. Très certainement Ahab courait à sa perte, et sa perte pouvait entraîner celle de tous ses compagnons.

Maintenant figurez-vous, par une tempête horrible, sur l'Océan Pacifique, au milieu des typhons que soulève l'explosion des volcans souterrains, parmi les feux Saint-Elme qui se jouent à la pointe des mâts, aux éclats de la foudre, aux mugissemens du vent déchaîné, un homme paisiblement endormi : c'est Ahab, que la tourmente n'a pas ému un instant, et qui s'est complu, lorsque les flammes élec-

triques parcouraient son navire dans tous les sens, à les appeler à la pointe de son fameux harpon. Il est rentré dans sa cabine, et il dort. Le vent, contre toute espérance, vient de changer subitement. Starbuck, fidèle à une consigne donnée, descend pour avertir son capitaine de cette circonstance rassurante. Les voilà seuls. La vie de l'homme qui dort est à la merci de l'homme qui veille. Derrière Ahab brille, accroché à la paroi, ce même fusil dont il a placé la gueule à six pouces du front de Starbuck dans un moment de folie furieuse. Le brave second, qui n'a pas perdu la mémoire, le reconnaît à sa monture garnie de clous. Quel moment favorable! quelle arme providentielle! quelle tentation presque irrésistible! Aussi, tandis que la lampe mobile continue à osciller sur la tête inclinée du vieillard, Starbuck, l'honnête, le consciencieux Starbuck a décroché le mousquet; il s'est assuré que la balle est à son poste et le bassinet plein de poudre; il a conçu l'idée, il la caresse, il la repousse, il hésite, il pèse, il se débat. Cette vie, qu'il peut anéantir par un simple mouvement du doigt, menace d'une destruction presque complète trente autres existences enchaînées à elle par une étrange fatalité... Que faire pourtant? — Inutile de songer à fléchir un homme tel qu'Ahab. Le saisir, le garrotter pendant son sommeil? — moyen hasardeux, vu la terreur qu'inspire le capitaine et l'autorité qu'il a su ressaisir d'un mot dans les circonstances les plus critiques. Or la terre la plus proche est à des centaines de lieues, et c'est le Japon, terre interdite et close. Entre Starbuck et la loi qui peut l'atteindre, il y a deux mers et un continent tout entier. Aussi le lieutenant pense-t-il à la foudre qui tout à l'heure encore pouvait frapper Ahab, si quelque génie malfaisant ne l'eût détournée. Il pense à sa femme, à ses enfans chéris, dont il se sent à jamais séparé, si la mort de ce vieillard insensé ne préserve le *Pequod* d'une perte assurée. Mais une seconde d'hésitation a tout décidé : Ahab s'est dressé sur son séant, les yeux hagards, encore à demi plongé dans le sommeil.

— Capitaine, lui dit Starbuck... le vent vient d'adonner, on a largué les ris des huniers. Ils sont établis... Le vaisseau a le cap en route.

— En route donc, rugit Ahab, que ces mots n'ont pas tout à fait réveillé..... O Moby Dick, je te tiens le cœur!...

Starbuck a perdu courage : — il comprend que désormais il lui serait impossible d'immoler son chef par trahison. — Il replace à petit bruit le fusil à ses crochets, et remonte désespéré sur le pont.

*

Moby Dick, ton heure est-elle venue? Le *Pequod* rencontre la *Rachel*, et, à l'inévitable question : « Avez-vous vu la *baleine blanche?* » le commandant de la *Rachel*, porte-voix aux lèvres, répond par ces

mots qu'Ahab recueille avec extase : — Oui,... rencontrée hier. — Avez-vous *arraisonné* une chaloupe en dérive?

Evidemment, Moby Dick avait encore fait des siennes. Informations prises, il se trouva que cette barque perdue sur l'immensité des mers, et dont le capitaine de la *Rachel* demandait des nouvelles avec une anxiété si profonde, portait son propre fils, son fils unique, égaré à la poursuite de la fatale baleine. — Un enfant de douze ans! ajoutait l'infortuné père avec une émotion contenue. Il promettait à lui seul plus que tous ceux de Nantucket... Capitaine, continuait-il, je vous supplie de vous joindre à moi pour battre la mer et le retrouver... Quarante-huit heures... je vous demande de me laisser fréter le *Pequod* pour quarante-huit heures!... Je paierai, je paierai grandement... Songez donc!... mon fils!... Vous le devez!...

Mais sous ces prières, redoublées avec une insistance fiévreuse par un malheureux père pâle de désespoir, Ahab reste aussi impassible que l'enclume sous le marteau qui la frappe et la frappe encore. — Capitaine Gardiner, finit-il par répondre, je ne puis faire ce que vous désirez... A vous écouter même je perds un temps précieux, des minutes qui valent tout l'or avec lequel vous pensez me séduire.... Dieu bénisse vos efforts... et puissé-je me pardonner un jour ce que je fais en ce moment!... Mais il faut que je parte. Adieu, sans plus de paroles... En route, Starbuck! Orientez au plus près du vent!...

Trois ou quatre jours se sont passés. Moby Dick n'a pas été signalée. Ahab commence à se méfier de son équipage, qui peut-être conspire contre ses desseins. Il se fait hisser, dans une chaise en cordes tressées, à la pointe du grand mât, et de là ses regards perçans balaient la mer dans toutes les directions. Si l'on veut préserver la vie d'un homme placé à cette hauteur, il faut qu'un autre homme veille sans cesse sur la corde qui l'y maintient. Sentinelle attentive, pour éviter une méprise mortelle, il faut que ce dernier ne la perde pas du regard, ne la quitte pas de la main. A qui pensez-vous qu'Ahab remette ce soin? A la merci de qui place-t-il sa vie menacée? Il choisit le seul homme qui ait osé combattre ses projets et le mettre en garde contre sa propre folie, et Starbuck, une seconde fois, dispose de la vie d'Ahab. Instinct merveilleux que cette témérité insensée!

Surprise des surprises! Ahab a pleuré. Une grosse larme est tombée de ses yeux dans la mer, pendant qu'il contemplait cette mer endormie sous un ciel d'une admirable pureté, pendant qu'il regardait les blancs oiseaux de l'air effleurer de leurs ailes sans tache le limpide azur des flots, pendant qu'il aspirait à pleine poitrine les pénétrans aromes de la brise d'orient. Pour attendrir ce cœur farouche,

la nature semble avoir revêtu ses plus brillans atours : elle cherche, dirait-on, à l'enivrer de ses caresses maternelles; elle lui promet oubli pour ses fautes, pardon pour ses crimes, s'il abdique sa passion fatale, s'il renonce à ses projets impies. Starbuck a surpris ce moment inespéré de faiblesse : il s'est approché, se gardant bien de parler le premier, ou d'interrompre une si salutaire émotion. Sa prudence est récompensée. Ahab se tourne vers lui :

— Starbuck!

— Capitaine!

— Ah! Starbuck!... quelle douceur dans l'air! quelle sérénité dans le ciel!... C'est par une matinée comme celle-ci qu'à dix-huit ans je harponnai ma première baleine. Il y a quarante ans de cela, — quarante années de pêche continuelles, de privations, de périls, de tempêtes, — quarante années sur l'impitoyable mer! De ces quarante ans, je me trompe, j'en ai passé *trois* à terre. Quand je pense à la vie que j'ai menée!... à cette solitude austère, à cet esclavage sans fin que l'exercice de l'autorité nous impose... quand je pense à cette jeune fille que j'épousai, déjà vieux, et que je dus quitter le lendemain même des noces pour me rendre au cap Horn, ne laissant sur l'oreiller conjugal que l'empreinte d'une seule tête... à cette veuve, mon ami, car en l'épousant je l'ai faite veuve!... veuve, Starbuck, avec un mari qui vit encore!.... quand je réfléchis de plus à cette fureur, à ces rages permanentes au milieu desquelles ces quarante années se sont passées, toujours sur la trace de quelque proie après laquelle je m'acharnais..... Et quand je me demande pourquoi?... Regardez, Starbuck! regardez ce pauvre corps mutilé... regardez ces cheveux gris qui retombent sur mes yeux et me font pleurer malgré moi... Qu'ils ont blanchi depuis quelque temps!... Je suis donc bien vieux, Starbuck?... Je me sens si faible sous le fardeau qui m'écrase... Il me semble que je suis Adam, et que j'ai sur les épaules tous les siècles écoulés depuis la sortie du paradis... Amère raillerie de ces cheveux blancs! — Ai-je donc tant vécu de la vraie vie, de la vie heureuse, pour me trouver tout à coup si vieux?... Plus près, plus près de moi, Starbuck... Laissez-moi contempler un œil humain... Cela vaut mieux que regarder le ciel ou la mer... C'est un miroir magique, homme, que votre œil... J'y vois ma femme... mon enfant... la terre et sa verdure... le foyer et son doux éclat... Starbuck, vous ne quitterez plus le bord... Quand je donnerai chasse à Moby Dick, restez, mon ami, restez sur le vaisseau... De tels hasards ne sont plus faits pour vous...

— Ah! capitaine... noble âme, cœur généreux après tout... Pourquoi vous plus que moi, pourquoi l'un ou l'autre, ou tous deux, nous acharner après cet odieux poisson?... Ne parlons plus de moi seul.

Quittons ensemble ces mers fatales!... Moi aussi j'ai une femme et des enfans bien-aimés... Partons!... Laissez-moi commander qu'on vire de bord. Quel bonheur de revoir notre vieux Nantucket!... Même là, on trouve des journées comme celle-ci.

— Je le sais... je le sais... l'été, le matin... Tenez, à cette heure même, après son sommeil de midi, mon garçon s'éveille... Il est assis sur sa petite couchette. Sa mère lui parle de moi... de ce vieux cannibale ici présent... Elle lui raconte que je suis bien loin, que je reviendrai le faire danser sur mes genoux.

— Et ma Mary, donc?... Tous les matins, elle doit mener le petit sur la hauteur, afin qu'il voie des premiers blanchir à l'horizon la voile du *Pequod*... Allons, c'est fini, c'est décidé... En route vers Nantucket!

Mais la face d'Ahab se détourne à ces mots. Il secoue sa tête grise, et de là, comme d'une tige brûlée par les froids, tombe à terre le dernier fruit qu'elle portât encore : bonne pensée qui avorte, fruit doré au dehors, au dedans plein de cendres amères.....

Il a vu Moby Dick; il l'a poursuivie, atteinte, combattue. Le premier jour, elle a saisi dans ses mâchoires puissantes la barque d'Ahab, et la barque a cédé, séparée en deux, comme ces énormes barres de fer que les ciseaux d'une forge coupent sans le moindre effort. Ahab, précipité dans les flots, et ses Indiens, cramponnés aux deux fragmens de leur pirogue rompue, ont failli périr, enveloppés par la baleine dans le cercle rapide qu'elle décrivait autour d'eux, tourbillon factice dont elle rétrécissait, à chaque évolution, les mortelles spirales. Le *Pequod*, venant se placer entre eux et leur redoutable ennemi, les a sauvés et repris à bord. Ahab est remonté sur son navire, exaspéré par ce premier échec, mais bien déterminé à renouveler le combat. Le lendemain, la chasse a repris de plus belle. Trente hommes qui composent l'équipage du *Pequod* ont fini, sous l'impulsion d'un vouloir énergique, par s'associer à l'ardente haine de leur chef. Eux aussi veulent vider ce duel à mort; ils ont équipé les barques de rechange, et, lorsque Moby Dick, bondissant hors des flots, leur apparut à la marge bleuâtre de l'horizon, c'est un cri de triomphe qu'ils ont poussé, cri terrible que la voix d'Ahab, précipitant ses ordres, dominait encore. Le monstre est entouré. Les dards, les lances, les harpons pleuvent sur ses larges flancs, qui se hérissent d'acier. Il se débat dans les replis et les nœuds de trois cordes qui, clouées à sa chair épaisse, s'enroulent autour de lui, de plus en plus inextricables; mais par un dernier élan, par une dernière charge irrésistible, Moby Dick s'est débarrassée de ses trois ennemis, entrechoquant et brisant les barques, balayant les bancs de rameurs, et, d'un coup de son

énorme tête, envoyant par les airs le canot d'Ahab. L'indomptable capitaine, que le *Pequod* retrouve cramponné à un débris de sa barque, n'est pas plus tôt monté sur le pont, qu'il s'informe de la direction prise par Moby Dick, et ordonne de mettre au vent toutes voiles pour la rejoindre. Cependant il est frappé au cœur par un sinistre présage.

Entre Fedallah et lui, comme entre Macbeth et les *sœurs barbues*, existent des rapports d'un ordre surnaturel. Le parsi lui a prédit une mort violente, mais sous deux conditions : d'abord Fedallah doit prendre les devans; ensuite, une fois mort, il doit réapparaître au capitaine du *Pequod*. Or, après la lutte du second jour, Fedallah, sans qu'on s'explique sa disparition, ne s'est plus retrouvé parmi l'équipage.

Maintenant voici la troisième et suprême journée, celle qui semble devoir tout décider. Au lever du jour, Moby Dick n'est plus en vue. Les heures s'écoulent, — il est près de midi; elle n'a pas encore été signalée. Ahab réfléchit alors que la *baleine blanche*, frappée de tant de coups, garrottée de tant de liens, n'a pas dû voyager avec sa rapidité habituelle, et que dans son aveugle élan, servi d'ailleurs par la brise qui enfle ses voiles, le *Pequod* doit l'avoir dépassée. Il ordonne alors de virer, et revient sur ses pas à la rencontre de cette formidable ennemie. Ils se rencontreront cette fois face à face et seule à seul, car, dès le début du combat, les deux barques des seconds sont chavirées par Moby Dick; celle d'Ahab résiste seule à ce premier choc, et bientôt elle est bord à bord avec l'ennemi. A ce moment, le flanc de Moby Dick est hors de l'eau, et là, maintenu par le réseau des cordes entrecroisées et nouées qui enveloppent depuis la veille sa masse énorme, le cadavre du parsi apparaît à demi-nu sous ses noirs vêtemens en lambeaux; ses yeux ternes et fixes, tournés vers Ahab, semblent lui dire que la prédiction s'accomplit. A cette vue, l'intrépide capitaine sent ses mains prêtes à lâcher le harpon qu'il brandissait sur Moby Dick; mais cette faiblesse n'arrête qu'un instant l'arme meurtrière, et la barque d'Ahab, entourée de requins qui, préludant ainsi à d'autres festins, essaient leurs dents sur les rames des matelots, poursuit encore la baleine blessée. Celle-ci, renonçant à la lutte, s'éloigne sans répondre à cette dernière attaque.

Ahab se trouve ainsi ramené près du *Pequod*, assez près pour distinguer Starbuck accoudé aux lisses, et lui enjoindre de le suivre à distance. Il voit en même temps Tashtego, Daggoo et Queequeg monter aux trois mâts, tandis que Flask et Stubb s'occupent, sur le pont, à faire réparer leurs barques avariées. Enfin, dans ce moment décisif, il avise que le pavillon est tombé du grand mât, et il ordonne

à Tashtego d'y en élever un autre. Moins que jamais, à cette heure, il voudrait avoir l'air de baisser pavillon.

Encore une fois les deux ennemis se joignent. Le harpon d'Ahab plonge dans le corps de Moby Dick, comme dans un marais aux fanges épaisses. La baleine se retourne alors pour combattre; mais ses yeux obliques, méconnaissant l'ennemi placé en face d'elle, ne lui montrent que la masse noire du *Pequod*, et c'est vers lui qu'elle s'élance, poussant en avant, comme un irrésistible bélier, son large front blanc sillonné de rides. Fascinés à l'aspect du monstre qui arrive sur eux, chassant devant lui un large demi-cercle de bouillonnante écume, Starbuck et ses collègues, les trois harponneurs placés en vigie, l'équipage tout entier, attendent, immobiles, le choc prévu. Les deux masses se heurtent. Le *Pequod* s'entr'ouvre, les flots pénètrent dans ses flancs avec un bruit sourd. La baleine, étourdie par la force du coup, glisse sous la quille, et va reparaître à l'autre extrémité du navire, où elle demeure un instant à l'état de masse inerte. Ahab, furieux, désespéré, a profité de ce moment pour la rejoindre. Il la frappe une dernière fois. Une dernière fois Moby Dick entraîne, stimulée par cette nouvelle blessure, le harpon qui dévide après lui une corde brûlante... Cette corde dévie un moment et sort de sa rainure... Ahab se penche pour la rajuster; un des anneaux qu'elle forme et déroule en une seconde s'enlace autour de son cou. C'en est fait de l'intrépide vieillard, qui disparaît aux yeux de ses compagnons avec la rapidité muette de ces éclairs que la foudre ne suit point.

Moby Dick a plongé, entraînant ainsi avec elle sous les flots où elle va mourir, son ennemi déjà mort. Quant au *Pequod*, les rameurs d'Ahab n'entrevirent plus, à travers l'écume de toutes parts soulevée, que sa forme vague, et comme son ombre, couchée sur les flots prêts à l'engloutir. Bientôt la pointe du grand mât fut seule hors de l'eau; — le pavillon d'Ahab, le pavillon rouge y flottait encore, car Tashtego, fidèle à la consigne, continuait bravement à l'y clouer. Un faucon de mer qui planait depuis quelques instans, avec l'instinct des oiseaux de proie, au-dessus du navire près de faire naufrage, crut pouvoir saisir au vol ce vestige flottant dont la couleur brillante agaçait ses yeux; — mais au moment où son aile se collait à l'extrémité du mât, un dernier coup de marteau vint l'y fixer. On eût dit que le *Pequod*, semblable à Satan, ne voulait prendre la route de l'enfer qu'en y entraînant avec lui un des habitans du ciel. Sur l'oiseau et sur le navire engloutis, la mer se referma, paisible et sereine, les cachant sous ce vaste linceul, toujours le même depuis cinq mille ans...

Est-ce un roman, est-ce un livre positif, plein de souvenirs et de réalité, que nous avons tenté de résumer en quelques pages? D'au-

tres que nous décideront cette question. L'auteur, M. Herman Melville, est un des conteurs les plus populaires aux États-Unis. En Angleterre même, quelques-uns de ses livres ont obtenu depuis quelques années une certaine vogue; les premiers surtout (*Typee* et *Omoo*), peintures animées des mœurs insulaires polynésiennes, venant à paraître au moment où les luttes de la Grande-Bretagne et de la France, relativement au protectorat des îles Marquises, préoccupaient l'attention publique, participèrent de la popularité acquise alors aux déportemens du missionnaire Pritchard et de la grande reine Pomaré.

Une fois en possesion d'une renommée qui lui donnait libre carrière, M. Herman Melville en a profité pour étendre le champ de ses conquêtes littéraires, et, comme tant d'autres, revendiquer les bénéfices en même temps que les dangers d'une individualité et d'une originalité plus complétement accusées. Nous ne l'en blâmerions point, il s'en faut, si, dans l'essor trop peu modéré qu'il a pris ainsi, il ne nous semblait s'être aventuré un peu plus loin que de raison. Sa verve incontestable, la valeur pittoresque de son style, l'imprévu de ses conceptions, gagneraient, selon nous, à être maintenus sous le contrôle d'un bon sens plus rigoureux, d'un goût plus épuré; puis, comme Nathaniel Hawthorne, auquel est dédié l'ouvrage que nous venons d'analyser, M. Herman Melville s'est imbu, peut-être plus qu'il ne faudrait, de la prestigieuse philosophie dont Emerson est l'apôtre inspiré. Cette philosophie, nous la goûtons et nous l'adoptons très-volontiers dans ses origines comme dans ses conclusions, mais avec cette réserve cependant, qu'elle ne vienne pas, se mêlant aux réalités de l'ordre le plus positif, — par exemple à des récits de pêche,—introduire des créations purement allégoriques (fantastiques si l'on veut) au milieu de créatures en chair et en os que le voisinage de ces fantômes finit par dénaturer étrangement.

Nous pensons aussi que M. Herman Melville eût gagné à ne point user autant de ces excentricités purement extérieures qui consistent dans une grande prodigalité de titres bizarres, de digressions inattendues, de bibliographie à contre-temps, d'érudition superflue. Il avait assez de talent naturel, d'esprit *argent comptant*, d'invention réelle pour dédaigner ces semblans dont on a trop abusé à notre époque. Cependant, avec ces réserves, nous n'hésitons pas à reconnaître que l'auteur de *Redburn*, *Mardi*, *White-Jacket* et de *the Whale* s'est placé à un rang distingué parmi les romanciers américains qui continuent de nos jours, Brockden Brown, Washington Irwing et Fenimore Cooper.

E.-D. FORGUES.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

DE L'ALLEMAGNE.

I.

LE ROMAN ET LES ROMANCIERS.

I. *Der deutsche Roman des achtzehnten Jahrhunderts in seinem Verhæltniss zum Christenthum* (*le Roman allemand du dix-huitième siècle dans ses rapports avec le Christianisme*), par M. le baron d'Eichendorff; 1 vol. Leipzig, 1851. — II. *Die Ritter vom Geiste* (*les Chevaliers de l'Esprit*), par M. Charles Gutzkow; 9 vol. Leipzig, 1852. — III. *Neues Leben* (*Vie nouvelle*), par M. Berthold Auerbach; 3 vol. Mannheim, 1852. — IV. *Moderne Titanen* (*les Titans modernes*); 3 vol. Leipzig, 1852. — V. *Zeitgeist und Bernergeist* (*l'Esprit du siècle et l'esprit de Berne*), par M. Jérémie Gotthelf; 2 vol. Berlin, 1852. — VI. *Albrecht Holm*, par M. Frédéric d'Uechtriz; 4 vol. Berlin, 1852. — VII. *Carrara*, 2 vol. Leipzig, 1851. — VIII. *Furore*, par M. Wolfgang Menzel; 2 vol. Leipzig, 1851. — IX. *Die Sibylle von Mantua* (*la Sibylle de Mantoue*), par M. Léopold Schefer; 1 vol. Hambourg, 1852. — X. *Aus dem Waldleben Amerika's* (*Scènes de la Vie des Forêts en Amérique*), par M. Frédéric Gerstæcker; 6 vol. Leipzig, 1853, etc.

Il y a longtemps que les états de l'Europe ont été considérés comme une sorte de république fédérative; il y a longtemps aussi que la France est accoutumée à régler l'esprit de ce grand corps. Vaincue ou victorieuse, misérable ou prospère, c'est toujours elle qui ralentit ou précipite le mouvement général, qui propage l'agitation inquiète ou qui ramène les heures tranquilles. Je lisais récemment dans un journal de Londres qu'un écrivain écossais, l'auteur d'une savante histoire des états européens de 1789 à 1815, M. Archibald Alison, venait de conduire son travail jusqu'à nos jours et s'apprêtait à le publier sous ce titre : *Histoire de l'Europe depuis la chute de Napoléon jusqu'à l'avénement de Louis-Napoléon Bonaparte*. Ce titre, vivement blâmé, on le devine, et signalé comme une bizarrerie, exprime avec sincérité l'opinion de la république européenne sur ses propres affaires. L'histoire de l'Europe, aujourd'hui plus que jamais, c'est l'histoire de nos révolutions; la guerre et la paix nous appartiennent. Cette influence n'est-elle pas manifestement écrite dans les littératures des peuples qui nous entourent? L'Allemagne surtout, malgré la différence de langue et l'opposition de race, l'Allemagne, si jalouse de l'originalité de son génie, est de plus en plus associée à nos destins et en-

traînée dans notre orbite. De 1815 à 1848, le développement brillant, l'activité aventureuse, les tentatives fécondes et les misères de toutes sortes qui avaient signalé cette période s'étaient reproduits chez nos voisins avec une merveilleuse exactitude. Après la révolution de février, les clameurs de Paris retentissent à Berlin et à Vienne; le socialisme, déchaîné dans nos carrefours, se crée au-delà du Rhin une langue et des systèmes particuliers; chaque peuple, conservant sa physionomie, obéit cependant à une impulsion commune que la France a le privilége de conduire, et pendant trois années les lettres germaniques, comme les lettres françaises, présentent toutes les péripéties d'une lutte immense; il n'y a plus qu'une cause en jeu, une cause suprême, la ruine ou le salut du monde. Aujourd'hui enfin que voyons-nous? — Une période nouvelle qui commence. La littérature s'éloigne de plus en plus des voies politiques. L'Allemagne cherche comme nous des routes plus calmes; le roman, la poésie, la philosophie, les lettres charmantes et sérieuses, s'y relèvent peu à peu, comme les arbres et les fleurs après que la tempête a passé.

Je voudrais rassembler ces symptômes, je voudrais suivre dans ses directions diverses ce mouvement d'un grand peuple. Depuis deux ans déjà, désabusée de ses chimères ou ajournant ses espérances, l'Allemagne avait senti combien d'obstacles s'opposaient à son vœu le plus cher; l'unité germanique était redevenue ce qu'elle était jadis, ce qu'elle sera toujours peut-être, un idéal proposé aux sentimens des peuples, et qui, repoussé par les institutions, doit rayonner de plus en plus dans le domaine de la culture morale. La terreur du socialisme, les souvenirs de la guerre civile, tout cela s'effaçait. Des révolutions de 1848, il ne restait que certaines conquêtes légitimes, certains principes bien établis, une rupture décidée avec les restaurateurs du moyen âge, un sentiment de la vie publique, trop étouffé naguère, et qui est aussi indispensable au développement intellectuel d'un peuple que la circulation du sang à la nourriture du corps humain. Ajoutez à cela le repos, le loisir, biens si précieux au lendemain des crises sanglantes. L'Allemagne ne devait-elle pas revenir avec joie aux enchantemens de l'étude? Ceux-ci, que ne satisfait pas la situation présente, ont trouvé dans la poésie une consolation à leurs espérances trompées; ceux-là, guéris de leurs ambitions, ou salutairement troublés par ces grands coups que frappe la Providence, ont confié aux lettres le résultat de leurs épreuves. Des inspirations bien différentes se croisent, comme on voit, dans ce mouvement simultané des esprits; il y aurait profit à les distinguer avec soin. Sans doute, cette phase nouvelle que je signale ne présente pas jusqu'à présent un groupe de monumens glorieux : qu'importe, si l'on se préoccupe ici, avant toute chose, des symptômes de la pensée publique? Parmi les représentans de la génération qui occupait la scène avant 1848, les uns se taisent, les autres ont repris la parole, et nous font assister aux transformations de leur esprit. La génération qui s'avance, bien qu'indécise encore, apporte aussi maints élémens nouveaux, et les triomphes exagérés qui couronnent certaines ébauches ont souvent, pour l'observateur attentif, plus d'importance que les œuvres elles-mêmes. Ce sont ces divers courans de l'opinion, ce sont ces tendances ou secrètes ou déclarées, c'est toute cette vie de l'intelligence et de l'âme qu'on aime à découvrir dans le mouvement littéraire de l'Allemagne.

Ce mouvement est incontestable, et il s'étend déjà à tous les domaines de la pensée. S'il s'agissait seulement de citer des noms illustres ou des œuvres considérables, l'érudition, l'histoire, la haute philologie, appelleraient tout d'abord notre attention. Dans ces calmes régions de la science où ne pénètrent guère les inquiétudes de la vie publique, la docte Allemagne a maintenu ses traditions et accru ses trésors. Le troisième volume du *Cosmos* de M. de Humboldt; l'*Histoire de la langue allemande*, par Jacob Grimm, et le savant dictionnaire que l'illustre philologue publie en ce moment même avec son frère Wilhelm, l'*Histoire de la France aux* XVI*e et* XVII*e siècles*, dont M. Léopold Ranke vient de donner le premier volume; les récentes publications de M. Frédéric Hurter sur l'Autriche pendant la guerre de trente ans; l'*Histoire de l'Antiquité*, où M. Max Duncker a résumé avec précision les principales découvertes de la renaissance orientale du XIX*e* siècle; la belle monographie de M. Curtius sur le *Péloponnèse*, les *Antiquités indiennes* de M. Lassen, tous ces travaux, dont quelques-uns mériteront un examen spécial, attestent dans la science allemande une activité qui ne s'est jamais ralentie. Aujourd'hui toutefois un sujet plus pressant nous attire : ce n'est pas le passé, mais le présent; ce n'est ni la science ni l'histoire, c'est la conscience vivante de plusieurs millions d'hommes, au sortir de ces rudes épreuves qui sont chargées de faire l'éducation des peuples. Les romanciers, les poètes et les philosophes ont le précieux privilége d'exprimer tout haut les secrètes pensées d'une époque; ils indiquent au moins les tendances, les désirs, les aspirations, et révèlent, par le plus ou moins de sympathie qu'ils inspirent, les sentimens et les instincts de la foule. C'est aux romanciers et aux poètes, c'est aux philosophes et aux moralistes, que je veux m'adresser. Les conteurs, rassemblant leur auditoire dispersé, ont renoué le fil de leurs récits; les poètes, chassés de la république, se sont mis à chanter comme autrefois; les philosophes, abandonnant la tribune politique ou sortant de leurs retraites, ont repris leurs méditations et dégagé à leur manière la formule des événemens. Quel est le secret de leurs récits ou de leurs poèmes? quel est le dernier mot de leurs théories? La réponse, si nous savons la trouver, éclairera une situation tout entière.

I.

« De toutes les formes que revêt l'imagination, le roman est celle qui dénonce avec le plus de sincérité les fluctuations de la pensée allemande. La poésie lyrique est trop spontanée, la poésie didactique trop spéciale, pour remplir cet office. Le théâtre sans doute est la plus haute expression de la vie intellectuelle des peuples; mais le théâtre allemand, malgré tous ses efforts, n'a jamais atteint ce caractère profondément national qui donne un intérêt si précieux aux tragédies de Racine et de Corneille, aux mystères de Calderon et aux drames de Shakspeare. Tenons-nous-en donc au roman : c'est la vraie carte routière indiquant les bas-fonds et les abîmes de notre littérature, c'est le résumé le plus complet de nos croyances et de nos folies. » Celui qui écrit ces paroles est un des plus charmans poètes, un des conteurs les plus aimables de ce groupe romantique où brillèrent tant de dons heureux et que les luttes du siècle ont depuis longtemps dispersé : c'est M. le baron Joseph

d'Eichendorff. M. d'Eichendorff n'appartenait plus au mouvement littéraire. Après avoir pris une part brillante aux tentatives de l'école qui rajeunissait, avec Achim d'Arnim et Clément de Brentano, les sources de l'inspiration poétique, le suave auteur de tant de *lieder* populaires, l'émule harmonieux des chantres du *Wunderhorn*, le spirituel humoriste qui avait si bien raconté les *Mémoires d'un Vaurien* et déclaré si gaiement la guerre aux Philistins du bon sens, semblait n'avoir plus de place désormais dans la littérature turbulente qui avait détrôné ses maîtres. Il était le dernier des romantiques, et, si l'on songeait encore à ce représentant d'un monde disparu, on se le figurait plongé dans une mystique extase ou endormi par ses propres accens au fond des forêts enchantées. Il y avait quinze ans qu'il se taisait; sa plus récente publication, le recueil complet de ses poésies, date de 1837. Le voilà qui reparaît aujourd'hui avec une vive et vaillante étude sur le roman et les romanciers de l'Allemagne au XVIIIe siècle. Le baron d'Eichendorff a soixante-quatre ans, mais son imagination est toujours jeune, son style toujours mélodieux et pur. Ce qu'il y a de nouveau dans son livre, c'est la décision de la pensée. A vingt ans, il aimait le repos cher aux vieillards, il avait peur du bruit de son siècle et se plaisait aux chimères de je ne sais quel âge d'or aperçu dans le passé; à l'heure où la lassitude serait permise, il revient armé de pied en cap et jette au milieu d'une littérature découragée son hardi manifeste.

« Toute notre histoire moderne, s'écrie-t-il, est une lutte révolutionnaire, la lutte de ce qui est et de ce qui voudrait être. Dans ce conflit formidable, c'est la littérature qui se bat au premier rang. La pensée, saine ou coupable, voilà son glaive; sa force, ce sont les masses toujours mobiles et prêtes au premier appel. Laissons de côté les tirailleurs isolés, ceux qui ne font que brûler leur poudre au vent; allons droit aux gros escadrons et marquons les péripéties de la bataille. » Ainsi parle le critique résolu, et, parcourant à grands pas toute l'histoire du roman germanique depuis les aventures de Siegfried ou de Parceval jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, il s'arrête et s'établit dans cette audacieuse époque où s'est livré le fatal combat de l'humanité contre le christianisme. Les romanciers philosophes qui se croient appelés à régénérer la société et qui prêchent une sorte de religion naturelle affranchie des dogmes chrétiens, les conteurs efféminés qui prétendent mettre le sentiment à la place du devoir, leurs adversaires qui écrivent des romans piétistes sans se soucier de la poésie, Klinger, Heinse, Auguste Lafontaine, Gellert, Hermès, sont ingénieusement mis en scène. Les mystiques comme Jung Stilling et Lavater, les rationalistes comme Jacobi, les pédans comme Basedow, surtout les coryphées du culte de l'homme, l'auteur du *Titan* et l'auteur de *Wilhelm Meister*, passent tour à tour sous nos yeux, très nettement caractérisés dans leurs œuvres et leurs tendances secrètes. Un souffle léger circule à travers ces pages éloquentes; l'auteur a beau rédiger une déclaration de guerre, c'est en poète qu'il parle des poètes. Quant au fond des idées, une belle inspiration conduit sa plume. Personne n'a mieux le sentiment des merveilleuses ressources que le christianisme fournit à l'imagination humaine. Prêtez l'oreille aux commentaires de sa théologie, il vous expliquera comment le réel et l'idéal dans le système chrétien sont unis par de mystérieuses attaches. On dirait que le ciel se penche vers la terre, car le monde infini des vérités surnaturelles

éclaire et transfigure sans cesse toutes les choses d'ici-bas. Grâce à ces rayons qui nous enveloppent, la poésie est partout; les choses les plus vulgaires se transforment, l'existence la plus humble se couronne de splendeurs miraculeuses, et l'artiste chrétien vit et travaille au milieu d'un continuel enchantement. « Que faut-il pour cela? dit l'auteur; rester fidèles au caractère national. Le monde était épuisé et ne pouvait plus ni vivre ni mourir; un enfant parut qui prononça ces paroles : Si vous ne devenez pas comme un enfant, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux. Mais le vieux monde ne comprit pas le sens si simple et si profond de ce langage. Alors accoururent les peuples germaniques, qui détruisirent le vieux monde et élevèrent l'enfant sur leurs boucliers de peaux. De cette union de l'esprit du Nord et du dogme chrétien est sorti le monde moderne. » — Redevenez enfans, dit le brillant poète aux artistes de son siècle, et vous retrouverez tous les mystérieux liens de la terre et du ciel, c'est-à-dire toutes les ressources et toutes les inspirations de la poésie qu'a entrevue le moyen âge et dont nous soupçonnons à peine les trésors. — Le problème, comme on voit, est posé de la façon la plus nette, et le manifeste du baron d'Eichendorff ouvre convenablemen notre étude.

Redevenir enfans! C'est déjà là ce que disait il y a trois ans, au plus fort des luttes révolutionnaires, ce naïf poète que l'Allemagne a accueilli avec une sympathie si cordiale, M. Oscar de Redwitz; M. d'Eichendorff s'approprie la même pensée, une foule d'écrivains la répètent; il semble que ce soit le mot de la situation. Ceux qui ne prennent pas cette formule dans le sens chrétien s'en rapprochent cependant par de singulières analogies; ils expriment le désir d'une existence nouvelle, ils recommandent d'oublier le passé, de recommencer leur tâche mal conduite, de se remettre à l'œuvre sans découragement et sans rancune. Plusieurs romans, quoique très défectueux dans leur ensemble, ont été en cela les interprètes d'une inspiration générale. Voyez la dernière œuvre de M. Gutzkow, *les Chevaliers de l'esprit!* M. Gutzkow, en publiant cet ouvrage, a eu le tort d'inaugurer en Allemagne le roman-feuilleton, le roman qui se déroule sous la plume de l'écrivain, comme la soie ou la laine sur le métier du tisseur. Il a eu l'ambition peu glorieuse de rivaliser avec la fabrique française; les volumes ont succédé aux volumes, et l'entreprise a dû mériter de graves reproches. Peu à peu cependant le conteur a ressenti l'influence des émotions publiques; son récit, qui se traînait péniblement, s'est débarrassé de l'imitation d'une certaine école, et les dernières parties du tableau ont exprimé d'une façon assez vive les tristesses et les vœux de la période où nous entrons. Il s'en faut bien, on peut le croire, que le roman de M. Gutzkow soit une composition de premier ordre et mérite le succès bruyant que les deux derniers volumes surtout ont obtenu au-delà du Rhin; ce succès n'en est pas moins un symptôme. Que l'auteur ait résolu ou non les difficultés de sa tâche, qu'il ait donné de bons ou de mauvais conseils à ceux pour qui il a composé son livre, il est impossible de nier qu'il ait hardiment touché en finissant aux problèmes les plus vifs de notre époque.

J'aperçois deux choses très distinctes dans l'œuvre de M. Gutzkow : d'abord un long roman, un tableau minutieux, compliqué, où l'imitation de M. Eugène Sue n'est que trop flagrante, puis une histoire qui confine sans cesse

au symbole, et dont maintes scènes sont la vivante image de l'Allemagne. Laissons de côté les péripéties du roman, laissons l'auteur rivaliser avec nos conteurs sans fin et sans mesure. Les deux frères Wildungen, Dankmar et Siegbert, derniers descendans d'un de ces templiers qui périrent sur le bûcher de Jacques Molay, sont à la recherche d'une fortune immense laissée par leur ancêtre, et cette fortune doit servir à la fondation d'une société gigantesque d'où sortira l'affranchissement du monde. Un jeune prince qui a volontairement quitté son palais pour vivre de la vie démocratique, un prince qui a porté la blouse et manié le rabot, est le collaborateur de Dankmar et de Siegbert pour cette mystérieuse entreprise. Encore une fois, laissons le romancier se complaire à des inventions de cette nature; ne troublons pas les lecteurs allemands qui y trouvent leur plaisir, ne troublons pas tant de critiques enthousiastes qui semblent heureux de pouvoir opposer M. Gutzkow à l'auteur du *Juif errant* et des *Mystères de Paris*. Ce qui nous frappe, nous, au milieu de ces prétentieuses fadaises et de ces mélodrames surannées, ce sont çà et là certaines personnifications hardies où nous apparaît dramatiquement, avec ses espérances et ses mécomptes, avec son exaltation et ses chimères, la fiévreuse Allemagne du XIXe siècle. Très fastidieux au début, le récit change de caractère vers la fin; lorsque nous n'avons plus à suivre l'auteur au milieu de mille personnages dont il a entrepris l'étude psychologique, lorsque les menues aventures du juriste Dankmar, du peintre Siegbert, du prince Égon Hohenberg, du demi-prolétaire Fritz Hackert, du prolétaire complet Louis Armand, du fonctionnaire Schlurk, de sa fille Mélanie, de Pauline de Harder, de l'Américain Murray, du poète Oleander et de bien d'autres encore, font place à une peinture plus vigoureuse et plus large, lorsque tous les traits épars du tableau se concentrent enfin dans une situation simple, je ne sais quel souffle poétique transforme soudain cette chronique bavarde, et l'intérêt s'éveille. J'ai remarqué surtout deux idées assez profondes et pathétiquement exprimées. Ce mystérieux écrin qui contient les titres de la famille Wildungen, et qui est, on peut le dire, le véritable héros du roman, est condamné à subir de singulières vicissitudes. Tour à tour perdu et retrouvé, il est sauvé une dernière fois par un de ces êtres déclassés qui ne sont ni ouvriers ni bourgeois, et dont la spécialité est de faire les révolutions. Dankmar a été emprisonné comme agitateur, et l'écrin est aux mains de ses ennemis; or ce personnage équivoque dont je viens de parler, le demi-prolétaire Hackert, réussit à dérober l'écrin; il arrache Dankmar lui-même à la prison, malgré la répugnance de celui-ci à se donner un tel associé. Victoire aux frères Wildungen! le talisman est reconquis, et leurs projets vont s'accomplir! Non, tout est perdu; l'imprudence ou l'ineptie de ce même Hackert a mis le feu au château qui sert d'asile aux conspirateurs, et la précieuse cassette disparaît dans l'incendie. Voyez-vous ce démagogue chargeant sur ses épaules la cassette qui contient l'avenir! Pour la sauver, il a bravé mille fois la mort; une heure après, il sera cause de l'anéantissement de ce dépôt sacré et retardera pour longtemps les destinées du monde! Il met sa force brutale, il met son audace désespérée au service d'une idée qu'il peut à peine comprendre; on accepte son aide, et voilà que tout est fini. Énergique image, ce me semble, des rapports de la bourgeoisie et du prolétariat! Cruel symbole des révolutions!

Un autre tableau qui pourrait être plus expressif encore, si l'auteur n'hésitait pas entre deux principes absolument contraires, c'est la conclusion du récit. Dankmar Wildungen a voulu fonder une société dont le but est d'accélérer par tous les moyens le progrès de la civilisation, le triomphe de l'humanité sur la servitude et la misère. Ses illusions à ce sujet, et l'auteur semble les partager, sont vraiment des plus étranges. Cette riche cassette lui semble un victorieux talisman; une fois maîtres du trésor légué à Dankmar par le templier du moyen âge, les *chevaliers de l'Esprit* auront enfin le point d'appui que demandait Archimède pour soulever le monde. Qu'arrive-t-il? Ce naïf espoir est détruit, et la plupart des fondateurs de l'ordre sont obligés de chercher un asile hors de leur pays. Or il semble d'abord que cette catastrophe ne soit pas perdue pour eux; on dirait qu'ils en comprennent le sens et qu'ils ouvrent à leur pensée une direction nouvelle. Un soir, à la faveur de la nuit, à la douteuse clarté de la lune qui monte, voilée, derrière les sapins, des affiliés de l'ordre se réunissent en secret non loin de ce château des templiers qui devait être le siége de leur pouvoir, et là un des plus jeunes prononce ces graves paroles : « L'ordre est constitué! la consécration que devaient lui donner des moyens matériels est compromise, il est vrai, et perdue pour le moment; notre asile est la proie des flammes. Qu'importe?... l'esprit seul doit être l'arme des chevaliers de l'Esprit! » L'ascendant légitime des influences morales remplacera donc les conventions secrètes, et les conspirateurs ténébreux reprendront à la clarté du soleil la tâche bienfaisante, l'œuvre de civilisation et de progrès que chacun dans sa sphère est toujours obligé d'accomplir? Mais non; M. Gutzkow n'ose pas conclure ainsi. Tout en refusant à ses chevaliers le moyen de bouleverser le monde, il les convie encore à je ne sais quelle œuvre mystérieuse et menaçante. Cette propagande de l'esprit, ce ne sera pas une propagande pacifique. « Ne me rappelez pas, ajoute le jeune tribun, les enfantines paroles qui ont retenti autrefois dans cette enceinte, quand les templiers recevaient les enseignemens de leurs chefs : à savoir que la croix imprimée sur leurs manteaux devait être pour eux le bien suprême et le suprême but de la vie. Ne me dites pas qu'un grand sauveur a prononcé un jour ces maximes : — Le royaume de Dieu est une perle précieuse, et ses trésors valent mieux que l'or et l'argent; il est en nous, ce divin royaume; l'homme caché, l'homme qui possède la douce et silencieuse tranquillité de l'esprit, cet homme-là a du prix devant le Seigneur! — Doux, silencieux, paisibles? Non, frères, l'esprit de ce temps ne doit pas être tout cela. Pourquoi faut-il que la longanimité ait été infructueuse pendant deux siècles? Pourquoi faut-il que la colombe ne puisse plus être le symbole de notre époque? La mouette s'engourdit de peur aux approches de l'orage; ainsi la pensée du juste, errante de tous côtés à travers nos tempêtes, ne sait autre chose que se plaindre et pousser de douloureux gémissemens. Qui peut encore dormir à l'heure qu'il est? Si l'esprit a besoin de repos, ne reposons jamais sans presser de la main le pommeau de notre épée. A l'œuvre! agissez! enrôlez vos soldats! » On voit quelle est l'indécision de l'auteur, et comme une situation qui s'annonçait si bien aboutit à des banalités vulgaires.

Ces paroles, qui contredisent si brusquement la précédente scène, M. Gutzkow les a écrites pour satisfaire une partie de son public. Elles répondent

en effet à la douleur des espérances trompées, et semblent promettre une revanche. Les patriotes sont tristes; de grands efforts ont été accomplis, de généreux sentimens ont été dépensés en pure perte : l'unité allemande n'a été que le rêve d'une heure; M. Gutzkow, par ces belliqueux accens, semble avoir à cœur de ranimer les courages. Le dernier volume de son roman a beaucoup réussi. On assure que l'auteur a reçu maintes lettres qui l'interrogeaient sur la réalité de cette association; les mystérieux enrôlemens ont tant d'attraits dans la patrie du *Wehmgericht* et du *Tugendbund!* Du nord et du sud, bien des Dankmar inconnus sollicitaient une place au sein de la chevaleresque phalange. Ce qu'il y a de vague dans les peintures de l'auteur contribuait encore à enflammer les imaginations. Que ce nom est beau : *les chevaliers de l'Esprit!* Les héros du XIIIe siècle, qui poursuivaient le Saint-Graal, les Parceval, les Titurel et tous leurs compagnons n'étaient-ils pas de cette confrérie mystique? N'y faut-il pas rattacher aussi les adeptes de Joachim de Flore, qui voulaient substituer à la religion du Christ la religion de l'Esprit-Saint, et que Dante a placés néanmoins dans les splendeurs du paradis? Mais, poétiques ou réels, orthodoxes ou hérétiques, tous les chevaliers de l'Esprit au moyen âge étaient les soldats d'une foi positive, d'une foi parfaitement définie; ils appartenaient à la communion chrétienne. Que veulent, au contraire, les chevaliers de M. Gutzkow? Où est leur évangile? quel dogme éclaire leur route dans la mêlée des choses humaines? Ce n'est pas assez de dire : nous voulons le progrès de la civilisation, nous voulons aider de toutes nos forces au triomphe de l'humanité et de la justice. Comment comprenez-vous ce progrès? où voyez-vous le triomphe de la justice, et par quels chemins marcherez-vous à votre but? Sur tout cela, M. Gutzkow est muet, et les actions de ses héros ne sont pas de nature à nous faire deviner l'énigme. Ces chevaliers n'agissent pas; ils se disent l'un à l'autre : A l'œuvre, à l'œuvre! et rien ne se fait. En vain sont-ils fiers de leur beau titre, ils ne le méritent ni par la sublimité de l'intelligence, ni par l'audace des résolutions. Je dirai à ces héros qui séduisent la jeunesse allemande : L'indécision de vos pensées vous condamne. Votre idéal est plein de contradictions et de chimères. Vous croyez être les soldats de notre siècle, et vous empruntez au moyen âge je ne sais quelles formes vides sans lui demander l'esprit souverain qui en faisait la force. Vous prétendez glorifier l'humanité, et vous en méconnaissez la noblesse. Ouvrez les yeux : le monde moderne, malgré toutes ses misères, est plus poétique et plus grand que vos conciliabules. La grande société secrète, c'est l'invisible société des âmes; or, pour que les âmes, en s'unissant, puissent préparer un avenir meilleur, apprenez-leur d'abord à se régénérer. Vous répétez sans cesse que vous êtes à une époque de rénovation sociale; cela sera vrai seulement le jour où chacun de vous, sans conspirations et sans embûches, y appliquera une volonté sérieuse.

Cette idée du renouvellement individuel est comme entrevue dans un roman dont le titre et les premiers tableaux m'ont charmé. Pourquoi faut-il que l'auteur réponde si peu aux espérances qu'il avait fait concevoir? Je parle du récit en trois volumes que M. Berthold Auerbach intitule hardiment *Vie nouvelle*. Dante a raconté sous ce titre les mystiques extases de son enfance; M. Auerbach l'applique à la situation présente de l'Allemagne, aux doutes qui

se sont emparés de bien des esprits, aux désenchantemens qui ont affligé bien des cœurs, et il imagine un symbole destiné à exprimer pour tous la nécessité d'une transformation morale. Le comte Falkenberg est le fils illégitime d'un prince et d'une jeune femme qui est allée cacher on ne sait où sa honte et sa douleur. L'enfant abandonné a été recueilli par un oncle maternel qui l'a adopté et lui a donné son nom. Destiné d'abord à la carrière des armes, il a senti bientôt que la discipline de l'armée pesait trop lourdement à son inquiète nature; il a quitté le régiment pour ce monde bruyant des lettres où s'agitaient les mille systèmes d'une turbulente époque. La philosophie des *humanistes* l'a enivré, et quand la catastrophe de février eut lâché la bride aux passions, le jeune comte prit une part active aux insurrections de l'Allemagne. Il croyait à toutes les chimères de ses maîtres; il avait espéré l'unité des peuples germaniques et rêvé le triomphe de la démocratie. Partout où le patriotisme allemand était en jeu, partout où la révolution tirait l'épée, dans le Schleswig, à Berlin, à Dresde, dans le Palatinat, le comte Falkenberg était au premier rang. Aujourd'hui que son rêve s'est évanoui comme une fumée, le voilà errant, obligé de cacher son nom, obligé de dérober sa liberté et sa vie à une répression sans pitié. Condamné aux casemates, il s'est procuré un faux passeport et voyage sous le nom de Freihaupt. Où ira-t-il? L'Amérique l'attirerait, si un devoir sacré n'enchaînait ses pas. Ce n'est pas seulement le sol de la patrie qui le retient comme par un aimant invincible, il sait que sa mère vit encore, et il veut la retrouver. Pendant qu'il marche à l'aventure, son léger bagage sur le dos, il rencontre un jeune homme, un instituteur de campagne, qui va prendre possession d'un nouveau poste. Les deux voyageurs font route ensemble, et bientôt les confidences du maître d'école éveillent une singulière pensée dans l'esprit du comte démocrate. Eugène Baumann, — c'est le nom de l'instituteur, — est attendu aux États-Unis par sa famille expatriée; sitôt qu'il aura ramassé quelque argent, il s'embarquera pour New-York. « Partez tout de suite, » lui dit le comte, et il lui remet un paquet de billets de banque; « en échange, donnez-moi votre nom. Vous n'êtes plus Eugène Baumann, vous êtes Freihaupt, et moi, je suis le nouvel instituteur du village d'Erlenmoos. » Aussitôt dit, aussitôt résolu. Les passeports sont échangés, la substitution est accomplie. Bonne chance au voyageur, bon succès au maître d'école; que l'Amérique et l'Allemagne leur soient propices! Les deux amis se serrent la main et se séparent. Dès le lendemain, le faux Eugène Baumann arrivait à Erlenmoos et commençait une nouvelle vie.

N'est-ce pas là un attrayant début? En lisant ces premiers chapitres, je devançais involontairement la narration de l'écrivain; j'aimais à me figurer le fastueux démocrate dans l'humble et laborieuse existence qu'il s'impose. Quel contraste! hier le bruit et les enivremens de la place publique, aujourd'hui un paisible devoir accompli sans fracas. Une telle situation, assurément, pouvait renfermer les leçons les plus salutaires, et le tableau de cette nouvelle vie était digne de tenter à la fois un moraliste et un poète. Malheureusement, M. Auerbach n'a fait que soupçonner la beauté de son sujet. Ce n'est pas une carrière nouvelle qui s'ouvre pour le comte Falkenberg; rien n'est changé chez lui, rien, si ce n'est la condition extérieure. Il fallait nous montrer la rénovation de son âme, et cette âme, dans l'humble salle de l'école comme dans les

clubs philosophiques, est obstinément attachée aux mêmes folies. Nous pensions que Falkenberg voulait recommencer sa vie pour en faire un meilleur usage; il veut seulement recommencer la prédication de ses utopies hasardeuses, et pour cela il se place à la source même des générations qui doivent posséder l'avenir; il s'empare de l'école primaire. La profession de foi de Falkenberg est curieuse; le faux Eugène Baumann a trouvé à Erlenmoos un collègue nommé Deeger, nature simple et droite, esprit libéral, républicain même et profondément religieux; c'est à ce digne paysan que le disciple des jeunes hégéliens exposera l'idéal nouveau des sociétés humaines et les espérances de l'avenir. Un jour que Deeger a conduit son collègue à l'église pour lui apprendre à toucher de l'orgue, l'entretien tombe bientôt sur l'éducation, sur la destinée humaine, et Deeger entend là maintes paroles qu'il a peine à comprendre. Peu à peu Falkenberg s'exalte; ce ne sont plus de simples formules jetées négligemment, c'est tout un discours, c'est un programme entier qu'il développe, comme si l'église était pleine et qu'il s'adressât à la foule :

« L'éternel exemplaire et l'immuable modèle du bien, ne dites pas que c'est le Christ, le Christ individuel, le Christ qui a vécu et qui est mort dans une époque déterminée; non, ce modèle sublime, c'est l'homme, l'homme idéal, l'homme tel que le genre humain l'a rêvé et à qui il a donné le nom de Jésus... La perfection première, la beauté accomplie de l'esprit et du corps n'existe nulle part dans tel ou tel individu; elle existe, partagée entre tous... J'aime aussi le Christ et je le révère, mais je vois en lui, comme dans Socrate, dans Aristide, dans Luther, dans Franklin, dans Washington, les imperfections qui tiennent à l'état de chaque période. Ce n'est pas le Christ individuel, c'est le Christ idéal qu'il faut avoir en soi. Tu sais ce que nous a enseigné le Grec Euclide; il n'y a ni ligne ni point dans la nature, et cependant ces abstractions de la pensée sont les mesures exactes qui nous servent à déterminer toute chose. Tu crois au Christ; moi je crois à l'idéal de l'homme, bien que cet idéal, je le sais, ne doive jamais s'offrir à moi sous une forme visible. Tu crois au monde surnaturel; je crois à ce monde où je suis né, je crois à la perfection de l'humanité ici-bas, je crois à la bonté incorruptible de l'homme. Tu crois en Dieu, et tu ne perds pas confiance, quoique ses voies te semblent mystérieuses et ses desseins impénétrables; je crois à l'humanité, je crois que sa destinée est d'atteindre à la sainteté absolue et à l'absolue beauté, bien que le spectacle du servilisme et de la tyrannie s'efforce d'ébranler ma foi. Des milliers d'hommes croient à la bonté de Dieu, de ce Dieu qu'ils ignorent et dont l'action immédiate leur est cachée : je ne les en blâme pas; qu'ils nous permettent seulement de croire à la bonté du genre humain si hautement attestée par tant d'actes héroïques. La foi, c'est l'indestructible. La foi n'a pas besoin d'une lumière qui lui vienne du dehors, elle tire, elle verse la clarté du sein de ses profondeurs; tel l'enfant merveilleux qu'a représenté le Corrège. Ne pense pas que ma croyance soit faible, parce que faible est son objet; elle est si forte qu'aucun homme, aucune nation, n'auraient la puissance de l'anéantir. L'astronomie nous apprend que les étoiles ne sont pas placées à l'endroit où nos instrumens nous les montrent; il est de même de l'homme et du foyer lumineux de sa vie spirituelle. J'estime les hommes plus qu'ils ne s'estiment eux-mêmes, car ce que j'estime en eux, c'est la pure humanité,

l'humanité idéale, c'est leur âme à sa plus haute puissance, c'est enfin tout ce qu'ils méconnaissent si souvent dans leur propre nature. Je n'admets pas qu'il y ait un seul homme au-dessus de moi, je n'admets pas qu'il y en ait un seul au-dessous. Ne discutons plus l'objet de notre foi, pratiquons seulement nos deux croyances, et voyons par les effets laquelle est la plus forte. »

M. Auerbach retombe ici dans toutes les vieilleries panthéistiques dont l'Allemagne est en train de se débarrasser chaque jour. Pourquoi donc annoncer si haut la peinture d'une vie nouvelle? Cette vie nouvelle, c'est la religion de M. Strauss, c'est l'humanisme de M. Bruno Bauer, c'est l'athéisme de M. Feuerbach; heureux encore sommes-nous que le héros de cette histoire veuille bien ne pas pousser jusqu'au *nihilisme* de M. Max Stirner! L'Allemagne ne prête plus l'oreille à ces tribuns; 1848 les a tirés de l'obscurité des écoles pour les disperser au grand jour, et voilà le romancier qui prétend les ramener sur la scène au moment même où il annonce dans un symbolique récit la régénération de son pays. Il est difficile de se tromper plus complétement; il est impossible de donner un plus fâcheux démenti aux promesses d'un titre et d'un début plein de grâce. Au point de vue purement littéraire, les détails habiles ne manquent pas dans le livre de M. Auerbach; mais rien ne fait oublier l'erreur capitale de l'ouvrage, et ce qu'on éprouve à la vue de ces peintures gracieuses ou sombres, c'est une sorte d'impatience et de colère quand on suit ce prétendu réformateur incapable de dépouiller le vieil homme, cet utopiste incorrigible qui s'imagine commencer une nouvelle vie, parce que, sous un nom et un costume d'emprunt, il s'entête plus follement que jamais dans ses impiétés surannées.

L'erreur de M. Auerbach est d'autant plus singulière, qu'il retrace avec une sincérité hardie les vices et les violences des habitans d'Erlenmoos. Les excitations de 1848 ont développé bien des mauvais instincts que le romancier ne ménage pas. A-t-il vraiment tant de confiance dans la prédication de Falkenberg, et croit-il que ce culte de l'humanité, ce dogme de l'absolue bonté de notre espèce, cet abandon de soi-même et cette fusion dans la grande âme collective du genre humain triompheront aisément des habitudes perverses? Pendant que M. Auerbach s'embarrasse en ses contradictions, l'auteur anonyme d'un roman assez énergiquement composé nous dénonce aussi les funestes influences de ces années de désordre, et il en tire une conclusion plus logique. Sous ce titre, *les Titans modernes*, le romancier a osé nous donner la plus poignante peinture de la démagogie allemande. Le héros du livre est un étudiant en théologie, un aspirant au ministère évangélique, Ernest Wagner. En vain a-t-il pour père un digne pasteur de campagne, en vain a-t-il été élevé par une mère pieuse et simple : toutes les subtilités prétentieuses de l'esprit du siècle ont de bonne heure altéré les facultés de son âme. Dès le début du récit, nous le voyons, assis auprès de sa fiancée Anna, analyser ses sentimens avec le pédantisme d'une cervelle orgueilleuse et malsaine. Mon cœur l'aime, se dit-il, mais mon esprit ne la connaît pas. Ce qu'il aperçoit dans ses rêves, c'est la femme libre, une âme fière, affranchie des lois de la vieille morale et prête à s'aventurer avec lui *dans les régions de l'absolu*. Wagner n'est pas une nature pervertie; c'est une intelligence faible que possède un immense orgueil. Il semble hésiter encore entre le bonheur paisible qui lui sourit et

les aventures orgueilleuses qui l'appellent. Nommé pasteur selon le vœu de sa famille, établi auprès de son vieux pere, pasteur lui-même, dont l'exemple et la tranquille félicité lui rendent par instans un peu de calme, il trouble à plaisir cette période idyllique de sa vie, et la termine enfin par un coup d'éclat. Il publie une brochure scandaleuse contre le christianisme, et se fait chasser par le synode. Son vieux père en mourra; que lui importe? Il a rompu les liens qui l'enchaînaient; le voilà *lancé dans l'absolu!* Comme il s'applaudit de son équipée! avec quelle joie sinistre il prend congé du foyer maternel et s'engage dans la ténébreuse milice des *éclaireurs du monde!* Ce mélange de crédulité béate et d'impatience révolutionnaire est parfaitement décrit.

Wagner n'est pas encore perdu : il y a chez lui, en définitive, plus de niaiserie que de méchanceté, j'entends cette niaiserie philosophique qui est la compagne et le châtiment de l'orgueil; mais suivez-le à Berlin, et voyez-le descendre l'un après l'autre tous les degrés de l'abîme! Le maître de Wagner, le Faust ridicule dont celui-ci est le *famulus,* est un certain docteur Louis Horn, qui a puisé sa règle de conduite dans les plus cyniques théories de ces derniers temps. Louis Horn et Ernest Wagner ne sont pas, qu'on le sache bien, la caricature de certains sophistes célèbres; c'est mieux que cela, c'est l'image trop exacte, hélas! des disciples sans nom que tout agitateur est condamné à traîner derrière soi. Tandis que la dialectique continue de divaguer paisiblement dans son cabinet d'études, l'élève traduit en actes la pensée du maître, et le maître lira un matin la biographie du disciple dans quelque récit de cour d'assises. Wagner a rencontré à Berlin la femme libre que lui montraient ses songes. C'est autour de cette femme que va s'agiter un drame plein de détails burlesquement sinistres. Le docteur Horn et un certain comte César, agent de la propagande polonaise, sont les rivaux d'Ernest Wagner. Une des scènes les plus curieuses dans ce triple combat d'intrigues et de trahisons intimes, c'est la mort du docteur Horn. Après toutes sortes de vilenies, humilié dans son orgueil et dénué de toutes ressources, le docteur se tue; mais, avant de lâcher la détente de son pistolet, il a rédigé une dernière instruction philosophique à l'adresse de Wagner. « Je meurs, lui écrit-il, fidèle à mes doctrines; je meurs comme un représentant de l'absolu. La racaille humaine se soumet servilement à la mort amenée par des causes étrangères; moi, ma mort est mon œuvre. Le principe que j'ai toujours défendu, tu le sais, c'est que l'homme doit être maître de lui-même, jouir de lui-même, n'aimer que lui-même, ne dépendre que de lui-même... La conclusion est qu'il doit se tuer lui-même. » Vous trouverez peut-être que ce résumé du système et de l'existence du docteur est une charge trop bouffonne; ne le croyez pas : les choses sont si bien amenées dans la trame du roman, la génération du mal est si complétement décrite, ce malheureux est tellement la dupe des grands mots et des formules creuses de son école, que cette sinistre parade du mourant est la conclusion nécessaire d'une telle vie.

Les deux chapitres qui terminent l'ouvrage, l'un intitulé *propagande,* l'autre *bourgeois et prolétaires,* nous font assister aux dernières aventures, aux dernières avanies du théologien renégat. Un instant on croit qu'il va s'arrêter sur la pente rapide où il glisse. Il veut revenir sur ses pas, il sent se réveiller les instincts honnêtes que l'infatuation n'a pas complétement

étouffés; vain espoir! c'est une lueur qui brille et qui passe. Ernest Wagner n'est-il pas le messie d'un monde nouveau? Si les bourgeois ne sont pas séduits par ses doctrines athées, il s'adressera aux prolétaires et leur enseignera le communisme. Adieu les théories transcendentales et les apophtegmes métaphysiques! le voilà obligé de parler le langage du tailleur Krist, excellente figure, type démagogique reproduit avec une habileté magistrale. Suivez-le jusqu'au bout dans cette lamentable odyssée, vous le verrez à Vienne, au milieu de ses adeptes, chercher un trépas éclatant sur les barricades d'octobre. Pourquoi l'auteur le fait-il fusiller par les soldats du prince Windisch-Grætz? Il fallait que cet homme, dont la vanité a conduit toute la vie, rentrât obscurément dans la foule et subît la longue humiliation de son impuissance. Et maintenant, si vous vous rappelez sa première enfance, son père entouré de respect, sa mère pieuse, attentive, dévouée, sa douce fiancée Anna et toute cette famille qui marche gravement dans le sentier du devoir, ce n'est pas la mort du malheureux qui jettera le plus de tristesse sur cette impitoyable étude, c'est l'attitude du mourant et l'obstination titanique de son âme. *Les Titans modernes!* dit l'auteur, et l'on se demande pendant tout le cours de l'ouvrage si ce n'est pas un titre ironique. Où sont les Titans en effet? Nous n'avons affaire qu'à de vulgaires vanités et à des caractères lâches. L'auteur évite trop soigneusement la déclamation pour donner à ses personnages l'altière audace qui pourrait diminuer leurs misères. Mais tout à coup, au dernier moment, du sein de cette nature vide et de ce cœur desséché, du fond de ce néant, si je puis dire, s'élève une parole épouvantable : « J'ai mené une vie bien errante, écrit Wagner avant de mourir; j'ai péché de mille manières, et cependant je ne saurais éprouver de repentir. S'il existait un Dieu, je comparaîtrais devant lui sans trembler. J'ai vécu saintement, mes péchés même étaient purs. De toutes les forces de mon être j'ai poursuivi la vérité. » Qu'en dites-vous? ce titanisme que nous cherchions, il me semble que le voilà. Le Titan moderne ne puise pas son audace dans le développement gigantesque de son corps comme le Titan de la fable, mais dans la faiblesse et l'indigence de son âme. L'idée du bien s'est éteinte au fond de sa conscience; cette critique meurtrière qu'il a portée partout a fini par le détruire lui-même, et c'est parce qu'il est le néant qu'il peut s'écrier avec raison : Je ne tremble pas!

Les Titans modernes rappellent par bien des points un vif et spirituel récit publié chez nous en 1849 et qui méritait de ne pas passer inaperçu : je parle de cette peinture de mœurs politiques intitulée *Un Héros*. Tout est triste dans ce livre; l'indignation n'y tient pas de place, mais l'observation y est précise, inexorable. L'auteur n'intervient pas dans son récit; il craint la déclamation, il craint l'emphase. C'est assez pour lui de laisser parler les choses, et certes elles crient assez d'elles-mêmes. Bien qu'il y ait beaucoup de talent dans les deux ouvrages, l'invention y brille peu; on voit clairement que l'écrivain ne s'est pas proposé une œuvre d'art. Ne lui demandez pas autre chose qu'une enquête sans pitié, ou, si vous l'aimez mieux, une opération chirurgicale accomplie d'une main sûre. C'est peut-être pour ce motif que les deux romanciers ont gardé l'anonyme : s'effaçant devant leur œuvre, ils ont voulu que rien ne vînt s'interposer entre la réalité lugubre et la fidèle copie qu'ils en donnaient.

S'il y a un procédé opposé à celui-là, c'est le procédé de M. Jérémie Gotthelf. On a déjà exposé ici même les vaillantes luttes que le pasteur de Lutzelflüh a soutenues contre la démagogie du XIXe siècle. Ce ne sont pas seulement des tableaux qu'il retrace; on sent dans toutes ses œuvres une invincible ardeur de prosélytisme. Il est poète par le sentiment profond de l'existence rustique, par l'incomparable énergie des peintures, par l'audace extraordinaire d'un réalisme qu'anoblit toujours l'inspiration morale; mais, dans les plus vives inventions du poète, il est impossible de méconnaître à chaque page le pasteur qui a pris sa mission au sérieux, un rude pasteur de l'Oberland avec son bâton noueux et ses souliers ferrés, allant de porte en porte, parlant à chacun son langage, sévère ou affectueux, consolant ou redoutable, toujours libre, franc, populaire dans ses allures, et poursuivant de tous côtés par l'ironie la plus joyeuse ou la colère la plus éloquente la propagande antichrétienne, la propagande des communistes et des athées allemands, qui infeste les campagnes. On comprend que cette verve belliqueuse tienne l'Allemagne en émoi, lorsqu'un mouvement si marqué, de Berlin jusqu'à Vienne, ranime aujourd'hui les sentimens religieux et assure un succès souvent peu mérité aux interprètes de ce nouvel esprit. L'Allemagne cherche et provoque des écrivains qui répondent aux besoins de son âme; elle les applaudit d'avance sans mesurer l'enthousiasme; elle ne demande pas si M. de Redwitz est un poète inexpérimenté, elle le salue comme un maître, et bon gré mal gré elle fait de lui un chef d'école. Comment les puissantes peintures de Jérémie Gotthelf, quoique sorties d'un petit village de la Suisse, ne compteraient-elles pas au premier rang dans le travail des lettres germaniques?

Le dernier roman que nous a donné le digne pasteur a beau être consacré à une matière toute spéciale, il répond très bien à ces préoccupations. C'est une heureuse idée d'avoir mis en présence l'antique esprit des populations patriarcales de la Suisse et cet esprit nouveau qui s'intitule orgueilleusement l'esprit du siècle. *L'Esprit du Siècle et l'Esprit de Berne*, tel est le titre du livre dont je veux parler. M. Gotthelf a personnifié ces deux esprits d'une manière très attachante : Hunghans et Ankenbenz sont les deux plus riches fermiers du village de Kuchliwyl; unis par l'amitié comme par le sang, enfans du même sol, baptisés avec la même eau, ils ont grandi ensemble et en se tenant la main; cependant combien ils sont séparés aujourd'hui par la direction de leurs idées! Hunghans est fier des progrès de son temps, et il entend par ce grand mot l'abandon des croyances chrétiennes; il rit du pasteur, il se moque du dimanche, et disserte en son patois sur la mythologie de la Bible. Ankenbenz est un esprit simple qui croit à la religion et au devoir; quand il a assisté à la prédication de la parole du Christ, il se sent mieux assuré dans le droit chemin, et les prétentieuses impiétés d'Hunghans révoltent son âme droite. De l'opposition de ces deux caractères, M. Gotthelf a fait naître sans effort les tableaux les plus intéressans et les leçons les plus vives. On peut être sûr que la morale chez l'auteur d'*Uli* n'a jamais un aspect sombre et rechigné; l'auteur connaît trop bien ses paysans pour leur adresser une prédication empreinte de méthodisme. La morale luit dans ses tableaux comme un rayon de soleil, elle est joyeuse, elle est la bienvenue, elle ranime toute la ferme : *le toit s'égaie et rit*. Quel peintre que Jérémie Gotthelf! Comme il reproduit avec précision les moindres scènes de la commune! Le tribunal, le

temple, le cabaret, la place publique, c'est toute une série de tableaux flamands exécutés par un maître. La verve de l'auteur redouble quand il s'agit de politique; la politique! autrefois c'était le patriotisme, aujourd'hui c'est l'égoïsme et la cupidité. La nomination d'un membre du grand conseil est une des scènes les plus divertissantes qu'on puisse lire. Les petites perfidies des meneurs, la niaiserie de ceux qu'on dupe, la colère des ambitieux déçus, l'étonnement et la bouffissure subite du candidat insignifiant qu'on a choisi pour faire pièce au candidat qu'on redoute, tous ces incidens sont mis en relief avec la franche et copieuse gaieté qui sied si bien au romancier rustique. Parfois le ton s'élève, et la comédie ne s'interdit pas l'invective. A ceux qui blâmeraient l'audace de ces tableaux, Jérémie Gotthelf a répondu d'avance dans sa préface : « Je ne suis pas un républicain de convention; je suis né républicain, j'ai été élevé dans la liberté républicaine, dans cette liberté que nous avons vue compromise de 1846 à 1850, sous le régime des corps francs. La liberté! c'est trop peu de déclarer que je l'aime, elle est un besoin pour mon âme; j'entends la liberté chrétienne, non pas la liberté selon la chair, mais la liberté dans le domaine de l'esprit. — Il est aisé, dit saint Paul aux Galates, de connaître les œuvres de la chair, qui sont la fornication, l'impureté, l'idolâtrie, les inimitiés, les meurtres, les ivrogneries... Les fruits de l'esprit, au contraire, sont la charité, la joie, la paix, la patience, l'humanité, la douceur, la foi, la continence... Il n'y a point de loi contre ceux qui vivent de la sorte. — C'est l'amour de cette liberté selon l'esprit qui a fait de moi un écrivain. Oh! je savais nettement ce que je voulais. Je suis descendu dans l'arène pour la cause de Dieu et de la patrie; j'y suis descendu pour défendre la famille chrétienne et l'avenir des enfans. » Laissez-le donc parler, ce courageux écrivain, et n'oubliez pas qu'il est presque seul à lutter, depuis des années, contre l'armée démagogique. Laissez-le stigmatiser dans ses ardentes satires l'ineptie et la luxure de ces fonctionnaires imposés à d'honnêtes communes par la victoire des corps francs. Pardonnez-lui l'âpre rudesse de son langage, passez-lui même une certaine éloquence qui sent l'étable et la charrue, lorsqu'il poursuit dans la personne du fermier Hunghans, de sa femme Gritli, de son fils Hanz, les socialistes et les athées, les *jeunes Allemands* et les *jeunes hégéliens*, dont ces malheureux sont les victimes. Je recommande particulièrement toute la fin de l'histoire d'Hunghans, la mort du fils, le désespoir du père, les bonnes paroles d'Ankenbenz, qui ramènent son vieil ami dans le droit chemin, et le pathétique discours du pasteur sur la tombe de ce jeune homme que l'esprit du siècle a conduit là : — « Marie vint à l'endroit où était Jésus, et, s'étant jetée à ses pieds, elle s'écria : Seigneur, si tu avais été avec nous, mon frère ne serait pas mort. » Ce texte si bien approprié à la situation, l'orateur chrétien le développe avec une onction pénétrante, et les sévères leçons qu'il en fait sortir sont adoucies à la fin par de fortifiantes exhortations et des espérances immortelles. Le paysan, désabusé des influences qui l'ont perdu, recommence dans le vieil esprit, dans l'éternel esprit du christianisme, une existence purifiée.

Ainsi reparaît toujours cette même inspiration que nous avons signalée dans les ouvrages les plus dissemblables, ainsi éclate dans le récit de Jérémie Gotthelf comme dans le manifeste de M. d'Eichendorff, dans *les Chevaliers de l'Esprit* de M. Gutzkow comme dans *la Vie nouvelle* de M. Auerbach et dans *les*

Titans modernes de l'écrivain anonyme, cette pensée qui est manifestement la préoccupation constante et l'invincible besoin des âmes : ensevelir le vieil homme et recommencer à vivre. Ni les uns ni les autres ne se sont concertés pour cela. M. Gutzkow et M. Auerbach ne pensent pas comme l'écrivain anonyme et Jérémie Gotthelf; le but que les premiers assignent à cette sorte de renaissance n'est pas celui que signalent les deux autres; cependant un même instinct a parlé dans leurs écrits : libres penseurs ou moralistes chrétiens, ils sont ici les interprètes d'un sentiment général. Voudrait-on ne voir là qu'une rencontre fortuite? Ce serait fermer les yeux à une transformation évidente. Ce travail était nécessaire, et il s'accomplit autour de nous avec une spontanéité qui en révèle toute l'énergie. Il faut croire à ce mouvement des esprits signalé par tant de symptômes, on peut y mettre sa confiance et en attendre des résultats durables. La crise aura été féconde : les lettres n'en profiteront pas moins que la morale publique et la religion.

II.

Il y a deux manières de mettre fin à une mauvaise situation littéraire : c'est d'abord, nous venons de le voir par de curieux exemples, de l'arracher résolument aux influences de la veille, de faire comprendre à tous la nécessité d'un renouvellement général; c'est aussi de ne plus en parler, et d'ouvrir, sans autre préambule, la période de paix et d'activité régulière à laquelle on aspire.

L'Allemagne semble de plus en plus disposée, nous l'avons dit, à rompre avec la polémique pour revenir aux études sereines et se dévouer à la propagande du beau. Conteurs charmans ou sévères, peintres du passé ou de la société présente, on les a vus paraître en foule. Il y a eu comme un épanouissement simultané dans les domaines de la fantaisie. Je distingue surtout deux directions très différentes : le roman historique, et le roman qui se propose dans mille tableaux divers la peinture de notre XIXe siècle. Cette seconde catégorie, si l'on voulait être complet, offrirait encore maintes subdivisions intéressantes. Ici, c'est le roman de salon, le roman de *high life*, emprunté aux Anglais, et jusqu'à présent assez dépaysé en Allemagne; là, c'est le roman rustique, si accrédité chez nos voisins par les succès de M. Auerbach, de M. Léopold Kompert, de M. Jérémie Gotthelf, et qui révèle une tendance heureuse à la simplicité. Le roman national mériterait une place particulière, car il faut bien donner ce titre à ces narrations où l'auteur étudie surtout les mœurs d'une population oubliée et nous en retrace la dramatique image. Il y a enfin les romanciers voyageurs, et c'est là une nouveauté assez piquante : j'appelle ainsi les spirituels et brillans touristes qui, parcourant les terres lointaines, nous ont donné en de vifs tableaux le résultat de leurs observations. L'Allemagne en a eu plus d'un pendant ces dernières années, car cette littérature cosmopolite tend toujours à reculer ses frontières; maintenant surtout que l'émigration allemande, accrue sans cesse en des proportions terribles, va fonder au-delà de l'Océan des villes et des états, il est naturel que la littérature suive le même mouvement d'expansion.

Le roman historique, abandonné depuis quelque temps pour le roman socialiste ou le roman familier, vient de reparaître avec un certain éclat. Je

citerai au premier rang le nom de M. Frédéric d'Uechtriz. Comme M. le baron d'Eichendorff, dont nous avons salué le retour avec joie, M. d'Uechtriz avait renoncé depuis une quinzaine d'années à la place brillante que lui promettaient ses débuts. Il s'était surtout signalé comme poète dramatique dans les dernières années de la restauration. On lui doit de beaux drames, *Chrysostome, Spartacus, Othon III,* surtout *Alexandre et Darius,* vivement applaudi à Berlin en 1828 et publié avec une préface de Tieck. Par la richesse du style et la grandeur des conceptions, M. d'Uechtriz apportait à l'école romantique un secours inattendu, et, puisque cette école recrutait encore des soutiens de cette valeur, on pouvait douter qu'elle fût en décadence. Est-ce le sabbat de la *jeune Allemagne* et de la *jeune école hégélienne* qui inspira au poète le goût de la solitude et du silence? La vérité est que, depuis 1830, M. d'Uechtriz n'a guère cessé de se tenir à l'écart. Son dernier drame, *les Babyloniens à Jérusalem,* est de 1836. Ame poétique et chrétienne, M. d'Uechtriz, on peut le croire, se consolait des tristes spectacles d'une littérature infatuée en faisant revivre au souffle de son imagination les époques évanouies. Le roman qu'il vient de publier est évidemment le résultat d'un long travail; on y découvre à la fois les laborieuses recherches de l'érudit et les lentes méditations du penseur. *Albert Holm* est une large peinture de la chrétienté au XVIe siècle. Y avait-il un sujet plus beau pour une intelligence qu'attristait la sophistique de nos jours? Là, point de railleries superficielles, point de prétentieuses impertinences; les croyances étaient mâles et les passions profondes. C'est au sein même du christianisme que se débattait la lutte. L'église était déchirée et son cœur saignait, mais le christianisme recouvrait tout; amis et ennemis y étaient attachés du fond de leurs entrailles. Le vif sentiment de ces fortes passions religieuses, voilà l'inspiration de l'auteur; tous les mérites et tous les défauts de son œuvre proviennent de cette source. Ces défauts sont nombreux. N'en est-ce pas un, et très déplaisant, que de faire intervenir sans cesse des disputes de théologie au milieu des chastes amours dont le romancier est l'historien? Albert Holm est un de ces hommes de guerre qui louaient leurs services aux princes et aux cités. Jeune, beau, vaillant, il est dévoué aux doctrines de Luther, et, lorsqu'il devient amoureux d'Agnès Breitinger, la fille du bourguemestre de Francfort, il cherche à la convertir à sa foi avec l'érudition d'un docteur qui a lu et médité tous les textes. Un conteur qui cite Bellarmin, Luther et les conciles, un romancier qui est obligé de mettre des notes au bas des pages et de vous arrêter au milieu d'une scène émouvante par la production de quelque pièce latine extraite d'un in-folio, ce romancier-là, il faut l'avouer, prend trop au sérieux la tâche morale qu'il veut remplir. Rien de plus beau que ces convictions ardentes; il convient toutefois de les dissimuler plus adroitement, si l'on veut qu'elles communiquent une vertu féconde au récit. Un lecteur de contes peut s'approprier à bon droit le mot de Nicole : « Je n'aime pas à être régenté si fièrement. » Ce défaut, trop souvent renouvelé dans les quatre volumes de M. d'Uechtriz, n'efface pas cependant les rares mérites de cette composition. Les deux premiers volumes sont une peinture de l'Allemagne, les deux derniers un brillant tableau de l'Italie. Ici, la ville de Francfort, l'Autriche, la guerre avec les Turcs; là, les splendeurs de Naples, l'expédition de Charles-Quint à Alger, le Vatican et le conseil des cardinaux sous la pré-

sidence du pape Paul III. A travers ces tableaux si différens, l'auteur poursuit une idée bien digne de son âme affectueuse et de sa rare intelligence : il cherche le point où la conciliation est possible entre le catholicisme et la religion de Luther. Le héros du roman, Albert Holm, aime tour à tour deux femmes qui ne se ressemblent pas, la douce et naïve Agnès de Francfort, et la fière Napolitaine Lucrezia, comtesse de Monte-Felice. Toutes les deux sont catholiques, et fournissent à l'auteur une piquante occasion de déployer ses théories.

Albert Holm fait le plus sérieux honneur à cette renaissance littéraire dont nous signalons les symptômes. Cette belle œuvre nous offre autre chose qu'une intéressante peinture de l'Italie et de l'Allemagne au XVIe siècle; on y voit se déployer avec une cordialité sincère le christianisme de l'écrivain. Bien des esprits élevés, en Allemagne, appellent de tous leurs vœux le réveil de la pensée chrétienne. Ce désir de réunion qui préoccupa les grandes âmes de Bossuet et de Leibnitz semble se ranimer de nouveau. On ne discute plus, comme au XVIIe siècle, les bases d'une négociation théologique; mais, dans le désarroi général, on s'attache des deux côtés à se prêter assistance. On est moins frappé des dissentimens, on l'est davantage de tout ce qui peut rapprocher les deux cultes. Les protestans que l'esprit chrétien anime saluent cet esprit chrétien partout où ils en rencontrent la trace, sans se soucier des vieilles rancunes et des préjugés séculaires. Les catholiques de Vienne et de Munich, des esprits originaux et hardis comme Dœllinger et Gunther, reconnaissent que, sans le développement si hardi de la théologie protestante, la théologie catholique de l'Allemagne serait sans doute aussi stérile et aussi pauvre qu'en d'autres contrées de l'Europe. Il se forme, en un mot, une sorte de terrain commun, et il n'est pas impossible que l'Allemagne, après avoir fait une brèche si profonde à l'église du XVIe siècle, ne reconstruise un jour sur ce terrain la basilique chrétienne. Une preuve que ces idées se répandent, c'est que les voilà déjà hors de l'enceinte des écoles. M. d'Uechtriz s'en est manifestement inspiré : ses protestans n'ont pas de passions altières, ses catholiques n'ont pas de préjugés haineux. Conduit par la généreuse pensée qui le possède, l'auteur est naïvement infidèle à l'histoire; Lanoue ne reconnaîtrait pas Albert Holm pour un soldat de sa confession, et Montluc n'aurait pas envie de le pendre au premier chêne de la route. Les violences du XVIe siècle ont disparu de ce tableau; c'est une sereine et bienfaisante peinture. L'auteur, protestant pieux et zélé, ne craint pas de signaler résolument certaines influences mauvaises de cette religion qu'il aime. Qu'il continue donc ces belles études, qu'il les continue dans le même esprit d'apostolat chrétien. Il s'était préparé une place brillante comme poète dramatique : le roman, s'il y apporte toujours une inspiration aussi élevée, lui réserve plus d'un triomphe. Son style s'affermira peu à peu; son imagination deviendra plus dramatique et plus vive sans renoncer aux consciencieuses recherches. L'érudition historique et la pensée religieuse se combineront plus habilement avec la vérité poétique, et l'auteur d'*Albert Holm* reprendra le rang que les amis des lettres sérieuses regrettaient de lui voir abandonner si tôt.

Ce ne sont pas de religieuses préoccupations, ce n'est pas le souci d'une prédication morale qui se manifeste dans l'énergique roman dont je vais parler. L'auteur anonyme de *Carrara* est un débutant plein de vigueur, et il

n'a pas d'autre but que de nous donner un fidèle tableau du moyen âge italien. La lutte de la république de Venise et de la république de Padoue, voilà le sujet de son récit. L'auteur a étudié avec soin les destinées particulières de ces petits états; il sait à merveille leurs vicissitudes, leurs révolutions intérieures, les rapports de la bourgeoisie et de la noblesse, les rivalités sanglantes de ville à ville et de famille à famille. Dans cette histoire confuse et pleine de péripéties horribles, il a choisi un tragique épisode, la catastrophe de Carrara au commencement du XVe siècle. Les Carrara, famille noble de Padoue, avaient repris peu à peu, après les agitations démocratiques des XIIIe et XIVe siècles, l'ascendant de leur antique maison. C'était le temps où les républiques faisaient place, dans l'Italie entière, à une foule de petites principautés. Les Carrara étaient sur le point de devenir les maîtres de Padoue. Capitaine de Padoue, soumis encore au podestat et au conseil de la cité, Francesco Carrara devenait le seul personnage important de l'état chaque fois que la guerre éclatait. Aussi l'audacieux capitaine ne se faisait-il pas faute de susciter sans cesse de nouveaux ennemis à la république. Venise, d'un autre côté, ne voyait pas sans appréhension une famille riche et puissante s'emparer de l'autorité dans une ville si voisine. Cette guerre que désirait Carrara, Venise la prit au sérieux, et elle jura d'anéantir cette fortune qui grandissait trop près du lion de Saint-Marc. Les ruses et les injustices de Carrara furent donc châtiées, non par le peuple padouan, dont il avait confisqué les franchises, mais par la jalousie implacable de l'oligarchie vénitienne. Au milieu de ces ambitions aux prises, il n'y a guère place pour un intérêt élevé. L'auteur s'est appliqué surtout à être vrai; il a reproduit toute une partie de l'existence du moyen âge avec une vigueur digne de ces temps farouches. Si l'on s'intéresse aux Carrara vers la fin du récit, c'est que la cruauté de Venise a passé toutes les bornes. Francesco Carrara et ses enfans deviennent des personnages tragiques lorsqu'ils représentent, en face du conseil des Dix, la chevaleresque audace de la vieille Italie. Le bourreau qui les décapite, le sbire qui les égorge, semble porter la main sur toute une race; on dirait l'astuce moderne exterminant les hommes d'une période héroïque. Et puis, si les mœurs étaient violentes, si les institutions étaient barbares, les hommes valaient mieux souvent que les institutions. La suave douceur de certaines figures du moyen âge, la grâce incomparable des arts et des productions mystiques de ces vieux siècles, ne tiennent-elles pas précisément à ce contraste? Plus la société était mauvaise, plus on se réfugiait avec bonheur dans les domaines de l'idéal. Il y a de ces rayons de soleil dans le drame dont Carrara est le héros. Terzo Carrara et son frère Guglielmo, l'un vaillant et chevaleresque, l'autre mélancolique et doux, sont deux créations charmantes. La femme de Terzo, Madonna Alda, est aussi dessinée avec une rare délicatesse. Si l'auteur, dans la peinture des crimes politiques du XVe siècle, s'est trop souvent abandonné à son imagination impétueuse, il a racheté ici bien des fautes. Somme toute, ce roman est une étude brillante et forte qui méritait d'être signalée.

Où sera cependant le Walter Scott de l'Allemagne? Puisque le roman, à en croire M. le baron d'Eichendorf, est la partie la plus expressive des lettres allemandes, il y a lieu de s'étonner qu'un genre cultivé avec tant de prédilection n'ait encore produit que des ébauches. Les premiers écrivains de ce pays s'y sont presque tous essayés; ils ont donné sans doute des peintures intéres-

santes, des témoignages précieux de l'esprit de leur époque : ils n'ont pas produit une seule œuvre qui eût une valeur définitive et pût être acceptée par l'Europe. Jean Paul, avec son éblouissant génie, n'est accessible qu'aux initiés; Tieck est trop subtil, Zschokke trop prosaïque, Achim d'Arnim trop mystérieux, Clément de Brentano trop enfantin, Immermann trop spécialement germanique dans l'admirable récit de *Münchausen*. Heureusement Goethe a écrit *Werther;* mais c'était là une œuvre de jeunesse qu'il devait dédaigner plus tard, et dans les récits plus étudiés de son âge mûr, malgré les trésors qu'il y a semés, pourrait-on citer un seul roman *européen?* Cette gloire, que l'Espagne peut revendiquer au commencement du XVIIe siècle, semble réservée dans les temps plus modernes à l'Angleterre et à la France. Pour le roman historique particulièrement, ce n'est pas le zèle qui a fait défaut. L'esprit allemand a le goût des recherches; il aime ces détails intimes qui nous introduisent dans la vie d'une époque; il a un sentiment très vif de ces vieilles chroniques familières où l'auteur d'*Ivanhoe* a puisé tant d'inspirations immortelles. D'où vient que des écrivains si heureusement préparés n'aient pas mieux réussi ? Ne serait-ce pas que l'ardeur même des investigations a nui chez eux à la faculté poétique? J'en faisais tout à l'heure la remarque à propos de l'auteur d'*Albert Holm;* la scrupuleuse exactitude avec laquelle il reproduit, je ne dis pas les mœurs, mais les controverses théologiques du XVIe siècle, offusque trop souvent les bonnes parties de son tableau. L'auteur de *Carrara* pèche aussi par l'emploi exagéré de la science. N'en faut-il pas dire autant du *William Shakspeare* de M. Henri Kœnig, récit bien fait, bien étudié, mais plus semblable à une biographie qu'à une œuvre d'art ? Il en est enfin chez qui l'érudition seule a quelque prix. Ce sont des historiens littéraires, ce sont des esprits lumineux et sagaces; ils étudient une époque, ils la savent, ils la possèdent : pourquoi n'écriraient-ils pas un mémoire? Ce serait un travail plein de faits et de points de vue nouveaux. Non; ils composent un roman, et tous les résultats de leurs investigations sont noyés dans une fable languissante. Leur invention est froide, ils le sentent bien; alors, pour suppléer à ce qui leur manque, pour donner le change aux lecteurs et se faire illusion à eux-mêmes, ils accumulent les événemens, ils multiplient les personnages. Cette longue et traînante histoire devient inextricable. Bien habile qui pourrait débrouiller ce docte imbroglio!

Je faisais ces réflexions en lisant, avec toute l'attention que commande le nom de l'auteur, un roman de M. Wolfgang Menzel : *Furore, histoire d'un moine et d'une nonne pendant la guerre de trente ans.* Esprit incisif, écrivain élégant, M. Menzel avait jusqu'ici brillé dans la critique. Si ses appréciations des auteurs contemporains étaient trop souvent passionnées, si ses invectives contre Goethe attestaient un patriotisme étroit, si sa haine contre la France l'avait exposé aux rudes colères de Louis Boerne, il était incontestable cependant que le talent et l'honnêteté de sa parole lui assuraient une certaine autorité. M. Menzel s'est dit tout à coup : Et moi aussi, je suis peintre! et il a prouvé seulement qu'il avait fait sur l'Allemagne du temps de Wallenstein et de Gustave-Adolphe des études très profondes. Je voudrais voir résumés dans un livre sans prétention tous les faits curieux, tous les traits de mœurs, tous les détails dramatiques et bizarres que M. Menzel a recueillis dans ses lectures. Les notes de son travail, s'il voulait nous les donner, vau-

draient mieux que le roman lui-même. Un riche gentilhomme de Salerne a deux fils, Camillo et Morio. Morio est mis au couvent, et Camillo va épouser la belle Antonia, une jeune fille allemande dont le père habite ces contrées. Morio s'échappe de sa cellule, devient pirate, enlève la fiancée de son frère, et la transporte dans un château bâti sur un rocher au bord de la mer. C'est ce château qui se nomme Furore et qui donne son nom au récit. Antonia devient mère de deux jumeaux, un fils et une fille. Morio, qui ne veut pas s'embarrasser des soins d'une famille, fait porter les enfans dans la résidence des parens d'Antonia; puis il court à de nouvelles aventures, abandonnant sa victime, qui meurt de faim. Les deux enfans grandissent, et tous deux sont destinés à la vie religieuse : Florestin sera moine, Rosalie entrera au couvent. L'histoire de Florestin et de Rosalie nous fait parcourir toute l'Allemagne du XVIIe siècle, et c'est là, je le répète, que M. Menzel a déployé une science qui, mieux conduite, mieux employée et débarrassée de tout ce fatras mélodramatique, eût fait certainement honneur à l'écrivain.

Il y a aussi bien du mélodrame, et vraiment je le regrette, dans une curieuse nouvelle historique de M. Léopold Schefer, *la Sibylle de Mantoue*. Heureusement les défauts de l'auteur sont rachetés en maint endroit par un sentiment généreux de la dignité humaine. La philosophie de M. Léopold Schefer est un panthéisme très blâmable à coup sûr au point de vue dogmatique, mais purifié chez lui par la direction morale qu'il donne à sa pensée. L'humanité est divine aux yeux de M. Schefer, il la révère, il la glorifie, il a pour elle un culte, et ce culte remplit l'âme du poète d'une affectueuse piété. On voit ordinairement deux sortes de panthéisme : le panthéisme grossier des esprits plongés dans la matière, et le panthéisme subtil des songe-creux; celui de M. Schefer est d'une nature à part : c'est un panthéisme religieux, fervent, ascétique, j'oserais presque dire un panthéisme monacal. M. Schefer a écrit un poème qu'il a intitulé : *Le Bréviaire des laïques*. C'est en effet un recueil d'hymnes et de prières, un manuel de dévotion à l'usage des rares adeptes qui ont fait du panthéisme une religion austère. Quelles que soient les erreurs de M. Schefer, cette pieuse candeur de son intelligence lui assigne une place exceptionnelle; il est impossible de confondre un tel homme avec les docteurs de la jeune école hégélienne. Il y a une dizaine d'années, l'auteur du *Bréviaire des laïques* avait aussi confié au roman historique l'expression de ses ardentes rêveries : sa *Divine Comédie à Rome* retrace d'une manière émouvante la tragique fin de Giordano Bruno. On retrouvait dans son récit les religieuses extases de ses strophes; on les retrouve encore dans *la Sibylle de Mantoue*. La scène se passe au XIIe siècle, au plus fort des luttes de la papauté et de l'empire. La sibylle est une jeune fille de Mantoue qui chante, qui fait des vers, qui prophétise. L'esprit invisible qui l'inspire, c'est Virgile, ce Virgile dont l'imagination populaire avait déjà fait un mystique nécromant, et que Dante allait bientôt appeler son seigneur. Avant que Dante ait pris pour guide le chantre sublime de Pollion, la sibylle de Mantoue l'invoque magnifiquement en son religieux délire. Virgile a recueilli le souffle de la prophétesse de Cumes, et il semble qu'elle le transmette à cette belle exaltée du moyen âge : *Deus, ecce Deus!* Cette transmission mystérieuse, qui répond si bien aux idées de M. Schefer, lui inspire vraiment des beautés originales. Pourquoi faut-il qu'une fable bizarrement compliquée détruise

l'effet de cette poétique intention? Pourquoi la sibylle de Mantoue est-elle jetée au milieu d'événemens atroces? M. Léopold Schefer était peu préparé à cette difficile tâche du roman historique. Ni la ferveur chrétienne de M. d'Uechtriz, ni le dramatique réalisme de l'auteur de *Carrara*, ni l'érudition ingénieuse de M. Menzel, n'ont pu se déployer dans une belle œuvre où l'invention et l'histoire fussent savamment combinées; les mystiques éblouissemens d'un panthéiste convenaient moins encore à un tel cadre. Les œuvres que j'ai citées ont chacune leur prix, celles-ci par l'intérêt philosophique et moral, celles-là par le talent et la science; il n'en est pas une qui réponde à toutes les conditions du genre, et l'Allemagne attend toujours son Walter Scott.

Le roman de *high life* n'a guère été plus heureux jusqu'ici. L'Allemagne ne connaît pas, comme l'Angleterre, ces hautes existences aristocratiques, ce sentiment altier du *moi* et ce mouvement de la vie publique qui agrandit le théâtre des drames intimes. Si les salons de Berlin et de Vienne ont eu aussi leurs peintres dans ces dernières années, c'étaient des peintres prétentieux, c'étaient des imaginations maniérées, et encore les écrivains dont je parle avaient-ils cru nécessaire, pour faire accepter leurs tableaux, d'y introduire je ne sais quel mélange de songeries *humanitaires*. Mme la comtesse Hahn-Hahn a eu pendant une dizaine d'années un succès assez bruyant; ses gentilshommes avaient pourtant je ne sais quoi de suspect, et ses marquises étaient manifestement les cousines de Lélia. M. de Sternberg ne visait pas au socialisme, mais quelle fatuité déplorable chez ces héros de la vie élégante! Aujourd'hui M. de Sternberg se tait; ses meilleurs récits, *Galathée, Saint-Sylvan, Psyché*, ont épuisé sa verve, et ce conteur si fêté, dans lequel le monde des salons avait cru un instant se reconnaître, n'est pas de ceux qui savent changer de manière et se renouveler avec force. Mme la comtesse Hahn-Hahn a renoncé aux aventures mondaines. Récemment convertie au catholicisme, elle vient d'annoncer elle-même cet événement en d'étranges manifestes. L'étincelante virtuose n'a pas brisé sa plume, elle commence seulement une carrière nouvelle, une carrière de prédication et de pénitence publique où elle apporte, hélas! dès le début, ce qu'il y a de plus contraire aux sentimens qu'elle proclame. Il y aura lieu peut-être d'apprécier cette seconde phase de sa vie. Quant au tableau des classes supérieures, quant à la peinture fine et vraie des relations humaines, quant à ce roman qui peut devenir, entre des mains habiles, une des formes les plus ingénieuses de l'enseignement moral, ce n'est ni de la comtesse Hahn-Hahn ni du baron de Sternberg qu'il faut l'attendre; il est évident que leur règne est passé. La première condition du genre, et ni l'un ni l'autre ne la possédait, c'est l'observation pénétrante et profonde. Les touchans récits qu'on a lus ici même, *Résignation, le Médecin du village, une Histoire hollandaise*, sont des modèles qu'on peut consulter avec fruit. L'Angleterre aussi est riche en tableaux de ce genre. Or j'ai cru découvrir une œuvre de cette famille chez un écrivain qui, appartenant déjà à l'Angleterre et à la France, vient de prouver qu'il maniait la langue de Goethe avec une élégante souplesse : je parle de *Falkenburg* de Mme Blaze de Bury. C'est vraiment une belle et touchante histoire. L'aristocratie allemande et l'aristocratie anglaise y sont habilement décrites dans les ressemblances et les contrastes. Waldemar de Falkenburg est le dernier descendant de l'une

des plus grandes familles de la Souabe; ses pères ont suivi les Hohenstaufen dans leurs expéditions lointaines; le château de cette forte race était le siége d'une puissance redoutée, et maintenant il ne reste de tant de richesse et de gloire qu'un bâtiment en ruines, une tour habitée par les orfraies, des salons dégradés par la pluie et la neige, un mélange de luxe flétri et d'effrayante misère. Il y a une vraie poésie dans la description de ce manoir lugubre et de ses rudes habitans; mais ce n'est là que le fond du tableau, le cadre d'une histoire pleine d'émotion et de larmes. L'amour, le sacrifice, les plus nobles douleurs humblement supportées, voilà ce que nous montre ce pathétique récit. Hélène Marlowe est une création qui fait honneur au romancier. Placée avec art au milieu des futilités du monde, cette héroïque fille inspire des réflexions bienfaisantes : sait-on combien il y a de ces courageux sacrifices sous les dehors d'une vie insouciante et légère! combien de vertus sublimes sur le théâtre de la frivolité! Le monde aussi a ses légendes; l'écrivain qui les recueille pieusement atteint un but élevé, car il a vérifié ces belles paroles d'Uhland : La vie est triste, la poésie est sereine.

Je n'omettrai pas ici un romancier qui s'est révélé depuis peu, et dont les qualités essentielles sont la finesse et l'élégance unies à un très vif sentiment littéraire. M. Max Waldau a publié un roman intitulé *D'après Nature*, qui me semble une étude fort distinguée de la société allemande. Si la trame du récit n'a rien de très vigoureux, les peintures sont gracieuses, les détails spirituels, les conversations pleines de souplesse et de *brio*. A vrai dire, ce sont des entretiens plutôt qu'une action émouvante. M. Max Waldau est surtout un prosateur; il aime l'art; il voudrait que la langue fût l'objet d'une attention scrupuleuse. Je crois apercevoir chez lui quelque chose de cette science de la forme qui fit, il y a vingt-cinq ans, le succès des *Reisebilder* d'Henri Heine. C'est aussi à l'auteur des *Reisebilder* qu'est dédié ce livre. M. Waldau nous y conduit très agréablement du Tyrol dans la Silésie, de la Silésie dans le duché de Bade, et il semble vraiment plus occupé du cadre que de la peinture. Attendons qu'il ait mieux concentré ses forces et donné de lui-même un plus vigoureux témoignage. Je lui adresserai un seul conseil : qu'il se défie du dilettantisme. S'il sait éviter cet écueil de son talent, il peut exercer une action utile sur cette littérature qui se réveille.

La plus fertile veine de la littérature allemande, ce sont décidément les récits de la vie rustique. Le succès de M. Berthold Auerbach a suscité toute une école. Je ne dirai pas qu'on a imité le peintre de la Forêt-Noire; il suffisait que l'exemple fût donné pour que chaque contrée de l'Allemagne voulût avoir son romancier populaire. L'Allemagne est riche en traditions locales; ces traditions sont devenues une mine féconde où des mains plus ou moins habiles ont largement puisé. Il y a quelques années, on publiait des travaux historiques sur les duchés, sur les provinces; on en recueillait les chansons nationales; aujourd'hui on raconte des histoires villageoises. On ne saurait prétendre assurément que les chefs-d'œuvre soient nombreux; les écrivains dont je parle n'ont pas encore fait oublier le premier volume de M. Berthold Auerbach, ils égaleront difficilement les belles études de M. Léopold Kompert sur les populations juives de l'Autriche, et quant aux peintures de M. Jérémie Gotthelf, elles garderont toujours une place à part, grâce au prosély-

tisme ardent qui en est l'âme. Il y aurait pourtant de l'injustice à méconnaître le talent, ou du moins les inspirations aimables qui se révèlent chaque jour dans cette école. A la tête du groupe que je signale ici, il faut placer un écrivain, sans art il est vrai, sans invention, mais dont les œuvres sont bien remarquables par l'abondance et la fidélité des documens. M. Joseph Rank, déjà connu par d'intéressans tableaux de la Bohême, a publié l'an dernier trois volumes très curieux, consacrés au même sujet : *Scènes du Boehmerwald.* Ce ne sont pas des romans, ce ne sont pas des nouvelles, ce sont des études nationales. Figurez-vous le carton d'un artiste au retour d'une excursion pittoresque : tableaux de genre, détails de mœurs notés d'après nature, entretiens populaires, fêtes de village, tout cela est soigneusement recueilli par l'auteur. S'il raconte, son récit n'est qu'un prétexte, et on ne lui saurait pas mauvais gré lors même que son récit viendrait à s'arrêter en chemin. L'important pour lui, et il y réussit à merveille, c'est de peindre la vie originale de son pays, de faire connaître les principaux types, de tracer une histoire, non pas publique, mais privée, celle que les historiens ne connaissent guère. Ce qu'a fait chez nous Alexis Monteil pour les Français des temps passés, M. Joseph Rank le fait pour la Bohême contemporaine. C'est aussi en Bohême que nous conduit l'auteur anonyme d'un livre intitulé : *Herzel et ses amis* (1); seulement le sujet est ici trop particulier, et quel que soit le mérite de la narration, cette peinture d'une école de village ne devait pas occuper deux volumes. J'aime infiniment mieux les esquisses hongroises de M. Frédéric Uhl. M. Uhl a habité longtemps ces contrées, et son livre : *Aux bords de la Theiss* nous introduit chez les paysans magyares avec une rare distinction poétique. Je recommande de bien précieuses chansons populaires insérées dans le texte : la ballade de *Wuk Jerinitisch* est un petit chef-d'œuvre. Que vous semble de tous ces paysagistes? J'applaudis pour ma part à cette direction heureuse. Nous voici loin de l'époque où le romancier ne cherchait qu'à exciter les passions mauvaises; ici, il n'éveille que le goût de la nature et des courses studieuses. Tous ces livres, et j'en pourrais citer plusieurs autres, ont pris je ne sais quoi de jeune et de frais aux paysages qu'ils retracent; un souffle printanier circule dans cette littérature. Auprès de M. Rank et de M. Frédéric Uhl, plaçons l'intéressant ouvrage de M. Kohl : *Esquisses de la nature et de la vie populaire.* M. Kohl est un spirituel voyageur qui a décrit avec soin les plus intéressantes contrées de l'Europe; son dernier livre est une série de recherches sur les particularités les moins connues de certaines provinces allemandes. Les Slaves des environs de Dresde, les montagnards de la Saxe, les habitans des bords du Danube sont l'objet de ses curieuses révélations. M. Kohl n'a jamais écrit que des voyages, mais ce n'est pas sans dessein que je le rapproche des romanciers et des conteurs. Ces études ethnographiques empêcheront le roman populaire de tourner au convenu, elles le préserveront de l'affadissement. Sans méconnaître les droits de l'art, sans refuser un rang supérieur à l'écrivain qui sait dramatiser ce qu'il a vu, et joindre l'émotion poétique à la réalité, l'esprit allemand s'accoutume à chercher dans ses histoires rustiques les fragmens d'une enquête générale sur les plus obscurs enfans de la mère-patrie.

(1) *Federzeichnungen aus dem böhmischen Schulleben,* Leipzig 1853.

Le romancier est donc souvent le collaborateur du touriste, souvent aussi ces deux personnages n'en font qu'un seul. Voici un des plus intrépides voyageurs de l'Allemagne, et l'Allemagne en a eu beaucoup dans ces dernières années; voici un homme qui a parcouru les deux Amériques et visité l'Océanie : il a enrichi la *Gazette d'Augsbourg* de lettres très originales datées de San-Francisco et d'Honolulu; il a raconté ses courses hasardeuses, ses rencontres, ses fatigues, ses périls; ce n'est point assez, et l'ambition lui est venue de peindre en des scènes dramatiques la vie des contrées sauvages qu'il avait traversées. Ce ne sont pas là des romans de fantaisie, ce sont des études sérieuses; que le roman soit bon ou mauvais, que l'invention soit vigoureuse ou médiocre, il y aura toujours dans de telles œuvres un intérêt qui les fera lire. M. Frédéric Gerstæcker a l'originalité particulière aux hommes qui ont beaucoup vu; il est vif, rapide, sensé, il est plein de franchise et de bonne humeur. Sous ce titre général : *Scènes de la vie des forêts en Amérique*, l'auteur a réuni deux œuvres distinctes; le premier de ces romans est consacré aux *Régulateurs de l'Arkansas*, le second aux *Pirates du Mississipi*. Jusqu'en 1836, l'Arkansas a été ce qu'est aujourd'hui le Texas, le refuge des aventuriers et des coquins. Les colons honnêtes formèrent alliance, se donnèrent des chefs, instituèrent des *régulateurs* (c'est le nom consacré), et une sorte de république élémentaire s'organisa. La peinture de cette société primitive a tenté M. Gerstæcker. Déjà le grand romancier allemand-américain, l'auteur de *Nathan*, le peintre du meurtrier Bob, M. Charles Sealsfield, avait traité en maître des sujets analogues. M. Gerstæcker n'a pas la grandeur épique de Sealsfield, il ne sent pas comme lui la morale énergie de cette race de puritains; mais ses tableaux sont variés et instructifs. J'en dirai autant des *Pirates du Mississipi;* je vois là toute une partie, et non certes la moins curieuse, de l'histoire des États-Unis. Fenimore Cooper s'était surtout occupé de la lutte des pionniers contre les Indiens; la lutte de ces mêmes pionniers contre les scélérats que la civilisation enfante est d'un intérêt tout autrement sérieux. C'est la conquête morale, bien supérieure à la conquête matérielle; c'est véritablement la base sacrée du Nouveau-Monde.

L'Amérique a toujours eu un singulier attrait pour les populations allemandes; il y a longtemps que les émigrations annuelles portent des milliers de familles dans les contrées de l'Union. Ces grands faits commencent à trouver leur expression dans la littérature. Une femme d'un esprit distingué, Mme Talvy, célèbre par la publication des poésies nationales des Serbes, vient aussi, comme M. Gerstæcker, de consigner dans un roman ses observations sur la société américaine. Cette fois, on le pense bien, ce sera la société des villes avec toutes les questions brûlantes qui la divisent, questions religieuses, questions politiques, débats plus passionnés que jamais des états du nord et des états à esclaves. Le roman de Mme Talvy est intitulé : *Les Émigrans* (*Die Auswanderer*). Je n'aime pas la fable imaginée par l'auteur, je la trouve prétentieuse et commune; mais ce qu'on peut louer sans crainte, ce qui est vraiment digne du talent éprouvé de Mme Talvy, c'est la peinture des mœurs, le tableau de la Nouvelle-Angleterre et de ses sectes religieuses. A côté des romans de M. Gerstæckert de Mme Talvy (je persiste à les considérer surtout comme des renseignemens historiques), je devrais placer les *Esquisses de l'Amérique du Nord*, par M. Kirsten, et les *Lettres des États-Unis*, par

M. Baumbach, ouvrages remarquables par la nouveauté et l'indépendance des vues; ce serait pourtant m'éloigner un peu trop de mon sujet. MM. Kirsten et Baumbach ont leur place marquée parmi les publicistes : qu'il me suffise d'avoir signalé ici leurs noms. Le vieux monde poursuit de mille côtés sa curieuse enquête sur le nouveau; par ses voyageurs et par ses romanciers, l'Allemagne aura une part importante dans ce grand travail.

Il manquerait assurément quelque chose à ce tableau du roman et des romanciers allemands, si je n'indiquais en terminant les traductions des conteurs étrangers. Goethe parlait souvent d'une littérature cosmopolite, — *Weltliteratur*, — disait-il, où tous les produits de l'imagination humaine seraient immédiatement recueillis et confrontés. Il n'aurait rien à souhaiter aujourd'hui, son vœu est exaucé. Ce que Londres a fait il y a deux ans pour tous les travaux de l'industrie, l'Allemagne le fait tous les jours pour les œuvres de la pensée; il y a là, toute l'année durant, une exposition universelle de la littérature. Les progrès accomplis par la langue allemande depuis le XVIIIe siècle, la souplesse nouvelle communiquée à ce riche idiome par le groupe que dominent Louis Boerne et Henri Heine, ont contribué à ce résultat. Je doute qu'il y ait dans le monde une langue aussi flexible, un moule aussi docile à garder toutes les empreintes. Que de poètes traduits par les Allemands avec une perfection merveilleuse! De Valmiki à Homère et d'Homère à Shakspeare, les œuvres les plus différentes ont trouvé chez eux d'excellens interprètes. On ne s'étonnera pas que ce soit un jeu pour nos voisins de traduire les romanciers du Nord. Toutes ces traductions ne sont pas également recommandables, la précipitation et le charlatanisme sont de tous les pays; mais aussi, combien de résultats heureux! Grâce à cette *Weltliteratur* que Goethe souhaitait si ardemment, on peut aujourd'hui, sans sortir de l'Allemagne, s'initier aux littératures slaves et scandinaves; les Russes, les Danois, les Hollandais, les Hongrois ont droit de cité dans ce grand musée des lettres germaniques. J'ai sous les yeux un roman du poète populaire de la Hongrie, *la Corde du Bourreau*, par Alexandre Petœfi. Le traducteur, M. Kertbény, n'est pas toujours un de ces artistes habiles qui font honneur aux ressources de la langue allemande; mais le hongrois est peu connu en Allemagne, et il faut savoir gré à M. Kertbéni de sa bonne volonté. Au contraire, c'est avec une habileté parfaite que M. Wilhelm Wolfsohn nous a donné les principaux conteurs de la Russie (1); ses cinq volumes contiennent des nouvelles de plusieurs écrivains célèbres, vivans ou morts, Héléna Hahn, Alexandre Pouchkin, Nicolas Pawlow, Alexandre Herzen. Un curieux roman de Lermontoff, *le Héros de notre temps* (*Der Held unserer Zeit*), a aussi trouvé un interprète. M. Zeise a traduit avec talent les nouvelles d'un jeune écrivain danois, M. Christian Winther. M. Zeise eût pu faire un choix plus heureux; malgré la patriotique ardeur des érudits de Copenhague, la littérature danoise est trop souvent un reflet de la France et de l'Allemagne, et quand M. Winther n'imite pas les romantiques allemands, il s'inspire de nos mélodrames. M. Christian Winther n'est pourtant pas un écrivain sans talent; jeune encore, il a rendu de vrais services; sa traduction de *Reineke Fuchs* est estimée, et dans ce recueil même que je viens de blâmer, il y a une belle composition, *Scène du soir*, qui mé-

(1) *Russland's Novellen-Dichter*, Leipzig; — *Erzählungen aus Russland*, Dessau, 1851.

ritait d'être signalée aux lecteurs européens; M. Zeise l'a parfaitement traduite. Il est à peine nécessaire de dire que M. Andersen tient une large place dans cette exposition universelle des lettres; M. Andersen a en Allemagne une réputation beaucoup plus grande qu'en Danemark même. Son dernier ouvrage, *En Suède* (*in Schweden*), a trouvé immédiatement un traducteur; c'est un récit de voyage entremêlé de légendes, de songes, de fantaisies, et empreint de cette grâce enfantine qui a fait oublier la faiblesse de ses romans.

On voit quelle a été depuis dix-huit mois la vie intellectuelle de l'Allemagne; c'est vraiment une sorte de renaissance. Soit que les lettres, délivrées de la terreur démagogique, aient refleuri naturellement, soit que les royaumes de l'imagination aient offert un refuge toujours prêt aux espérances trompées, une phase heureuse est ouverte pour les travaux de l'esprit. C'est surtout, il faut l'avouer, une phase de transition; une période commence, et nous ne connaissons pas encore tous les élémens qui doivent en déterminer le caractère. Si je résume pourtant les directions variées que nous offre ce mouvement unanime, il me semble apercevoir trois symptômes essentiels: d'abord, c'est le sentiment d'une situation nouvelle et des devoirs qu'elle impose, c'est l'idée d'une régénération, d'une existence meilleure, idée indécise encore et exposée à des interprétations contraires, mais qui révèle un travail intérieur dont on peut attendre l'issue avec confiance. — Saluons, en second lieu, l'inspiration chrétienne qui reparaît; conservée par un petit groupe d'esprits supérieurs, elle semblait exclue des lettres : la voilà qui sort des écoles théologiques, et qui reprend jusque dans les œuvres de la fantaisie la place souveraine qui lui est due.—Partout enfin où ne brillent pas des préoccupations si hautes, comment méconnaître ce goût de l'étude, ces recherches variées, principalement cette ingénieuse enquête dont notre XIXe siècle est l'objet? Comment ne pas apprécier la sympathie, poétique et morale tout ensemble, qui pousse tant d'écrivains de talent à dresser la carte complète des mœurs et des sentimens populaires? Féconde investigation à coup sûr, n'eût-elle d'autre résultat que d'apaiser les imaginations surexcitées et de transformer insensiblement toute une part de l'invention poétique. La conscience encore vague, mais universelle, d'une transformation nécessaire, un retour à des idées religieuses d'où l'on voudrait faire disparaître les divisions et les rancunes du passé, l'amour rajeuni des lettres et, même dans les œuvres les moins réussies, une certaine fleur d'inspiration studieuse, voilà ce que nous offre, dans le domaine immense du roman, ce réveil intellectuel de l'Allemagne. Laissons à ces semences fécondes le temps de se développer; elles porteront leurs fruits. Au point de vue spécialement littéraire, la dissémination croissante des talens est un fait qu'il est permis de regretter; qu'importe cependant? puisque la démocratie est partout, ne soyons pas surpris que les lettres nous en reproduisent l'image. La chose importante, c'est de surveiller les écrivains et de leur rappeler sans cesse la dignité de leur tâche. Le XIXe siècle a reçu une mission laborieuse, une mission de paix et de réparation sociale qu'il poursuit péniblement à travers mille tentatives; je n'aurais pas pris plaisir à signaler ce rajeunissement littéraire de l'Allemagne, si je n'avais découvert dans les écoles qui se forment un vif instinct de nos devoirs et la constante préoccupation de nos destinées.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

CARACTÈRES ET RÉCITS.

LES SOLITUDES DE SIDI-PONTRAILLES.

I.

Pourquoi ne le dirais-je pas après tout, puisque c'est le fond de ma pensée? Je ne crois point que la chevalerie soit morte. *Don Quichotte* assurément ne l'a pas tuée. Le glorieux soldat qui a écrit ce livre immortel serait mort de douleur, si le fils de sa généreuse ironie eût commis une semblable action. Cervantes a tout simplement dépeint, avec une altière et moqueuse tristesse, la révolution qui de son temps commençait à s'accomplir. Il est bien certain que la chevalerie a eu à souffrir une passion qui n'est point terminée de la part de ces éternels bourreaux qu'une loi mystérieuse suscite ici-bas à toute chose et à tout être empreints d'un caractère divin. Ces impitoyables hôteliers, ces exécrables maritornes, ces muletiers de malheur qui ont conduit sous une grêle de coups et de lardons le héros de la Manche au tombeau, n'ont ni expié ni reconnu leur crime. Bien loin de là : ils ont maintes fois dirigé contre d'autres victimes leur infatigable persécution, mais, malgré leur triomphe apparent, l'ennemi qu'ils poursuivent leur échappe. L'objet de leur haine ne peut pas être anéanti. Ce n'est pas un homme, c'est un sentiment qui vivra tant que Dieu n'aura pas dépouillé du plus précieux de ses élémens la mystérieuse matière dont il nous pétrit.

— Ah! vous croyez, dit un soir Mme de Bresmes, qu'il n'y a plus de chevaliers à présent. Eh bien! il y en a : j'en connais. Oui, moi qui vous parle, j'en ai vu.

Et tout à coup elle s'interrompit sans songer à ceux qui l'entouraient, elle laissa tomber la discussion qu'elle soutenait depuis quel-

ques instans : bulle de savon colorée de son aimable souffle, qui s'évanouit en touchant la terre. Elle se mit à songer à Sidi-Pontrailles.

Vous voyez que j'entre en plein dans mon sujet. Je dirai tout à l'heure, pour ceux qui connaissent à peine l'Afrique, ce qu'est Sidi-Pontrailles. Je vais dire tout de suite, pour ceux qui n'ont jamais connu Paris, ce qu'est Mme de Bresmes.

Anne de Bresmes est la fille de ce vieux marquis de Bresmes qui se faisait pardonner une fortune comme celle de Fouquet par un incomparable cœur et un esprit comme celui d'Hamilton. M. de Bresmes mourut en 1830. Il avait été mortellement atteint par le malheur d'un roi dont il était l'ami. Anne, qui était alors un enfant, fut élevée par sa tante, la princesse de Cerney.

Je ne voudrais point médire de la princesse de Cerney; elle est morte récemment comme une sainte, on me l'a affirmé, et je le crois. Seulement je ne puis pas m'empêcher de remarquer qu'à l'opposé de la plupart des élus, elle est arrivée par les plus riantes voies au paradis. Elle avait reçu en partage une merveilleuse beauté, qu'elle avait administrée, c'est bien le mot, comme les gens qui recueillent des éloges ici-bas administrent leur fortune, avec une prudente libéralité. Elle traitait les grandes passions comme les courans d'air; elle prétendait qu'on ne pouvait mettre trop de soin à s'en garantir. Ce qu'elle protégeait, ce qu'elle recherchait, c'était un amour sociable, modéré, enclin à l'enjouement, ami de la paix, qui, semblable à l'ombre de Ninus dans la *Sémiramis* de Voltaire, entre et disparaît sans inspirer de terreur à personne. Jusqu'à son dernier jour, on l'avait vue entourée d'une troupe disciplinée d'adorateurs qui échangeaient entre eux les plus bienveillans sourires. On a dit bien souvent de sa maison : C'est le dernier salon où l'on cause encore; mot que, pour ma part, j'ai entendu appliquer déjà tantôt à un salon, tantôt à un autre. Le fait est qu'on trouvait chez elle tous les soirs cette conversation destinée à vivre aussi longtemps que le monde, cet invariable, ce traditionnel menuet qu'exécutent entre eux certain nombre d'esprits persuadés pour leur bonheur qu'à chaque instant ils inventent des figures imprévues.

Vous comprenez, n'est-ce pas, l'atmosphère où Anne grandit et se développa? Anne était faite pour vivre dans cette région, comme Mignon pour respirer l'air de l'Allemagne. Puisque j'ai nommé cette adorable création de Goethe, je dirai que Mlle de Bresmes lui ressemblait. Elle avait des formes délicates et grêles; son abondante chevelure, aux ondes noires baignées de lumineux reflets, avait l'air d'être trop pesante pour sa petite taille. Ses grands yeux sombres, aux teintes azurées, faisaient rêver des pays ardens. Son âme était bien celle qu'annonçait sa gracieuse enveloppe. Il y avait dans ce joli corps une vie passionnée qui pendant longtemps s'était révélée à

chaque heure; mais grâce aux leçons, aux conseils, à la continuelle direction de sa tante, Anne, il y a quelques années, avait fini par se cacher sous un masque plus épais que celui des dames de Venise, et ce masque s'était tellement collé à ses traits, qu'elle-même le prenait pour son visage. Les plus mondains entre les mondains en étaient venus à lui reprocher la rayonnante et glaciale indifférence qu'exprimait constamment son sourire. On ne lui connaissait ni une affection ni un enthousiasme. Elle prenait part à toute chose pourtant, mais dans une mesure que d'avance on aurait pu déterminer. On prétendait que, formée par Mme de Cerney, elle exagérait la manière du maître, et cependant elle était recherchée, fêtée, adulée, car elle était en définitive destinée à devenir une providence pour tous les oisifs des salons. Depuis qu'elle avait épousé son cousin, le comte Gérard de Bresmes, elle avait ouvert une de ces maisons dont peu à peu le monde s'empare, et qu'il finit par regarder comme une partie inaliénable de son domaine.

Ce n'était pas le comte de Bresmes, à coup sûr, qui eût pu tirer sa femme de la véritable léthargie où elle était plongée. Gérard était un de ces hommes dont nous connaissons tous un si grand nombre, que le plus fugitif rayon d'enthousiasme n'a jamais animés. Les mots de foi, de dévouement, de sacrifice, lui semblaient appartenir à une langue poétique morte depuis longues années, qu'on apprenait comme le latin et le grec, avec la certitude de ne jamais en user. Scipion de Bresmes, son père, avait été un intrépide Vendéen, émule des Bonchamp et des Charette : Gérard avait fait représenter à Mme la duchesse de Berry, lorsqu'elle était venue en Vendée, combien une insurrection royaliste était une chose insensée. Il se prétendait cependant attaché à la cause qu'avaient défendue tous les siens; mais cette cause, disait-il, on ne pouvait honorablement et utilement la servir qu'en s'abstenant de prendre part à tout gouvernement révolutionnaire; aussi restait-il dans la plus consciencieuse et la plus complète oisiveté. Toutefois il se mêlait à la politique des salons et des clubs; entre deux parties de whist, il prononçait des axiomes, car il était écouté d'habitude avec attention et bienveillance. Personne ne représentait mieux que lui l'élégante vulgarité; ce qu'il était en politique, il l'était partout. La religion ne lui avait point fait comprendre la prière, les femmes ne lui avaient rien fait deviner de l'amour; il avait, sur ce dernier point, une manière d'être que j'ai rencontrée assez souvent; il se dédoublait. Ainsi cette vieille lady Bagot, qui emportera dans l'autre monde les commérages de toutes les chancelleries européennes entassés depuis trente ans dans sa mémoire, c'était son esprit; cette Pepita, maintenant en Russie, qui un soir dans un souper exécuta une danse aérienne sur des bouteilles qu'elle venait de vider, c'était son cœur.

Quant à sa femme, elle ne lui avait jamais inspiré que le sentiment de la plus froide estime; il se le reprochait, disait-il; elle se serait bien gardée de le lui reprocher. Tous deux avaient reconnu, dès les premiers jours de leur mariage, que Dieu évidemment ne les avait point créés l'un pour l'autre. Ils ne s'inspiraient aucune aversion, mais la plus profonde, la plus incurable indifférence. Il y avait entre eux cette invisible séparation qui s'établit entre certains époux sans violence, sans douleur, sans un échange de paroles blessantes, même amères. Ils ne s'étaient pas aimés, voilà tout, et s'étaient compris sans se le dire.

Ils vivaient ainsi quand arriva l'événement, fort peu important en apparence, qui devait changer Mme de Bresmes pour toujours peut-être dans son cœur, et pour quelque temps, à coup sûr, dans sa vie. Un vieux baron de Bresmes, très-connu dans une assez mauvaise compagnie, s'avisa de mourir en laissant à Gérard, son neveu, un héritage grevé de rentes destinées à l'entretien des roses dont il avait couronné ses cheveux blancs. Ce baron de Bresmes, qui était un spéculateur, avait acquis, je ne sais trop comment, de vastes possessions en Algérie. Une après-midi, il y a de cela seulement deux années, Gérard entra chez sa femme qui jouait en ce moment une mélodie de Chopin : — Si vous voulez, lui dit-il, nous irons cette année faire un voyage en Algérie. Je ne crois pas assurément que ce soit un pays bien curieux, la domination française a dû y faire disparaître déjà toute originalité de mœurs; mais nous y avons quelques intérêts, et cela nous fera sortir un peu de la routine des touristes.

— Nous irons, répondit-elle, où vous voudrez. Je n'aime ni ne hais d'avance aucun pays.

Et ses doigts se remirent à errer sur le piano, tandis que le comte de Bresmes saisissait d'une main distraite un journal; puis elle s'interrompit, et, dirigeant vers son mari le plus nonchalant des regards : — Mais n'avez-vous pas là, fit-elle, un parent?

— Certainement nous avons dans je ne sais quel régiment de cavalerie notre cousin Guillaume de Pontrailles, qui s'est engagé il y a une dizaine d'années. J'ai récemment entendu parler de lui je ne sais trop par qui. On m'a assuré qu'il s'était distingué dans la guerre aux bœufs et aux moutons qui se fait par là.

Et tout fut dit entre les deux époux sur l'Afrique et sur Pontrailles.

II.

Ceci n'est ni un conte, ni un roman, un de ces romans du moins que font les hommes, car c'est un de ces romans que fait Dieu. Ce sont ceux-là tout simplement que je tâche d'écrire. Aussi ai-je toujours peur de les gâter par tout ce qui ressemblerait à de l'art, de

l'invention, des effets combinés, des contrastes préparés. Il faut pourtant que maintenant on se transporte dans une région qui ne ressemble guère à celle où cette histoire a commencé : c'est sur les cimes de l'Atlas que Mme de Bresmes devait aimer.

Je ne sais pas si l'Atlas porte toujours le monde : il s'est accompli tant de révolutions; mais c'est à coup sûr une merveilleuse chaîne de montagnes. Quelques-uns de ses sommets font resplendir dans le ciel éblouissant de l'Afrique une neige sans tache comme la virginale couronne de la Yung-Frau. Ses flancs ont des teintes charmantes, rouges, orangées, lilas, toutes les teintes des soleils couchans. Ils sont entr'ouverts par des vallées où des bois d'oliviers et de liéges déploient leur métallique verdure. Toutes ces beautés sont animées par une âme plus orgueilleuse et plus sauvage que celle des Pyrénées et des Alpes. Les voyageurs n'ont pas joué encore avec la mystérieuse grandeur du Jurjura.

A trente lieues d'Alger, à peu près en face de cette montagne où il faudra qu'un de ces printemps nous fassions tonner une bonne fois nos obusiers, il y a un vieux *bordj* qui date des beaux jours du Turc. C'est une sorte de château-fort composé de quatre grands murs crénelés et bordés de terrasses. A l'extrémité d'un de ces murs s'élève, dans un singulier isolement, un marabout dont le faîte sert presque toujours de perchoir à une cigogne. Ce mélancolique édifice est construit sur une hauteur qui domine une profonde vallée ensanglantée déjà par maints combats et conduisant à des pays inconnus encore, où restera plus d'un d'entre nous. On a de là une de ces vues chères à certains esprits, parce qu'elles éveillent en eux des idées d'aventures et de dangers. Aussi était-ce le séjour favori de Sidi-Pontrailles. car le héros de cette histoire avait reçu, lui aussi, ce surnom dont l'Espagne a fait le plus glorieux de ses noms chevaleresques. Il avait été appelé *Sidi* comme Rodrigue. C'était un de ces officiers français que les Arabes révèrent presque à l'égal de leurs chérifs. Pontrailles était célèbre dans tout le pays kabyle par sa justice. Le fait est que c'était un grand justicier à la façon de quelques seigneurs du moyen âge. Sa parole était, disait-on, l'éclair de son sabre. Les Arabes ont le culte de la justice prompte et porte-glaive; les peuples de l'Orient seront toujours ces peuples que Dieu, quand il les gouvernait lui-même, menait avec des anges exterminateurs. Les gens dont Pontrailles avait brûlé les *gourbis,* coupé les oliviers, pris les moutons, avaient pour lui une déférence presque sympathique. Ils lui auraient même pardonné d'abattre de temps en temps une de leurs têtes. Peut-être était-ce, du reste, ce qu'il faisait; mais ce sont des secrets d'administration dont il est inutile de s'occuper; chacun remplit de son mieux la tâche qui lui est confiée. Ce qui est certain, c'est que Pontrailles était un chef vénéré et redouté.

Si d'après cela on allait se le figurer sous des traits d'une majesté épique, marchant dans la vie d'un pas solennel entre le silence et l'austérité, on se tromperait bien complétement. Pontrailles s'était engagé dans les hussards, et il était demeuré un hussard parfait. Si la sabretache ne pendait plus à ses talons, elle était restée dans son cœur. Quiconque a porté la sabretache comprendra ce que je veux dire. Loin de prétendre à la dignité arabe, il était dans son spencer de spahi comme Lasalle et Montbrun dans leur dolman, une saisissante image de l'audace, de la pétulance et de la légèreté françaises. Pontrailles dans son *bordj*, c'était l'alouette gauloise ayant suspendu son nid à une des cimes de l'Atlas. Maintenant cela veut-il dire qu'il fût étranger à toute méditation de l'esprit, à tout attendrissement du cœur? Non, assurément; il le prouvera bientôt.

Il avait un de ces caractères qui sont la grâce et l'originalité de notre nation. Il croyait à cette gaieté qui ne chasse du regard ni le feu de l'héroïsme, ni même les nuages de la rêverie; il tendait sa coupe à cette Hébé qui n'a tué ni le goût de la gloire chez les compagnons de François Ier et de Henri IV, ni l'intelligence de l'amour chez La Fontaine et chez Marot.

Au moment où commence ce récit, il y avait déjà près de deux années que le capitaine Pontrailles vivait dans son *bordj* avec une cinquantaine de spahis et ces cavaliers des *goums* dont le nombre s'accroît et diminue suivant les vicissitudes des guerres. Dans tout cet espace de temps, il n'avait été en contact avec la civilisation européenne que par quelques rares visites à Alger. Malgré la joyeuse résignation qui faisait le fond de son humeur, il était donc, le matin du jour qui devait donner un tour nouveau à toute sa vie, dans une disposition assez mélancolique. Il fumait une longue pipe sur sa terrasse à l'entrée de son marabout, assis sur un vieux canon où les armes d'Espagne à moitié effacées rappelaient les luttes des Turcs et de Charles-Quint. Tout à coup il vit du côté opposé au pays kabyle, à l'entrée du Tell, un groupe où il crut distinguer deux costumes d'un aspect insolite dans le Jurjura. Il lui sembla qu'il voyait une amazone et un cavalier qui n'avaient rien ni du guerrier arabe ni du soldat français. En quelques instans, il était descendu dans son écurie, s'était jeté sur celui de ses chevaux qu'il aimait le mieux, un alezan doré marqué au front du signe qui porte bonheur, et avait abordé au galop les hôtes inattendus de ces montagnes. L'amazone et le cavalier que Pontrailles avait aperçus, c'étaient le comte et la comtesse de Bresmes.

Les touristes ont vraiment bien tort de ne pas affluer en Afrique, car ils reçoivent dans ce beau pays une hospitalité qu'on ne trouve nulle part ailleurs. L'Algérie est tellement habituée à être délaissée et méconnue, à se voir préférer cette Italie que les Anglais ont

imprégnée de leur spleen, cette Suisse froide et indigeste comme ses fromages, qu'elle accueille ses rares visiteurs avec une reconnaissance passionnée. On avait mis au service de M. et de Mme de Bresmes des tentes, des mulets, des cantines et une bonne escorte composée de cavaliers intelligens montés sur de vigoureux chevaux. Malgré ces excellentes conditions de voyage, Gérard regrettait un peu de s'être jeté dans de lointaines excursions, et il trouvait fort mal situé le *bordj* de son cousin Pontrailles. — Certes, disait-il à sa femme, s'il en était encore temps, je n'irais point faire à mon cher parent une visite qui nous a déjà forcés à passer trois nuits sous la tente dans une insupportable lutte contre toute sorte d'odieux insectes. Rien de ce que j'ai vu de l'Afrique ne me séduit jusqu'à présent. On n'y dort pas, on y mange incommodément, on y est tantôt mordu par le soleil, tantôt étouffé par le vent, et tantôt noyé par la pluie. Au prix de tout cela, qu'achète-t-on? La vue de grandes plaines qui ressemblent aux Landes, et de montagnes qui ne valent ni les Pyrénées ni les Alpes. Ne pensez-vous point comme moi?

Anne ne pensait pas tout à fait ainsi. Il lui semblait depuis un mois que les pensées se renouvelaient dans son cerveau, le sang dans ses veines. Mignon avait touché le sol où fleurit l'oranger, la belle au bois dormant se réveillait. Mme de Bresmes comprenait ce qui échappait à son mari, cette beauté de l'Afrique qui ne réside point ici ni là, mais partout, qui est un secret de la couleur, un arcane de la lumière, comme le charme des tableaux immortels. Puis elle jouissait d'un don que Dieu ne permet pas à tous d'apprécier, de la vie. Elle sentait son âme, tenue en captivité si longtemps, entrer en relation avec ces puissances du ciel, avec ces énergies de la nature que tant de mondains sont destinés à ne connaître qu'à l'heure où leurs yeux se fermeront pour toujours à la clarté des lustres. Cependant elle avait un pied encore dans la région où elle avait vécu. Cette poussière que le monde entasse dans le cœur se soulevait souvent en elle et étouffait un élan prêt à faire monter des larmes d'enthousiasme dans ses yeux.

Il n'y a pour mettre fin aux enchantemens funestes qu'un seul pouvoir après tout. Ce sont toujours les princes amoureux qui arrachent les princesses persécutées aux mauvaises fées, aux détestables génies. Anne laissait donc l'Afrique sans défense contre les attaques de son mari, quand elle vit venir à elle Sidi-Pontrailles. *Embarek*, — ainsi s'appelait le cheval de l'officier, c'est un nom qui veut dire *heureux*, et qu'un grand marabout a porté, — *Embarek*, en abordant le groupe sur lequel on l'avait lancé, fit de lui-même une gracieuse courbette qui ressemblait à un salut. Pontrailles se montrait sous son meilleur jour. Le regard de Mme de Bresmes le lui apprit. Je ne dirai

point pourtant que ce regard fut un coup de foudre jetant dans un cœur la flamme d'un autre cœur. Le soir du jour où ils s'étaient rencontrés, Pontrailles et sa cousine auraient juré qu'il y avait encore entre eux tous les espaces et tous les abîmes de la Méditerranée.

III.

Elle l'accusait d'être un soudard, il l'accusait d'être une précieuse. Tous deux se trompaient beaucoup, et pourtant n'avaient pas tout à fait tort. On ne peut pas dire que le baron Guillaume de Pontrailles, quoiqu'il appartînt à une des meilleures familles de la Normandie, fût un modèle de belles, surtout de discrètes manières. Depuis dix ans qu'il menait la vie militaire, il avait eu fort peu de relations avec le monde. Quand il s'était engagé, c'était un mince et blond jeune homme, n'ayant connu que son précepteur et sa mère. Ainsi que cela arrive d'ordinaire dans les régimens, le fils de famille en avait remontré à tous les enfans de la misère et de l'aventure : l'élève de l'abbé Triconnet avait, dès le lendemain de son arrivée, abattu d'un coup de sabre le nez et la moustache d'un ancien. Tout le reste de sa vie avait rapidement répondu à cet heureux et brillant début. Montaigne lui-même a prétendu que le jeune homme bien élevé devait au besoin supporter l'ivresse avec son prince. Pontrailles montra qu'il avait reçu une parfaite éducation; seulement ce ne fut point avec son prince, ce fut avec les camarades de sa chambrée qu'il défia toutes les bouteilles de l'étourdir. En même temps qu'il pratiquait les préceptes de Montaigne, il se livrait aux penchans de Mathurin Régnier :

> J'aime un amour facile et de peu de défense;
> Si je vois qu'on me rit, c'est là que je m'avance.

Pontrailles, quand il fut sous-officier, devint un véritable don Juan de garnison. On lui riait à Tours, où était alors le 4e hussards, de toutes ces fenêtres garnies de capucines que George Sand a célébrées dans *André*. Il eut le bonheur de ne se prendre d'aucun romanesque attachement pour toutes les aimables desservantes de Vénus illettrée. Là, le souvenir de l'abbé Triconnet lui fut utile. Un culte secret pour l'orthographe arrêtait les égaremens de son cœur; puis, soyons juste, un sentiment d'une plus noble nature le retenait aussi. Pontrailles avait conservé pour sa mère une sorte de piété pleine de tendre et passionné respect, comme celle des chevaliers pour Notre-Dame, et sa mère était une de ces femmes qui parfument de la plus exquise des grâces mondaines une vie de solitude et d'austérité. Il ne s'était donc jamais créé ni des Manon ni des Geneviève. Le regard sous le-

quel son âme s'était épanouie l'avait sauvé et le préservait de ces fantômes funestes. Lorsque son régiment partait des lieux où il avait trouvé les plus doux sourires, il s'en allait avec toute sa gaieté. Le boute-selle mettait fin pour lui à toute une série d'aventures; c'était un glas qui sonnait joyeusement l'enterrement de ses amours. De là un instinct qui n'était point mort dans ce sein comprimé par le dolman. Si Pontrailles n'avait point fait fructifier ce don de l'idéale tendresse qui est la pièce d'or de l'Évangile, le talent donné par le maître à chacun de ses serviteurs, il n'avait point, comme tant d'autres, laissé tomber son trésor dans la poussière des chemins.

L'Afrique lui avait été salutaire. Le grand air et le commandement avaient exercé une puissante action sur cette nature. Cette vie des postes périlleux et isolés, qui a créé dans notre armée de si énergiques caractères, lui convenait merveilleusement. Toutefois, dans le capitaine de spahis, on retrouvait à chaque instant l'ancien sous-officier de hussards. Mme de Bresmes éprouva donc d'abord quelque peine à se familiariser avec son cousin. Il avait été convenu que l'on coucherait au *bordj*. Vers six heures, Pontrailles servit à ses hôtes un dîner des plus somptueux pour un dîner du Jurjura. La cuisine arabe et la cuisine française s'étaient ingénieusement combinées. Quelques mets d'une apparence presque parisienne se montraient entre le *couscoussou* et la *tourta*. Ces ustensiles inconnus aux Arabes, les couteaux et les fourchettes, étaient en abondance sur la table. Chaque convive avait son verre, et, à côté de la gargoulette où repose l'austère breuvage des musulmans, un vaste flacon était rougi par l'ardente liqueur des chrétiens. Mais le comte de Bresmes professait en matière gastronomique les doctrines les plus absolues et les plus intolérantes. C'était le seul point sur lequel il fît trêve à son habituel scepticisme. Il se mit donc à frapper la cuisine arabe d'une énergique réprobation, puis ses attaques passèrent bientôt à tout ce que renferme l'Afrique et à l'Afrique elle-même. Alors Pontrailles s'éveilla : ce fut sur les chevaux que s'engagea la plus vive et la plus opiniâtre discussion. M. de Bresmes appartenait à cette école de *sportsmen* qui semble s'être identifiée avec les chevaux anglais et regarder comme un outrage personnel l'hommage rendu à tout animal qui n'a pas du sang britannique dans les veines. Il affirma que le meilleur cheval de Pontrailles ne valait pas le dernier coureur du Champ-de-Mars, que les chevaux arabes étaient disgracieux, tarés, sans allure, propres à porter du reste le soldat français, qui est le plus ignorant des cavaliers, mais indignes d'être montés par des *gentlemen* et des jockeys. Cette loi de l'hospitalité, sacrée partout et particulièrement dans un *bordj*, empêcha seule Pontrailles de faire voler une assiette à la tête de son adversaire. Il rappela le pacha d'Égypte défiant vainement le Jockey-Club

de Londres, les courses d'automne en Algérie, et surtout ces courses de chaque jour, à travers d'exécrables terrains, où nos soldats ont la misère en croupe et le péril pour but. Il prétendit qu'avec *Embarek* il forcerait *Miss Annette* et *Prédestiné* à se casser les reins, et, du cheval arrivant au cavalier, il soutint que chasseur d'Afrique ou spahi passerait par plaisir, par devoir, tout simplement même par insouciance, où aucun pari ne pourrait envoyer ni un gentleman ni un jockey. Tout cela fut dit, il faut en convenir, d'un ton assez emporté, et dans un langage qui n'était pas des plus choisis. Mme de Bresmes pensait, en regardant tour à tour les deux interlocuteurs, que l'un était une fourchette et l'autre un sabre. Elle ne croyait pas être si près d'un cœur.

Une nouvelle discussion qu'elle souleva, pour mettre fin à celle des chevaux, sembla l'éloigner encore de Sidi-Pontrailles. Elle avait entendu parler, dit-elle, d'officiers qui prenaient pour compagnes des femmes indigènes, et faisaient de ces créatures les maîtresses de leur foyer; elle trouvait là une grossièreté d'esprit, une indélicatesse de mœurs qui l'affligeaient pour notre armée. Quel échange de pensées pouvait-on avoir avec une Mauresque ou une Kabyle? Et que devenait la vie intérieure quand tout commerce intellectuel en était proscrit? Irritée par les allures un peu rudes de son cousin, la nièce de Mme de Cerney fit cette dernière réflexion avec une sorte de pédante mignardise dont Pontrailles se sentit froissé à son tour. Aussi, laissant parler une humeur passagère, non point ses vrais et habituels instincts, il traita de besoins factices, dont nous délivrait une existence virile, les plus touchantes, les meilleures exigences de l'esprit. Il glorifia dans la femme orientale la matière heureuse de sa paix; il vanta cet amour dont le sommeil n'a jamais été troublé par des larmes brûlantes tombées des yeux de Psyché. Les trois convives se retirèrent de table fort mécontens les uns des autres, et cependant l'heure s'était déjà levée où deux âmes de plus devaient s'unir en ce monde.

On alla prendre le café sur la terrasse. Quoiqu'on fût alors en octobre, le ciel était d'une douceur merveilleuse. En Afrique, le ciel est comme la mer animé d'une vie passionnée; après ses orageux caprices, il a des instans de calme radieux, il a l'air de vouloir faire oublier, à force de paix et de clémence, ce qu'il a eu d'impétueux, de sinistre et de tourmenté. C'était donc une admirable nuit. Les montagnes dessinaient leurs sombres profils dans une atmosphère transparente; les étoiles se montraient jusqu'en de fabuleuses profondeurs, et l'on sentait sur le paysage tout entier ce charme féerique qui, sans le secours du sommeil, pénètre à certaines heures et notre regard et notre âme de la lumière enchantée des songes.

Malgré sa grande habitude du spectacle qu'il avait sous les yeux, Pontrailles se sentit ému, et il s'aperçut que Mme de Bresmes partageait son émotion. Après s'être accoudée un instant sur le petit mur percé de meurtrières qui bordait la terrasse, Anne se redressa et tourna tout à coup vers son cousin un regard animé d'une splendeur mystérieuse comme le ciel qu'elle venait de contempler. Avec un entraînement subit, Pontrailles effleura de sa bouche l'oreille de la charmante voyageuse, et, se rappelant un passage de Goethe : Ne serait-ce point, fit-il, le moment de s'écrier : « Klopstock? » Elle tressaillit, puis lui dit tout haut, mais avec un sourire qui avait une sorte de tendresse : Vous avez donc lu *Werther?*

— Ah! répondit Pontrailles, vous croyez que nous autres militaires nous n'avons jamais lu que notre *théorie?* Vous dites : Ce sont de pauvres brutes; ils boivent, ils mangent, ils se battent; mais il y a une région tout entière où ils n'ont pénétré jamais; ils ne vont dans le monde invisible que le jour où une balle leur brise le crâne. Eh bien! vous vous trompez. Tel que vous me voyez, moi, j'ai lu Goethe, Byron et Shakspeare. J'ai, comme un autre, mes heures d'étude, de recueillement et même de rêverie; seulement, quand je sens mes songeries devenir maladives, quand je tourne au René, je vais dans mon écurie, je m'assure qu'*Embarek*, *Ali* et *Sélim* ne manquent de rien, qu'ils ont mangé l'orge avec appétit, qu'on leur a fait une bonne litière; puis je regarde ces trois pauvres animaux avec leur honnête physionomie, et je sens leur calme qui me gagne. Je soupçonne lord Byron de n'avoir jamais aimé les chevaux qu'en poète pour s'élancer sur leur dos à travers l'espace. Ceux qui les aiment de cette façon ne savent point en tirer un vrai profit. Il faut aller trouver les bêtes à côté de leur mangeoire. Si Notre-Seigneur est né dans une étable, c'est parce qu'il a voulu, croyez-le bien, glorifier ce qu'un pareil séjour a de merveilleusement sain pour l'âme. Je mène une vie qui, je l'espère, au lieu de tuer mon esprit, lui fera une plus longue jeunesse que celle de mon corps; seulement, fit-il brusquement après un moment de silence, de cette jeunesse-là, que ferai-je?

Un séducteur de profession n'eût pas mieux amené la réponse qui sortit fatalement des lèvres de Mme de Bresmes.

— Elle vous servira, cette jeunesse, à aimer.

— Aimer! s'écria Pontrailles, comme s'il répétait quelque mot étrange. Et qui donc voulez-vous que j'aime?

Cette fois Anne partit d'un éclat de rire.

— Ah! fit alors Pontrailles comme frappé d'une idée subite et avec un accent bizarrement sérieux, je pourrais être amoureux de vous.

Puis il réfléchit, et du même ton : — Ce serait, ajouta-t-il, un

grand malheur pour nous deux, pour vous surtout. Votre vie de Paris vous semblerait si cruellement fade quand je vous aurais aimée!

Le regard dont il accompagna ces paroles avait quelque chose à la fois de si grave et de si ardent, que Mme de Bresmes en fut toute troublée, et ce fut avec émotion qu'elle répondit en s'efforçant d'être enjouée : — Savez-vous, mon cousin, que vous avez une fatuité d'une espèce sauvage et primitive? Vous admettez que le jour où vous aurez daigné avoir quelque tendresse pour moi, toute ma vie sera brûlée.

— Non, je ne suis pas fat, interrompit impétueusement Pontrailles, j'en atteste ma vie entière, où les vanités de toute nature n'ont guère eu occasion de se produire. Je n'ai pas de fatuité; mais ce que vous ne croiriez point, j'ai beaucoup de bon sens, et ce bon sens-là me dit que je vous ferais sentir ce que j'éprouverais. Ce n'est point par moi seul que je deviendrais votre fatalité. J'emprunterais ma puissance sur vous de tout ce qui m'entoure. Cette étrange habitation où je vous reçois, ce paysage que nous regardons ensemble, ce ciel qui nous jette dans le même rêve, voilà qui graverait à jamais mon image au fond de votre pensée. Le fantôme que vous emporteriez en vous n'aurait point de rivaux à craindre. Ceux que vous verrez là-bas n'auront ni mon *bordj*, ni mes montagnes, ni mon illumination d'étoiles. Ils vous offriront de nouveau, avec leur opiniâtre monotonie, ce que vous avez repoussé déjà. Oui, vous m'aimeriez parce que je resterais pour vous quelque chose d'unique; et vous, la seule femme qui m'ait jamais rappelé les créations des livres, les visions de mon cœur, de quel amour, moi aussi, je vous aimerais!

— Heureusement, fit-elle tout à coup en lui tendant la main, nous ne nous aimons pas.

Pontrailles la regarda et vit dans ses yeux, qu'éclairait la lumière des étoiles, deux larmes, brillans joyaux du trésor divin des tendresses. Il appuya ses lèvres sur cette main qu'on lui tendait, et sentit ce tressaillement intérieur qui indique une naissance dans notre âme. Ils s'aimaient.

IV.

Pendant tout le temps de cet entretien, le comte de Bresmes avait d'abord fumé dans un profond recueillement un chibouque sans s'inquiéter ni du ciel, ni des montagnes, ni de sa femme; puis il s'était retiré dans la chambre que Pontrailles lui avait fait préparer. Il dormait là du sommeil d'un homme que la jalousie n'a jamais hanté, quand Anne résolut de se retirer à son tour. C'était la pièce même où il couchait que Pontrailles avait cédée à sa cousine. Cette pièce était

fort peu ornée : un fusil arabe, deux pistolets, un sabre de combat, rompaient seuls la monotonie de quatre murailles blanchies à la chaux; mais d'une ouverture pratiquée auprès du lit on apercevait l'admirable site que dominait le *bordj*, et Pontrailles avait pensé que sa cousine serait réjouie à son réveil par cette *fête des yeux*, comme disent les Orientaux.

Lorsqu'elle fut dans sa chambre, Anne sentit qu'elle allait avoir l'insomnie pour compagne, non point cette cruelle insomnie aux traits de fantôme qui chasse lady Macbeth de sa couche, mais cette insomnie pleine d'inquiétude et d'ivresse comme la nuit où respire Juliette. Elle ne voulut pas faire de vains efforts pour appeler un sommeil qu'elle ne désirait pas d'ailleurs, je le crois bien; car il est des pensées semblables à ces bouquets dont on ne veut point se séparer, quoiqu'ils causent une excitation douloureuse à notre cervelle. Elle voulait songer des dernières paroles de Pontrailles.

Elle se mit à examiner la chambre où elle était. Les objets qu'elle avait sous les yeux ne pouvaient que plaire à sa rêverie. Pontrailles avait laissé sur la table à laquelle il s'asseyait quelquefois les livres, en bien petit nombre, qu'il avait emportés dans sa solitude. Les livres sont les amis auxquels s'applique le mieux un des proverbes les plus connus. Ceux que Pontrailles avait choisis racontaient avec éloquence cette singulière nature. C'était cette fleur par excellence de toutes les cellules, l'*Imitation*, présent de Mme de Pontrailles à son fils; puis comme une rose à côté d'un lys, comme des castagnettes à côté d'un crucifix, un volume de l'Arioste côtoyant cette œuvre sacrée. C'était ensuite ce recueil populaire que vous avez rencontré peut-être dans d'humbles bibliothèques, ce volume où on a réuni *René*, *Atala* et une poétique bluette que je ne dédaigne point malgré son tour un peu prétentieux, un peu suranné, *le Dernier des Abencerrages*. C'était enfin un ouvrage sérieux sorti d'un esprit rompu à l'action et d'un cœur familiarisé avec la mort : l'*Esprit des institutions militaires*, par le maréchal Marmont.

Voilà quels étaient tous les trésors littéraires de Sidi-Pontrailles. C'en était assez pour montrer que l'esprit avait sa part dans cette vie si noblement livrée à l'action. Anne devait trouver des indices plus saisissans, plus intimes encore de la pensée qu'elle cherchait à deviner. Sur cette table où errait son regard, elle aperçut quelques papiers qui semblaient dans un assez grand désordre. Sa curiosité n'était pas de celles qui savent s'imposer des limites. Elle lut ces pages que lui offrait le hasard, et bientôt elle se sentit plongée dans un singulier attendrissement. Ce qu'elle avait sous les yeux, c'était l'âme même de Pontrailles subissant ce besoin d'épanchement dont je crois qu'aucune âme n'est affranchie. Quoique le pauvre Guillaume,

à coup sûr, ne fût pas un mandarin, il lui était arrivé à certaines heures, dans son isolement, de donner une forme à ses songeries. Ses lectures lui avaient inspiré des réflexions empreintes de cette originalité qui était la grâce souveraine de sa nature. Ainsi, à propos du maréchal Marmont et de son traité, il avait écrit lui-même sur sa profession quelques lignes d'une véritable éloquence. Ce mystérieux dévouement du soldat trouvant dans la perpétuelle oblation de sa chair tantôt les élans d'une joie ardente, tantôt le mouvement paisible d'une consolation secrète, était là naturellement exprimé. Certains mots, certaines pensées d'un abandon un peu puéril rendaient plus frappant encore l'héroïsme austère de ce sentiment. Après des considérations sur l'armée, dignes de l'intelligence la plus sérieusement guerrière, on lisait : « Je remercie le ciel de ne pas être fantassin, quoique assurément je sois plein de respect pour l'infanterie. Le guerrier complet se compose d'un homme et d'un cheval. Ce malheureux fantassin me paraît toujours un soldat mutilé. Mon Dieu, soyez béni pour le compagnon à quatre jambes que vous m'avez donné! A certains mouvemens de mon cœur, j'ai cru souvent que le cheval était né à la façon de notre mère Ève, qu'il avait été fait avec le sang et la chair du cavalier. »

De cette explosion d'enthousiasme hippique, on passait brusquement à des inspirations bien différentes. Le chapitre sur l'amour venait d'éveiller chez Pontrailles d'autres tendresses que ses tendresses chevalines. Vous connaissez l'histoire de ce saint qui s'était fait une femme de neige. De ses plus pures, de ses plus idéales pensées, Pontrailles se faisait une maîtresse à laquelle il livrait sa vie. Il composait une sorte d'idylle mystique qui rappelait le souhait de Gessner. Il se construisait un asile, seulement un asile vivant au lieu d'un asile de feuillage; il inventait pour son idole tout un culte aux pratiques d'une chaste passion : baiser le velours du prie-Dieu usé par ses genoux, se pencher, elle et lui, sur le même livre, quelquefois tomber à ses pieds et se sentir pris alors d'un désir extatique de mourir! Tout d'un coup la mélodie changeait, l'Arioste avait passé par là, Alcine était entrée dans l'oratoire : « Il ne doit y avoir, disait-il, qu'un seul amour pour un soldat, c'est l'amour que l'on cueille et que l'on jette comme une branche de laurier rose. Aussi les Arabes, qui sont nos maîtres en fait de sentiment guerrier, traitent-ils avec raison la femme comme on traite le vin chez nous; ils ne lui demandent qu'une ivresse passagère. » Qu'on ne sourie pas trop à tout cela d'un malveillant sourire : ces pensées disparates aux formes légères, s'évanouissant quand on les touche, ne peuvent-elles pas être regardées comme des mirages? Elles étaient nées dans le pays même où se produisent ces jeux de notre cerveau et de la lumière. Anne suivait

avec une profonde émotion ces mouvemens d'un cœur chaleureux, d'un esprit hardi et gracieux s'agitant dans une région où elle n'avait jamais pénétré. Au milieu de cette nuit et de cette solitude, ce qu'elle lisait prenait des formes sensibles : elle s'imaginait avoir sous les yeux les visions de l'étrange château où l'avait conduite son destin.

V.

Mme de Bresmes s'était endormie quelques instans avant le lever du jour; elle avait été prise par un de ces sommeils aux lentes, mais puissantes conjurations, qui vous enchaînent pour longtemps au fond de leurs demeures enchantées une fois qu'ils se sont emparés de vous. Quand elle se réveilla, le soleil inondait sa chambre. Elle se sentit au cœur une allégresse qui, depuis bien longtemps, lui était inconnue. C'était le chant de ces pensées qui s'abattent sur les âmes où fleurit l'amour, comme les oiseaux sur les arbres où s'épanouit le printemps.

Une heure après son réveil, elle apprenait par Pontrailles, sur la terrasse du *bordj*, que M. de Bresmes venait de partir avec une escorte pour aller chasser le sanglier chez un caïd des environs. M. de Bresmes était un de ces maris qui font croire à l'intervention dans les affaires conjugales d'une puissance mystérieuse protectrice des célibataires. A peine réveillé, il était allé trouver Pontrailles pour lui dire qu'il voulait à toute force se donner le plaisir d'une chasse africaine. L'officier lui avait répondu qu'il ne pouvait point, à son grand regret, l'accompagner, parce que son devoir le retenait à son poste, mais qu'il le ferait chasser tant qu'il voudrait sous la direction d'un honnête caïd et sous la garde d'intrépides spahis. M. de Bresmes était parti; Guillaume était resté, remerciant Dieu d'avoir mis au cœur des hommes le goût de détruire les sangliers.

La journée qui commença pour Pontrailles après ce départ est, avec celle qui l'a suivie, de ces souvenirs qu'on craint de tirer des profondeurs embaumées où ils reposent au fond de nous. Ce sont des fantômes qui expliquent la fable divine d'Eurydice. Des accens magiques les évoquent, un regard peut les faire évanouir. Toutefois je tenterai la conjuration.

Vers trois heures, Pontrailles et sa cousine montèrent à cheval. A ce moment du jour, il y a déjà, dans le ciel si vivant, si mobile d'Afrique, un mouvement sensible pour les yeux et pour l'esprit. Quelques clartés trop vives commencent à s'effacer, et je ne sais quoi annonce l'arrivée des teintes majestueuses. C'est comme un orchestre qui nous prépare, après les danses étincelantes des notes légères, à la

marche imposante des graves accords. A cette heure, nombre de gens en ont fait l'expérience, les moins poétiques natures subissent souvent une violente action. Les Orientaux ont raison de mépriser le vin : l'ivresse est dans l'air qu'ils respirent. A ce moment donc où leur ardente terre reçoit comme un dernier baiser du soleil, il y a bien peu d'âmes qui n'éprouvent un frémissement passionné. Anne n'avait encore passé avec Pontrailles que quelques rapides instans de la matinée, elle ne lui avait parlé ni de ses lectures, ni de ses pensées de la nuit. En cet instant, ces récens souvenirs s'offrirent à elle dans toute leur puissance.

— Mon cher cousin, dit-elle, je remercie Dieu d'un voyage qui m'a fait connaître deux pays entièrement nouveaux pour moi, cette merveilleuse contrée où nous nous promenons maintenant ensemble, et votre esprit, où j'ai fait des excursions cette nuit.

— Quoi! s'écria Pontrailles, dont le teint bruni se couvrit d'une subite rougeur, auriez-vous jeté les yeux sur les paperasses que j'avais laissées entre mes livres? Je suis désolé que vous ayez lu ces fadaises, qui sont indignes d'occuper une seule minute une intelligence telle que la vôtre. Que voulez-vous? la solitude porte à la rêvasserie. Mon seul tort, c'est de ne pas avoir laissé mes rêves s'envoler comme la fumée de ma pipe.

— Si vous aviez vu ce qui se passait en moi cette nuit, répondit Anne, peut-être ne regretteriez-vous point ce tort-là.

Pontrailles garda le silence. Il y a de ces paroles chaudes et douces comme un soleil printanier qui vous donnent un bonheur dont on a besoin de se pénétrer longuement. Il baissa la tête sur son cheval, dont la crinière dorée et soyeuse ne l'avait jamais tant charmé. Son visage, quand il le releva pour regarder sa cousine, rayonnait de cette joie que Dieu tire si rarement pour nous de son trésor.

— Tenez, fit-il, hier soir je vous ai aimée. A présent je veux vous dire que je vous aime. Je sens mon âme désormais changée. Peut-être éprouverai-je de cruelles souffrances, mais je ne voudrais point, pour ce qui m'est le plus cher en ce monde, pour la part d'honneur et de danger que peut me réserver l'avenir, n'avoir point connu ce qui se passe en moi. Le dieu que m'annonçaient des voix mystérieuses vient de naître au fond de mon cœur. Je le salue et lui offre en présent toutes mes pensées. Ma cousine, je vous en supplie, aimez-moi; je mérite que vous m'aimiez. J'ai rougi tout à l'heure quand vous m'avez appris que cette nuit vous aviez fait invasion dans mes songeries, c'est de plaisir que je rougissais. Je vous ai dit que j'étais désolé, j'étais heureux; car je crois en effet digne de vous cet homme qu'à présent vous connaissez. Je n'ai vécu que pour les nobles émotions, seulement la plus noble de toutes me manquait, et vous me

l'avez donnée. Aussi votre image ne pourra jamais être détruite en moi que par une balle, si une balle peut frapper toutefois ce qui est dans mon âme au moins autant que dans ma chair.

Et il ajouta ces simples paroles que, loin de lui, Anne a cru bien souvent entendre encore vibrer :

— Mon Dieu! que je vous aime et que je vous aimerai!

Anne se pencha sur son cheval, et d'une voix brève, ardente, passionnée comme celle de Chimène laissant échapper son secret :

— Et moi aussi, lui dit-elle, je vous aime.

Si l'on me dit que ce fut là un aveu trop rapide, je répondrai que cette scène d'amour ne se passait pas dans un salon, que le ciel d'Afrique agissait sur ces deux êtres, entraînés irrésistiblement l'un vers l'autre; et pour peu que l'on me presse, j'ajouterai que dans bien des salons, du reste, des aveux aussi rapides que celui-là ont été arrachés à de fort honnêtes dames, comme dirait Brantôme. Enfin le fait est qu'entre trois et quatre heures, dans une de ces vallées où l'on se sent saisi d'émotions secrètes et profondes, Anne et Guillaume se confièrent tous deux qu'ils s'aimaient. Cette journée, dont je cherche à me rappeler les moindres souvenirs, me semble elle-même, comme la vallée où elle s'écoula, une région mystérieuse et sacrée où l'on ne peut pénétrer sans trouble. — Toute ma vie, a dit bien souvent Pontrailles, à certaines heures, je me retirerai dans ce jour-là.

L'Afrique est le pays des ruines. Comme un cheval qui secoue son cavalier jusqu'à ce qu'il l'ait renversé, cette puissante nature s'est déjà bien des fois délivrée des nations conquérantes et de leurs œuvres. Les deux amans s'arrêtèrent à une fontaine où l'on reconnaissait encore les traces de cet art solennel des Romains, qui associe avec tant de grâce majestueuse la tristesse de ses débris à la mélancolie des grands sites. Ils s'assirent sur une pierre que couvrait à moitié une mousse sombre. Là, ils laissèrent jaillir et murmurer leur amour, plus frais et plus limpide que l'eau qui coulait à leurs pieds. L'amour a ce charme, entre toutes ses magies, qu'il transforme, comme cette fée d'un vieux conte, en roses et en diamans les moindres paroles des amoureux. Le miracle, il est vrai, n'est visible que pour deux personnes; mais qu'importe, puisque ces deux personnes ont toute la vie de l'univers en eux?

Avec cette gaieté dont les amans ont le privilége à certaines heures comme les enfans, avec cette gaieté franche, irréfléchie et chaude, véritable soleil du cœur, Pontrailles lui dit tout à coup :

— Savez-vous à quoi je viens de penser, en visitant avec vous ce beau pays et ces touchantes ruines? Je viens de penser à un célèbre roman que m'a fait dernièrement parcourir le hasard des lectures

militaires, à la *Corinne* de Mme de Staël, que j'ai rencontrée dans un petit poste du Tell, chez un officier des bureaux arabes. Je trouve que nous ressemblons tous deux aux héros de ce livre, seulement j'ai peur que vous ne soyez Oswald et que je ne sois Corinne. Vous me délaisserez pour quelque blonde Lucile, c'est-à-dire pour un de ces diplomates roses et frisés qui ont parcouru le monde entier sans jamais rester douze heures à cheval, et parlent cependant à tout propos de ce qu'ils ont aperçu derrière leur *cache-nez*, à travers les glaces des chaises de poste et des wagons.

— Vous tenez là d'indignes propos, lui répondit-elle. Il y a longtemps que je connais les gens dont vous parlez et que je ne songe guère à les aimer. Vous ne méritez pas que je vous dise ce que votre regard a l'air pourtant de me demander, que vous serez mon unique tendresse.

— Oh! s'écria Pontrailles, je mérite, au contraire, que vous me le disiez; dites-le moi; dites-moi que vous m'aimerez toujours; j'aime cette insulte charmante, ce noble défi jeté à la réalité.

Et il baisa avec ardeur le petit pied qu'il prit dans ses mains pour la replacer à cheval.

Continuerai-je encore le récit de cette journée? On dit que le bonheur ne se raconte pas, et maintenant, j'y pense, il y a peut-être impiété à le raconter. Les grandes douleurs et les grandes joies sont des mystères qui s'indignent d'être produits au jour. Je voudrais pourtant que l'empreinte de ces heures qui apportèrent tant de délices à deux cœurs, dont peut-être l'un est éteint, l'autre transformé, ne fût pas effacée de ce monde. Les poètes se sont souvent révoltés contre les lieux où ils ont aimé, et dont leur amour a disparu aussi complétement que le soleil chaque soir disparaît de la cime des arbres. Si cette vallée où ils se promenèrent, si cette fontaine où ils s'assirent ne dit plus rien de ceux à qui nous pensons aujourd'hui, qu'au moins ces lignes en parlent.

Dans la soirée qu'ils passèrent ensemble, lorsqu'ils furent rentrés au *bordj*, ils pratiquèrent tour à tour ces amoureuses confessions si remplies de soulagement divin, d'intimes et vives félicités qui nous révèlent au fond de nous des sources d'une profondeur inconnue. Ils se dirent tout. Chacun fit le roman de sa vie. Celle-ci raconta ses jours arides, ses nuits frivoles, son esprit mécontent et désœuvré, son cœur assoupi; celui-là dit ses heures d'enthousiasme et de souffrance, ses pensées tantôt résignées, tantôt triomphantes; tous deux s'aimèrent encore plus lorsqu'ils se furent écoutés. Quand arriva cet instant où il faut que l'on se sépare, quand, après un de ces silences pleins de tendresse, divines fatigues qui succèdent aux étreintes passionnées des âmes, ils s'aperçurent qu'ils avaient vu ensemble le soleil dis-

paraître et les étoiles se lever, que la nuit était avancée déjà, une ardente pensée s'empara de Pontrailles. Il se mit à ses genoux et lui dit : Faut-il donc que je vous quitte, vous que je retrouverai, je l'espère, dans l'éternité, mais que je verrai si peu dans cette vie? Voyez-vous, toutes les séparations sont affreuses, même celles de quelques instans. Ce sont des provocations au malheur. Quand une fois on a trouvé la chère vision dont on doit avoir toute son existence illuminée, on ne devrait jamais la laisser disparaître; ces ombres que nous sommes tous se dispersent et s'évanouissent si vite dans la vallée où Dieu nous fait errer. Dans ce moment-ci, je vois vos yeux, je sens vos mains. Je touche le Dieu que j'adore, ne m'abandonnez point, par pitié.

Elle était assise sur un de ces canons qui décoraient la terrasse du *bordj*; elle s'inclina sur le front de Pontrailles, et y mit un baiser, puis elle se leva et courut à la chambre où elle avait passé la nuit. Une tapisserie en défendait seule l'entrée. Quand elle fut arrivée au seuil de ce sanctuaire qu'elle voulait rendre inviolable, elle se retourna vers son amant. — Maintenant que je vous connais, fit-elle, je me sais mieux défendue par cette tapisserie que je ne le serais par les murs d'une forteresse. Adieu, mon ami, le jour vous rendra demain votre vision, car notre amour n'aura rien à redouter des rayons du soleil; je veux qu'il reste pur comme le ciel dans lequel il est né.

Pontrailles alla se jeter sur une petite natte et alluma une longue pipe, bien sûr de n'avoir cette nuit-là aucune relation avec le sommeil. Sa vie était devenue un roman, son âme une vraie élégie, et je crois pourtant que le hussard reparut en lui. Les dernières paroles de Mme de Bresmes lui parurent d'une mauvaise poésie; mais il se dit : — L'amour est comme les conquêtes, il a sa fatalité. Il y a quelque temps je me battais dans le Tell, me voici en pleine montagne aujourd'hui; j'étais dans le petit désert l'an dernier, je serai l'année prochaine dans le Sahara. Demain je la reverrai, et elle m'aime.

VI.

Elle s'endormit, elle, au contraire, d'un sommeil à la fois doux et profond. L'air qu'elle avait respiré, l'amour dont elle s'était enivrée, avaient composé un vrai philtre dont elle subissait l'influence. J'ai remarqué que les songes en Afrique s'imprégnaient d'une chaleur, se teignaient d'un coloris que les rêves n'ont point dans nos contrées. On est là sur la terre qui a porté l'échelle mystérieuse dont se servent les anges pour descendre du ciel. Elle se vit errant avec Pontrailles dans des lieux plus resplendissans encore que ceux qu'elle avait parcourus. C'était la splendide idylle de sa journée qui s'achevait dans des paysages impossibles, sous des ombrages inconnus. Elle

se voyait avec son amant au bord d'une fontaine magique dont les ondes semblaient receler toute sorte de merveilleux secrets, quand elle fut réveillée brusquement par un bruit d'armes et de chevaux. Elle se leva précipitamment, et par l'étroite ouverture pratiquée près de son lit elle aperçut un spectacle étrange. Une troupe de cavaliers était assemblée sous les murs du *bordj;* les uns étaient vêtus de burnous rouges, les autres de burnous blancs, qui, à la clarté de la lune, leur donnaient l'air de ces guerriers fantômes des ballades. Elle crut un moment que son sommeil durait encore, seulement que les songes terribles avaient succédé aux visions gracieuses; mais bientôt elle ne put plus douter qu'elle ne fût aux prises avec la réalité. Elle assistait à un de ces événemens si communs en Afrique. Une attaque nocturne avait été tentée sur une tribu amie à quelques pas du *bordj* de Pontrailles. Le grand justicier du pays kabyle allait monter à cheval, courir dans la montagne, brûler de la poudre et casser des têtes. Elle se sentit saisie d'un mortel effroi dont bientôt elle fut tirée par le mouvement de cœur le plus passionné à coup sûr qu'elle aura jamais de sa vie. Elle entendit tout près d'elle une voix qui lui disait:—Adieu, ma chère Anne, je vais à une lieue d'ici faire cesser une fusillade qui pourrait se rapprocher et troubler sérieusement votre repos. Je vous en supplie, avant mon départ, accordez-moi une seule faveur, tendez-moi votre main à travers cette tapisserie.

Anne s'élança jusqu'au seuil de sa chambre; elle fit ce qu'on lui demandait, et elle sentit sur sa main un baiser fervent comme l'acte d'adoration d'un chrétien à sa dernière heure, puis elle entendit un pas qui s'éloignait avec un bruit d'éperons et de sabre. Elle se jeta sur son lit, oubliant un moment terreur, danger, toutes les pensées sinistres et tristes, pour se livrer à l'un de ces enthousiasmes que les femmes de notre temps surtout ne sont pas d'habitude appelées à connaître. Anne était fière de son amant, heureuse de son amour; elle se sentait la compagne d'un soldat, elle combattait et triomphait de l'âme auprès de lui. Elle porta à ses lèvres la main que venait de toucher la bouche de Pontrailles, pour retrouver l'empreinte de cet héroïque baiser : son ardeur se soutint encore, lorsque derrière sa fenêtre elle vit son amant courir dans la campagne à la tête des spahis et du *goum;* mais quand, au détour de l'un de ces âpres sentiers qui conduisent au pays des coups de feu, le cheval de Pontrailles, puis celui du dernier de ses cavaliers eurent disparu, elle fut prise par un effroi accablant. Ces montagnes, qui le matin lui avaient apparu si riantes, et qui maintenant se dressaient mornes devant elle, lui semblèrent destinées à cacher un mystère de sang et de mort. Les pressentimens, ces tristes oiseaux qui s'abattent sur les âmes blessées, ouvrirent dans son esprit leurs noires ailes. Soyons vrai pourtant,

car la vérité est notre passion, elle prit à cette terreur même dont elle se sentait pénétrée un secret plaisir. Elle se dit qu'elle assistait à une aventure qui la vengeait de toute une existence de monotonie, et elle n'en eut pour Pontrailles qu'une plus tendre, qu'une plus brûlante reconnaissance. Le dragon qu'il s'agit de vaincre avant tout, pour mériter que les femmes vous saluent héros entre les héros, c'est l'ennui. Maintenant il avait disparu pour elle, ce tyran qui lui semblait si puissant qu'elle avait fini par en accepter le joug avec une morne placidité. Elle marchait dans sa vie comme dans un roman, se demandant avec anxiété ce qu'elle trouverait derrière les pages qu'elle parcourait avidement. Il est certain que le matin du 27 octobre, — elle n'oubliera jamais cette date, — elle était dans une situation où ne se représente guère aucune des femmes qui sont condamnées chaque soir à se traîner de salon en salon, retrouvant partout les mêmes visages, les mêmes propos, le même néant. Elle était seule dans un vieux château comme un château d'Anne Radcliffe, et dans un château perdu au sein d'un pays plus cher au mystère et au péril que les vallées mêmes des Pyrénées.

Vers dix heures, un nègre se présenta devant elle. C'était un ancien spahi du dey qui exerçait dans le *bordj* de Pontrailles la profession de *kavadgi*. Le *kavadgi* est d'habitude bavard, car d'habitude aussi il est médecin et barbier; mais celui-là préparait et versait son café dans un silence où il mettait à la fois son plaisir et sa vanité. Il savait pourtant quelques mots de cette affreuse langue faite avec les débris corrompus de tous les langages humains, qu'on appelle la langue franque, ou le *petit sabir*. Ce fut dans ce patois oriental qu'il apprit à Mme de Bresmes que Pontrailles lui avait confié le soin de la nourrir et de la garder. Anne se rappela que le soir de son arrivée au *bordj* elle avait entendu son cousin dire en dînant à M. de Bresmes, qui se plaignait avec une fanfaronnade de conscrit et une ignorance de touriste de ce qu'on ne cultivait plus en Algérie l'art de couper les têtes : « Voilà mon vieux Mohammed, qui pour sa part en a coupé plus d'une centaine du temps de la régence, et qui, l'année dernière, en a coupé trois encore fort convenablement dans une course où je l'avais emmené! » Ce souvenir lui revint, et elle frémit; puis elle songea aux figures qu'elle apercevait quelquefois sous des bonnets de coton, au fond de sa cour, en rentrant chez elle à l'heure du dîner. Ces bonnets de coton lui rappelèrent naturellement toute sa vie parisienne, et de nouveau elle eut un de ces mouvemens de joie mêlés à tous les mouvemens de sa terreur. Elle sut gré à Mohammed de sa noire figure et de son sanglant passé. Lui aussi, c'était un personnage nouveau. Il avait son rôle dans ce drame imprévu que composait pour elle la destinée.

Dans la journée elle se mit à parcourir le *bordj*. La solitude de

cet antique et bizarre logis avait quelque chose qui tenait du rêve et du conte de fée; un ciel inondé de lumière ne la rendait que plus saisissante, car rien n'est mystérieux comme la tristesse du soleil: elle parcourut tour à tour les cours carrées où s'élevaient quelques figuiers isolés, et les grandes pièces oblongues tapissées de nattes où dormaient et fumaient les gens de guerre qu'elle avait aperçus la nuit. Mais une partie du *bordj*, entre toutes les autres, attirait sa curiosité. La veille, en visitant une première fois cette demeure avec Pontrailles, elle avait voulu pénétrer dans le petit marabout qui surmontait une des terrasses. Pontrailles s'était jeté devant la porte en laissant paraître une vive émotion, et l'avait suppliée de ne pas entrer. Mme de Bresmes se rappela l'histoire de Barbe-Bleue, et se sentit au cœur la passion si admirablement peinte par cette légende. Elle pensa que ce marabout renfermait peut-être quelque horrible secret, un squelette, une tête coupée, une de ces choses enfin qui s'offrent tout environnées de surnaturelle épouvante à qui n'est pas obligé de vivre avec la mort en rapports fréquens et familiers. Ainsi que nombre de portes arabes, la porte du marabout avait un verrou qui se tirait en dehors. Anne pouvait entrer, elle hésita; sa main se posa crispée et tremblante sur ce morceau de fer rouillé; enfin, comme cela est toujours arrivé depuis Ève, la curiosité eut le dessus dans sa lutte avec la crainte.

Le verrou fut tiré, la porte s'ouvrit, et elle vit un spectacle qui lui serra le cœur. Ce n'était point, bien loin de là, un spectacle effrayant: elle avait devant elle une créature faite pour chasser au contraire toutes les tristes et sinistres idées. Sur un de ces tapis aux couleurs vives et bariolées qui viennent du pays des Nègres, se tenait accroupie, l'œil distrait, la cigarette entre les lèvres, une Mauresque d'Alger. Je ne dirai point que ce fût une beauté merveilleuse, qu'elle eût fait mettre Michel-Ange à genoux et pleurer d'enthousiasme Raphaël : la beauté est bien comme l'amour, on en parle d'ordinaire sans l'avoir vue; mais cette femme pourtant était belle. D'abord elle avait ces deux grands yeux qui n'appartiennent qu'à l'Orient, ces yeux d'un noir velouté et lumineux qui font songer de fleurs et de soleil. Puis tous les arcanes de la coquetterie africaine : cette ligne sombre que les Mauresques tracent entre leurs sourcils, ces teintes bleues qui donnent de voluptueuses langueurs à leurs paupières, cette couleur d'un ardent incarnat qui rougit leur bouche et fait briller sur leurs dents une féerique blancheur, la paraient d'une étrange et saisissante grâce. Enfin elle portait ce costume de péri qui est aussi tout un enchantement. Les femmes en Afrique sont, comme les maisons, le triomphe du mystère. Le grand voile blanc qui les enveloppe, c'est le mur sans fenêtres qui oppose à la vue un rempart. Derrière ce mur, il y a les jardins, les fontaines et les grandes pièces

à arceaux où l'on marche pieds nus; sous ce voile, il y a la chemise brodée, la veste étoilée de fleurs d'or et le pantalon couleur de la rose ou de l'orange. La Mauresque du marabout était sans voile; ses traits n'étaient cachés que par de longues nattes qui s'échappaient d'un bonnet de velours d'où pendait une branche de jasmin. C'eût été en définitive la plus poétique des apparitions, si je ne sais quoi n'eût imprimé à cette figure le caractère de la réalité, et même, faut-il le dire, d'une réalité assez triste. Cette péri, après tout, était une de ces Danaé dont les asiles s'ouvrent aux plus faibles gouttes de la pluie d'or. Aussi, depuis son visage jusqu'à sa parure, tout était marqué en elle de cette secrète flétrissure qui est le signe fatal auquel on reconnaît sous tous les cieux les prêtresses avouées du plaisir.

Mme de Bresmes resta pleine d'hésitation et de trouble sur le seuil de cette chambre où elle aurait voulu que son regard n'eût jamais pénétré; mais tout à coup la Mauresque l'aperçut, se leva, vint à elle, s'empara de sa main, et mit sur cette main un humble baiser. Les Africaines reconnaissent volontiers la supériorité des Européennes. Elles sentent des êtres traités autrement qu'elles dans ce monde et dans l'autre, qui sont estimés ici-bas plus que les chevaux, plus que la poudre, et dont les houris ne prendront point la place là-haut. Celle-là fit donc à Mme de Bresmes cette soumise caresse; puis elle lui dit dans un français assez pur : — Je n'ai pas encore vu le maître d'ici, ton mari sans doute. Je ne sais point pourquoi il m'a fait venir, puisque tu es auprès de lui, et qu'une seule femme remplit la maison d'un chrétien comme un seul figuier remplit la cour d'un Arabe.

Bientôt Mme de Bresmes eut tout compris; la Fatma ou la Kadoudja qu'elle avait sous les yeux était un caprice oriental de Pontrailles, qui avait trouvé trop profonde la retraite de son *bordj;* mais le jour même où l'amour africain entrait chez lui à dos de mule, l'amour européen lui apparaissait à cheval, fier, charmant, victorieux. Il avait si bien négligé la pauvre Mauresque, que c'est à peine si, sans la compassion du vieux *kavadgi* coupeur de têtes, elle ne serait point morte de faim. Mme de Bresmes courut chez elle, et revint tenant de l'or dans ses deux petites mains jointes, comme pour empêcher de s'enfuir l'eau puisée à une fontaine. La Mauresque lui avait dit que si elle avait de l'argent, elle trouverait le moyen de se faire ramener sur-le-champ à Alger. La mule qui l'avait portée et un Juif qui l'avait amenée l'attendaient, ne demandant pas mieux que de quitter le *bordj* de Pontrailles avec elle. Quand elle vit son absence achetée par une somme dix fois plus forte que celle qui payait d'habitude sa présence, elle éprouva une joie qu'elle ne chercha pas à contenir, et, après avoir embrassé les mains, les genoux, la robe de Mme de Bresmes, elle tint fidèlement sa promesse en disparaissant. Anne, quand elle fut seule, s'assit le cœur ému, le visage empourpré, sur

les tapis où reposait celle qu'elle venait de renvoyer. Cette chambre, dont elle avait chassé l'hôtesse, lui semblait une cage qu'elle avait ouverte. Que dirait à son retour le maître dont elle avait mis l'oiseau en liberté? Que dirait-elle surtout? C'était là ce qui la faisait rougir, et pourtant la satisfaction était dans ses yeux, elle n'avait point un seul mouvement de repentir. Son esprit était tout occupé moitié de pensées distinctes, moitié de confuses songeries, quand des coups de fusil, répétés par l'écho des montagnes, retentirent à ses oreilles : c'était Pontrailles qui rentrait, escorté par la turbulente *fantasia* des *goums* et des spahis. Il venait de se montrer le maître du bras, comme disent les Arabes; il avait brûlé quelques oliviers, tué quelques hommes, enfin servi de son mieux l'ordre énergique et la justice armée. Mme de Bresmes s'élança au-devant de lui, et le vit descendre de cheval. Le fait est qu'en ce moment il eût pu remuer même une imagination paresseuse et un cœur endormi. Dans son burnous blanc, tombant sur son épaule comme un manteau de templier, c'était la vivante apparition de ces guerroyeurs chrétiens qui ouvraient avec leurs épées les portes du paradis. Lorsqu'il aperçut Mme de Bresmes, une expression pleine d'ardente tendresse se répandit dans ses yeux, où brillait seule la noble et inhumaine joie du combat. Il se jeta précipitamment devant un spahi qui tenait à la main un de ces sacs que les soldats appellent des musettes, où les chevaux mangent l'orge en campagne. Il y avait sur cette musette des taches rouges, et je crois bien qu'elle pouvait renfermer quelques oreilles.

Mme de Bresmes eut un de ces mouvemens qu'on a reproduits quelquefois au théâtre, où ils sont toujours accueillis avec de violentes émotions. Elle se jeta dans les bras de Pontrailles. — Ah! dit Guillaume, aujourd'hui que j'aime mon sabre et que je vous aime! — Toute son âme à ce pauvre garçon était dans ces mots-là, et il croyait avoir atteint le faîte de son bonheur en cette vie.

Après le dîner, par une nuit semblable à celle où l'amour s'était abattu sur eux, les deux cousins se promenaient sur la terrasse. Anne se dirigea vers le marabout dont elle avait été écartée la veille, et Guillaume éprouva de nouveau un trouble visible; mais celle qui était la maîtresse de toutes ses actions et de toutes ses pensées l'entraîna impérieusement vers le seuil, qu'il ne voulait point franchir. Arrivée à la porte, Mme de Bresmes força son amant à la suivre dans cet asile, devenu désert. Là, elle dit à Pontrailles : — Il y avait ici une captive que j'ai mise en liberté; mais au lieu de prendre ses chaînes, comme faisaient ceux qui autrefois allaient en Afrique délivrer les prisonniers, c'est vous que je veux mettre à sa place; je vous laisse dans votre marabout, et je m'échappe. Vous rappelez-vous l'histoire de Barberine? Vous avez mérité d'être enfermé avec une quenouille; tâchez d'en trouver une, vous filerez, et je vous apporterai de quoi manger.

Et ce disant, elle fit mine de s'échapper; mais s'échappa-t-elle en effet? Il est des points obscurs dans toutes les histoires. Que chacun décide de cette question suivant les lumières de son cœur.

Du reste, *honni soit qui mal y pense*. J'ai toujours songé avec plaisir de cette devise qui ne veut pas dire assurément que la comtessse de Salisbury ait été aimée de telle manière plutôt que de telle autre, comme Béatrix ou comme Mlle de Lafayette plutôt que comme la Fornarina ou Mme de Montespan. Que chacun aime comme il l'entend : pourvu qu'il y ait amour, il n'y a rien où le méchant puisse mordre; — voilà ce que ces vieilles et chevaleresques paroles signifient tout simplement. Ce que je sais donc, c'est qu'Anne et Guillaume s'aimèrent autant qu'ils pouvaient s'aimer, et je me complais dans cette pensée. Cette vie est faite au rebours du paradis terrestre : elle ne renferme qu'un seul fruit qui ne soit point poussière, où l'on ne trouve pas le néant. Heureux ceux à qui ce fruit-là n'a pas été inconnu!

Maintenant, le bonheur de nos deux amans fut court. Le lendemain du jour où se passa la scène que nous venons de raconter, M. de Bresmes revint de chez son caïd après avoir tué je ne sais combien de sangliers. M. de Bresmes, c'était le réveil.

Mais le souvenir du songe est resté. A l'heure de la séparation, ils se sont juré en quelques paroles furtives qu'ils ne s'oublieraient jamais, et que même sur cette terre, si la mort ne se mettait pas entre eux, ils se réuniraient un jour. Je trouve merveille qu'ils aient tenu aussi longtemps leur serment. Tous les deux boivent continuellement un breuvage mortel à la mémoire des tendresses sacrées. Le monde verse à celle-ci son assoupissement, la guerre verse à celui-là ses ivresses. Quitterait-elle bien pour toujours, malgré l'ennui qu'ils lui inspirent, ces salons où elle a repris le cours de ses monotones plaisirs? Et lui, pourrait-il s'éloigner de ce pays rempli d'excitantes émotions comme l'onde verte de l'absinthe, où règne, où triomphe cette vie militaire si chère à l'esprit qu'elle calme et au cœur qu'elle exalte, — où tous les ans la poudre résonne, où un noble sang qui ne se lasse point de se répandre entretient un généreux éclat? J'ai peine à le croire. Ferait-il bien d'ailleurs? L'aimerait-elle, s'il n'était plus lui? Enfin ils se sont aimés; voilà ce qu'on doit se dire. Il y a là de quoi satisfaire les esprits les plus altérés d'idéal, puisqu'il est bien prouvé, — la religion confirme cette vérité, ce me semble, — qu'un élan d'amour tient en balance toute l'éternité.

PAUL DE MOLÈNES.

PROMENADE

EN AMÉRIQUE.

LES LACS ET LES NOUVELLES VILLES DE L'OUEST.[1]

IROQUOIS CHRÉTIENS. — LANGUES AMÉRICAINES. — UNE VILLE QUI POUSSE. — LAC ONTARIO. — NIAGARA. — BUFFALO. — DÉTROIT. — TABLEAU TROP ADMIRÉ. — SERMON PRESBYTERIEN. — CHICAGO. — COTTAGES PRÈS DU LAC MICHIGAN. — ESPRIT DES SAUVAGES. — DE LA RELIGION AUX ÉTATS-UNIS. — ÉCOLES. — COURSE EN CHEMIN DE FER A TRAVERS LA PRAIRIE.

Tout près de Montréal est le village de Canguawhaga habité par des Iroquois chrétiens. Dans ce village réside depuis quarante ans un curé nommé M. Marcou, qui est comme le chef de cette petite communauté. Aujourd'hui il n'est pas facile de rencontrer des sauvages établis chez eux et non mêlés avec les blancs, à moins d'aller du côté de l'Orégon ou au-delà du Mississipi, vers la chaîne des Montagnes Rocheuses. Un village iroquois est donc une bonne fortune pour un voyageur, même quand, comme celui de Canguawhaga, il est chrétien. Le costume des hommes est assez semblable au vêtement des paysans canadiens, mais celui des femmes est mieux conservé; elles parlent leur langue, et même, en général, ne parlent pas français. Si j'ai eu le chagrin, en entrant dans le village, de surprendre les descendans du peuple le plus puissant et le plus redoutable de ces contrées jouant au bouchon, en revanche j'ai eu le plaisir d'acheter des mocassins à des Iroquoises qui ne pouvaient me parler que par interprète, et de voir une d'elles porter son enfant attaché dans un berceau qu'elle tenait verticalement, ainsi qu'eût pu

(1) Voyez les livraisons des 1er et 15 janvier.

faire la belle Céluta. L'iroquois est un langage fort doux et qui produit sur l'oreille à peu près la même impression que le grec moderne. En entrant chez M. Marcou, j'ai pu en juger en écoutant une Canadienne qui venait le consulter sur une affaire d'argent, car il est le conseiller de cette petite colonie, dont il est le père.

M. Marcou m'accueille avec sa bonté ordinaire, bien connue des voyageurs français. Il me donne sur les populations indigènes du Canada quelques détails assez curieux. Chaque tribu, me dit-il, a ses noms propres, tous significatifs : les noms de ceux qui meurent sont donnés aux enfans. Une tribu trouverait très-mauvais qu'un sauvage d'une autre tribu prît un de ces noms, son patrimoine et son héritage. Certains traits de mœurs contrastent singulièrement avec l'ensemble des sentimens et des coutumes de ces peuples. On sait que parmi eux la femme est la servante de son mari, porte les fardeaux et le gibier, etc.; eh bien, la mère est, à quelques égards, plus que le père dans la famille iroquoise. Non-seulement les enfans appartiennent à la femme, mais ils suivent l'oncle maternel plutôt que le père lui-même. Les Iroquois sont passionnés pour la musique; ils chantent très-mal, mais ils aiment beaucoup à chanter (cela se voit quelquefois même chez des peuples très civilisés). On leur permet de chanter dans leur langue le *Credo*, le *Pater*, l'*Agnus Dei* pendant la messe, qui se dit en latin. Ils viennent à l'église chaque jour pour la prière du matin et la prière du soir, et le dimanche pour les offices, enveloppés dans leurs couvertures blanches. J'ai vu près de l'autel deux arbres ornés de rubans et assez semblables aux arbres de Noël auxquels on suspend, en Allemagne, les étrennes destinées aux enfans. Ces Indiens sont eux-mêmes de grands enfans. Ils avaient, comme tous ceux de leur race, la passion de l'eau-de-vie; la tempérance prêchée par le père Schniky, qui est le Matthews du Canada, les a beaucoup améliorés. M. Marcou est très-content du gouvernement anglais. Il ne lui déplaît pas d'avoir un souverain protestant, les souverains catholiques étant parfois disposés, dit-il, à toucher à l'encensoir.

Ce qui m'intéressait surtout, c'étaient les travaux de M. Marcou sur la langue iroquoise. Dans l'histoire comparée des idiomes humains, l'étude des langues américaines doit tenir une grande place. On avait cru d'abord que l'Amérique du Nord était couverte d'une foule de populations parlant des langues entièrement différentes, ce qui était difficile à concilier avec la ressemblance assez grande de leurs traits et l'analogie plus grande encore de leurs mœurs et de leurs croyances religieuses. Cette unité physique et morale et cette extrême variété de langage semblaient incompatibles. Cependant il faut reconnaître que le même fait se produit ailleurs. Quoi de plus semblable pour les yeux qu'un Chinois et un Tartare? Et pourtant il est certain

qu'entre la langue chinoise et le mongol ou le mantchou, il n'y a pas la plus légère analogie. Le même phénomène, tout inexplicable qu'il est, pouvait se présenter en Amérique; mais un examen plus approfondi des langues de ce continent a montré que tous les idiomes de l'Amérique du Nord, et quelques-uns de ceux qui sont parlés dans l'Amérique du Sud, offraient cette particularité remarquable, que, souvent fort différens pour les mots, ils avaient des grammaires analogues. On dirait des métaux divers jetés dans le même moule. Ce n'est pas non plus un fait très facile à expliquer; mais il est certain et peut s'accorder avec une parenté de race, malgré la diversité des vocabulaires, diversité matérielle, extérieure pour ainsi dire, tandis que l'identité de la grammaire est essentielle et fondamentale. Les mots sont la matière, la grammaire est la forme même du langage et de la pensée. Ce qui diminue un peu l'importance du résultat et empêche d'y voir un argument décisif en faveur de l'unité des races américaines, c'est que dans des pays bien éloignés de l'Amérique on a trouvé des exemples très semblables de ce génie grammatical qu'on pourrait croire propre au Nouveau-Monde, et qui consiste à exprimer un grand nombre d'idées par un seul mot, à avoir pour chaque groupe d'idées un mot particulier. Cette classe de langues, qu'on a nommée *polysynthétique*, n'est point propre au continent américain. On rencontre quelque chose d'analogue sans sortir de la France, dans le basque, et aussi dans les idiomes finnois du nord de l'Europe, enfin dans plusieurs idiomes africains, comme celui des nègres wolofs. Cette nature des langues polysynthétiques ou ultrasynthétiques n'est donc pas un fait local, mais semble plutôt résulter d'un état peu avancé de civilisation dans lequel l'analyse est sans puissance pour décomposer l'expression et la pensée. On voit que le problème est difficile et curieux, et qu'une conversation avec M. Marcou sur l'iroquois pouvait avoir son intérêt.

M. Marcou a composé une grammaire iroquoise et un dictionnaire iroquois, malheureusement encore inédits. Comme je demandais à un excellent prêtre du séminaire de Québec pourquoi ces importans travaux n'étaient pas publiés, il me répondit : « M. Marcou craint que les Anglais ne s'en servent pour traduire la Bible, comme ils ne l'ont déjà fait que trop. » M. Marcou, malgré ce danger, consentirait, je crois, à publier ses ouvrages iroquois, s'il trouvait moyen de le faire en France, et si quelqu'un à Paris pouvait en surveiller l'impression. Ce respectable ecclésiastique a bien voulu parcourir avec moi sa grammaire. Ayant un peu étudié des langues analogues à l'iroquois, je saisissais assez rapidement les bizarreries compliquées qu'il présente, et j'ai eu la joie d'entendre M. Marcou me dire : « Vous êtes grammairien. »

Voici ce qui m'est resté de plus saillant de cette inspection à première vue. — L'absence de l'analyse et de l'abstraction est ce qui caractérise l'iroquois comme les autres langues de la même famille. Ainsi il n'y a pas d'infinitif (1). L'infinitif, c'est l'action abstraite indéterminée; il faut tourner par *que je;* au lieu de dire *je veux aimer*, il faut dire *je veux que j'aime*. Ce qui est assez remarquable, c'est qu'il en est exactement de même dans le grec moderne (2). En se dépravant, la langue d'Homère est tombée, sous ce rapport seulement, au niveau d'un idiome sauvage. La puissance d'abstraction d'où résulte l'*infinitif*, et à laquelle l'iroquois ne s'est jamais élevé, le grec l'a perdue dans l'usage vulgaire.

Cette même impossibilité d'isoler l'idée abstraite, de l'exprimer autrement que dans telle ou telle relation, modifiée de telle ou telle manière, fait qu'on n'emploie jamais l'adjectif seul (3). La qualité qu'il exprime n'est conçue qu'inhérente à un sujet. On ne peut dire *bon*, mais un *homme bon*, une *plante bonne*, etc.

L'iroquois, comme les autres langues de même famille, étonne par une richesse surabondante de formes grammaticales. Outre le verbe actif et passif, il y a le verbe fréquentatif, qui exprime la répétition d'un acte, le verbe réfléchi, le verbe réciproque, le verbe corrélatif, par lequel on fait entendre qu'on va au-delà d'un lieu et qu'on s'arrêtera en deçà, ce qui, par parenthèse, doit rendre difficile d'annoncer en iroquois le projet d'un voyage dont on ne sait pas bien le terme, surtout pour ceux qui, comme moi, sont sujets à changer d'avis sur la route. En revanche, une autre forme verbale fort commode pour les esprits mobiles signifie qu'on prend une résolution opposée à celle qu'on a prise précédemment. Par une troisième, on désigne une chose comme cessant d'exister; c'est le contraire de l'idée que nous rendons par *devenir*. Je ne sache pas qu'une autre langue offre une semblable ressource grammaticale; elle serait excellente pour traduire ce vers de Voltaire sur l'eucharistie :

Adore un Dieu caché sous un pain *qui n'est plus*.

Tous les noms peuvent se transformer en verbes et donner naissance aux diverses formes que je viens d'énumérer et à d'autres encore, et toutes ces formes sont susceptibles de se conjuguer de cinq manières différentes. On ne saurait imaginer une langue plus compliquée que

(1) Il en est même dans le *pokonchi*, parlé par les Indiens de Guatemala, à l'autre extrémité de l'Amérique septentrionale.

(2) On dit que l'infinitif est également remplacé par le subjonctif dans le jargon parlé par les tribus errantes connues en France sous le nom de *bohémiens*.

(3) Par suite du même principe, dans la langue delaware, on ne peut pas dire *père*, mais seulement *mon père, ton père, son père*, etc.

celle que parle un petit Iroquois. Il a fallu à M. Marcou un travail de toute la vie pour se rendre compte de cette complication que le sauvage, à qui l'usage enseigne sa langue, ne soupçonne pas. De plus, il résulte de l'agglomération des radicaux qui s'altèrent en se combinant des composés d'une extrême longueur. Un seul mot iroquois veut dire : *je donne de l'argent à ceux qui sont arrivés pour leur acheter encore des habits avec cela.* Ce mot n'a que vingt et une lettres là où nous employons dix-sept mots, ce qui montre que les radicaux sont contractés ou apocopés. Il y a en sanscrit des mots aussi longs. Une des langues les plus parfaites et l'idiome d'un des peuples les moins développés se ressemblent donc jusqu'à un certain point par cette faculté de former des mots interminables, tandis que les formes de verbes fréquentatifs, réfléchis, réciproques, sont analogues à ce que présentent les langues sémitiques et surtout l'arabe. Toutes les ressources grammaticales semblent exister en germe dans le chaos des langues sauvages.

J'aurais longtemps écouté M. Marcou, qui me rappelait les anciens missionnaires des forêts de l'Amérique; je le quitte à regret et avec une véritable émotion. Je traverse le fleuve à la nuit, dans un canot conduit par des Iroquois qui parlent entre eux dans leur langue. Il ne tient qu'à moi de me croire de deux cents ans en arrière; mais l'illusion ne serait pas de longue durée. Le canot des Iroquois me conduit au bateau à vapeur sur lequel je vais par le Saint-Laurent gagner le lac Ontario. Je dis adieu au Canada avec une certaine tristesse; il me semble abandonner de nouveau la France. Heureusement j'ai en perspective la chute du Niagara.

La nuit a été employée à remonter d'écluse en écluse le canal qu'on a creusé le long du Saint-Laurent pour éviter les rapides. Nous touchons à Ogdensburg, et je découvre ce dont l'on s'était bien gardé de m'avertir (on n'avertit de rien en Amérique), que je devais ici changer de bateau. Vite on me met à terre avec mon bagage. Plusieurs grands *steamers* fument, prêts à partir de différens côtés. L'on n'est pas d'accord sur celui que nous devons prendre; il faut aller de l'un à l'autre s'informer comme on peut. Personne pour me renseigner, me conduire, porter mes malles, et pendant ce temps-là les bateaux s'éloignent. Il en reste un cependant, c'est le nôtre; mais celui-là ne partira pas ce soir ni demain dimanche. Nous resterons à Ogdensburg jusqu'au lundi matin.

J'ai remarqué qu'en voyage les contrariétés sont presque toujours l'occasion d'un incident heureux; c'est un des principes de ma *philosophie du voyageur,* et il m'est arrivé de l'appliquer parfois à autre chose qu'à des voyages. Ma philosophie a triomphé cette fois. Je serais bien fâché de n'être pas venu à Ogdensburg et de n'y avoir

pas passé un jour et demi, car je ne sais si j'aurais eu aussi bien ailleurs le spectacle d'une ville qui croît à vue d'œil, comme croissent les ailes de certains insectes. Il fallait un contretemps pour s'arrêter à Ogdensburg, dont personne ne m'avait parlé et que je n'oublierai pas.

La ligne de chemin de fer qui met Boston en communication par l'Ontario avec la route de l'ouest, cette ligne, ouverte récemment, communique à Ogdensburg un mouvement dont on ne parle pas encore parce qu'il commence à peine, mais qui n'en est que plus curieux à observer. On voit ici le passage de la bourgade à la grande ville. La peau de la chrysalide enveloppe encore le papillon qui commence à montrer ses ailes.

Un des plus intéressans spectacles que présentent les États-Unis à un Européen, c'est ce que j'appellerais volontiers l'embryogénie des villes; on peut en faire un cours complet, depuis le groupe de maisons de bois, qui est le germe informe, jusqu'à la ville arrivée à terme, bien constituée, ayant sa vie individuelle, sa conformation régulière et tous ses membres en bon état. Entre ces deux termes extrêmes, il y a une quantité infinie de degrés. Ogdensburg répond à un de ces degrés intermédiaires d'une organisation qui est en voie de développement. Je n'avais jusqu'ici rien rencontré aux États-Unis qui, sous ce rapport, m'eût autant frappé. Dans cette ville ébauchée, tout est nouveau, inachevé; en allemand, on dirait que c'est quelque chose *qui devient* (*ein werden*); c'est comme une maison qu'on commence à construire, une chambre en désordre qu'on est en train d'arranger. Imaginez de grandes rues droites, larges, bien alignées; çà et là, au milieu de ces rues, une boue noire; sur les côtés, des trottoirs en planches, remplacés dans certaines parties par des dalles magnifiques; des groupes d'arbres qui ont appartenu à la forêt primitive, des terrains grossièrement enclos et qui ont l'air abandonné, dont on a pris possession, mais qu'on ne cultive pas encore, et tout à côté, de jolis jardins, d'élégans cottages, la civilisation la plus moderne qui s'établit sur un terrain défriché d'hier, le comfortable auprès de l'inculte; des vaches paissant non loin d'un magasin de nouveautés où sont exposées les figures du *Journal des Modes* et les portraits des membres du gouvernement provisoire; les ballots de marchandises dans la rue parmi des troncs d'arbres renversés, un mélange de sauvagerie qui s'en va et d'industrie qui arrive, quelque chose d'iroquois et de chinois : — voilà ce que je trouvai dans les rues parfaitement tracées et à moitié remplies d'Ogdensburg. Ces rues me disaient l'avenir de la ville; on les fait toujours ainsi, larges, longues, régulières, car on a toujours l'idée que la cité qu'on bâtit sera une grande cité; moi-même, je me représentais ce que serait dans vingt ans celle que je voyais; elle aura peut-être cent mille âmes. Si un de mes lecteurs vient l'année prochaine à Ogdensburg, il ne trouvera

plus rien de ce que j'ai vu. Je me rappelle avoir visité une île qui était sortie, entre l'Italie et la Sicile, de la mer où elle est rentrée : on en faisait des silhouettes pour les vendre aux curieux; mais la figure de l'île volcanique changeait chaque jour, et au bout de vingt-quatre heures les portraits ne ressemblaient plus au modèle. Les villes des États-Unis, qu'on dirait sorties du sol par des éruptions subites, sont comme l'île Julia : elles changent sans cesse d'aspect, et le portrait qui est fidèle aujourd'hui ne le sera plus demain.

Après cette impression plus extraordinaire qu'agréable produite par le spectacle du développement américain à Ogdensburg, je trouve une de ces impressions délicieuses de calme et de sérénité que donne partout une promenade à travers la campagne, sur une belle route, en vue d'une grande masse d'eau tranquille; le défrichement a respecté un petit bois de chênes au bord du fleuve; j'y ai rêvé longtemps en regardant l'eau à travers les branches et en écoutant les clochettes des vaches tinter comme dans un pâturage solitaire de l'Oberland. Ma rêverie a été interrompue par une voix de femme et par ces mots : *Cette poison d'enfant...* Je ne savais pas, sur les rives du Saint-Laurent, être si près de la place Maubert, et me serais volontiers passé d'être tiré brusquement de mon rêve par ce souvenir peu poétique de la patrie.

Nous remontons sur le grand fleuve, et bientôt nous commençons à voir les îles dont l'entrée du lac Ontario est semée, et qu'on appelle les mille îles. Ces îles sont en général basses et couvertes d'arbres qui paraissent sortir du lac. La marche du bateau qui serpente à travers ce labyrinthe verdoyant leur donne une apparence de mouvement; elles semblent flotter et nager sur les eaux. Quand on a passé les dernières îles, le lac, qui avait encore quelque chose d'un vaste fleuve, s'ouvre et devient une mer. Ce n'est plus pittoresque, c'est encore poétique. Un paysagiste mépriserait ce spectacle, mais les peintres méprisent trop les effets qu'ils ne peuvent rendre, les hautes montagnes, les vastes espaces d'eau, l'immensité sous toutes ses formes. La création n'a pas pour but unique d'être renfermée dans un cadre de trois pieds et de bien faire sur un chevalet.

A l'horizon s'étend une ligne grisâtre : ce sont les bords peu élevés du lac, qui par moment se confondent avec ses eaux. Le bateau à vapeur aborde successivement à Kingston, ville canadienne, et à Oswego, ville des États-Unis. Le contraste des deux pays est frappant : Kingston est une cité tranquille, régulièrement bâtie, qui a un air ancien; le port d'Oswego, petite ville de 12,000 âmes, est encombré de bâtimens. Une extrême activité règne partout, on débarque à la hâte le fer et le charbon. Le marteau qui radoube les embarcations frappe avec rapidité; on sent qu'il est dans des mains pressées. Les passions politiques ne sont pas moins ardentes ici que

la passion du travail et du gain. Dans un journal abolitioniste d'Oswego, je trouve les plus violentes injures contre les partisans du *compromis,* contre M. Webster en particulier, qu'on appelle le bas et infâme ennemi de la race humaine, et un morceau contre les *kidnapers* (les ravisseurs), ceux qui prennent part légalement, il faut le dire, à l'arrestation des esclaves fugitifs. (Par parenthèse, les hommes du sud donnent le même nom aux abolitionistes qui favorisent la fuite de leurs esclaves). Le journaliste d'Oswego s'exprime ainsi sur les agens de la loi, d'une loi bien dure, il est vrai : « Nous nous sentons obligé de déclarer que s'il est une classe de criminels qui méritent d'être frappés sur-le-champ, ce sont les *kidnapers.* » Ce langage furibond n'est pas sans danger. Dans la ville de Christiania, un planteur qui venait réclamer un esclave fugitif a été tué il y a quelques jours. La question de l'esclavage est la seule qui produise aux États-Unis de véritables émeutes : c'est qu'il y a là plus qu'une question politique, il y a une question sociale.

7 octobre, Niagara.

J'arrive de grand matin à Niagara, et aussitôt je m'achemine vers la cataracte.

Le premier effet a été sublime; entrevu aux pâles lueurs du matin, à travers la brume, le fleuve semblait tomber des nuages. J'étais en présence de quelque chose d'extraordinaire, de miraculeux : ce n'était pas un spectacle, c'était une vision. M. de Chateaubriand a rencontré la seule expression qui puisse peindre ce que j'éprouvais quand il a dit : « C'est une colonne d'eau du déluge. » Après cette première impression confuse et sublime, je me suis orienté dans la scène qui était devant moi. J'ai distingué les deux chutes, l'une au fond du fer à cheval, déversant sa nappe d'émeraude et de neige comme dans une vaste coupe; l'autre, moins large, tombant des deux côtés d'un rocher qui partage ses eaux en deux fleuves; l'une et l'autre avec un fracas immense et continu venant se perdre dans le gouffre, d'où remonte incessamment un nuage qui en cache le fond, pareil à la blanche vapeur qui s'élèverait au-dessus d'une chaudière gigantesque. Un double arc-en-ciel semble un pont fantastique à deux étages jeté sur le gouffre plein d'écume et de bruit. Ce bruit, le plus grand que l'oreille de l'homme puisse entendre, est comme le roulement de plusieurs tonnerres. Les Indiens ont eu raison de donner à ce lieu le nom de *Niagara,* qui veut dire tonnerre des eaux (1).

Une tour a été plantée sur le roc, entre les deux chutes. Du sommet de cette tour, qui frémit incessamment de la commotion du sol, le regard tombe à la fois et sur la nappe qui déborde dans le vide, sous vos pieds, et sur celle qui s'épand un peu plus loin, le long de

(1) *O-ni-aw-ga-rah,* le tonnerre des eaux, en langue chippewa.

la paroi semi-circulaire de rochers, et sur la trombe de vapeurs qui sort de la profondeur invisible et retentissante des eaux. Il est impossible de ne pas être fasciné par ce coup d'œil incomparable, et en même temps il y a dans ces masses qui tombent quelque chose de simple et d'égal qui élève l'âme et qui la tranquillise. En bas, c'est le désordre du chaos; au-dessus, c'est le mouvement régulier et majestueux d'un monde.

Quittez-vous cette scène terrible pour faire le tour de l'île qui divise les eaux du Niagara, bientôt le bruit derrière vous n'est plus qu'un grondement sourd. Vous marchez sous de beaux arbres au bord d'une eau rapide qui frôle l'herbe en gazouillant, puis vous revenez, vous vous arrêtez à un point de vue, à un autre; vous passez un pont de planches jeté sur un petit bras du fleuve, ruisseau coulant entre des fleurs, et qui, si vous y mettiez le pied, vous entraînerait irrésistiblement dans l'abîme (1). Vous montez, vous descendez, vous vous asseyez sur un banc, vous vous appuyez contre un arbre, et toujours le même tableau s'offre à vous sous un jour différent. A l'extrémité de l'île, les rapides bouillonnent. Quelle différence entre ce bouillonnement désordonné et le déroulement uniforme de la cataracte, entre le tumulte à la surface du fleuve et la tourmente au fond du gouffre! C'est comme une agitation superficielle et une passion profonde.

Cette expression : *enfer des eaux* (*hell of waters*), que lord Byron a appliquée à la cascade de Terni, conviendrait mieux à la cataracte du Niagara. Les poètes voient la nature à travers leur âme. Pétrarque n'a trouvé que des peintures riantes au milieu des cimes nues et tristes qui entourent la vallée de Vaucluse; lord Byron a vu un enfer dans la majestueuse cascade de Terni, qui vient mourir sous des orangers.

Ce soir, il y a eu un magnifique clair de lune. L'arc-en-ciel lunaire dessinait sa courbe pâle dans le ciel; la colonne de vapeur, balancée par le vent, s'abaissait et se redressait comme un fantôme. On eût dit l'esprit de la cataracte.

8 octobre.

Il me semble ce matin qu'hier je n'avais rien vu. Le spectacle qu'on a de la rive anglaise surpasse encore celui que présente la rive américaine. Nulle part la grande chute n'apparaît plus imposante

(1) Un événement récent montre la vérité de ces paroles. Un jeune homme, en plaisantant, faisait mine de jeter dans le petit bras du fleuve une jeune fille qu'il aimait. Elle lui échappe et tombe dans le courant. Le malheureux y saute après elle. Ils étaient à deux pas du bord; l'eau n'allait pas à leur ceinture; mais le courant est rapide, et la roche polie n'offrait aucune prise à leurs pieds. Après avoir lutté quelques instans, ils disparurent ensemble dans l'abîme. Presque chaque année le Niagara est témoin de plusieurs catastrophes de ce genre. Toute imprudence peut être punie de mort. Avec un peu d'attention, le Niagara n'offre aucun péril; le seul péril est la sécurité.

que du milieu du fleuve; puis, arrivé sur le bord opposé, on découvre en plein les deux autres chutes, qu'on ne voyait que de côté ou d'en haut sur le rivage américain. On peut s'avancer entre le rocher et la cataracte. J'ai essayé de cette singulière promenade, que Volney croyait impossible, et qui se fait maintenant à peu près sans danger. Je l'ai trouvée plus extraordinaire qu'agréable, surtout quand on la fait avec des lunettes. Il me semblait être sous une immense gouttière. En somme, j'aime mieux voir la cataracte que la recevoir. Ici seulement je n'ai pas trouvé ce que j'attendais. Un autre point de vue vanté, le *Table Rock*, n'existe plus : le rocher s'est écroulé en grande partie; la saillie qu'il projetait au-dessus du fleuve est maintenant éboulée. Le lieu d'où l'effet de la chute m'a semblé le plus étourdissant, c'est l'extrémité d'une poutre qui avance au-dessus d'une espèce de degré, lequel est très près du gouffre. Debout sur cette poutre, on domine le cratère où l'eau se précipite, bouillonne et mugit. Au bout de quelques momens, on fait sagement de s'asseoir et de se laisser aller sans péril au tourbillonnement, qui paraît vous emporter et vous précipiter avec ce déluge assourdissant dans lequel on se croit entraîné. Ceci est tout-à-fait fantastique : c'est le rêve, le vertige. En présence de ce désordre immense, on se sent transporté par la pensée au temps des plantes colossales, des animaux gigantesques, au temps où se creusait le lit des océans, et où les chaînes de montagnes étaient soulevées par les forces déchaînées de la nature. Niagara vous apparaît comme le contemporain de ces êtres monstreux, comme le produit de ces forces encore déréglées, comme un cataclysme de l'ancien monde.

Il y a des gens qui trouvent les chutes du Niagara très inférieures à ce que leur imagination avait conçu. J'en fais compliment à leur imagination. Peut-être qu'en présence de l'objet, leur pensée ne peut concevoir ce que leur vue embrasse. Niagara est, comme Saint-Pierre, plus grand que nature, et par la même raison l'on n'en saisit pas toujours l'ensemble du premier coup. J'ai entendu aussi comparer diverses cascades à Niagara : c'est comparer un lac à l'Océan. J'ai vu bien des cascades en Suisse, en Écosse, en Norwége, dans les Pyrénées; — toutes ensemble se perdraient et se noieraient dans le Niagara, pygmées auprès d'un titan. Pour moi, les deux plus grandes choses de ce monde sont, parmi les monumens élevés par la main de l'homme, les ruines de Thèbes, et, parmi les œuvres de la nature, les chutes du Niagara.

Il faut songer que les grands lacs qui communiquent ensemble, l'Érié, le Michigan, le Saint-Clair, l'Huron, le Supérieur, qui, avec l'Ontario, forment le plus vaste amas d'eau douce qui existe sur la terre, et tous les fleuves qui alimentent ces lacs, n'ont d'autre issue que cette chute. C'est une mer qui tombe, voilà tout.

L'on avait d'abord exagéré la hauteur d'où les eaux se précipitent. La Hontan, qui est loin d'être un voyageur exact, la croyait de sept ou huit cents pieds. L'intrépide et malheureux Lasalle disait six cents. Ce dernier mentionne la cataracte sans paraître avoir été frappé de son aspect, tant le sentiment des grandes scènes de la nature est un sentiment nouveau dans le monde. Le père Hennepin déclara avoir été obligé de boucher ses oreilles pour ne pas devenir sourd au fracas de la cataracte. Je puis assurer que la précaution n'est pas nécessaire. Les anciens disaient bien des cataractes du Nil, qui ne sont que des brisans, qu'elles tombaient d'une hauteur énorme et rendaient sourds les habitans des lieux voisins. L'homme est toujours porté à exagérer même ce qu'il y a de plus grand.

La cataracte n'a guère que cent cinquante pieds, mais au milieu du fer à cheval la nappe a, dit-on, vingt pieds d'épaisseur. On estime qu'il s'écoule environ cinq milliards de barils d'eau (*barrels*) en vingt-quatre heures, ce qui fait à peu près soixante-neuf mille barils en une seconde. On a évalué la puissance hydraulique des chutes. Elle est de quatre millions cinq cent trente-trois mille trois cent quarante-quatre chevaux, dix-neuf fois, dit-on, le pouvoir moteur dont dispose la Grande-Bretagne, et plus qu'il n'en faudrait pour mettre en mouvement toutes les usines du monde. Je tremble en transcrivant ces chiffres. J'ai presque peur que les Américains, qui n'aiment pas l'inutile, trouvent un jour le moyen de tirer parti de cette force si bien calculée en chevaux, et qu'ils ne fassent marcher une immense usine par la chute du Niagara!

Tout n'est pas dit quand on a vu cette chute. Le fleuve mérite d'être suivi. Ses eaux vertes glissent profondément encaissées entre des rochers dont les pentes abruptes sont tantôt nues, tantôt tapissées d'arbres. Le lieu qu'on appelle le tourbillon (*whirlpool*) offre un des aspects les plus sauvages qu'on puisse rencontrer aujourd'hui en Amérique. C'est comme une espèce d'entonnoir de verdure au fond duquel l'eau tournoie, entraînant tout dans le cercle qu'elle décrit silencieusement. Enfin, à quelque distance, un pont suspendu, léger et très hardi, apparaît tendu comme un fil au-dessus d'une gorge de deux cent quarante pieds, au fond de laquelle coule paisible cette eau que du pont même on voit à l'horizon former les retentissantes chutes du Niagara.

Buffalo, 10 octobre.

Quand on voyage en Italie, on lit dans *la Guida* de chaque ville : « L'origine de cette cité se perd dans la nuit des temps. » Il n'en est pas de même aux États-Unis. Au lieu d'un fondateur héroïque, d'une mystérieuse origine, voici, si ce que l'on m'a conté est véritable, quelle fut l'origine et quel a été le vrai fondateur de Buffalo.

Un monsieur R... imagina de mettre en circulation des billets portant des noms d'endosseurs supposés. Il en fit ainsi pour dix millions, les payant exactement à mesure qu'on les lui présentait, et en forgeant de nouveaux. Au moyen de ce système de crédit aidé de faux, M. R..., qui avait les manières d'un quaker et dont la charité était célèbre, fit des entreprises immenses : il bâtit à Buffalo des quartiers et jusqu'à un théâtre. Un jour la débâcle arriva : il fut condamné à dix ans de prison. Son temps fait, on est venu le chercher dans sa prison et on l'a porté en triomphe. Il avait créé la ville de Buffalo. Voilà un singulier triomphateur. Avouons que tout ceci rappelle un peu trop la profession des premiers fondateurs de Rome.

Du chemin de fer qui m'a amené à Buffalo, on m'a montré les travaux exécutés pour donner de l'eau à la ville. — Existent-ils depuis longtemps? ai-je demandé. — Certainement, m'a-t-on répondu, depuis plus d'un an. Aux États-Unis c'est un siècle.

J'apprends que la semaine dernière un incendie terrible a détruit une partie de la ville, et j'en vois les vestiges récens. Il y a aussi des ruines aux États-Unis, mais ce sont des ruines d'une semaine. On est en train de rebâtir le quartier brûlé, on refait les trottoirs en bois, le premier étage des maisons est déjà construit. Dans un mois, il n'y paraîtra plus.

Le chemin de fer arrive, à travers la ville, jusqu'à une grande place de fiacres; seulement il ralentit sa marche, et on sonne une cloche pour annoncer le passage du train. Les rues sont spacieuses et régulières. Certainement il n'existe pas à Paris de rue à la fois aussi large et aussi longue que la *Main-Street* à Buffalo, qui en 1795 était un village d'Indiens Senécas et comptait quarante maisons. Dans cette superbe et large rue, les caisses et les ballots de marchandises sont sur le trottoir. Il y a de grands espaces vides où paissent les vaches, et où les cochons se promènent, qui sont destinés à être des *squares*. Buffalo offre tout à la fois l'aspect d'une capitale et l'aspect d'une ville qui commence, de New-York et d'Ogdensburg. Je trouve encore ici ce mélange des industries qui ne disparaît qu'avec le temps. Comme j'avais besoin d'épingles, d'un livre de notes et de plumes métalliques, je suis entré chez un horloger qui vendait en outre des couteaux, des violons et beaucoup d'autres choses.

Je m'aperçois que j'approche de l'ouest, à la plus grande familiarité des inférieurs. Un cocher m'appelle son ami (*my friend*). Cela désespérait un Anglais, et m'amuse presque autant que l'allocution d'un savetier romain à qui je demandais mon chemin, et qui me répondit : *Anima mia, non so.* Mais rien en ce genre ne vaut ce qui advint à un prince allemand. Il avait fait prix avec un Américain qui devait le voiturer à la ville prochaine. Le conducteur entra, son fouet à la main, dans l'hôtel qu'habitait le prince, et dit : Où est l'*homme*

qui part ce soir? Je suis le *gentleman* qui doit le conduire. — J'ai vu annoncé dans un journal qu'*une dame* (*a lady*) désirait trouver une place de femme de chambre.

Je monte en bateau à vapeur tandis que le soleil se couche magnifique sur la nappe immense du lac Érié. En me réveillant le lendemain, je ne vois de rivage nulle part, je suis comme en pleine mer. Ce bateau à vapeur est à la lettre une maison flottante. Cette maison a plusieurs étages : au rez-de-chaussée sont entassés les émigrans qui se rendent dans l'ouest; le premier est occupé par un grand et vaste salon où se trouvent des tables, des canapés, des fauteuils, des poëles, un piano. L'usage réserve aux dames une des extrémités de ce salon. Chacun a une petite chambre qui donne sur le lac et où l'on est chez soi comme dans un hôtel. La vie est la même, les heures des repas sont les mêmes. Quand sonne le tam-tam, on se met à table, après toutefois que les dames se sont assises; jusque-là, les garçons défendent très positivement aux *gentlemen* de s'asseoir, et personne ne s'assied. Il n'y a pas de peuple qui obéisse plus volontiers que les Américains à l'autorité qu'ils acceptent. Jamais je n'ai vu de discussion entre les voyageurs et le capitaine; quand un passager se conduit mal, le capitaine le dépose à terre, quelquefois à trente lieues d'une habitation, sans que personne demande de quel droit. En ce qui concerne cette déférence obligée pour les femmes, nul ne résiste aux garçons du bord, parce que les garçons du bord commandent au nom d'un sentiment qui est celui de la majorité. On sait de quels égards les femmes sont entourées aux États-Unis. Elles peuvent aller seules d'un bout de l'Union à l'autre sans que, parmi le grand nombre de voyageurs souvent assez grossiers avec lesquels elles sont en contact, il s'en trouve un seul qui ait la pensée de leur manquer de respect. Ce respect est poussé si loin qu'il s'étend, ce que je trouve un peu excessif, aux hommes qui ont une dame avec eux, *who have a lady in charge*. Dans ce cas, ils participent aux avantages accordés au beau sexe par la courtoisie américaine, et j'enrageais parfois de voir ces mortels privilégiés assis paisiblement, tandis que trois cents hommes moins heureux attendaient debout qu'une lady, qui très souvent n'était pas une dame et ne s'en faisait pas moins attendre, vînt prendre sa place. De même, quand on allait à la queue des billets, les femmes passaient toujours avant tout le monde, et avec elles les hommes qui les accompagnaient. J'ai vu parfois un Américain rusé aller chercher une vieille paysanne à l'étage des émigrans, et passer ainsi avant nous, parce qu'il avait *a lady in charge*. C'est un abus sans doute, mais c'est l'abus d'un principe que je ne pouvais m'empêcher d'honorer. Je ne crois point, comme un voyageur anglais, que le respect pour les femmes soit l'effet de leur rareté dans l'ouest, car il est général aux États-Unis. Je crois qu'il a une autre cause : il ré-

sulte, je pense, de la rudesse même des mœurs américaines. Dans un pays où les formes de la politesse sont très simplifiées, si ce frein n'était établi, il s'ensuivrait nécessairement, dans les rapports avec les femmes, une intolérable grossièreté. C'est, je crois, ce qui a produit la galanterie au sein des mœurs violentes du moyen âge. Dans les sociétés plus fortes que polies, un instinct avertit de respecter la faiblesse pour ne pas en venir à l'écraser. Au moyen âge, il fallait adorer les femmes comme les chevaliers pour ne pas les opprimer comme les sauvages. Une alternative analogue se présentait dans la société des États-Unis, qui, surtout là où elle commençait à s'établir, avait aussi sa rudesse. Les peuples plus raffinés n'ont pas besoin d'être retenus par des prescriptions si précises : l'élégance naturelle des mœurs est chez eux une garantie que les femmes seront traitées avec les égards qui leur sont dus; mais il faut avouer qu'en France on s'est souvent trop reposé sur notre réputation proverbiale de galanterie, et que nos compatriotes auraient parfois besoin qu'un garçon d'hôtel ou un conducteur de diligence les rappelât à l'observation d'un devoir qu'ils oublient trop souvent de remplir.

12 octobre. Détroit.

Détroit, autrefois *le fort Détroit*, porte un de ces noms français qu'on rencontre çà et là dans l'Amérique du Nord, qui rappellent la place que nous y avons tenue, et qui, hélas! en sont l'unique vestige.

A Détroit vit le général Cass, un des chefs du parti démocrate, et dont on parle pour la présidence prochaine (1). M. Cass a attaché son nom à un voyage d'exploration scientifique dans l'ouest; il possède des propriétés considérables dans l'état de Michigan. On sait qu'il a été longtemps ministre des États-Unis en France. Il aime notre pays, et a plaisir à en parler. Le parti démocrate américain est fort différent de ce qu'on appelle en France le parti démocratique. Le général Cass est fier de son origine populaire, et a exprimé ce sentiment dans le sénat de Washington; mais il n'y a pas dans son genre de vie la moindre affectation de mœurs démocratiques. J'ai eu l'honneur de le voir à Détroit au sein de sa famille. La maison où il m'a reçu était modeste, et ne se distinguait en rien des habitations voisines; mais tout y portait l'empreinte d'une simplicité digne. M. Cass

(1) Toutes les prévisions de ce genre ont été trompées. Pendant mon séjour aux États-Unis, la question de la présidence occupait beaucoup les esprits. On parlait de M. Cass, de M. Douglas, de M. Houston parmi les démocrates, — de M. Webster, du général Scott parmi les whigs. On pensait généralement que les démocrates l'emporteraient, s'ils ne se divisaient pas. Ce parti a montré combien les Américains savent sacrifier leurs préférences personnelles au triomphe de leur opinion. D'un bout à l'autre de l'Union, les démocrates ont abandonné leurs candidats de prédilection pour se porter sur M. Pierce, dont je n'avais jamais entendu prononcer le nom. Les prétendans à la présidence qui appartenaient à ce parti se sont empressés de se désister en sa faveur, et il a été nommé à une immense majorité.

m'a beaucoup parlé du roi Louis-Philippe, à la mémoire duquel il est resté fort attaché. Il pense que la France a eu grand tort de quitter la monarchie constitutionnelle pour la république. Je dois dire que je n'ai pas rencontré un Américain qui ne fût de cet avis.

Autre différence de la démocratie américaine et de la démocratie française : je suis allé voir jouer *l'Ouvrière* (*Factory girl*), cette pièce qu'on jouait aussi à Lowell. L'héroïne, comme on peut le croire, a toutes les vertus; elle sacrifie son amour et jusqu'à sa réputation pour sauver la fille de sa bienfaitrice. Tout cela devait être ainsi; mais ce qui m'a paru plus digne de remarque, c'est que dans cette pièce, composée en l'honneur des travailleurs, où l'on se moque beaucoup des lords, des ladies, des comtes et des Français, il n'y a rien contre les riches.

En ce moment, on expose à Détroit une peinture dont l'auteur est un artiste américain; c'est un tableau de chevalet fort ordinaire. Rien ne saurait être plus divertissant que l'emphase avec laquelle le démonstrateur du chef-d'œuvre le faisait valoir. Il a dit positivement qu'en Europe parmi les tableaux anciens et modernes aucun ne pouvait être comparé à cette merveille. Hier soir, a-t-il ajouté, un *gentleman* ne pouvait croire que les figures ne fussent pas en relief, il a été obligé de s'en assurer en s'approchant. Cela est chaque jour arrivé la veille au soir, j'imagine. Cette admiration pour les effets les plus communs de l'art de peindre est puérile. Les habitans de Détroit, qui semble une ville fort civilisée, auraient dû faire taire ce charlatan. Pendant qu'il parlait, j'étais tenté d'ouvrir la fenêtre et de dire à l'assemblée : N'écoutez pas ces louanges absurdes d'un ouvrage médiocre. Il y a ici quelque chose de bien autrement merveilleux que les raccourcis et les illusions d'optique qu'on vous vante comme si vous étiez des enfans ou des sauvages; il y a une rue d'une demi-lieue, large comme les plus grandes rues de Paris et de Londres, bordée de magasins, éclairée au gaz, dans une ville de 20,000 âmes, qui en renfermait 3 ou 4,000 il y a vingt ans. En 1810, comme me le disait hier le général Cass, il y avait 20,000 habitans à l'ouest de Détroit. Aujourd'hui il y en a 5 millions. Voilà ce qu'on ne trouverait pas en Europe :

Excudant alii spirantia mollius æra.

13 octobre.

Aujourd'hui j'ai entendu un vrai sermon presbytérien. Le sujet était le déclin de la religion. Le prédicateur en a énuméré les causes :

1° La paresse, la négligence; il a tiré ses comparaisons de la vie commerciale. Si les jeunes gens préfèrent leurs chevaux, leur *buggy*, leur fusil à leur magasin (*shop*), les affaires iront mal; il en sera de même si on se relâche sur la *grande affaire;*

2° On prend la religion comme quelque chose de théorique, de métaphysique, non comme un fait; dès lors elle ne peut plus agir sur le cœur;

3° *L'infidélité* a changé de forme; elle ne se produit plus sous un aspect grossier et repoussant, escortée du blasphème et de la licence comme au temps de Thomas Payne; elle n'habite plus les tavernes et les mauvais lieux. Maintenant elle réforme le christianisme; elle prétend en savoir plus que la Bible. — Ici l'orateur a placé un morceau assez vif sur les âges des terrains selon les géologues, que pourtant des hommes très pieux, M. Frayssinous parmi les catholiques, M. Buckland parmi les protestans, ne regardent point comme inconciliables avec l'Écriture, et une autre tirade non moins vive contre l'opinion plus difficilement orthodoxe, il est vrai, qui admet diverses races humaines ne procédant pas d'une même origine.

4° L'inimitié des diverses églises et des membres d'une même église entre eux. A en croire le prédicateur, il régnerait peu de charité entre les diverses sociétés religieuses qui sont forcées de se tolérer aux États-Unis. Il pourrait bien en être quelquefois ainsi. Quant à moi, ce besoin d'intolérance si naturel à l'esprit de secte ne m'a jamais plus frappé que dans un journal universaliste. Les universalistes sont ceux qui pensent que justes et pécheurs, croyans et incrédules, tout le monde sera sauvé. Voilà une doctrine fort charitable; je n'ai nulle part trouvé plus d'amertume que dans la controverse consacrée à l'établir. Il semblait que le théologien qui avait écrit l'article en question voulût se dédommager, en insultant ses adversaires dans ce monde, du chagrin de ne pouvoir les damner dans l'autre. En revanche, il existe un poème intitulé *l'Universaliade*, écrit tout exprès pour célébrer la damnation de tous ceux qui ne sont pas orthodoxes comme l'entend l'auteur.

Le prédicateur a cité enfin comme une des causes de la décadence religieuse le désir immodéré de faire fortune. Il a vigoureusement appuyé sur ce vice national. « Dieu, s'est-il écrié, Dieu fera ce qu'il a déjà fait : il soufflera sur ces richesses, afin de laisser à leurs possesseurs plus de temps pour penser à lui. »

Ce discours a été lu lentement, le prédicateur s'arrêtant entre chaque phrase avec quelque chose dans le ton de convaincu et d'impressif.

Voilà un sermon bien différent de la dissertation utilitaire de M. Waker à Boston. Plus on avance vers l'ouest, plus on trouve de foi véhémente et d'entraînement religieux.

Chicago.

On m'avait beaucoup recommandé d'aller à Chicago. Chicago est une ville située sur le bord du lac Michigan, à l'entrée de la *prairie*,

c'est-à-dire de ces steppes immenses qui s'étendent à l'ouest jusqu'au Mississipi et par-delà : terre vierge vers laquelle se porte le flot des émigrans, et qui, entre leurs mains, se change rapidement en champs cultivés, dont les produits refluent vers l'est; grenier des États-Unis et ressource de l'Europe dans les mauvaises années. Il paraît que les Américains sont portés à s'exagérer l'étendue de leurs exportations de céréales en Europe. D'après M. Johnston, agronome anglais il est vrai, ils ne produiraient pas beaucoup plus de blé qu'il ne leur en faut pour leur consommation. Les Américains n'en sont pas moins disposés à regarder le vieux monde comme étant, sous ce rapport, à la merci du nouveau. Je me rappelle un article de journal dans lequel l'auteur, après s'être apitoyé sur ces malheureux pays de l'Europe, livrés à des révolutions perpétuelles, ne sachant pas l'art de se gouverner, ajoutait, à l'occasion des achats de blé américain faits par la France en 1847 et 1848 : « Ils ne savent pas même se nourrir et mourraient de faim, si nous n'avions pas de blé à leur envoyer. »

La prairie est pour les Américains comme un mot magique. C'est l'avenir, c'est le progrès, c'est la poésie. On ne parle guère aujourd'hui des forêts primitives; elles ont été percées à jour par les chemins de fer. Ce n'est pas à elles que s'attaque surtout maintenant l'ardeur des émigrans, plus souvent ils les laissent derrière eux pour aller exploiter la prairie, dont la culture est plus facile, plus rapide, où l'on n'a pas à défricher, à peine à labourer, où l'on sème dans une terre féconde également favorable aux moissons et aux troupeaux. L'imagination aussi est excitée par ces régions singulières, les seules où l'on trouve aujourd'hui la solitude, le charme de la vie errante, les aventures, les rencontres avec les Indiens, les troupeaux de bisons et de chevaux sauvages, la nature et la vie primitives. Le poète Bryant les a chantées, Cooper y a trouvé son trappeur *Bas-de-Cuir;* Washington Irving, l'écrivain élégant, les a décrites avec amour, et après eux une foule de touristes et de romanciers fatiguent chaque jour les lecteurs de récits et de peintures monotones, monotones comme ces plaines sans fin, et qui n'en ont pas la grandeur.

Chicago est aujourd'hui ce qu'était il y a trente ans Cincinnati, l'avant-garde de la civilisation de ce côté du Mississipi; car au-delà est Saint-Louis, le véritable poste avancé du mouvement vers l'ouest, l'avant-garde de cette armée de défricheurs que le grand fleuve n'arrête pas, et qui s'avancera jusqu'aux plaines de sable qui s'étendent au pied des Montagnes Rocheuses.

The star of empire westward moves.

J'aurais voulu voir Saint-Louis, celle peut-être des villes de l'Union dont le développement est le plus actif et le plus nouveau; mais, pour

revenir, il faudrait remonter l'Ohio, et l'Ohio est presque à sec en ce moment : je me bornerai donc à Chicago.

Chicago n'est pas une grande ville comme Saint-Louis, mais on me l'a signalée comme très-curieuse par la rapidité de ses progrès, et par sa situation aux confins, pour ainsi dire, de la civilisation, au moins de ce côté. Un chemin de fer conduit droit au lac Michigan; ce chemin traverse de vastes forêts coupées de flaques d'eau et de petites rivières. On arrive le soir au bord du lac, on le traverse en bateau à vapeur pendant la nuit, et le lendemain matin on se trouve à Chicago. Il faut se défier des prévisions et des prédictions en ce qui concerne l'extension future des villes en Amérique. On a voulu créer une capitale à Washington, et le vaste espace qu'on avait préparé pour les destinées idéales de la ville est demeuré en grande partie presque vide. D'autre part, M. Keating, qui accompagnait en 1823 le major Long dans son expédition, et traversait avec lui les tribus de Potwanies et de Chippewas qui occupaient alors le pays que je visite aujourd'hui en chemin de fer, écrivait : « Les dangers de la navigation sur le lac Michigan et le petit nombre de ports qu'offrent ses rives seront toujours un obstacle sérieux à la population de Chicago. » Or la population de cette ville, qui n'existait pas il y a quinze ans, est aujourd'hui de 34,000 âmes.

A quelques lieues de Chicago, dans un pays qui n'a rien de montueux et qui est peu élevé au-dessus de la mer, se trouve le partage des eaux qui vont se jeter dans le Saint-Laurent ou dans le Mississipi. Ici les deux bassins se touchent, sont presque de niveau, et communiquent même par un canal dans la saison des pluies. Une faible inégalité du sol détermine si une goutte d'eau ira se perdre dans la baie d'Hudson ou dans le golfe du Mexique. N'y a-t-il pas dans la vie des individus et des peuples des momens qui ressemblent à ce lieu-là?

L'hôtel où je suis descendu est un des plus grands et des mieux tenus des États-Unis; le propriétaire était, me dit-on, il y a quelques années, tailleur au fond des bois (*in the backwoods*); il fit faillite et vint à Chicago, où, avec son frère, il vendait des pantalons à cinquante sous pièce; aujourd'hui il a bâti le magnifique hôtel qu'on est tout étonné de trouver près du lac Michigan. Ce lac a un aspect sauvage comme son nom : c'est du moins ce que j'ai trouvé en me promenant aux portes de la ville, sur une plage sablonneuse et triste. Je ne voyais qu'une plaine d'eau verte tourmentée par un vent dur et froid; je n'entendais que le hoquet haletant d'une machine à vapeur, et le grincement intermittent d'une scie mêlé au bruit des vagues. Devant moi s'avançait dans le lac une longue jetée en bois; les planches et les solives sont à demi brisées; il en reste juste ce qui est nécessaire, rien de plus. La ville se trouve là comme un bateau

échoué sur une grève. Tout près est le faubourg habité par les citoyens aisés de Chicago. Ici sont de belles allées et des maisons de bois aux blanches colonnes, aux élégans portiques, entourées de jardins remplis de fleurs. Une de ces maisons est au centre d'un véritable parc. Je vois de belles serres. Suis-je encore près du lac Michigan?

Une autre maison est celle de M. Ogden, à qui je suis recommandé. Personne ne peut mieux me renseigner sur Chicago que M. Ogden; personne ne connaît mieux cette ville; il l'a vue naître et a aidé à la faire. M. Ogden est venu jeune dans ce pays, où il avait une propriété. Il a été chargé de vendre les terres de l'état; il en a acheté lui-même. Il a donc assisté, pour ainsi dire, au développement de Chicago; il y a pris une part active. Comme nous nous promenions dans son jardin, il m'a montré un arbre, reste de la forêt primitive, et il m'a dit : « Il y a quinze ans, je suis venu ici; j'ai attaché mon cheval à cet arbre, qui était au cœur de la forêt. » Ce lieu ressemble maintenant à la forêt primitive comme le jardin du plus gracieux cottage aux environs de Londres ou sur les hauteurs de Passy.

M. Ogden m'a présenté à une dame française de Chicago, parfaitement française de langage et de manières, et dont le père était un chef indien. « On n'est point humilié de cette origine, m'a-t-il dit, le préjugé de couleur n'existe point pour la race indienne : c'est une noble race. » En effet, si les mœurs des anciens maîtres du sol étaient barbares, leurs sentimens étaient souvent héroïques. Ils avaient dans leurs manières le calme et le *self possession* qui partout donnent la distinction. Leur langage était poétique, leurs discours parfois d'une véritable éloquence; ils avaient même de l'esprit et savaient employer une certaine ironie calme qui parfois embarrassait et déconcertait leur interlocuteur. On m'en a cité deux exemples. Un chef, ayant reçu la visite d'un envoyé des États-Unis, le fit asseoir près de lui sur un tronc d'arbre. Tandis que l'envoyé parlait, l'Indien le poussait doucement vers l'extrémité du tronc qui leur servait de siége à tous deux. Enfin le blanc se récria : « Vous me poussez toujours, je n'ai plus de place pour m'asseoir. — Voilà, mon père, reprit le sauvage, comme vous faites pour les Indiens. »

Le célèbre Red-Jacket, l'un des derniers parmi les aborigènes qui ait cherché à lutter contre l'envahissement de la race blanche, défendait, il y a une vingtaine d'années, devant le jury un de ses compatriotes accusé de meurtre et qui fut acquitté. Après le jugement, Red-Jacket s'approcha de l'attorney qui avait soutenu l'accusation et lui dit : « Sans doute mon frère avait fait un grand mal à quelqu'un de tes parens. » L'attorney l'assura qu'il n'en était rien, et tenta de lui expliquer quelle était la nature de ses fonctions. Le chef écouta en silence, puis il reprit : « Reçois-tu de l'argent pour remplir ces fonc-

tions dont tu parles? » Il fallut en convenir. « Eh quoi! dit alors l'Indien jouant la surprise et avec une extrême indignation, ainsi tu as vendu le sang de mon frère. » Le magistrat qui racontait cette scène avouait que dans le moment il n'avait trouvé rien à répondre.

Malgré ce qu'on me dit à l'avantage des Indiens, je vois que leurs vestiges ont été bien vite effacés. Là où est aujourd'hui la promenade publique, on ne voyait, il y a quinze ans, que leurs wigwams et leurs tombeaux. Que sont devenus ces tombeaux? ai-je demandé. *Washed away*, balayés par les eaux, m'a-t-on répondu. N'a-t-on pas aidé aux eaux? Cependant le culte des tombeaux est un des traits les plus touchans et les plus respectables du caractère indien. On m'a raconté que des sauvages étaient venus il n'y a pas longtemps, et venus de très loin, dans un canton de la Nouvelle-Angleterre, d'où ils avaient été chassés depuis plusieurs générations, pour visiter les tombeaux de leur tribu. Quand ils virent qu'on avait détruit ces sépultures, leur surprise et leur désespoir furent au comble : rien ne pouvait apaiser leur douleur ni calmer leur indignation.

C'est là ce qui perd dans l'esprit des Indiens les hommes civilisés, qu'ils ont trop souvent sujet de mépriser. Des bandits, l'écume de la population, s'établissent sur la frontière pour tromper les malheureux sauvages. Un de ces hommes disait naïvement : « Je suis venu de cent lieues pour voler des Indiens. » Aussi l'oncle de la dame que j'ai vue ce matin, auquel elle offrait de se charger de l'éducation de ses enfans, lui répondit : « J'aimerais mieux leur couper la gorge que d'en faire des coquins pareils à ceux qui nous reprennent ce qu'ils nous ont donné. »

Il y a trente-six églises à Chicago. Elles appartiennent à diverses communions chrétiennes. J'entends dire, et ce n'est pas pour la première fois : Nous aimons la diversité des sectes; nous y voyons une garantie contre la prépondérance de l'une d'elles. C'est bien là l'esprit démocratique, qui prend ombrage de tout ce qui dans la société pourrait exercer sous un nom ou sous un autre trop d'influence et trop d'empire; mais est-ce autant l'esprit religieux, cet esprit qui paraît du reste être si puissant en Amérique? Les sentimens des Américains en matière de religion sont pour moi, à quelques égards, une énigme que je ne comprends pas bien encore. Si l'on admet réellement une profession de foi quelconque, il est impossible qu'on juge également en possession de la vérité des sectes divisées sur des points très importans et qui souvent s'anathématisent les unes les autres. Peut-être aux États-Unis le grand nombre est-il plus convaincu de l'excellence et de l'utilité morale de la religion que de la vérité de tel ou tel dogme. Hommes d'action plutôt que de réflexion et très pressés peut-être, leur volonté adhère fortement à des croyances qu'ils n'ont

ni le goût ni le temps d'approfondir. Je connais à Paris beaucoup de ces Américains-là.

En suivant avec M. Ogden une belle promenade qui s'étend le long des rives du lac, j'aperçois une jolie petite maison de bois : c'est celle de l'évêque catholique, qui est fort considéré. Je demande s'il y a beaucoup de protestans qui embrassent le catholicisme; on me répond, comme on l'a déjà fait plusieurs fois, que ce sont des cas rares et exceptionnels. La population catholique augmente considérablement par l'émigration, qui est en grande partie catholique, se composant surtout d'Irlandais et d'Allemands venus principalement des parties de l'Allemagne où règne le catholicisme; mais on ne cite guère d'autres conversions que celles de quelques personnes qui ont voyagé en Europe ou d'enfans qu'on a envoyés à des écoles catholiques. En revanche, on me dit que les petits Irlandais qui suivent les écoles de la ville deviennent souvent protestans. Le catholicisme n'est aux États-Unis l'objet d'aucun préjugé malveillant; mais je ne crois pas que la majorité soit disposée à l'embrasser.

Il y a ici un grand nombre de baptistes. Comme les anabaptistes de sanglante mémoire, auxquels du reste ils sont loin de ressembler, ils n'admettent que le baptême par immersion; leur croyance se fonde sur quelques versets des épîtres de saint Paul où il est dit que celui qui est baptisé est comme plongé dans le tombeau pour ressusciter ensuite à une vie nouvelle. Prenant ces passages à la lettre, les baptistes veulent que l'on soit plongé et comme enseveli sous les eaux. Pour cela, l'immersion complète est nécessaire; aussi voit-on souvent l'hiver, à Chicago, les ministres baptistes casser la glace du lac et entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture pour immerger les néophytes adultes qu'ils tiennent dans leurs bras. Outre ce dogme particulier, la tendance générale des baptistes comme des méthodistes, et encore plus peut-être, est de s'occuper des classes populaires, trop négligées par les épiscopaux, les presbytériens, les congrégationalistes, les unitairiens, dans les églises desquels il n'y a souvent pas de place pour les pauvres ou bien seulement une place humiliante. Les méthodistes et les baptistes ouvrent leurs chapelles à ces bannis; aussi leur langage est-il empreint d'une violente amertume contre les églises qui sont la propriété exclusive des riches. Voici ce que je lis dans un sermon baptiste prononcé récemment : « Les diacres peuvent croiser les bras, assis sur leurs siéges rembourrés, et fixer les yeux sur la chaire qui est devant eux; mais ils ne voient pas la multitude entassée sous le vestibule : ils n'en ont souci. Ils ont une bonne congrégation, une bonne église, un bon ministre : tout sent sa capitale, depuis le ministre empesé jusqu'au bas de l'échelle; mais bientôt tout cela sera flétri et desséché, et vous entendrez le vent siffler à travers ce

squelette, car dès que l'église dédaigne les hommes de basse condition, elle se dessèche immédiatement. » Ce langage violent peut paraître exagéré; mais il faut bien croire ce qu'écrivait en 1838 M. Tuckerman sur l'état des églises de Boston. Cet homme respectable, frappé du grand nombre d'habitans qui n'étaient attachés, en raison de leur pauvreté, à aucune église, à aucune congrégation religieuse, après de consciencieuses recherches, était arrivé à ce résultat que sur douze mille familles il y en avait cinq mille six cent vingt-deux, à peu près la moitié, qui étaient dans ce cas. Il disait très bien : « Une église est une propriété en commandite (*join-stock property*). Elle appartient à une corporation; elle est divisée en actions (*shares*) appelées bancs (*pews*), et ces bancs sont possédés comme une propriété foncière. Les relations du ministre avec la société religieuse dont il fait partie sont presque entièrement limitées à ceux qui paient ses services. » Il n'y a donc de bancs que pour les sociétaires qui sont propriétaires de l'église et paient le ministre. Il paraît cependant que les bancs qu'on ne trouve pas à louer sont mis à la disposition des pauvres. « Mais, dit M. Tuckerman, ces places humiliantes où l'on est admis à titre de pauvre, si elles sont acceptées en Angleterre, ne le sont pas en Amérique; personne ne veut s'y asseoir. » Et l'auteur fait ressortir tout ce qu'il y a de contradictoire entre l'importance que le plus pauvre citoyen a dans un pays démocratique, où par l'élection il concourt au gouvernement, et l'insulte qu'on lui fait subir en l'excluant de l'église, ou en lui imposant cette révoltante inégalité devant Dieu (1).

Ce qu'il y a de sûr, c'est que bien d'autres plaintes se sont fait entendre après celles de M. Tuckerman sur l'insuffisance des établissemens religieux en Amérique, malgré le zèle des particuliers et l'activité infatigable des méthodistes, dont les prêtres ambulans, véritables missionnaires, distribuent des livres et des journaux religieux en abondance. Cette distribution se fait par des ventes dont les bénéfices sont employés à la propagation des écrits que répand la société. On voit que c'est l'application, application au reste très désintéressée, de l'esprit commercial à la prédication de l'Évangile. Dans l'année qui vient de s'écouler, la société méthodiste a vendu pour deux millions de livres pieux.

Malgré les efforts ardens du zèle religieux, il ne saurait suffire

(1) Joseph Tuckerman, *the Religions principle and regulation of the ministry at large*. L'auteur de cet écrit avait entrepris de fonder des chapelles pour ceux à qui leurs moyens pécuniaires ne permettaient pas de faire partie des associations religieuses existantes. Il avait établi un corps de ministres allant visiter les pauvres chez eux pour leur porter la prédication et la prière. Noble entreprise de secours religieux à domicile! Je ne sais où elle en est maintenant.

complétement à l'accroissement prodigieusement rapide de la population. Un rapport de la société du Massachusets pour l'avancement de l'instruction chrétienne s'exprimait en ces termes : « Dans les comtés de Rockingham et de Strafford, il y a 45 districts, contenant 40,000 habitans, qui ont été privés des *moyens de grâce*, les uns pendant dix, les autres pendant vingt, quelques-uns même pendant trente et quarante ans, et dans un district qui renferme 1,063 âmes, après qu'un ministre y a eu résidé vingt ans, l'église visible du Christ a été éteinte durant plusieurs années. » Des rapports faits pour diverses sociétés religieuses, en 1833 et 1835, établissent qu'à cette époque, plus de 1,000 districts et villages n'avaient pas de culte, que 5 millions d'hommes n'avaient pas les *moyens de grâce*. Le rapport de la société des missionnaires baptistes en 1833 contient ces paroles : « Même si tous ceux qui font profession d'être des instituteurs chrétiens étaient doués des qualités nécessaires, il y aurait encore un déficit de 4,000 ministres pour satisfaire aux besoins du pays ; mais on doit faire une réduction considérable pour ceux qui propagent l'erreur, pour ceux qui ne connaissent pas assez bien la doctrine chrétienne pour l'enseigner convenablement, enfin pour ceux qui sont fortement engagés dans les occupations du siècle au point de ne pouvoir consacrer leur temps à se préparer de manière à être vraiment utiles dans leur ministère. Ces faits montrent une grande et alarmante défaillance dans l'instruction chrétienne. »

Le zèle de toutes les communions, particulièrement des baptistes et des méthodistes, lutte avec ardeur contre cette insuffisance des secours religieux. Il est question en ce moment d'instituer à New-York des prédications en plein air, comme celles de Londres et d'Édimbourg, parce que l'on a reconnu qu'il n'y avait de place dans toutes les églises de New-York que pour une moitié de la population. Il en résulte que l'autre moitié n'assiste pas au service divin.

Revenons à Chicago. Après les églises, la première chose à laquelle on songe en bâtissant une ville, ce sont les écoles. Il y a six écoles publiques à Chicago, dans lesquelles on instruit trois mille enfans. Les écoles ont le trente-sixième des terres à vendre dont l'état dispose, et le produit d'une taxe locale, qui monte ici à 30,000 francs. Les maîtres reçoivent à peu près 1,200 francs, ce qu'on trouve insuffisant. Ils sont aidés par des assistantes, qui font épeler les petits garçons et les petites filles. Aux États-Unis, on emploie beaucoup de femmes dans l'instruction primaire des deux sexes, et on s'en trouve très bien. Elles ont la patience et la douceur nécessaires à ce pénible enseignement. Trop d'autres carrières sont ouvertes à l'activité des hommes pour qu'ils se contentent longtemps d'apprendre à lire à des enfans. Une société s'est formée dans la Nouvelle-Angleterre

pour exporter des institutrices dans l'ouest. Elles y rendent les plus grands services et contribuent efficacement à la culture morale des rudes populations qui habitent ces contrées nouvelles. En même temps, ces personnes trouvent souvent à se marier avantageusement avec des colons qui ont commencé à s'enrichir. Ainsi cette institution profite à tout le monde, aux enfans, aux colons et aux institutrices.

Il y a deux mois, j'étais en Angleterre. Une solennité agricole m'avait appelé à une vingtaine de lieues de Londres. J'allais voir fonctionner une machine à moissonner. Un assez grand nombre de *country gentlemen* et de *farmers* s'étaient rassemblés dans le même but. Une scie horizontale mise en mouvement par le mouvement de la machine coupait avec une grande rapidité une quantité considérable de tiges de blé à la fois. Cette machine, traînée par un cheval, tournait autour de la pièce en abattant à chaque tour une bande d'épis large de plusieurs pieds. Un paysan placé sur la machine rejetait les épis coupés à mesure que l'action de la scie les y amoncelait. C'était la seule intervention de l'homme dans l'opération. Il me semble qu'il ne serait pas impossible de faire rejeter les javelles par la machine elle-même. Telle qu'elle est, elle eut le plus grand succès aux yeux des connaisseurs présens à l'expérience. Ce qui me rappelle aujourd'hui cette machine, c'est qu'on lisait sur un de ses côtés : Chicago. C'est en effet un habitant de cette ville, M. Mac-Cormick, qui en est l'inventeur. C'est des bords du lac Michigan, du voisinage de la prairie, de cette cité née d'hier, que provient une découverte qui excite l'intérêt des agronomes de l'Angleterre, et qui, dans plusieurs joûtes aratoires, l'a emporté sur les machines rivales. Si la machine à moissonner de M. Mac-Cormick a eu du succès en Angleterre, où l'on aime en agriculture comme en toute chose le fini et la perfection, où la terre est chère, la culture très soignée, on peut penser qu'elle doit réussir encore bien mieux en Amérique, où la terre est pour rien, où il s'agit, non de très bien faire, mais de faire vite et beaucoup, où il importe peu qu'on laisse quelques épis, si l'on a rapidement dépouillé de sa moisson une plaine immense. Adieu donc les moissonneurs de Théocrite et de Virgile, et le patriarche Booz ordonnant à ses serviteurs de laisser des épis dans le sillon pour que Ruth puisse glaner après eux! Encore un grief de la poésie contre les machines qui lui ont fait tant de tort, mais que ses plaintes n'arrêteront pas, et qui elles-mêmes ont leur poésie, au moins leur grandeur, puisqu'elles représentent la puissance et le triomphe de l'homme sur la nature.

Dans ce pays lointain où l'on fait des machines que l'Europe admire, on ne sait pas faire des vaudevilles, car on joue ce soir un vaudeville de M. Scribe, dont l'esprit est si français et dont les succès

sont cosmopolites; on joue aussi *la Bohémienne*. Cette bohémienne est la *Esméralda* de M. Victor Hugo : les personnages de *Notre-Dame-de-Paris* sont venus jusqu'ici. Je ne suis pas allé au théâtre, parce que j'ai été conduit dans un concert par souscription, où j'ai entendu une bonne pianiste et un assez bon violon. Celui-ci est, m'a-t-on dit, un négociant ruiné. L'orchestre était composé d'amateurs allemands; puis l'on a dansé et valsé à peu près comme à Paris; seulement, autour de moi, on ne connaissait pas beaucoup cette population nouvelle, qui demain sera peut-être ailleurs. L'Américain ne s'attache pas volontiers au sol, et cependant il a très énergiquement le sentiment national. La patrie, c'est pour lui d'abord l'Union tout entière, et ensuite le point du pays où il se trouve, mais seulement tant qu'il y reste; car il connaît le patriotisme de clocher, seulement il change volontiers de clocher.

Avant de quitter Chicago, j'ai voulu au moins entrevoir la prairie. Pour cela, j'ai pris un chemin de fer qui la parcourt jusqu'à une certaine distance. Je suis descendu à une station en plein désert. Il n'y a pas de bureau, comme on peut croire; il n'y a pas de maison, il n'y a pas d'arbres. Là bas, j'aperçois une petite case rouge : elle m'apparaît comme la dernière habitation; au delà il n'y a plus que les plaines sans fin. Pas un bruit, pas un mouvement; le ciel semble, comme sur l'Océan, plonger derrière l'horizon. C'est de ces plaines que M. Bryant, poète américain, a dit : « Elles s'étendent si loin, que c'est une hardiesse au regard de plonger dans leur étendue. » Je me rappelle les beaux vers dans lesquels il a chanté l'intérieur de ces immenses steppes dont je foule les bords, mais où du moins je peux m'écrier comme lui : Je suis dans le désert seul!

And I am in the wilderness alone.

Après avoir passé deux heures au sein de cet espace vide et sans limite, j'entends le bruit lointain du train, je vois la fumée s'élever et courir à travers la solitude; je remarque alors le fil du télégraphe électrique qui la traverse; je ne comprends plus que j'aie pu me sentir si éloigné, si seul, et je reviens à Chicago, où j'arrive à temps pour passer une très agréable soirée à entendre de la musique et à prendre des glaces dans la jolie habitation de M. Ogden.

J.-J. Ampère.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 janvier 1853.

Il y a des événemens qui, aussitôt qu'ils se produisent, ont le singulier privilége d'éclipser tous les autres et de faire diversion dans les préoccupations publiques, tout en se rattachant au cours général des choses. On en parle, on les commente, ils deviennent pour quelques jours l'inépuisable aliment des conversations. Cela s'explique sans doute par l'importance qu'ils ont et aussi parce qu'ils s'adressent par quelque côté à l'imagination, — l'imagination qui joue toujours un si grand rôle dans notre histoire! Qu'a donc été bien souvent, en effet, la politique parmi nous, si ce n'est cet art étrange et passionné de chercher le romanesque dans les faits, de poursuivre l'imprévu, de mêler tous les élémens, de se jouer dans toutes les combinaisons et les interprétations que l'esprit enfante et propage? Autrefois, quand les gouvernemens étaient occupés à faire des choses simplement et vulgairement utiles, on disait que la France s'ennuyait. Si cela voulait dire, dans la pensée de l'auteur de cette parole, qu'une révolution était le meilleur moyen d'ôter à la France son ennui, c'était interpréter étrangement les penchans et les goûts de notre pays. Il pouvait y avoir du vrai, au contraire, si cela voulait dire que, dans toutes les choses de la vie politique, il y a toujours la part de l'imagination et de cette curiosité ardente de nouveauté et d'imprévu. Le mariage de l'empereur est à coup sûr un de ces événemens qui ont tout à la fois ce qui fait l'importance politique et ce qui porte à l'imagination. Il y a peu de jours encore, il n'en était nullement question. Tout au plus apercevait-on cette éventualité dans un terme plus ou moins prochain et dans des conditions que chacun arrangeait suivant sa fantaisie. A l'heure où nous sommes, l'alliance impériale est scellée du double sceau religieux et civil; la nouvelle impératrice est aux Tuileries dans l'éclat de sa récente majesté, hier brillant dans son salon, aujourd'hui portée au faîte du trône, — ce trône dont on disait autrefois qu'il était le premier de l'univers. L'empereur a agi comme il procède souvent, surprenant ceux qui devaient ou pouvaient être le plus prévenus, déconcertant peut-être autant par la rapidité de ses résolutions que par le

secret de ses délibérations intimes, et élevant tout à coup par le fait de sa situation un acte privé de sa volonté à la hauteur d'un événement politique.

Ce qui fait surtout du mariage du chef de l'état un événement politique, c'est le caractère même que l'empereur lui a donné dans le message par lequel il a communiqué sa décision aux bureaux du sénat et du corps législatif en même temps qu'au conseil d'état. Il semble au premier abord que le choix d'une épouse dans un rang social élevé sans doute, mais non dans un rang princier, dût ôter toute signification politique à ce mariage. C'est justement par là au contraire qu'il acquiert une signification. Il laisse tout son relief et sa portée à ce titre de *parvenu* sur le trône que l'empereur revendiquait l'autre jour dans son discours avec une insistance particulière, qui répondait peut-être simultanément à diverses préoccupations. Ce n'est pas que l'empereur en aucune circonstance ait décliné ce titre; mais pour peu qu'on l'observe, la nature d'un pouvoir ne se détermine pas seulement par les circonstances intérieures du pays au sein duquel il s'élève : elle se détermine aussi surtout par la situation qu'il se fait, ou qui lui est faite au milieu des autres royautés. C'est particulièrement en face de l'Europe que l'empereur revendiquait ce caractère d'une souveraineté élue et nouvelle, marquant ainsi la différence entre les royautés traditionnelles et sa propre royauté, émanée du suffrage populaire, et achevant de caractériser cette différence par une alliance contractée en dehors des traditions monarchiques. D'ailleurs, on peut bien le dire, il y a toute l'éloquence des faits dans ces paroles par lesquelles l'empereur rappelait le mauvais sort réservé depuis soixante ans aux princesses étrangères qui ont approché du trône en France. Aucune d'elles, cela est vrai, n'a vu la fortune lui sourire depuis cette noble et infortunée reine Marie-Antoinette, qui ouvre ce douloureux cortége et qui mérite le premier rang par la grâce, par la beauté et par le malheur. Cela n'ôte rien sans doute à la glorieuse efficacité de ces vieilles alliances royales d'autrefois, à l'aide desquelles s'est formée l'unité française, non plus qu'à la convenance qu'il peut y avoir encore dans les unions de maison souveraine à maison souveraine. Cela peut prouver tristement du moins que la naissance, même unie à la beauté ou à la vertu, à l'intelligence ou à la bonté, ne suffit plus pour garantir la perpétuité d'un trône. Il faut évidemment d'autres conditions. Quoi qu'il en soit, parmi les traditions du premier empire, ce n'est point à l'exemple du chef de sa maison allant chercher une archiduchesse que l'empereur actuel s'est arrêté; c'est la mémoire de l'impératrice Joséphine qui semble avoir plutôt dicté son choix. N'étant point issue de sang royal, la nouvelle impératrice n'est pas non plus d'origine française. C'est l'Espagne qui nous l'envoie. Ce n'est point d'ailleurs pour la première fois peut-être que le nom de Mlle de Montijo, comtesse de Teba, a été prononcé et jeté comme une énigme à la société parisienne au moment où il s'est trouvé tout à coup devenir le nom de la nouvelle souveraine des Français.

On ne saurait s'étonner beaucoup qu'en ces quelques jours laissés à peine à la curiosité publique, le mariage de l'empereur ait été l'objet de bien des commentaires; il a déjà ses légendes de diverse sorte et son histoire fabuleuse. Quant à l'impératrice elle-même, on n'a point oublié sa généalogie. Quelques journaux se sont plu à lui donner le titre de duchesse, parce que probablement ils le croyaient plus relevé; ils ne savaient pas qu'en Espagne ce n'est

point ce titre qui fait l'élévation du rang : c'est la grandesse qui constitue la noblesse. Or, qu'elle soit duchesse, ou comtesse ou marquise, et elle peut être tout cela à la fois, Mlle de Montijo occupe assurément ou occupait un rang élevé dans la grandesse espagnole. Elle va par son nom de pair avec les plus illustres maisons. Son père, le comte de Teba, était le second fils de la famille des Montijo, dont l'aîné était entré fort avant dans le mouvement de résistance à l'invasion de 1808; il était même un des chefs du soulèvement du royaume de Valence. Le comte de Teba entrait au contraire à cette époque dans l'armée française et servait le gouvernement de Joseph. Ce n'est que postérieurement, à la mort de son frère aîné, que le comte de Teba héritait du nom et des biens considérables des Montijo, et c'est à ce titre qu'il a été depuis, sous le règne d'Isabelle, sénateur du royaume. Il est mort en 1839, laissant deux filles, dont l'une est mariée au duc de Berwick et d'Albe, et l'autre est devenue l'impératrice des Français. Jeune encore, Mlle de Montijo s'était fait, il y a quelques années déjà, dans la société de Madrid, une grande réputation par la hardiesse de son imagination et la vivacité ardente de son caractère. Elle frappait par une sorte de grâce virile qui en eût aisément fait une héroïne de roman, et elle portait fièrement, avant de ceindre le bandeau impérial, cette couronne de cheveux dont un peintre vénitien eût aimé la couleur. La destinée nouvelle de la comtesse de Teba ne l'a point émue, assure-t-on. Elle a du moins trouvé, à la veille de monter sur le trône, l'occasion d'accomplir un acte de bon goût en faisant rejaillir sur les pauvres le produit d'un don considérable, par lequel le conseil municipal de la ville de Paris s'était cru obligé de saluer son avénement. Maintenant les derniers bruits des pompes qui avaient lieu hier à Notre-Dame s'évanouissent déjà. Une voie nouvelle s'ouvre pour la brillante Espagnole d'il y a quelques jours, en ce moment associée à l'empire, et cette voie nouvelle n'est-elle pas ouverte pour la société française tout entière? Ce n'est pas même du jour de ce mariage que notre société est entrée dans une phase de transformation. Étrange chose! combien y aurait-il eu d'hommes, il y a quelques années, qui se fussent fait un point d'honneur de braver l'étiquette et de paraître à la cour en costume démocratique! Il n'en est plus de même aujourd'hui : les fêtes se multiplient, et l'étiquette reprend son empire. Nous ne nous plaignons point assurément que les grands fonctionnaires de l'état donnent des fêtes, que les cérémonies aient leurs pompes et leurs règles, et qu'il faille se vêtir proprement pour figurer à la cour. Très probablement il est des industries qui seront fort satisfaites qu'on s'habille de velours et que le bas de soie devienne de rigueur; mais, à côté de ces choses extérieures, il y a évidemment à accomplir un travail plus profond qui consiste à ramener la société au culte de sa propre dignité, des supériorités qui font sa force, des distinctions qui ont fait l'influence de la France dans le monde. Ce travail intime et profond accompli, la transformation des mœurs et des usages suivra son cours. Elle ira jusqu'où elle peut aller, et elle s'arrêtera aux limites que comportent notre temps et la vie moderne.

Cette résurrection de certaines habitudes, de certains usages, de certaines obligations officielles est l'accompagnement ordinaire des grandes reconstitutions du pouvoir qui aime ces signes extérieurs par lesquels il se rend témoignage à lui-même et se fait visible à tous les yeux, même dans les fêtes et les

décorations. Si quelque chose peut démontrer combien les démocrates connaissent peu les hommes en général et les Français en particulier, quand ils prétendent passer le niveau égalitaire sur tous ces signes, c'est la promptitude avec laquelle on y revient au premier moment où on se sent quelque peu libre du joug révolutionnaire. Il faut bien en prendre son parti, et ce ne sont pas même souvent les plus monarchiques de la veille qui montrent le plus d'empressement à prendre le pas. Il y a beaucoup de démocrates qui ont de merveilleuses ressources de conversion; seulement ce sont les conversions subites, à la saint Paul, qui sont à leur usage, surtout quand ils voient qu'il ne reste plus d'autre moyen. Il en est plus d'un dont la langue ne tourne nullement en employant les titres de sire et de majesté. Le peuple a prononcé! disent-ils; ils avaient pourtant bien eu le soin de mettre leur république au-dessus du suffrage universel, mais on ne peut évidemment tout prévoir. Il reste donc toujours un moyen d'éluder la responsabilité de ses actes. Avec ce mot: le peuple a prononcé! on se lave les mains du passé, et on en est quitte pour rendre les armes après s'en être servi. Mais la société se guérit-elle de même en un jour et par un mot du mal qu'on lui a fait? Qu'on nous permette de le dire, nous évitons les applications personnelles, qui seraient trop faciles. Nous observons une tendance, nous touchons à un point de l'hygiène morale de notre temps. Il y a des personnes qui se plaisent souvent à considérer les fauteurs de révolution comme les hommes courageux, virils, énergiques par excellence, les seuls qui défendent vaillamment leurs principes. Nous le croyons bien. On marche sur la société comme sur l'ennemi, on jette la dévastation dans les villes, on met aux prises les plus implacables passions; le sang des victimes innocentes qui meurent pour le devoir rougit le pavé. Si la révolution triomphe, on triomphe avec elle; si elle est vaincue, le pis qui vous puisse arriver au bout de quelques années, c'est une amnistie. Tout cela tient à ce que les notions de la justice ont subi de nos jours de terribles altérations. Il s'est propagé depuis longtemps cette idée funeste, que les révolutionnaires, — ceux, bien entendu, qui sont pris les mains dans les guerres civiles et qu'une sentence vient frapper, — ne sont point des coupables ordinaires, que la justice ne les regarde pas, que la loi n'est pas faite pour eux, qu'ils sont au-dessus du châtiment, — et les gouvernemens eux-mêmes, sans le vouloir, accréditent souvent cette idée, en se hâtant, dès qu'ils le peuvent, d'effacer, comme on dit, par une amnistie les dernières traces des dissensions civiles. Certes ce n'est point une pensée blâmable chez les gouvernemens, bien qu'elle n'ait pas toujours porté tous les fruits qu'on en attendait. Ce que nous disons ici n'est point essentiellement contre les amnisties, on le comprend, contre les amnisties qui vont s'adresser aux retours vrais et sincères; encore moins serait-ce contre les adoucissemens désirables là où il n'y a que des mesures administratives exceptionnelles, là où n'y a ni jugement ni condamnation. Ce que nous disons est contre cette étrange idée qui tend à effacer ce mot de coupable là où la justice le prononce, à faire de la vie sociale une bataille où on n'a rien à craindre, si on est vainqueur, et où, si on est battu, on en est quitte pour une soumission, annulant ainsi cette loi supérieure, providentielle, qui attache un châtiment au crime, ou rusant avec l'expiation.

Nous savons bien que ce n'est point par des lois qu'on remédie à cet état moral; c'est par le rajeunissement des vraies et saines notions de justice so-

ciale. Ce qui est au pouvoir des gouvernemens, c'est de multiplier les efforts pour rendre exacte et sûre l'administration de la justice ordinaire. Sous ce rapport, le gouvernement paraît s'occuper d'un des plus importans objets sur lesquels il puisse fixer son attention : c'est la réforme du jury. On ne saurait méconnaître que cette sérieuse et difficile question se trouve débarrassée d'un de ses élémens les plus délicats, aujourd'hui que les délits de presse rentrent dans la juridiction des tribunaux ordinaires, et que les crimes politiques sont déférés, en vertu de la constitution même, à un tribunal spécial. La distraction de ces deux ordres de causes de la juridiction du jury a du moins l'avantage de placer le gouvernement à l'abri des soupçons, qu'on a souvent fait peser sur lui autrefois, de vouloir fausser cette grande institution. Le but politique s'efface ; ce qui reste, c'est l'intérêt unique d'une sérieuse et impartiale justice, et c'est sans nul doute à ce point de vue que la commission chargée d'élaborer la loi nouvelle étudie cette question. Au fond, dans cette grave et délicate réforme, il y a, il nous semble, deux points essentiels. D'un côté, l'institution du jury est aujourd'hui profondément enracinée dans les mœurs; elle est environnée de la confiance publique, ce qui est la plus grande chose dans une matière de ce genre. D'un autre côté, il est trop certain qu'il y a eu parfois des arrêts dont l'étrangeté n'a point laissé de causer quelque surprise. Ce qu'on en peut dire de mieux, c'est qu'ils n'ont en rien porté atteinte à l'institution. Elle reste donc entière, sujette sans doute à des modifications dans son mécanisme, mais non dans son essence, dans son principe. Les réformes qui se préparent aujourd'hui semblent devoir porter principalement sur la composition des listes et sur le chiffre de la majorité d'après laquelle sont rendus les jugemens. Quant au premier point, il devrait être formé désormais, par les soins du préfet, du sous-préfet de l'arrondissement et du juge de paix du canton, une liste distincte de la liste électorale. Il est bien difficile en effet d'admettre que cette dernière présente des garanties suffisantes. Après tout, le bon sens même ne suffit pas pour rendre un jugement. Il faut, pour prononcer sur la vie, l'honneur, les biens de ses concitoyens, des conditions de capacité, d'instruction même, qu'on ne remplit pas par cela seul qu'on est électeur en vertu du suffrage universel. Quant à la fixation du chiffre de la majorité, c'est là évidemment la question la plus délicate, d'autant plus délicate qu'elle met en présence l'intérêt de la société, qui souffre de l'absolution d'un coupable, et l'intérêt de l'innocent, dont le sort est livré à un léger déplacement de voix. Tout se réunit donc pour faire de cette réforme l'objet de la plus attentive et de la plus sérieuse étude. Il s'élaborerait en même temps, assure-t-on, une autre loi qui tendrait à restreindre la longueur des mises en prévention, souvent fort abusive comme on sait. Ces divers projets seront probablement soumis au corps législatif dans la session annuelle qui va s'ouvrir, en vertu d'un récent décret, le 14 février. Alors se représenteront sans doute ces questions et d'autres encore non moins importantes, telles que le budget. Nous ne savons si le corps législatif sera saisi cette fois de cette loi sur l'instruction publique dont on avait un moment parlé l'an dernier. Certes il n'est point de domaine où il y ait plus à faire que celui de l'instruction publique, et il n'en est pas aussi où il soit plus utile de marcher avec une prudence intelligente et éclairée.

Tout ce qui tend à transformer l'instruction publique touche à l'état intel-

lectuel de notre pays, et, pour peu qu'on observe cet état, on ne pourra que reconnaître l'utilité d'une nouvelle et forte impulsion. On se souvient sans doute de la querelle engagée, il y a quelque temps, par M. l'abbé Gaume, au sujet des classiques. Un ecclésiastique, M. l'abbé Delacouture, publie encore un nouvel ouvrage où revivent ces mêmes débats. Peut-être, à ce point de vue, le livre de M. Delacouture vient-t-il un peu après le combat. La thèse de M. l'abbé Gaume n'est-elle pas en effet bien épuisée? N'est-elle pas jugée définitivement? Mais le nouvel ouvrage embrasse un autre ordre de questions où la théorie des classiques chrétiens n'est mise en cause que d'une manière incidente. Dans son but spécial, comme son titre l'indique, le livre de M. l'abbé Delacouture est une série d'*Observations sur un décret de la congrégation de l'Index du 27 septembre* 1851. Ce décret atteignait un *Manuel de Droit canonique* publié par M. l'abbé Lequeux, très fort soupçonné de gallicanisme, et qui s'est d'ailleurs soumis à la décision rendue contre lui. Or la première question que se pose M. l'abbé Delacouture est celle de savoir si les décrets de la congrégation de l'*Index*, au point de vue religieux, ont force de loi en France. L'auteur résout cette question dans un sens contraire à l'école ultramontaine, et il cite plus d'un exemple de nature à affaiblir l'autorité de l'Index. Ce n'est point là d'ailleurs le seul intérêt des *Observations* de M. l'abbé Delacouture. Le décret de l'Index n'est qu'un point de départ d'où l'auteur arrive à discuter l'ensemble des doctrines de l'école ultramontaine au point de vue religieux, philosophique, social et même littéraire. Ainsi, on le voit, le champ s'élargit singulièrement, un vaste horizon s'ouvre à la discussion. Une des parties les plus curieuses du livre de M. Delacouture est celle où il s'efforce de rattacher les manifestations récentes du catholicisme ultramontain aux opinions anciennes de M. de Lamennais. De quelque manière qu'on envisage ces questions, il y a une chose très caractéristique à observer, c'est l'ardeur avec laquelle les esprits se portent depuis quelque temps vers l'étude de cette nature de problèmes. La vivacité des discussions religieuses s'est réveillée, comme pour montrer à tous les yeux la grande et juste place que la religion ne cesse d'occuper dans le monde, et qui lui est plus spécialement encore assignée par les défaillances de notre temps. C'est là, c'est dans cet ordre de questions qu'il se publie encore le plus d'œuvres de mérite, qu'il y a le plus de mouvement et quelquefois le plus de talent, tandis que, dans le domaine plus purement littéraire, la lassitude et l'indécision apparaissent comme les incontestables symptômes de cette situation douteuse que nous traversons.

Au milieu de l'incertitude intellectuelle contemporaine, nous cherchons où est la vie, où va le succès. Le succès continue à aller pour le moment vers une œuvre étrangère, vers le roman de Mme Beecher Stowe. Vingt traducteurs se disputent la célèbre histoire nègre; le théâtre en vit. Nous assistons à une merveilleuse recrudescence de sensibilité pour les noirs, bien qu'il ne se soit pas formé encore en France, comme en Angleterre, une société de dames pour l'abolition de l'esclavage aux États-Unis. Et ce n'était point assez de l'*Uncle Tom's Cabin* pour épuiser la curiosité; nous avons aujourd'hui les *Nouvelles américaines* de Mme Beecher Stowe. Le roman valait mieux; les nouvelles ne sont que de légères et peu profondes esquisses de la vie américaine, qui ne doivent très certainement de voir le jour en France qu'au succès de leur aîné.

Mais à part ce bruit qui se fait autour d'une invention étrangère, où donc est aujourd'hui le roman français? C'est M. Alexandre Dumas qui le représente glorieusement. M. Dumas n'avait plus à mener de front qu'*Isaac Laquedem* et ses *Mémoires*, où il raconte un peu l'histoire de tout le monde, et voilà qu'il est arrêté tout à coup dans la publication de cet *Isaac Laquedem*, — l'œuvre de sa vie, comme on s'en souvient. L'auteur était occupé à mettre en feuilletons la vie de Jésus-Christ, à partir de la conception de la sainte Vierge, et le voici cruellement condamné à suspendre ce beau travail là même où a paru cependant *le Juif Errant* de M. Sue. L'épopée s'éclipse au moment où elle montait à l'horizon, et M. Dumas n'a plus qu'à raconter dans ses *Mémoires* la révolution de 1830 comme fait essentiellement personnel. La réalité est que nul dans cette révolution n'a dû se remuer plus que M. Dumas, d'après ses *Mémoires*. Le roman, par aventure, serait-il ailleurs? Se cacherait-il dans *Blondine* de Mme Cécile de Valgand? Peut-être un autre nom se déguise-t-il sous celui-ci; mais là n'est point évidemment le germe du rajeunissement et de la vie. Cherchons encore : faute d'une meilleure chance, le roman se fait vagabond et marron. Après avoir couru le beau monde, il se met à bon marché et va en bonne fortune auprès du petit peuple qu'il nourrit de saine littérature, de purs sentimens et de bons tableaux de mœurs. C'est le roman à quatre sous. Que ce triste colportage soit au point de vue moral le plus dangereux des piéges, certes cela n'est point douteux. Au point de vue littéraire même, il est le signe de la plus étrange déviation d'idées. Au lieu d'aider l'art à se relever à sa juste hauteur, il l'abaisse au niveau de toutes les curiosités grossières de ce public qu'il va séduire, enivrer et pervertir. Voilà cependant une des plus florissantes spéculations de ces derniers temps! S'il fallait en juger par là, si on ne savait que malgré tout il y a dans notre pays de bien autres ressources d'esprit et d'intelligence, susceptibles des plus sérieuses applications, par lesquelles la France a exercé une glorieuse initiative dans le monde et qui n'ont besoin que d'un instant de halte propice pour retrouver leur action, ne faudrait-il pas trouver quelque éclair de vérité dans ces mots par lesquels commence une brochure récente : « Les sciences morales et politiques sont, comme chacun sait, fort peu cultivées en France?... »

D'où vient cependant ce trait lancé contre la France? Il vient tout droit de Belgique, ce qui serait peut-être un peu étrange, s'il ne fallait y voir une représaille du patriotisme. C'est le premier mot en effet d'un petit livre qui a pour titre : *les Limites de la Belgique*, et ce n'est pas la seule réponse faite chez nos voisins du nord aux *Limites de la France*. Ce n'est pas davantage la plus sensée et la plus juste : c'est la plus violente et la plus ardente, et il n'est point inutile parfois de voir ce qui peut fermenter de haines dans certains esprits exclusifs et gallophobes de l'Europe. L'auteur des *Limites de la Belgique* est, dit-on, M. Lucien Jottrand, fort connu à Bruxelles pour son antipathie contre la France, et qui fit l'an dernier un petit livre dont nous avons parlé : *Londres au point de vue belge*. M. Jottrand a fait un voyage à Dunkerque, où il a constaté qu'il y avait des enseignes de boutiques en flamand, et il ne lui en a pas fallu davantage pour conclure que le nord de la France devait être annexé à la Belgique. Comme on voit, l'auteur se livre avec un soin patriotique à la recherche des frontières belges. Ce n'est point certes le désir d'agrandir la Belgique qui est étrange. A ceux qui veulent de Paris annexer

la Belgique à la France, d'autres répondent de Bruxelles par l'annexion de la France à la Belgique, — rien de mieux. Ce qui est étrange, c'est la voie par laquelle l'auteur y arrive, c'est le raisonnement qu'il fait à l'Europe et par lequel il prétend prouver sans doute qu'on cultive beaucoup mieux en Belgique qu'à Paris les sciences sociales et politiques. Il y a en France, assure l'auteur, deux choses très différentes. Il y a le virus révolutionnaire, dont le midi est le siége gangrené, et il y a la puissance, la richesse de la France, qui lui sert à propager son venin du midi; cette puissance, ce sont les provinces du nord qui la représentent. Que reste-t-il à faire, si ce n'est à séparer les deux régions, à ramener le nord dans le giron de l'orthodoxie européenne et à laisser la France du midi se débattre dans l'anarchie fébrile de ses révolutions? La France en effet n'est-elle pas la grande perturbatrice du monde? Après avoir été sur le point de faire du socialisme économique contre la propriété, ne fait-elle pas du socialisme politique contre la constitution européenne par son ambition mal déguisée? Quoi! direz-vous, est-ce donc du socialisme de penser que l'état général de l'Europe a pu n'être point réglé en 1815 d'après les conseils de la plus stricte et la plus impartiale sagesse? Mais alors le nombre des socialistes peut être beaucoup plus grand qu'on ne pense. S'il fallait en revenir absolument aux traités de 1815, la France aurait beaucoup à changer sans doute pour sa part; mais l'auteur oublie qu'une des premières choses à faire serait de supprimer la Belgique, — auquel cas sa brochure s'appellerait *les Limites des Pays-Bas*, et non *les Limites de la Belgique*. Ce petit livre, qu'il ne faut pas prendre trop au sérieux, est écrit avec une verve de haine contre la France qui rappelle les beaux jours de 1813, et, chose étrange, faut-il que ce soit dans notre langue qu'il soit ainsi parlé de notre pays? Est-ce donc pour mieux prouver que c'est bien à la France de se laisser annexer à la Belgique? Heureusement pour elle, la Belgique écoutera peu et suivra encore moins la politique de M. Jottrand, politique la plus triste de toutes, puisqu'elle ne serait que de la haine sans la puissance de la satisfaire.

En Allemagne, la question religieuse prend chaque jour un intérêt nouveau, et atteste par d'incessans témoignages que la lutte de l'église catholique et du protestantisme n'est point renfermée dans les limites de l'Angleterre. La Prusse s'est effrayée des progrès que la propagande catholique a faits dans le pays à la faveur même des succès qu'elle avait obtenus en Angleterre. Le gouvernement prussien, pour satisfaire aux inquiétudes de l'opinion, a cru devoir donner aux employés supérieurs des provinces des instructions formelles sur la conduite qu'ils avaient à tenir en présence de cette propagande. Par suite d'une indiscrétion, ces instructions ont été divulguées, et elles sont devenues l'objet d'une polémique très animée entre les feuilles périodiques des divers partis. Des écrivains distingués sont eux-mêmes intervenus dans la querelle. Les opinions bizarres y ont aussi trouvé leur place, et tandis qu'on lisait avec intérêt les brochures de M. Rintel et la lettre du professeur Walter de Bonn, on trouvait une ample matière à raillerie dans une brochure anonyme portant ce titre, dont la longueur est le moindre défaut : *L'église catholique dans sa liberté, pierre sépulcrale de la révolution politique, pierre protectrice de la révolution sociale, pierre fondamentale de l'unité allemande, pierre baptismale de la science libre!* Il résulte des dis-

cussions auxquelles la question religieuse vient de donner lieu que la proportion numérique des prêtres est exactement la même dans les deux confessions, mais que, pour le nombre des églises et des institutions religieuses, les catholiques ont l'avantage. Les craintes des protestans ne sont que plus vives depuis que ce point curieux de statistique a été mis en lumière. Les instructions adressées par le gouvernement prussien aux administrations des provinces ont spécialement pour objet de paralyser les efforts des missionnaires jésuites. L'un des chefs du parti catholique dans la seconde chambre, M. de Waldbott, a fait une motion dont le but est d'obliger le ministère à retirer ces instructions. Les protestans répondent à cette démonstration des catholiques en se pressant en foule aux prédications des pasteurs Krummacher et Kunze contre l'église romaine. On a même essayé d'établir à Berlin une affiliation de l'*Evangelical Alliance* d'Angleterre, afin de concentrer toutes les forces du protestantisme contre l'agression de l'église catholique, qui passe pour méditer contre l'anglicanisme une nouvelle campagne plus formidable encore que la première. Jusqu'à présent toutefois cette affiliation n'a point réussi à se fonder.

L'Espagne, à la veille des élections, n'a point changé de situation. Le trait le plus saillant de l'état actuel de la Péninsule, on le sait, est la scission entre les diverses fractions du parti conservateur, scission qui a eu déjà bien des phases, et qui s'est aggravée récemment encore d'un incident où s'est trouvé mêlé le général Narvaez. Ce qui, à notre avis, est profondément à regretter tout d'abord, c'est qu'au milieu de la lutte des partis un homme comme le duc de Valence, avec sa situation, ses antécédens, ses services et son avenir, ait cru devoir prendre une attitude aussi militante qu'il l'a prise, au lieu de rester comme l'épée fidèle de la reine, son conseil au besoin, et peut-être l'arbitre de la crise prochaine qui s'annonçait. C'est là, sans nul doute, la première cause des complications où il s'est trouvé bientôt personnellement engagé. Le cabinet de M. Bravo Murillo, avant sa chute, avait donné au général Narvaez l'étrange mission d'aller à Vienne étudier l'état militaire de l'Autriche. Arrivé à Bayonne, le duc de Valence, sous l'empire d'une susceptibilité facile à concevoir, a adressé à la reine une supplique, qui ne serait, à vrai dire, rien moins qu'une supplique, si elle ne se terminait par la demande de rentrer à Madrid. Il en est résulté que le nouveau cabinet s'est vu forcé de renouveler au général Narvaez l'ordre formel de remplir sa mission, en l'accompagnant de l'expression du mécontentement de la reine. L'affaire du général Narvaez a provoqué la retraite du ministre des finances, M. Aristizabal, lequel s'est retiré moins, assure-t-on, parce qu'il désapprouvait la mesure prise par ses collègues qu'en raison de l'intimité personnelle qui le lie au duc de Valence. M. Aristizabal est remplacé par le ministre de l'intérieur, M. Llorente, auquel succède à son tour un des anciens membres du parti modéré, M. Benavides. Au reste, dans tous les incidens de ces derniers temps, le cabinet nouveau de Madrid semble avoir gagné plutôt que perdu. Des hommes considérables qui avaient fait acte d'opposition au gouvernement se sont rapprochés de lui. M. Martinez de la Rosa vient en effet de rentrer au conseil d'état, et son exemple doit avoir du poids assurément. Le même esprit qui a présidé à la formation de ce cabinet se retrouve aujourd'hui dans

la politique suivie par le nouveau ministre de l'intérieur. D'un côté M. Benavides multiplie les assurances en faveur du régime constitutionnel, de l'autre il combat l'influence de la coalition qui s'est formée entre la fraction dissidente du parti modéré et le parti progressiste. Quant au nouveau ministre des finances, M. Llorente, homme distingué et expert, il vient de signaler son avénement par une négociation des plus épineuses : il a obtenu de quelques capitalistes une avance de 100 millions de réaux sur les produits de la vente des biens du clergé, sanctionnée, comme on sait, par le dernier concordat. Cette somme est destinée à pourvoir aux nécessités de la situation financière, qui ne pourra manquer de s'éclaircir dans les prochaines cortès. Maintenant, que seront ces cortès? Il serait difficile de le prévoir dans la situation de la Péninsule. Bien des chances semblent se réunir en faveur du ministère. La plus grande, c'est qu'il serait assez difficile de le remplacer par un cabinet purement conservateur, et qu'il serait plus périlleux encore de glisser sur la pente des coalitions et des compromis progressistes.

Par quelque côté qu'on l'observe, l'Europe, dans la mobilité et la variété de son histoire, ne cesse point d'avoir sa physionomie propre. Les problèmes qui s'agitent pour elle, à travers les mille incidens de son existence, ont encore dans leur ensemble un caractère commun qui naît d'un travail universel pour maintenir un certain équilibre entre les peuples occidentaux : travail obstiné qui se poursuit partout, à propos de tout, et qui a nécessairement pour résultat de neutraliser les forces, d'enchaîner les grandes ambitions, de circonscrire le développement de certaines tendances. Cet équilibre, qui est la loi de l'Europe, est ce qui existe le moins au-delà de l'Atlantique où tout se produit dans le désordre gigantesque d'un monde qui se forme et qui prépare peut-être une nouvelle phase de la civilisation. En attendant ces destinées inconnues, ce vaste monde américain continue à se remplir de l'anarchie stérile des uns, de l'ambition conquérante des autres. Tout ce qui pourrait même servir de contrepoids, créer des droits ou des garanties, établir un certain équilibre, semble particulièrement en haine à cette grande race anglo-américaine dont l'audace s'accroît par le succès. Quel est aujourd'hui un des principaux soucis des États-Unis? C'est d'empêcher que l'Europe n'acquière une situation sur un point quelconque du continent américain, comme si l'Europe était bien menaçante, comme si elle allait même jusqu'à l'extrême limite de son droit pour défendre et sa juste influence politique et les quelques points qui lui restent matériellement dans le Nouveau-Monde! Dans le dernier message de M. Fillmore, on a vu déjà comment le gouvernement de l'Union a décliné l'offre, faite par la France et l'Angleterre, de garantir par une convention collective l'inviolabilité de l'île de Cuba. Les papiers relatifs à cette négociation viennent d'être communiqués au sénat américain. On peut remarquer dans ces documens le projet de convention préparé par les cabinets de Paris et de Londres, et la réponse faite par le ministre des affaires étrangères des États-Unis, M. Everett.

Comme nous le disions récemment, le cabinet de Washington, si l'on nous passe ce terme, tire son chapeau au droit public en désavouant toute préméditation de conquête officielle contre la possession espagnole, et en même temps il réserve toutes les chances possibles d'une annexion que les circon-

stances viendraient à légitimer à ses yeux. Chose singulière, il y a trente ans, les États-Unis se mettaient en quête de garanties contre les projets présumés de l'Angleterre sur l'île de Cuba; ils négociaient des traités contre l'ambition britannique. Aujourd'hui ils n'en sont plus à dissimuler leur propre ambition. Cela peut donner la mesure des progrès de l'esprit de conquête en Amérique. Cet esprit, au reste, tend à dominer dans la prochaine ère présidentielle par l'avénement au pouvoir de l'élu du parti démocrate, M. Franklin Pierce. Le parti démocrate américain n'est point du tout, en effet, ce que ce mot pourrait faire supposer en Europe. Que l'esclavage existe aux États-Unis, ses instincts d'égalité ne s'en émeuvent guère. Ce qui le distingue essentiellement, c'est l'humeur conquérante, c'est cette ardeur de convoitise territoriale qui a provoqué la guerre du Mexique en 1846 sous la présidence de M. Polk. La question est de savoir si nous assisterons à une nouvelle explosion de ces mêmes tendances. Déjà les motions se succèdent dans ce sens au sénat de Washington, et le véritable mobile se cache sous le prétexte spécieux de lutter contre l'influence de l'Europe en Amérique. Un sénateur de la Louisiane, M. Soulé, a proposé de mettre 11 millions de dollars à la disposition du pouvoir exécutif pour soutenir la lutte. Un autre des chefs principaux du parti démocrate, le général Cass, est l'auteur d'une proposition identique. A ses yeux même, toute tentative d'une puissance européenne pour coloniser une portion du continent américain est un cas de guerre. L'Amérique tout entière pour les Américains, voilà le mot! Ce n'est point le général Cass qui dissimulera ses vues sur Cuba. Nul ne confesse avec plus de naïveté cet « appétit glouton de territoires » qui est le propre de l'insatiable Yankee. Ainsi se dessine de toutes parts la politique prochaine des États-Unis. Il n'est point impossible cependant que le nouveau président ne soit plus sage que son parti. M. Franklin Pierce passe pour un homme modéré, intelligent et ferme; il ne se donnera point sans doute pour mission de satisfaire tous les farouches appétits du parti démocratique; mais pourra-t-il résister à tous les entraînemens populaires de son pays? Là est la question.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'un des prétextes de cette récente recrudescence de l'exclusivisme américain, c'est cette malheureuse expédition de M. de Raousset-Boulbon au Mexique dont nous avons parlé. Les bons démocrates de l'Union savaient pourtant bien à quoi s'en tenir sur les chances probables de cette petite troupe de Français engagés, non sans courage d'ailleurs, au milieu de l'anarchie mexicaine; ils n'ignoraient pas que c'était une aventure qui avait commencé par le hasard d'une victoire, et qui devait finir par le hasard d'une défaite; c'est ainsi, en effet, qu'elle vient de s'achever. La petite armée de M. de Raousset-Boulbon, un moment victorieuse, a été dispersée dans deux combats, ou a capitulé avec les honneurs de la guerre, et s'est retirée vers Guaymas pour évacuer tout à fait le sol mexicain. C'était une entreprise qui réunissait évidemment peu de chances de succès; mais c'était bien assez pour réveiller l'appétit yankee, selon le langage du général Cass, à l'endroit du Mexique. Et véritablement, en dehors même de cet épisode, qui n'a pas beaucoup ajouté aux embarras réels du Mexique, comment ne s'expliquerait-on pas l'ambition américaine en présence de l'incurable anarchie qui dévore ce pays? Chaque arrivage porte maintenant le bulletin de quelque révolution nouvelle qui enlève une portion du territoire au gouvernement

régulier. Chaque province devient un centre insurrectionnel. La guerre civile semble sévir spécialement à Tamaulipas, sur le Rio-Grande, et, ce qui est plus grave, c'est qu'à chaque instant des officiers de l'armée régulière, ou même des vaisseaux de l'état, font défection au gouvernement. D'un autre côté, comme on le pense, les aventuriers du nord affluent de toutes parts et se mêlent à ces insurrections qui tendent, à ce qu'il paraît, à se concentrer pour livrer un dernier assaut à l'ombre de pouvoir légal qui subsiste. Pendant ce temps, on discute à Mexico sur le point de savoir si le général Arista, chef suprême de la république, se saisira de la dictature ou s'il restera président constitutionnel. On fait des ministères de conciliation qui ne concilient rien, bien entendu, parce qu'on ne concilie pas l'anarchie, et le Mexique descend par degrés cette pente redoutable de la dissolution, au bout de laquelle l'annexion successive des divers états mexicains s'accomplira sans même qu'une nouvelle guerre soit nécessaire. Triste et malheureuse race qui, après n'avoir point su se conduire, sera forcée de plier la tête sous la rude main de ses envahisseurs! L'état du Mexique n'est-il point un saisissant exemple pour tous les peuples de race espagnole répandus dans le Nouveau-Monde?

Il y a malheureusement cependant en Amérique plus d'un pays qui, s'il n'a point à redouter la périlleuse proximité des citoyens de l'Union, offre plus d'une analogie d'un autre genre avec le Mexique. Voici, par exemple, la guerre civile qui vient de se rallumer dans la République Argentine. Il n'y a pas un an encore que Rosas a été renversé du pouvoir, et déjà deux ou trois révolutions ont eu lieu. La dernière, on peut s'en souvenir, date du 11 septembre dernier, et avait pour but d'émanciper la province de Buenos-Ayres de la tutelle d'Urquiza, qui avait reçu le titre de directeur provisoire de la Confédération Argentine dans un congrès composé des gouverneurs de toutes les provinces. Cette révolution accomplie, la junte des représentans, qui avait été dissoute, était réinstallée; le lieutenant laissé par Urquiza à Buenos-Ayres était expulsé, et remplacé, comme gouverneur de la province, par le général Pinto, auquel a succédé depuis le docteur Valentin Alsina. Enfin Buenos-Ayres dépouillait, en ce qui la concernait du moins, le directeur provisoire de son titre de délégué aux affaires extérieures de la confédération. La question était de savoir comment Urquiza prendrait cette rupture de Buenos-Ayres, et comment il y répondrait. Il a paru d'abord la prendre assez diplomatiquement, et n'a point essayé, immédiatement du moins, de revendiquer son autorité par la force. Peut-être attendait-il la décision d'un congrès général qui était alors sur le point de se réunir à Santa-Fé, pour statuer sur l'organisation définitive de la république. En attendant toutefois, on le pense, ni Buenos-Ayres, qui persistait dans son mouvement du 11 septembre, ni Urquiza, qui était peu disposé à abdiquer son pouvoir, ne restaient inactifs. Urquiza agissait pour conserver l'appui des autres provinces. De son côté, le nouveau gouvernement de Buenos-Ayres, par des négociations secrètes, cherchait à se ménager l'adhésion de la province de Corrientes et l'obtenait en effet; et comme une telle situation ne pouvait longtemps se prolonger, les hostilités n'ont point tardé à éclater. C'est au commencement de novembre que Buenos-Ayres a expédié deux corps d'armée, aux ordres du général Madariaga et du général Hornos, pour aller attaquer Urquiza dans l'Entre-Rios. Jusqu'ici le premier de ces généraux paraît avoir été battu; le second semble avoir obtenu quelque avantage.

Ce qui ferait croire néanmoins que cet avantage était peu décisif, c'est que, sous le coup de ces nouvelles, le gouvernement de Buenos-Ayres préparait de nouvelles forces et prenait d'assez importantes mesures militaires. Urquiza sortira-t-il victorieux de cette lutte? Rien n'est plus incertain. Mais à cette question on pourrait substituer une question bien plus sérieuse : — comment se fait-il que la merveilleuse situation faite à tous les hommes intelligens par les événemens de l'an dernier avorte si misérablement aujourd'hui dans la guerre civile? — Un émigré Argentin de talent, M. Sarmiento, dans une lettre qu'il adressait récemment du Chili au général Urquiza, disait que toutes les anciennes questions de partis auraient dû s'effacer devant ces autres questions de la navigation des rivières, des voies de communication à créer, du commerce à développer, de l'industrie à stimuler. C'est là, en effet, la seule politique féconde pour ces pays. C'est pour l'avoir oublié que la République Argentine se trouve de nouveau plongée dans la guerre civile, et tandis que l'histoire de ces provinces compte une convulsion de plus, d'autres pays sur le même continent trouvent la paix dans la pratique d'une politique plus réelle et plus efficace. Le Brésil et le Pérou viennent d'échanger les ratifications d'un traité sur la navigation du fleuve des Amazones. Non-seulement ce traité règle les relations commerciales qui s'établiront entre les deux pays par cette voie, mais il détermine les avantages qui seront faits par les gouvernemens à la compagnie créatrice de la navigation à vapeur sur le Marañon. Une compagnie s'est même organisée et a été autorisée à Rio-Janeiro; ce ne sera pas, à coup sûr, un événement vulgaire que le premier voyage d'un navire à vapeur à travers ces contrées centrales de l'Amérique, jusqu'ici partagées entre la solitude et la vie sauvage.

CH. DE MAZADE.

LE GÉNÉRAL FRANKLIN PIERCE.

La vie du nouveau président des États-Unis vient d'être racontée par un des écrivains les plus éminens de son parti. M. Hawthorne, qu'une mesure impolitique des whigs en 1848 avait privé d'une modeste position administrative, s'est vengé à sa manière en écrivant la biographie du candidat démocratique (1). Bien que M. Hawthorne se défende d'avoir été inspiré par une pensée de polémique politique, un léger sentiment de rancune court d'un bout à l'autre de son nouvel écrit. M. Hawthorne a épuisé toutes les ressources de son sujet, il a rassemblé, pour éclairer la figure, jusqu'ici très obscure, du nouveau président, les détails les plus minutieux; il a lu les lettres et les notes du général Pierce, il a analysé les plaidoyers qu'il a prononcés au barreau du New-Hampshire, il a fouillé dans les archives du congrès et des législatures locales pour y retrouver ses états de services; il craint perpétuellement de ne pas faire assez admirer son héros; en un mot, le langage de M. Hawthorne est empreint d'une exagération qui contraste avec les faits qu'il doit raconter. A-t-il pris la plume simplement par amitié, pour raconter la vie honorable et uniforme d'un ancien camarade avec lequel, il le confesse, il n'a eu depuis cette époque que de rares et passagères relations? « Tout

(1) *Life of General Franklin Pierce, the new American president*, by Nathaniel Hawthorne; London, George Routledge, 1853.

était différent entre nous, écrit-il quelque part, notre vie n'avait pas la même fin ni les mêmes élans. » A-t-il pris la plume dans l'intention d'être utile à son parti et d'employer son talent au service d'une cause pour laquelle, après tout, il n'a guère que des sympathies passives? Nous croyons plutôt que la biographie du général Pierce a été le fruit d'un petit ressentiment contre les whigs. Ajoutons que le livre a paru d'abord par numéros détachés, juste au moment le plus vif de la lutte électorale pour la présidence. Quoi qu'il en soit, cette publication a son à-propos. Il ne nous est pas indifférent de connaître la vie du général Pierce, quelque obscure qu'elle ait été. Les fonctions dont l'ancien commandant de la milice de New-Hampshire vient d'être revêtu donnent de l'importance aux moindres actes de sa vie antérieure, et la situation des États-Unis, dont il va être le premier magistrat, rehausse singulièrement sa personne.

On sait quelle est cette situation au commencement de 1853. L'influence des États-Unis grandit aussi rapidement que leur puissance matérielle. Ils ne vendent pas seulement à l'Europe leurs cotons et leur tabac, ils y exportent leurs principes. Dans toutes les grandes villes industrielles de l'Angleterre, à Liverpool, à Manchester, les Américains ont semé leurs idées républicaines, qui commencent déjà à germer; on a pu s'en apercevoir dernièrement par le discours de M. Bright au banquet offert à M. Ingersoll, le ministre américain. La politique de l'école de Manchester n'est guère autre chose que la politique américaine légèrement transformée. Liberté du commerce, extension du droit de suffrage, désirs d'égalité, décapitation progressive du pouvoir aristocratique, gouvernement transporté des classes nobles aux classes industrielles et bourgeoises, confiance illimitée dans l'énergie et dans l'activité individuelles; toutes ces ambitions, toutes ces convoitises et toutes ces idées des grands industriels des villes manufacturières ne sont autre chose que les ambitions, les convoitises et les idées des Américains, et sont encouragées, entretenues par eux. De plus en plus les citoyens des États-Unis agiront sur l'Angleterre avec le même zèle de propagande que les Anglais sur le continent. Contre tous les reproches qu'on peut leur adresser sur leurs excès et leurs injustices, ils s'arment des scandales, des abus et des injustices que le temps a engendrés dans les vieilles civilisations européennes. Si, par exemple, l'Angleterre fait des adresses et tient des *meetings* pour déplorer les abus de l'esclavage, les Américains feront des adresses, ils tiendront des *meetings* pour déplorer les abus sous lesquels saigne depuis tant de siècles la malheureuse Irlande, et, triomphans des misères accumulées par les siècles dans notre Europe, ils se proposeront résolument comme les patrons des peuples futurs, comme les modèles du gouvernement universel.

Si nous passons de l'influence exercée par les États-Unis sur l'Angleterre, c'est-à-dire sur un peuple frère, à leurs démêlés avec les états européens depuis deux ans, nous trouverons partout les marques de leur croissante ambition. L'Autriche a été insultée, la Russie conspuée, l'Espagne menacée, et toutes ces attaques ne sont cependant que les signes avant-coureurs de démêlés et de conflits plus graves. La doctrine du président Monroë sur l'exclusion légitime et nécessaire des Européens de l'Amérique est plus que jamais en faveur. Le discours du général Cass au sénat, prononcé sur le simple bruit d'une occupation par la France de la presqu'île de Samana, témoigne de la

jalouse inquiétude avec laquelle les Américains surveillent les plus légères tentatives des Européens dans le Nouveau-Monde. Propagande républicaine non plus seulement par la parole, mais au besoin par le glaive, tel est maintenant le mot d'ordre de la politique américaine, et ce mot d'ordre, il faut s'y attendre, sera prononcé d'année en année avec plus d'énergie.

Or le général Franklin Pierce a été élu précisément pour donner une plus grande force d'impulsion à ces tendances. Il est le représentant du parti qui désire le plus violemment le triomphe de ces passions. Sa personne a pu être obscure jusqu'à présent, elle ne l'est plus. Son élection est un des incidens les plus importans parmi cette masse d'événemens que chaque jour voit éclore, et qui préparent (à quoi servirait-il de le cacher?) les explosions, les tempêtes et les guerres des prochaines années. Une question se présente, qui ne permet pas de lire avec indifférence le nouvel écrit de M. Hawthorne. Quel est le caractère de l'homme? Est-il plus sensé que passionné, plus véhément que ferme? Est-il faible, et cédera-t-il aisément à la pression que ne manquera pas d'exercer sur lui la fraction la plus fougueuse de son parti? Sera-t-il au contraire susceptible de résistance et plus soucieux du bien public que de sa popularité? Cette question reçoit, par le fait du biographe de M. Franklin Pierce, la solution la plus favorable. La modération, le bon sens, l'absence complète de vanité, la fermeté et la juste mesure dans les sentimens patriotiques les plus exaltés et les opinions politiques les plus extrêmes sont au nombre des qualités qu'on ne peut s'empêcher d'attribuer à M. Pierce. Tout en lui fait espérer que son avénement au pouvoir ne sera pas l'avénement d'une politique extérieure excessive et d'un patriotisme intempérant.

La vie du général Pierce est très simple, et ne prête guère aux développemens philosophiques. Ce n'est pas un homme de génie, ce n'est pas un héros, c'est un honnête homme, un homme de bon sens. Parlons donc de lui comme nous parlerions de quelqu'un de notre connaissance, d'un brave bourgeois, d'un magistrat intègre, d'un homme d'affaires probe et exact. Le général Pierce est un homme qui a toujours fait son devoir, ni plus, ni moins. Il est remarquable que les hommes de ce caractère ne prêtent pas au commentaire et échappent à l'analyse. Il faut faire moins que son devoir ou plus que son devoir pour conquérir un nom et réaliser le mot de Juvénal :

Ut pueris placeas et declamatio fias.

Le général Franklin Pierce est né en 1804, à Hillsborough, dans l'état du New-Hampshire, qui a été également la patrie de Daniel Webster et de plusieurs autres personnages importans de l'Union. Son père, Benjamin Pierce, originaire du Massachusets, portait comme son fils le titre de général, était comme lui attaché au parti démocratique, et était, de plus que lui, un démocrate de condition, c'est-à-dire un homme du peuple et un rude laboureur. Benjamin Pierce était, sous bien des rapports, un remarquable caractère. Il avait perdu ses parens de bonne heure, avait été élevé par un oncle avec une stricte économie et selon les règles sévères des anciens états du nord. La vie des Américains d'alors, pour le dire en passant, était bien différente de celle des Américains d'aujourd'hui : c'était une vie toute d'épargne et de privations, tout intérieure, renfermée, sans éclat, comme l'est ordinairement la vie des premiers fondateurs soit d'un état, soit simplement d'une bonne et solide maison.

En 1775, alors que la révolution commençait, Benjamin Pierce laissa là sa charrue, s'enrôla dans l'armée, assista à la bataille de Bunker-Hill, et fut nommé commandant d'une compagnie. Lorsque la guerre fut achevée en 1785, il acheta un lot de cinquante acres de terre à Hillsborough, dont il fut un des premiers *settlers*. Là il se bâtit une maison, défricha la terre encore inculte, se maria, et fit ainsi disparaître graduellement autour de lui la stérilité et la solitude. A ses côtés grandirent neuf enfans, fruits de deux mariages successifs. Cependant, même au milieu de ses travaux rustiques, le vieux patriote n'oubliait pas son premier métier de soldat. Le souvenir de cet épisode de sa vie lui revenait toujours à la mémoire et faisait l'orgueil de ses derniers jours. Il avait eu ce bonheur, le plus grand qui puisse arriver à un homme, d'associer à un grand intérêt humain et patriotique les émotions de la jeunesse, l'éclosion des premiers sentimens, les épisodes romanesques du premier âge, toutes ces choses enfin que l'on se rappelle plus tard avec une si douce tristesse, et qui sont l'éternel objet de notre orgueil ou de nos remords. M. Hawthorne raconte à ce sujet quelques anecdotes véritablement touchantes. Un jour, le vieux Benjamin Pierce réunit à sa table tous ses anciens frères d'armes, et le soir, à l'heure de la séparation, il leur adressa de pathétiques paroles. « Nous nous séparons, leur dit-il, tous prêts à partir lorsque nous appellera le roulement funèbre du tambour voilé de crêpe, pour aller rejoindre notre bien-aimé Washington et tous nos autres camarades qui ont combattu et ont été blessés à nos côtés. » Le vieillard eut d'ailleurs l'occasion de prolonger pour ainsi dire jusque dans l'âge le plus avancé ce premier épisode de sa vie, car dès 1786 il fut nommé officier de brigade dans la milice du comté d'Hillsborough, et ne cessa jusqu'à sa mort d'exercer cet emploi et de former à la discipline militaire les jeunes générations. Sous la présidence de John Adams, il refusa un commandement important dans l'armée qu'on levait par crainte d'une guerre avec la république française, ses opinions politiques ne lui permettant pas d'accepter. « Non, messieurs, répondit-il aux délégués de l'état, je suis pauvre il est vrai, et dans toute autre circonstance cette proposition eût été acceptable; mais, plutôt que de prêter mon concours au dessein pour lequel cette armée est levée, je me retirerais dans les montagnes les plus reculées, je me creuserais une caverne, et je vivrais de pommes de terre rôties. » Ainsi il refusa, au nom des principes qui avaient guidé sa vie, d'entrer en guerre avec un gouvernement républicain et une nation qui avait jadis contribué à la naissance des États-Unis. Cette circonstance est peut-être la seule dans laquelle il n'ait pas consenti à servir son pays, car, dès le commencement de la guerre de 1812, il envoya deux de ses fils à l'armée, où son gendre, le général Mac-Neil, servait également. Le vieux patriote mourut en 1839, après avoir été successivement membre de la législature de l'état pendant treize années consécutives et gouverneur du New-Hampshire.

Ce vieux Benjamin Pierce nous suggère une réflexion qui ne s'applique pas seulement aux États-Unis : c'est que les générations du XVIIIe siècle, malgré tous leurs défauts, étaient dans tous les pays bien supérieures aux générations modernes. Nous n'aimons pas assez les hommes du XVIIIe siècle pour avoir le droit d'être injustes à leur égard et pour ne pas reconnaître ce qu'il y avait en eux d'excellent. Ils étaient, à notre avis, les fils dégénérés de leurs

pères; ils n'avaient plus leurs principes moraux ni leur sagesse, mais il leur restait des principes d'action au moyen desquels ils ont jusqu'à un certain point suppléé à tous les autres. Ils savaient, par exemple, qu'ils se devaient à leur patrie, qu'ils devaient mourir pour elle, si cela était nécessaire, et lui sacrifier fortune et intérêts; quelques-uns même, hélas! surtout chez nous, pensaient qu'on devait aussi lui faire le sacrifice de son honneur et de son âme, et qu'il était excusable de paraître devant Dieu chargé de crimes, pourvu que ces crimes eussent été commis au nom de la patrie. Par un singulier contraste, jamais génération attachée comme celle-là aux choses de la terre, aux plaisirs mondains, aux rêves du parfait bonheur, n'a fait, lorsqu'il le fallait, meilleur marché de toutes ces choses et n'a montré moins de regrets pour elles. Mais, pour revenir aux États-Unis, le vieux Benjamin Pierce était bien de la même génération que ce vétéran de la révolution, presque centenaire, et que Parker Willis nous raconte avoir rencontré vivant pauvrement dans un village du Massachusetts. Plusieurs fois le gouvernement lui avait offert une pension en récompense de ses anciens travaux : il avait toujours refusé. On n'avait jamais pu lui faire comprendre qu'il avait droit à cette pension : la patrie, répondait-il, avait réclamé autrefois ses services et son sang, il avait répondu à son appel; quoi de plus simple et de plus naturel, et pourquoi venait-on importuner par de telles offres d'argent la paix de ses vieux jours? Aujourd'hui comme autrefois on trouverait certainement un grand nombre d'Américains capables de se dévouer pour leur patrie; peut-être en trouverait-on beaucoup moins qui seraient capables de refuser la légitime récompense de leur dévouement.

C'est par un père imbu de tels principes que Franklin Pierce fut élevé, et en vérité il n'est pas difficile de reconnaître dans certains actes de sa vie les traces de l'influence laissée par cette éducation. L'exemple le plus mémorable que nous en puissions citer est son discours prononcé en 1840 au sénat de Washington, précisément sur cette question d'indemnités pécuniaires et de pensions à accorder aux vieux soldats de la révolution. Franklin Pierce s'y opposa en faisant remarquer avec force que le peuple américain tout entier aurait droit à de telles immunités. Nous citerons quelques passages de ce discours, où apparaissent certaines idées morales aujourd'hui peu goûtées, et où respire quelque chose de ce stoïcisme qui a été parmi beaucoup d'autres un des caractères de la fin du XVIIIe siècle. « Les pertes, les souffrances, les sacrifices de cette période furent communs à toutes les classes et à toutes les conditions de la société. Ceux qui restèrent dans leurs foyers souffrirent presque autant que ceux qui prirent une part active à la lutte. Les vieux parens ne souffrirent pas moins que leurs fils, qui auraient été la consolation de leurs derniers jours, et qui avaient été obligés de partir pour remplir un devoir encore plus sacré que celui-là sous les étendards de la patrie saignante. La jeune mère avec ses enfans luttant contre le besoin, forcée pendant de longues années de passer les jours en travaux pénibles, les nuits en anxiétés et en craintes, n'excite pas moins nos sympathies que son mari suivant la fortune de nos armes, sans habits pour protéger son corps, sans alimens pour soutenir sa force. Monsieur le président, je ne pense jamais aux soldats de cette armée patiente et dévouée qui passa la Delaware en décembre 1777, à ces soldats marchant pieds nus à la rencontre de l'ennemi, et laissant par der-

rière eux, sur une étendue de plusieurs milles, l'empreinte sanglante de leurs pieds déchirés, je ne pense jamais à leurs souffrances durant ce terrible hiver sans me demander involontairement : Où étaient alors leurs familles? Qui leur adressait des paroles de consolation et d'espoir? Qui donc allumait le feu joyeux à leurs foyers? Bien plus, qui donc les protégea alors contre les rigueurs de l'hiver et leur apporta les moyens de subsistance nécessaires? » L'argument pourra paraître singulier; mais c'est par de tels sentimens, nous devons le reconnaître, que M. Pierce a pu mériter d'être élu président des États-Unis, car il se rattache par eux à la tradition des fondateurs de la république américaine. Les vertus que la tradition du genre humain attribue aux républiques animent véritablement ce beau discours où les deux supports éternels des états, la famille et la patrie, sont mis en présence, où le dévouement privé et domestique est estimé au même prix que le dévouement politique et militaire. Or ces sentimens sont aujourd'hui très atténués, ou du moins ont pris une autre forme, et, s'ils se retrouvent chez M. Pierce, c'est grâce à l'influence de l'éducation.

Le vieux Benjamin Pierce, comme il arrive à tous les hommes illettrés qui s'exagèrent pour ainsi dire les avantages de la culture intellectuelle, voulut, malgré sa pauvreté, faire jouir ses enfans de cette instruction littéraire dont il avait su si bien se passer dans la vie. En conséquence, il envoya Franklin Pierce, après plusieurs années d'études préparatoires, à *Bowdoin College*, dans la ville de Brunswick, état du Maine. C'est là qu'il fut le condisciple de Nathaniel Hawthorne. M. Hawthorne nous laisse supposer que les progrès de Franklin Pierce dans ses études furent lents et difficiles, et qu'il ne parvenait à regagner ses camarades qu'à force de persévérance et de ténacité. M. Franklin Pierce nous apparaît, en effet, comme un de ces hommes qui rachètent ce qu'il y a d'incomplet dans leurs facultés par la patience qu'ils mettent à combler ce vide intellectuel. Il n'a pas de facultés brillantes et élevées; tout ce qu'il a fait, il l'a accompli avec lenteur, à force d'esprit de suite, d'exactitude et de calcul. Ses qualités sont surtout des qualités d'homme d'affaires, d'administrateur. Il était au sortir du collége ce qu'on peut appeler un excellent sujet, à qui on pouvait se confier en toute assurance pour l'accomplissement d'un devoir même ennuyeux, ou l'exercice de fonctions même stériles. C'est ainsi que nous nous le représentons dans ses jeunes années, alors qu'il était président du comité d'une société nommée la *Société athénienne*, et qu'il faisait, paraît-il, non-seulement sa besogne, mais encore une bonne partie de celle de ses collègues. M. Hawthorne nous dit que toutes les fois qu'il a rencontré le général Pierce, il a été frappé des progrès remarquables que son esprit avait faits pendant le temps écoulé entre les deux rencontres; nous le croyons sans peine. Cette progression indéfinie est précisément ce qui distingue les hommes de son caractère, et qui, comme lui, ne font rien qu'avec lenteur. S'ils nous paraissent s'élever, c'est qu'on peut toujours les suivre de l'œil; on les voit marcher, piétiner, s'efforcer de courir, atteindre un sommet, en escalader un autre, mais on ne les perd jamais de vue. Les hommes de génie, au contraire, qui arrivent de bonne heure à un point élevé, ne nous paraissent jamais, quels que soient leurs actes ultérieurs, plus grands qu'à leurs débuts, parce qu'ils nous habituent de bonne heure à les voir planer sur les hautes cimes.

Nous ne voudrions pas que ces paroles fussent interprétées dans un mauvais sens. En faisant ressortir ces qualités d'homme d'affaires, qui distinguent essentiellement M. Pierce, nous ne croyons ni ne prétendons le diminuer. Les hommes d'état de l'Amérique jusqu'à présent, même les plus grands et les plus passionnés, Henri Clay et même Daniel Webster et Calhoun, n'ont guère au fond d'autres mérites que ceux-là. Seulement chez eux, ces qualités pratiques touchent presque au génie. Ils n'ont pas ce tempérament passionné, cet éclat, cette fougue qui caractérisent souvent les grands hommes politiques. Ce sont des esprits sages et calculateurs, très froids, même sous une certaine chaleur apparente; leur éloquence n'est souvent qu'extérieure et leur exaltation n'est qu'une exaltation de tête. En un mot, aucun Américain n'a eu jusqu'à présent rien de cette passion réelle, de ces qualités poétiques et brillantes, de cet éclat éblouissant (*coruscation*) qui distinguent un Bolingbroke, un Fox, un Sheridan, un Mirabeau. Est-ce tant pis ou tant mieux pour eux? Ceux qui connaissent les dangers de la vie politique, les crises et les malheurs que de telles natures peuvent engendrer dans les états, se chargeront de répondre.

Outre les qualités de l'homme d'état américain, M. Pierce en a d'autres, plus précieuses peut-être et qui ne sont pas toujours le partage des grands génies dont les puissantes facultés sont trop souvent pour les affections du cœur comme l'ombre du mancenillier. Il est capable de goûter les joies de la vie domestique, il est fait pour les joies du foyer et les douces relations, il est religieux et tolérant. M. Hawthorne nous raconte qu'après son retour de la campagne du Mexique, il traversa un jour la rue pour aller serrer la main à un paysan qui conduisait sa charrette, lequel avait été, dit-il, un des bons amis de son père. Nous acceptons cette anecdote telle qu'elle nous est racontée, et sans y chercher autre chose que l'expression d'une bonne et affectueuse nature. Il ne peut y avoir ici aucune arrière-pensée, aucun charlatanisme ni recherche de popularité, car jusqu'au dernier moment, comme on le sait, M. Pierce est resté étranger à toutes les brigues pour la présidence.

Sorti du collége et ayant à faire choix d'une pro ession, Franklin Pierce, malgré certaines vagues inclinations pour l'état militaire, se décida à suivre la carrière du barreau, et, après plusieurs années d'études et comme nous dirions de stage, il fut reçu en 1827 membre du barreau d'Hillsborough. Il débuta par un insuccès complet. C'est à cette occasion qu'il prononça un mot vraiment digne d'être rapporté, car il nous donne la clef de son caractère. Un de ses collègues avait cru devoir lui exprimer ses sentimens de condoléance et lui donner des encouragemens, pensant sans doute que ce premier insuccès avait dû abattre sa confiance en lui-même. « Je n'ai point besoin d'encouragemens, répondit Franklin Pierce; je tenterai encore la fortune neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois, et si je ne réussis pas encore, je la tenterai pour la millième fois. » Tel est l'homme. Il sait attendre et il a confiance dans le temps. C'est toujours une excellente vertu, surtout chez un politique, que l'absence d'impatience et d'inquiétude fiévreuse; mais chez M. Franklin Pierce, chef des démocrates, parti naturellement impatient et inquiet, cette vertu est un gage de paix et de conciliation. Ses succès au barreau se firent attendre longtemps, mais enfin ils arrivèrent, et, lorsque le vote populaire est venu lui confier la suprême magistrature de l'Union, il était un des avocats les plus renommés du New-Hampshire. D'ailleurs la confiance de ses compa-

triotes, devançant sa réputation, l'entraîna pour un temps loin des cours de justice, et le jeta dans la vie politique. Attaché déjà au parti démocratique, il soutint avec ardeur la candidature à la présidence du général Jackson, et fut lui-même élu membre de la législature du New-Hampshire, dont il fut deux ans le président. A l'expiration de son mandat, la confiance de ses concitoyens croissant toujours, il fut élu représentant au congrès. Là, il se montra encore tel qu'il avait été dans sa jeunesse et dans les fonctions qu'il avait précédemment remplies, réservé et modeste, parlant peu, laissant la parole aux orateurs en renom et n'en rendant pas moins pour cela d'utiles services. Il était essentiellement ce qu'on peut appeler un homme de comité : c'était là qu'il brillait et qu'il faisait, sans grands frais d'éloquence, des remarques et des objections pratiques. Toutes les assemblées possèdent de tels hommes, et il n'est peut-être pas injuste de dire que ce sont ces personnes, dont la destinée est de rester obscures et dont les services sont presque toujours inconnus du public, qui font en réalité la besogne des assemblées et disposent les matériaux dont les orateurs s'emparent souvent comme de leur bien propre.

Plusieurs de ses opinions et de ses votes sur des questions aujourd'hui résolues sont mentionnés par M. Hawthorne; ainsi il soutint le vote du général Jackson sur le *Mayurville road bill*. Durant la présidence de Quincy Adams, les whigs avaient entrepris de poser en principe que les grands travaux d'utilité publique devaient être entrepris aux frais du trésor. C'est contre ce système de centralisation, comme on le sait, que réagit le général Jackson, dont Franklin Pierce fut à la chambre des représentans le défenseur constant. En général, M. Pierce avait peu de confiance dans les entreprises du gouvernement; il doutait de la puissance de la législation et de l'efficacité des mesures gouvernementales, même dans les matières qui paraissent devoir être le plus facilement réglées par l'action de bonnes lois, dans les questions de travaux publics et de commerce. C'est là ce qui fait en Amérique la force du parti démocratique; il se fie moins que le parti whig aux abstractions politiques, aux formules de lois; il a plus de confiance dans les libres mouvemens de la vie, dans les instincts spontanés de l'homme. Toutefois ce système poussé à l'extrême conduit, comme le système opposé, à des résultats également erronés, et M. Pierce a pu s'en convaincre par sa propre expérience. Ainsi il s'opposa à un bill pour la création d'une académie militaire, et plus tard, après la guerre du Mexique, en voyant les services rendus par cette académie, il dut reconnaître qu'il s'était trompé. Dès cette époque enfin, ses opinions étaient bien arrêtées sur la grande question de l'esclavage. Il était d'avis, dit M. Hawthorne, que les intérêts de l'Union ne devaient pas être mis en péril pour une question de philanthropie, et il n'a jamais varié depuis. M. Hawthorne approuve cette opinion, absolument comme s'il n'avait pas fait partie jadis de l'association de Brookfarm. Ainsi voilà un homme qui a rêvé le bonheur du genre humain tout entier, et qui trouve que l'esclavage a du bon. Ne vous fiez jamais à ces Anglo-Saxons; les mots ont toujours pour eux un autre sens que pour nous; ils sont pleins de contradictions et s'entendent à merveille à fouler aux pieds la logique, lorsque leurs intérêts sont menacés; avec eux, là où vous croirez rencontrer Platon, défiez-vous, — vous trouverez Hobbes.

En 1837, M. Pierce fut élu membre du sénat. C'est dans cette assemblée qu'il prononça son discours sur les pensions révolutionnaires; mais en 1840

la fortune sembla abandonner le parti démocratique : le pouvoir passa aux whigs après la présidence de Van Buren, et alors il ne fut question, parmi le parti triomphant, que de pousser à une réaction contre l'ensemble des mesures prises dans les douze années précédentes par le parti démocratique. Les whigs firent alors ce qu'ils ont fait encore très-impolitiquement en 1848 : ils destituèrent tous les fonctionnaires nommés par les deux derniers présidens. Lorsque cette question fut soulevée au sénat, Franklin Pierce prit la parole et s'éleva contre ces destitutions, accomplies au nom de la doctrine du salut public et de la nécessité d'état. Cette doctrine funeste, qui, sous prétexte de salut général, n'est qu'une arme de combat entre les mains du parti triomphant et l'instrument des vengeances et des représailles politiques, fut attaquée par lui avec une grande, une trop grande force peut-être. Dans ce discours, M. Pierce, résumant l'histoire du monde entier, montrait, par l'exemple de toutes les nations, que cette doctrine n'avait jamais produit qu'oppression et violence, et qu'elle était la doctrine de l'hypocrisie et de la ruse. Il le prouvait par l'exemple de l'inquisition, du massacre des Indiens par les Anglais, des exécutions silencieuses de Venise, de l'astucieuse politique de Strafford, de la terreur en France, etc. Nous ne pouvons nous empêcher de trouver ce résumé historique hors de propos; ce discours est énergique, mais il manque de tact et dépasse le but. La doctrine du salut public et de la nécessité d'état a produit par tous pays des maux incalculables; mais qu'est-ce que les excès de l'inquisition et les crimes de la terreur ont et auront jamais de commun avec la destitution de quelques fonctionnaires? Tel est en général le défaut des Américains : ils citeront l'exemple de Jules César et des moyens qu'il employa pour asseoir sa dictature, si quelque général se permet la plus légère parole d'orgueil, ou les exécutions de Venise, si une vingtaine de fonctionnaires sont destitués. Il ne faut voir dans de telles aberrations et dans de telles exagérations que l'envie démesurée de faire quelque chose, et la tendance à placer par conséquent les faits les plus simples, les incidens les plus naturels au niveau des plus grands faits de l'histoire. Les Américains se procurent par ce moyen une illusion de quelques instans.

Ce discours fut un des derniers actes de la première période de sa vie politique, car en 1842 le général Pierce donna sa démission de sénateur et se retira dans ses foyers. La vie politique l'avait laissé pauvre. Il était maintenant marié, père de famille; il songea à se créer des ressources pour l'avenir. Il renouvela ses tentatives au barreau, résolut de vaincre la mauvaise volonté de la fortune, et il y parvint par ses efforts. C'est à partir de cette époque seulement, 1842, que date sa véritable carrière d'avocat. Les qualités particulières qu'il a montrées dans ces fonctions sont encore des qualités de bon sens; mais elles sont au nombre des plus indispensables à un avocat. Ainsi il avait à un degré remarquable le sentiment du ridicule et l'art d'interroger les témoins. Il apportait aussi dans l'exercice de ses fonctions un grand sentiment d'équité, et se montrait toujours prêt, même aux dépens de ses intérêts, à prendre la cause des opprimés et des spoliés; aussi un grand respect environnait-il sa personne. « Les sentimens de respect et d'affection que les citoyens avaient pour le général Pierce, écrit un de ses collègues, avaient une grande ressemblance avec ce sentiment qui éclate dans la réponse de ce pauvre Écossais parlant d'Henri Erskine : « Jamais un pauvre homme en Écosse ne man-

« quera d'un ami et ne craindra un ennemi tant qu'Henri Erskine vivra. »

Les opinions politiques du général Pierce sont fermes, mais elles sont comme sa personne, modérées, réservées et presque silencieuses. On ne peut pas lui reprocher l'ambition, car plusieurs fois il a refusé les postes les plus importans. Une convention démocratique l'avait désigné comme candidat pour la charge de gouverneur du New-Hampshire; il refusa. M. Polk, en 1846, lui fit offrir la charge d'*attorney general* des États-Unis dans son cabinet. Il déclina cette offre dans une lettre modeste où il s'excusait en termes dignes d'être rapportés : « Lorsque je résignais mon siége au sénat en 1842, je le fis avec la résolution de ne plus me séparer longtemps de ma famille, excepté dans le cas où ma patrie m'appellerait au service militaire. » L'occasion ne se fit pas attendre, car la guerre du Mexique ne tarda pas à éclater. Avant cette époque, et à l'occasion des questions soulevées par le *Wilmot proviso*, M. Pierce, toujours fidèle à ses opinions sur l'esclavage, empêcha le parti démocratique dans le New-Hampshire de suivre la direction que voulait lui imprimer son chef, M. Hale, qui dès lors passa dans le camp des *free soilers*.

Lorsque la guerre éclata, M. Pierce s'enrôla comme simple volontaire; mais il reçut bientôt la charge de colonel et peu de temps après celle de brigadier-général. Il partit donc à la tête de sa brigade, composée des régimens de l'extrême nord, de l'extrême ouest et de l'extrême sud. Rien ne ressemblait moins à des régimens réguliers que ceux qu'il avait à commander : tous ses soldats étaient comme lui, leur général, de simples citoyens, des marchands, des *lawyers*, des cultivateurs, des hommes de toutes les professions; en un mot, son corps d'armée était ce qu'on pourrait appeler une garde nationale enthousiaste et téméraire. M. Pierce s'embarqua avec son détachement, en mai 1847, à Newport sur le vaisseau le *Képler*, et débarqua à la Vera-Cruz, un mois environ après son départ des États-Unis, sans savoir au juste où était le gros de l'armée et où il devait aller le rejoindre. Nous avons le journal du général Pierce durant cette marche de la Vera-Cruz à Puebla, où était l'armée du général Scott. Cette marche à travers un désert brûlant, semé çà et là de petits villages, ressemble singulièrement aux marches de nos armées en Afrique. A chaque instant, on est sur le qui-vive. Un coup de feu part à l'improviste du coin d'une montagne; on lève la tête, un détachement de l'ennemi est là qui vous ajuste. La marche est contrariée perpétuellement par ces petits obstacles et ces petites barricades vivantes composées d'une dizaine d'hommes qu'il faut mettre en déroute. Les guérillas arrivent à l'improviste, coupent un pont sur lequel l'armée devait passer, surprennent un officier qui s'est imprudemment écarté de son armée, l'enlèvent et s'enfuient avec leur proie. Ajoutez à cela les inconvéniens du climat, les chaleurs excessives ou les pluies torrentielles qui arrêtent la marche, les maladies du pays qui mettent hors de service pour un temps officiers et soldats. Mais ce qui est plus intéressant pour nous que tous ces accidens, c'est la supériorité de la race anglo-américaine sur la race hispano-américaine, dont témoigne le journal du général Pierce. Cette supériorité se révèle à nous subitement, par un bon mot, par un acte d'énergie, par une résolution prise sans hésitation. Ainsi les Mexicains ont coupé un pont magnifique, ouvrage de leurs énergiques ancêtres, et l'armée du général Pierce est forcée de s'arrêter. « Ces gens ont détruit, dit un officier, ce qu'ils ne seront jamais capables de reconstruire. » Cependant

il faut passer. Un capitaine Bodfish demande cinq cents hommes et se charge de construire en quatre heures une route sur laquelle les trains de l'armée pourront traverser la rivière. Les troupes passent, et les soldats se raillent des Mexicains, qui s'étaient imaginé jouer un bon tour aux Yankees. « La route de Bodfish, dit M. Pierce dans son journal (à moins que la nation mexicaine ne se régénère), sera pour plus d'un demi-siècle maintenant la route sur laquelle passeront les diligences mexicaines. »

Enfin, après plus d'un mois de marche, le général Pierce parvint à atteindre le principal corps d'armée à Puebla, le 7 août. Une semaine après, 19 août, eut lieu la bataille de Contreras. Les troupes américaines étaient commandées par le général Scott, et les troupes mexicaines par le général Valencia. Le général Scott avait pris toutes ses mesures pour empêcher la jonction des troupes de Valencia avec celles de Santa-Anna. Le résultat répondit à ses espérances, et la bataille fut gagnée. Le général Pierce fut blessé pendant la bataille par la chute de son cheval, et, malgré toutes les observations des officiers qui l'entouraient, il se refusa à abandonner son commandement. Sa jambe était brisée, et on lui faisait remarquer qu'il lui était presque impossible de se tenir à cheval. « Eh bien! répondit-il, vous devrez m'attacher sur ma selle. » Il refusa de se retirer et resta jusqu'au complet achèvement de la victoire à son poste. En vain le général Scott le pria de ne pas s'exposer plus longtemps. M. Hawthorne raconte ainsi l'entrevue du général Pierce et du général Scott sur le champ de bataille : « Pierce, mon cher camarade (*my dear fellow*), dit le général Scott, — et cette épithète familière sur le champ de bataille était la preuve la plus haute de l'estime, venant d'un tel homme, — vous êtes grièvement blessé, vous ne pouvez pas vous tenir sur votre selle. — Pardon, général, répliqua Pierce, je le puis et je le dois dans une occasion comme celle-ci. — Mais votre pied ne peut pas toucher l'étrier? — Un de mes pieds le peut au moins. — Vous êtes obstiné, général Pierce, dit Scott. Nous vous perdrons, et nous avons besoin de vous. Il est de mon devoir de vous faire retourner à Saint-Augustin. — Au nom de Dieu! général, s'écria Pierce, ne parlez pas ainsi! Cette bataille est la dernière grande bataille, et je dois conduire ma brigade.— Le général en chef ne fit plus aucune objection et ordonna à Pierce d'avancer avec sa brigade. »

Quelques jours après la bataille, le général Scott donna une autre marque de sa haute estime pour l'homme qui devait être plus tard son rival et son compétiteur. Santa-Anna, après la journée de Contreras, fit proposer un armistice, et M. Pierce fut nommé par le général en chef un des commissaires chargés de régler les conventions de la trêve. La guerre recommença bientôt cependant, et le général Pierce se distingua encore aux batailles de Molino-del-Rey et de Chepultepec. Telle fut la conduite honorable et courageuse de M. Pierce durant la guerre du Mexique : il n'était point un soldat de profession, il n'avait aucune des connaissances scientifiques nécessaires dans l'état militaire; il se bornait à exécuter avec promptitude et courage les ordres de ses chefs; en un mot, il n'était encore sur le champ de bataille qu'un simple citoyen et un patriote. Toujours modeste, il sut là encore rester à sa place, sans faux orgueil et sans présomption.

Depuis la guerre du Mexique, le général Pierce n'a point pris part à la politique générale de l'Union; il a borné son action et s'est contenté d'exercer

son influence sur son voisinage, pour ainsi dire. Tous ses actes se rapportent à la politique intérieure du New-Hampshire; mais cette politique locale touche sur plus d'un point aux grands intérêts de la confédération. Ainsi le général Pierce a soutenu vaillamment, contre les *free soilers*, si nombreux dans le New-Hampshire, les mesures du compromis Clay, et même, dans une certaine occasion, il n'hésita pas à se prononcer contre un ami personnel, M. Atwood, qui, ayant accepté du parti démocratique la candidature à la charge de gouverneur de l'état, avait, par faiblesse ou par ruse, pris des engagemens secrets avec les abolitionistes et les *free soilers*. En 1850, une convention démocratique s'assembla à Concord pour la révision de la constitution du New-Hampshire, et nomma le général Pierce son président. Là, il essaya, sans pouvoir y réussir, de faire abolir une certaine clause de la constitution portant que certaines charges et certains offices politiques ne pourront être remplis que par des protestans. Le vieil esprit puritain, si puissant encore dans les états de la Nouvelle-Angleterre, fit par deux fois rejeter cette proposition de M. Pierce, et maintint, en dépit des idées de tolérance universelle et du principe de la liberté de conscience, cette arme de défense et de guerre. Ce fut là le dernier acte de sa vie politique avant sa nomination à la présidence. En janvier 1852, certains démocrates du New-Hampshire mirent en avant le nom du général Pierce. M. Pierce refusa, et déclara que « l'usage qu'on pourrait faire de son nom dans la prochaine convocation démocratique à Baltimore répugnerait entièrement à ses goûts et à ses vœux. » Le nom du général Pierce, en effet, ne fut point porté sur la liste des candidats démocratiques à la présidence, et ce n'est, comme on peut se le rappeler, qu'après trente-cinq tours de scrutin que le parti démocratique, en désespoir de cause, commença à le prononcer. Au trente-sixième tour de scrutin, la délégation de la Virginie se déclara en sa faveur, et au quarante-neuvième, deux cent quatre-vingt-deux voix s'étaient réunies sur son nom, onze seulement sur ses compétiteurs. On sait avec quel enthousiasme la nomination de cet homme, auquel personne ne pensait la veille, fut accueillie par l'Union entière.

Telle a été jusqu'à présent la vie du général Pierce; tel est l'homme qui va occuper la première magistrature des États-Unis. Les faits qui remplissent cette vie n'ont rien, on le voit, d'extraordinaire. On a vu à toutes les époques des hommes plus remarquables que leur position, supérieurs aux affaires qu'ils avaient à diriger. Ici, quels que soient les mérites incontestables de M. Pierce, c'est le contraire qui a lieu : la situation est plus forte que l'homme, les faits sont supérieurs à la personne. Il est parfaitement inutile de chercher dans le général Pierce autre chose qu'un homme modeste, libéral, patriote, et un infatigable travailleur. C'est là en résumé le caractère de M. Pierce. Les conclusions à tirer du récit d'une telle vie, c'est l'avenir qui les cache, un avenir prochain dont nous sommes séparés par un mois seulement, et dont les limites extrêmes sont resserrées dans l'étroit espace de quatre années. Nous saurons bientôt si le général Pierce continuera à être ce qu'il a été jusqu'à présent, ou s'il donnera un démenti à sa vie passée en obéissant aux tendances les plus extrêmes de son parti.

ÉMILE MONTÉGUT.

V. DE MARS.